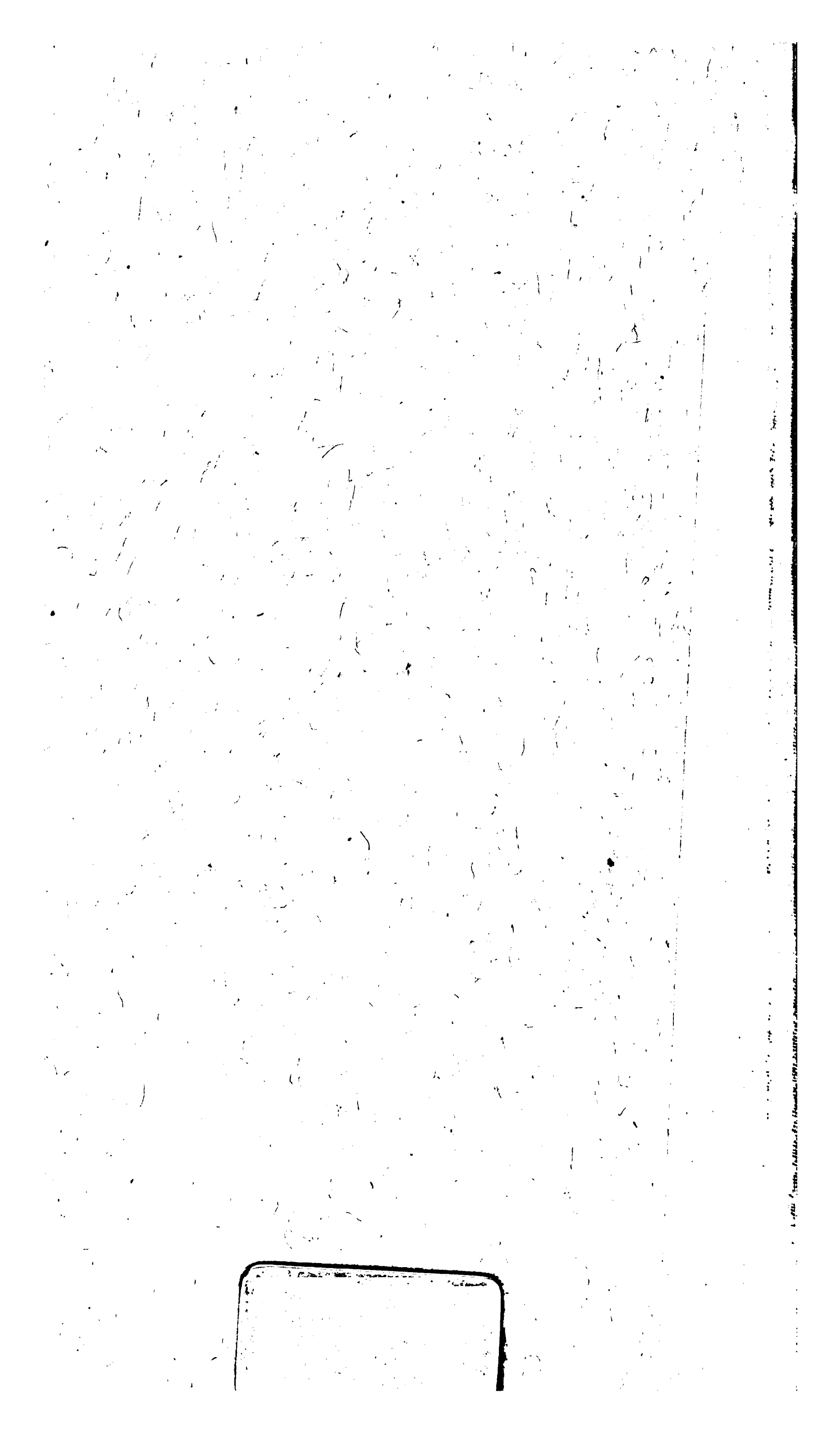


Nouvelles
KAA

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH, RUE MONTMORENCY, N° 16.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇOIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES,

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE;

AVEC DES CARTES ET PLANCHES

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE:

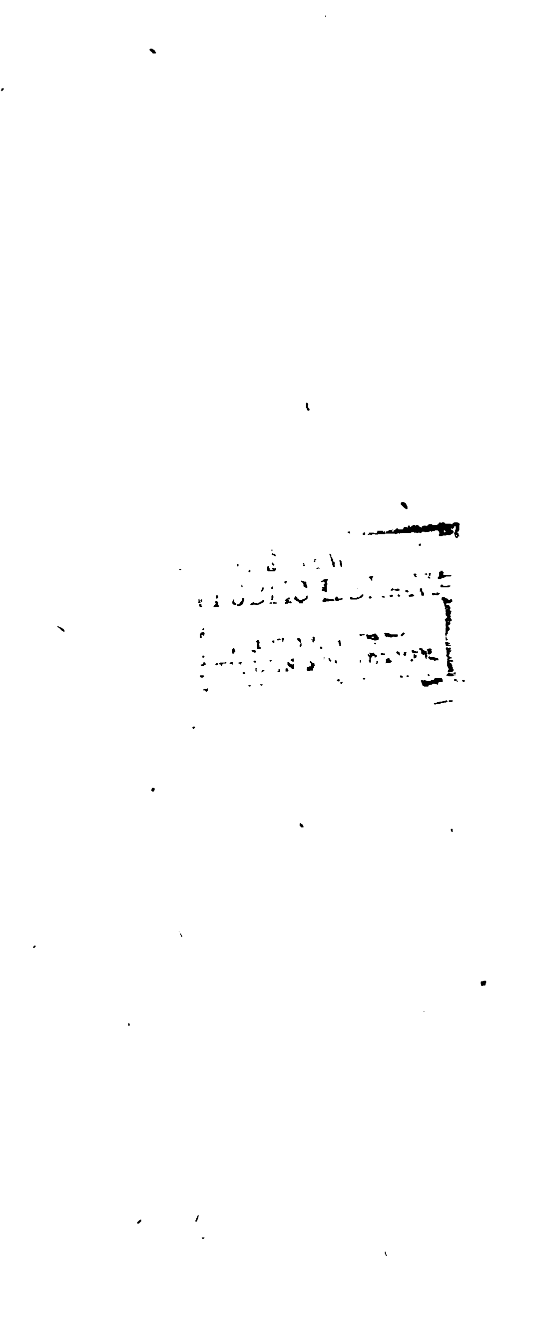
PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

TOME XXIV.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1824.





PALAIS DES KHANS.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR LA CRIMÉE.

L'ISTHME de Pérécop, qui joint la Crimée au continent, n'a pas tout-à-fait six milles de largeur. C'est une plaine plate et unie, et le voyageur qui s'y trouve à égale distance des deux mers peut les apercevoir en même temps.

Strabon donne à cet isthme une étendue de quarante stades, ce qui ne fait guère qu'un peu plus de cinq milles ; mais, comme on a remarqué une diminution progressive, quoique presque insensible, des eaux de la mer Noire et de celles d'Azof, cette circonstance peut rendre raison de l'augmentation survenue depuis ce temps-là dans les terres, et elle justifie même l'opinion de ceux

qui prétendent que la Crimée, dans des temps bien reculés, formoit une île entièrement séparée du continent. Il seroit assez facile d'y pratiquer un canal de communication entre les deux mers, et ce seroit pour cette contrée, du côté du nord, une défense beaucoup plus utile que le château de Pérécop, qui n'a rien de formidable.

La Crimée a appartenu successivement aux Génois et aux Vénitiens; elle a été gouvernée par des khans; enfin, les Russes en ont fait la conquête en 1774. Leur établissement dans cette péninsule est raconté différemment par les historiens : suivant les uns, ils ont suscité les dissentions civiles qui déchirèrent ce pays à l'époque de leur invasion; suivant les autres, ils n'ont fait qu'en profiter. Le fait est que le khan Bahim Ghirei, qui, avant de monter sur le trône, avoit vécu long-temps à Pétersbourg, où il avoit été envoyé en qualité d'ôtage, voulut gouverner ses sujets tartares à la manière russe, former une armée disciplinée, se créer une marine, avoir une cour brillante, et que les dépenses occasionnées par toutes ces innovations l'ayant forcé à commettre force exactions pour se procurer de l'argent, il en résulta une révolte générale contre son autorité. Il appela les Russes à son secours : ceux-ci ne se firent pas attendre; et, après avoir paru dans le pays comme alliés du souverain, ils y restèrent comme maîtres. Le khan, suivant les

uns, se retira alors à Kalouga, en Russie; suivant les autres, il y fut envoyé par les vainqueurs et détenu prisonnier. Enfin, il sortit de captivité avec ou sans le consentement des Russes, voulut passer en Turquie, y fut arrêté, et fut envoyé par la Porte à Rhodes, où il fut décapité.

L'entrée des troupes russes dans la Crimée fut accompagnée de dévastations de toute espèce, et elles durèrent pendant plusieurs années. Une partie de la population abandonna ses foyers et s'expatria. On détruisit les vergers, on abattit les mosquées, les minarets et les édifices publics; *des villes florissantes* et populeuses n'offrirent plus que des *monceaux de ruines sans habitans*; et les monumens élevés par les Génois et les Vénitiens, ceux qui restoient même de temps plus éloignés et qui avoient échappé à la barbarie musulmane, disparurent par suite de la licence d'une soldatesque effrénée. De cinq cents maisons qui composoient la ville de Kertch, il n'en resta qu'une trentaine. Caffa fut traité de la même manière, et l'on y détruisit les fontaines publiques et les aquéducs qui s'y trouvoient, uniquement pour s'emparer du peu de plomb qui en faisoit partie. On brisa les colonnes, les bas-reliefs, les inscriptions, monumens précieux de l'ancienne Grèce, pour construire des casernes, et l'on suivit le même plan quand il fallut rebâtir des maisons pour remplacer celles qui avoient été dé-

truites, de sorte que les restes d'antiquités que le voyageur peut encore rencontrer dans ce pays ne sont plus que des ruines de ruines.

C'est surtout à Jenicalé et à Kertch qu'on trouve le plus de preuves de la dévastation des monumens antiques. Dans tous les bâtimens construits dans ces deux villes, depuis l'invasion des Russes, on voit dans les murailles des fragmens de pierres chargées d'inscriptions et de bas-reliefs mutilés et effacés. Quand un propriétaire trouvoit un morceau de marbre de grandeur suffisante, il en ornoit le dessus de sa porte; mais cette preuve de goût étoit si bien dirigée, qu'il ne consultoit, pour les placer, que la forme du fragment de marbre, sans s'inquiéter si les caractères ou les figures qui le couvroient se trouveroient en sens inverse ou de côté.

L'ancien palais des khans à Baktcheserai a survécu à la ruine générale, parce que l'impératrice Catherine en avoit spécialement ordonné la conservation; ce qui prouve qu'il auroit été possible de conserver de même des édifices plus précieux qui ont été détruits. Il est situé au milieu de jardins remplis de fontaines et de beaux arbres fruitiers. L'intérieur se compose d'appartemens si irrégulièrement distribués, qu'il seroit impossible d'en faire une description exacte, et de dire à quel usage ils avoient été originairement destinés. Il retrace à l'esprit quelques-unes des idées qu'on

se forme en lisant les romans orientaux; mais il n'annonce nullement la demeure d'un souverain.

Une grande salle qui s'ouvre par des arcades sur le jardin du sérail et sur différentes cours, communique à plusieurs escaliers qui conduisent dans différentes parties du palais. De cette salle une porte conduisoit le khan dans sa mosquée particulière, quand il ne vouloit par se montrer en public pour faire sa prière. Les appartemens qui règnent au-dessus se composent de petites chambres entourées de divans, et dont toutes les fenêtres *sont garnies de* jalousies. Quelques-unes de ces fenêtres donnent d'une pièce sur une autre, ce qui semble prouver qu'elles ne peuvent avoir été destinées qu'à servir d'ornement. La plupart sont fermées par un treillis si serré, que la vue peut à peine y pénétrer; quelques-unes sont vitrées en verre peint. Plusieurs des escaliers qui conduisent d'un appartement dans un autre sont extérieurs et en plein air; mais de hauts *treillis* cachoient à tous les regards ceux qui y passoient. Le harem est séparé du corps principal de logis, et est au milieu d'un jardin entouré de murs très-élevé. Le prince Potemkin y coucha, et trouva, dit-on, fort plaisante l'idée de passer la nuit dans un appartement qui avoit été exclusivement destiné aux femmes. Il se compose de chambres carrées communi-

quant de l'une à l'autre, et où l'on ne trouve rien de magnifique ni de commode. La partie la plus remarquable en est l'entrée, qui est un passage tournant si étroit, qu'il seroit impossible à deux personnes d'y passer de front. Le khan y descendoit par un escalier dérobé dont lui seul avoit l'usage.

Sur le sommet de quelques-unes des montagnes les plus escarpées qui forment une ceinture autour de la côte méridionale de la Crimée, et même d'un certain nombre de celles qui se trouvent dans l'intérieur, mais surtout sur les rochers presque inaccessibles qui s'avancent en promontoires gigantesques dans la mer Noire, on voit encore les ruines de châteaux forts dont la construction est généralement attribuée aux Génois, quoique l'origine de plusieurs remontent évidemment au temps des Grecs. Même dans l'état de délabrement de ces forteresses, le voyageur ne peut les considérer sans une surprise mêlée d'admiration, et a peine à concevoir comment le génie entreprenant des hommes a pu élever des édifices dans des lieux que la nature sembloit s'être étudiée à mettre hors de leur portée.

Les plus remarquables de ces ruines sont celles de la forteresse de Mankoup, qu'on pouvoit dire à la lettre s'élever au milieu des nuages. Elles sont situées près d'un superbe défilé qui conduit de

Kara-Ilaes à Schoulou, et couvrent le sommet d'une montagne isolée de forme sémi-circulaire, qui s'élève presque perpendiculairement à une hauteur prodigieuse. L'imagination ne peut se figurer comment les Génois parvinrent à transporter, sur une hauteur que le voyageur ne peut gravir qu'à force de fatigue et de persévérance, les matériaux nécessaires pour la construction d'une citadelle dont la hardiesse n'a peut-être pas d'égale dans tout l'univers. On ignore quel motif put les porter à entreprendre des travaux si pénibles et si coûteux dans l'intérieur même du pays : *ce ne pouvoit être* la nécessité de le défendre contre des ennemis *étrangers*; *il* est donc probable qu'ils eurent pour but d'intimider les naturels du pays et de les maintenir dans la dépendance.

La montagne de Tchedirgagh, le Trapèze de Strabon, s'élève à peu de distance des côtes, près du village d'Alousta. Du haut de son sommet, qui n'est guère qu'à treize cents pieds au-dessus du niveau de la mer, on peut apercevoir, quand le ciel est serein, presque la totalité de la péninsule, et les Tartares prétendent même qu'ils voient jusqu'au-delà de l'isthme de Pérécop. Le village d'Alousta étoit autrefois une place importante, et l'on y trouve encore quelques traces de sa grandeur passée. Les ruines de la citadelle qui, suivant Procope, fut bâtie par Justinien, se voient

encore sur une hauteur voisine de la mer. Trois de ses tours subsistent encore, et il en reste un mur de pierres de douze pieds de hauteur sur environ sept pieds d'épaisseur.

Le voyageur qui entre dans la Crimée par l'isthme de Pérécop pourroit, en traversant plus des deux tiers de cette presqu'île, se croire dans les déserts de l'Afrique, si, au lieu de sables arides, il ne voyoit autour de lui de riches tapis de verdure sur lesquels il renconte de temps en temps de nombreux troupeaux. Du reste, il traverse d'immenses plaines qui lui semblent désertes; car les Tartares qui les habitent s'y creusent des demeures souterraines, ne cultivent pas la terre, et ne vivent que du produit de leurs troupeaux. S'il arrive, au contraire, par la côte méridionale, et surtout s'il pénètre d'abord dans le district enchanteur situé entre Koutchouckoi et Soudak, il croit entrer dans un paradis terrestre. Les montagnes qui l'entourent de toutes parts le mettent à l'abri du souffle glacial des vents du nord, et n'y laissent arriver que l'haleine rafraîchissante des brises du midi. De nombreux ruisseaux qui partent de leurs flancs portent la fertilité dans de charmans jardins où l'on voit croître tous les fruits de l'Europe et ceux qui sont particuliers à ce climat. L'air y est salubre; aucun marécage n'y répand d'exhalaisons empoisonnées. On n'y trouve ni insectes malfaisans ni reptiles venimeux, et le

sol docile n'exige presque aucun travail pour se couvrir des plus riches moissons; les maladies y sont presque inconnues; en un mot, c'est la terre promise de la Crimée, et les habitans y vivent dans le sein de la paix et de l'abondance.

C'est sans doute à ce canton délicieux, ou du moins ce n'est qu'à la côte méridionale de la Péninsule, qu'ont fait attention les voyageurs qui ont vanté la salubrité de l'air de la Crimée. Le fait est qu'il y règne beaucoup de maladies, notamment des fièvres endémiques auxquelles les étrangers *échappent rarement*; et dont la contagion attaque même les *habitans du pays. Elles commencent* au printemps; il est presque impossible de s'en garantir pendant l'été, et elles ne finissent qu'avec l'automne. Si vous buvez de l'eau après avoir mangé du fruit, si vous voulez jouir de la fraîcheur, si, dans le plus fort de la chaleur, vous vous débarrassez d'une partie de vos vêtemens, une fièvre, et le plus souvent une fièvre tierce, en est le résultat inévitable; aussi regarde-t-on ce pays comme le cimetière des troupes que la Russie envoie pour s'en maintenir en possession. L'indolence naturelle aux Tartares fait que de tous ceux qui l'habitent ils sont les moins exposés à ce fléau; car, indépendamment des précautions que leur suggère un instinct d'expérience pour s'en préserver, ils aiment mieux

souffrir de la chaleur, plutôt que de se donner la peine d'ôter les peaux de mouton qui les couvrent.

L'ancienne ville de Staroi-Crim, qui paroît avoir donné son nom au pays, n'offre plus que des ruines, dont quelques-unes, et notamment celles d'un bain, annoncent la magnificence qui y régnoit autrefois. On y avoit élevé un palais pour l'impératrice Catherine, lors du voyage qu'elle fit en Crimée, mais il a déjà partagé le sort des autres édifices de cette ville.

Baktcheserai, étant jadis la résidence des khans, doit être regardée comme la capitale de la Péninsule, quoiqu'on donne généralement ce titre à Caffa. La situation de cette ville est aussi pittoresque que l'imagination peut se le figurer; elle est irrégulièrement bâtie entre deux montagnes très-élevées, dont elle couvre les deux rampes; et, s'offrant tout-à-coup à l'œil du voyageur, elle lui présente un mélange singulier de rochers arides, de précipices, et de bois de hautes futaies, et de ruisseaux, de jardins, de vignobles bien cultivés, de mosquées et d'autres édifices, et surtout d'un nombre infini de fontaines qui répandent jour et nuit, dans toutes les parties de la ville, une eau aussi fraîche que limpide. Mais, de même que presque toutes les autres villes de la Crimée, Baktcheserai a considérablement souffert lors de l'invasion des Russes; le quartier qui

étoit habité par les Grecs a été complétement détruit ; environ le tiers des autres n'offre plus que des *ruines*, et à peine peut-on reconnoître aujourd'hui le lieu où s'élevoit un magnifique édifice qui servoit de maison de plaisance aux khans de la Crimée.

A environ cinq milles de Baktcheserai est une ville bâtie en forteresse, et exclusivement habitée par des juifs, nommée Dschoufoutkalé, et c'est peut-être le seul endroit du globe où ce peuple se trouve réuni en corps de nation séparé. Le *cimetière est situé* à quelque distance de la ville, et *il est si bien planté qu'on le prendroit* plutôt pour une belle promenade. On y voit quelques tombeaux en marbre, et les femmes juives vont le soir y offrir le tribut de leurs regrets sur la sépulture de leurs parens; car dans la journée elles vivent dans une réclusion presque aussi rigoureuse que celles des Tartares, leurs voisines. Du cimetière à la ville, la montée est si rude que le voyageur est obligé de descendre de cheval pour la gravir. La ville ne contient guère que douze cents habitans.

Ces juifs appartiennent à la secte des karaïtes, dont l'origine remonte à une époque très-reculée de l'histoire juive, suivant quelques-uns, au temps du retour de la captivité de Babylone. La principale différence qui existe entre leur croyance et celle des autres juifs, c'est qu'ils rejettent le

Talmud et la tradition, qu'ils n'ont aucun égard pour les écrits et les opinions des Rabbins, qu'ils prétendent posséder l'Ancien-Testament dans toute sa pureté, sans aucune interpolation, et qu'ils y puisent l'unique règle de leur foi. Ils ont une réputation bien différente des autres juifs; presque tous font le commerce, et la parole d'un Karaïte passe dans toute la Crimée pour la meilleure sûreté qu'on puisse avoir en affaires; ils regardent comme un acte de piété de copier la Bible une fois en leur vie; ils donnent beaucoup de soin à l'éducation de leurs enfans, et les synagogues sont des écoles d'instruction publique. Du reste, ils ont adopté en grande partie le costume et les mœurs des Tartares, parmi lesquels ils vivent, si ce n'est que les jeunes gens laissent croître leur barbe, de même que les vieillards. Le jour du mariage est consacré à la joie, à la danse et aux festins, et la cérémonie en a lieu avec quelques circonstances assez particulières. La future épouse est conduite par le prêtre et par ses parens sur le bord d'un ruisseau; on l'y laisse entre les mains de femmes qui la dépouillent de tous ses vêtemens sans aucune exception, sauf un bandeau qui lui couvre les yeux; on la plonge trois fois dans l'eau, après quoi on lui remet ses habillemens, et on la reconduit chez ses parens, toujours les yeux bandés; elle passe dans cet état le reste de la journée; elle assiste ainsi à

toute la fête, reçoit ainsi la visite de celui qu'elle va épouser, et ce n'est que lorsque la fête est terminée qu'on lui rend l'usage de la vue.

Caffa étoit autrefois une ville considérable et florissante; elle est située sur le bord du détroit qui joint la mer d'Asoff à la mer Noire. Son havre est toujours excellent, parce que, devant ses avantages à la nature, il ne dépendoit pas des hommes de l'en priver. Quant à la ville, dévastée comme les autres, et peut-être plus que les autres, lors de l'invasion des Russes, elle devint presque *déserte à cette* époque, et il n'y resta qu'une cinquantaine de *familles*. La *population* s'est un peu augmentée depuis ce temps, et l'on y compte aujourd'hui plus de trois mille habitans; ce qui n'empêche pas que certains quartiers ne soient encore un vaste amas de ruines. Il ne reste plus que les murailles de la citadelle, construite par les Génois, du côté du sud; le centre de la ville, quartier qui étoit habité par les Arméniens, n'offre aussi qu'uu monceau de décombres; la partie septentrionale qu'occupoient les Tartares est la seule qui soit encore habitée. A l'entrée de la ville on trouve des ruines d'origine beaucoup plus ancienne, et qu'on a supposé être celles de Théodosia, ce qui ne paroît pourtant pas être suffisamment prouvé. L'air est pur et salubre dans les environs de Caffa : aussi les Tartares l'appellent-ils par excellence « la ville saine. »

Ienikalé est situé sur le détroit de Taman, et il s'y trouve une petite forteresse au pied d'une tour, de laquelle se trouve un sarcophage de marbre de la plus grande taille, dans lequel tombe l'eau d'une fontaine située dans la citadelle, et où tous les habitans viennent laver leur linge. On prétend que ce sarcophage, qui est évidemment de la plus haute antiquité, a été trouvé dans une tombe qui a été ouverte dans l'île de Taman; mais on ne peut ajouter foi à cette tradition, puisqu'il a été reconnu que l'ouverture pratiquée à cette tombe n'est pas de grandeur suffisante pour permettre le passage d'un tel bloc de marbre.

A environ quatre milles d'Ienikalé, on voit les fondations d'un ancien phare dont la tradition fait remonter l'origine au temps de Mithridate. Les Grecs modernes appellent encore cet endroit *Phanari Mithridati*. Ce phare, détruit depuis long-temps, seroit pourtant fort nécessaire; car les navires qui passent dans le détroit sont obligés de serrer la côte de la Crimée, faute de trouver assez d'eau dans le milieu ou près de l'autre côte, et il en résulte souvent des accidens.

Kertch, situé sur le même détroit, à environ dix-huit milles d'Ienikalé, contenoit plus de cinq mille maisons avant l'invasion des Russes, et cette ville commence à peine à se relever de ses ruines. Les Russes en ont réparé la forteresse,

et ont établi des batteries qui sont les clefs de la mer d'Asoff. Cette ville étoit celle de la Crimée où il se trouvoit le plus de monumens antiques; presque tous ont été détruits. On s'y procure pourtant des médailles des anciens rois du Bosphore. Les traditions de Kertch prétendent, en dépit de tous les historiens, que Mithridate mourut en cette ville, et même qu'il fut enterré à peu de distance, où l'on montre encore son prétendu tombeau. C'est une espèce de montagne dont on ne sait trop s'il faut attribuer la formation *aux hommes ou à la nature*. Les Tartares la nomment *Altyn-Obo*, et disent *qu'il contient un* trésor gardé par une vierge dont on entend les lamentations pendant la nuit. Les côtés en sont formés d'énormes blocs de pierre placés les uns sur les autres sans être joints par aucun ciment: trois sont écroulés; mais celui situé du côté de l'occident subsiste encore en entier.

Aktiar, à qui il a plu aux Russes de donner le nom de Sévastopol, est un port situé sur la côte occidentale, et dont la rade est une des plus belles de l'Europe; elle sert souvent de rendez-vous à la flotte russe, et toutes celles de l'Europe pourroient y être à l'ancre en même temps. A l'exception de la farine de seigle et du poisson, toutes les denrées y sont plus chères que dans les autres parties de la Crimée, attendu la nécessité de les tirer à grands frais de l'intérieur. L'eau

douce manque dans cette ville ; il n'y en existe qu'une seule source ; et, comme elle est voisine des casernes, les soldats se la sont appropriée.

A l'extrémité de la baie d'Aktiar se trouve la forteresse d'Inkerman : ce qu'on y voit de plus curieux, c'est une immense quantité de grandes cavernes creusées dans le roc, dont plusieurs communiquent ensemble par des passages souterrains, et qui, dit-on, ont servi de demeure aux premiers chrétiens. La plus grande paroît avoir servi d'église, et l'on y voit encore des tombes creusées dans le roc, mais qui ont été ouvertes. Deux de ces cavernes ont été converties en magasin à poudre. On trouve de semblables excavations dans d'autres parties de la Crimée, notamment à Schoulou et à Mankoup; mais elles sont beaucoup moins considérables que celles d'Inkerman, qui occupent tout un côté d'une grande montagne.

Balaclava, qu'on trouve en suivant la même côte, étoit jadis habité par des Tartares. Les uns ont émigré lors de l'invasion des Russes, et les vainqueurs ont forcé les autres à se retirer dans des villages de l'intérieur. C'est aujourd'hui une ville grecque, dont les habitans sont une colonie venue de la Morée; elle paroît se trouver sur la même position que le Παλακιον de Strabon, d'où quelques antiquaires font venir son nom ; mais d'autres, peut-être avec plus de raison, lui don-

nent une origine génoise, et le font dériver de *Bella Clava*, ou Beau Port. Le port en est effectivement excellent, et offre un lieu de sûreté aux vaisseaux surpris par une de ces tempêtes si fréquentes sur la mer Noire; mais, sous le règne de l'empereur Paul, il n'étoit permis à aucun bâtiment étranger d'y toucher; et si un navire, battu par les vents, y cherchoit un abri, il étoit repoussé par des batteries placées sur des hauteurs. Cette prohibition n'existe plus. Sur les hauteurs qui dominent le port sont les ruines d'une belle forteresse génoise. Les montagnes qui l'entourent contiennent du marbre blanc et du marbre rouge dont on pourroit se procurer une grande quantité, si on les exploitoit. Les rues de la ville en sont pavées, et l'on voit par-là que ce marbre est susceptible de recevoir un très-beau poli. . . . .

Akmetchet est situé au milieu d'une petite plaine entourée de quelques montagnes. C'étoit autrefois la résidence du kalga-sultan, qui étoit, après le khan, le premier personnage de l'état. Il y avoit un beau palais qui a été détruit par les conquérans russes, ainsi que beaucoup d'autres édifices. Cette ville contient pourtant encore environ trois mille habitans. Les Russes lui ont donné le nom de Sympheropol; mais cette nouvelle dénomination a peine à s'introduire parmi les naturels du pays : elle est fort mal bâtie; les

rues en sont étroites, irrégulières et malpropres, l'air y est malsain, et son principal mérite est d'avoir servi de résidence au professeur Pallas, si avantageusement connu dans le monde littéraire.

Si Karasoubazar n'est pas la plus belle ville de la Crimée, c'en est du moins la plus grande. La plupart des habitans sont Tartares, et s'occupent d'un commerce qui n'est pas fort étendu, car il se borne aux villages des environs. Cette ville, fort mal bâtie, et qui n'offre rien de remarquable, est située au milieu d'une plaine. C'est une de celles qui ont le moins souffert de l'invasion des Russes, quoiqu'ils y aient laissé des traces de leur passage. La plupart des maisons en sont bâties de briques durcies au soleil. On trouve pourtant dans ce voisinage d'excellente pierre calcaire; mais il faudroit exploiter des carrières, et l'indolence des Tartares s'y oppose.

L'hospitalité paroît une vertu naturelle au Tartare de la Crimée. Quand un étranger arrive chez lui, il ne manque jamais de lui offrir un aussi bon repas qu'il est en son pouvoir de lui présenter, du lait aigre, des œufs, des fruits, de la viande, s'il peut s'en procurer; vient ensuite la pipe, plus ou moins belle, suivant ses moyens, et il lui prépare pour la nuit une natte, un tapis ou des coussins. Toutes les maisons des Tartares, même les huttes les plus pauvres, sont d'une

grande propreté; et les murailles en sont fréquemment blanchies; elles n'ont pour plancher que la terre, mais elle est toujours couverte de nattes ou de tapis; cependant elles sont infestées de vermine de toute espèce; on y est assailli de poux, de puces, de punaises, de mouches et de fourmis : le seul moyen à employer pour en être moins tourmenté, c'est de coucher sur une natte et d'éviter avec soin tout ce qui est laine. Des scorpions, des tarentules, des scolopendres et de gros crapauds viennent même quelquefois vous y rendre des visites fort peu agréables.

Les Tartares ont les jambes et les pieds nus pendant l'été; en hiver, ils portent des sandales, et s'entortillent les jambes de bandelettes comme les paysans russes. Leurs pantalons étant très-amples et très-larges, quoique serrés au-dessous du genou, leur tombent en plis nombreux jusque sur le gras de jambe; leurs chemises ont des manches très-larges qui leur couvrent la main tout entière; et, quand ils veulent manger ou travailler, ils les relèvent jusqu'à l'épaule et restent le bras nu; leurs gilets, qui sont en général de soie ou de coton, ont sous la poitrine une petite poche dans laquelle ils portent le briquet, la pierre à fusil et l'amadou dont ils ont besoin pour allumer leur pipe, qui est pour eux un objet de première nécessité. En été, ils portent quelquefois des pantoufles de maroquin qu'ils ôtent

toujours dans l'intérieur de leurs maisons; ils n'exigent pas que les étrangers qui entrent chez eux en fassent autant; mais ils semblent mécontens en pareil cas, s'ils les voient garder leurs souliers ou leurs bottes. Les plus pauvres, au lieu de nattes et de tapis, se servent, pour couvrir le plancher de leurs huttes, d'une étoffe grossière de poil de chèvre qui se fabrique dans le pays, et dont on exporte une quantité assez considérable à Constantinople.

On ne voit chez eux ni chaises ni tables; ils n'ont qu'une espèce de tabouret plus ou moins grand qui n'a que quelques pouces de hauteur, et sur lequel on sert les alimens: chez les riches, ce tabouret est orné de sculptures et quelquefois même de nacre de perle. Pendant l'été, ils habitent fort rarement l'intérieur de leurs maisons; ils prennent leur repas et passent même la nuit sous les arbres qui les entourent. Tout un côté de leur principal appartement, quand ils en ont plusieurs, est occupé par une espèce de plate-forme qu'ils nomment *le sopha*, et qui est élevée d'environ un pied au-dessus du sol; elle n'est pourtant pas destinée à servir de siége, mais à recevoir le dépôt du peu de mobilier qui garnit leurs demeures, et l'on y voit étalés leurs vêtemens, leurs tapis, leurs nattes et leurs coussins. Malgré la simplicité qui règne dans leur costume et dans toutes leurs habitudes, ils ne sont pas

tout-à-fait étrangers aux recherches du luxe ; ils aiment à avoir leurs coussins couverts en soie ; et ceux qui ne sont pas assez riches pour s'en procurer, les couvrent en étoffes de coton des couleurs les plus brillantes. Leurs mouchoirs et leurs châles, de même que les serviettes dont ils se servent pour s'essuyer après leurs fréquentes ablutions, sont brodés, et souvent même garnis de franges.

Les Tartares font un grand usage de miel, et rien n'est plus simple que la forme de leurs ruches; ce n'est autre chose qu'un morceau de tronc d'arbre creusé de part en part, de manière qu'il n'y reste presque que l'écorce; ils en ferment une extrémité avec du plâtre ou de la terre, et en font autant à l'autre quand l'essaim y est placé, n'y laissant que l'ouverture nécessaire pour le passage des mouches; ils placent ensuite ces ruches horizontalement les unes sur les autres dans leur jardin, et c'est ainsi que se forment leurs ruches. Quand ils veulent se procurer du miel, ils ouvrent les deux extrémités de ces cylindres, et en chassent les mouches avec la fumée de papier ou de quelques haillons, sans jamais employer le soufre. Le miel de la Crimée est d'une excellente qualité, ce qu'on doit attribuer à la quantité de thym et de plantes aromatiques qui croissent spontanément sur les montagnes.

A l'exception de ceux qui habitent les steppes, et qui s'y creusent des demeures souterraines, les paysans tartares ont toujours un jardin joint à leurs maisons. La végétation est si rapide en Crimée, qu'il ne faut pas plus de deux ans pour que la vigne s'y charge de fruit. Leurs habitations ne consistant qu'en un rez-de-chaussée, sont comme ensevelies parmi les arbres qui les entourent. Quand un voyageur approche d'un village, il n'aperçoit pas un seul bâtiment, et ce n'est que lorsqu'il y est entré qu'il entrevoit les chaumières placées au milieu de bosquets d'arbres fruitiers de toute espèce et quelquefois de grands et beaux peupliers.

On a, dans chaque famille, au moins une copie manuscrite du Coran, ordinairement fort bien écrite, et l'on apprend aux enfans, non seulement à le lire, mais même à le copier. Ils se rassemblent, à cet effet, dans chaque village, à des heures fixes; devant le mullah ou quelque autre personne chargée de les instruire, et ils s'occupent à lire, à écrire, et à réciter par cœur des passages du Coran; souvent c'est l'enfant le plus avancé qui sert de maître aux autres; tous lisent en même temps à haute voix leur leçon, il en fait autant lui-même, et cependant il s'aperçoit avec une adresse étonnante des fautes que peut faire chacun d'eux, et ne manque pas de les reprendre.

C'est entre Schoulou et Balaclava qu'on trouve cette espèce de terre à foulon, que les Tartares nomment *keff-kil* (écume de terre), et les Allemands *meerschaum*. On en faisoit autrefois une exportation considérable à Constantinople, où l'on s'en servoit dans les bains publics pour nettoyer les cheveux des femmes; c'est avec cette terre qu'on fabrique ces belles pipes d'*écume de mer*. L'histoire de la fabrication et des voyages de ces pipes est véritablement quelque chose de curieux. Après leur avoir donné leur forme dans un moule fort grossier, on les laisse sécher au soleil, on les fait ensuite cuire dans un four, puis bouillir dans du lait, et enfin on les frotte avec un cuir fort doux. Dans cet état, on les envoie à Constantinople, où il existe un bazar pour leur vente; mais il s'en faut de beaucoup qu'elles aient encore acquis tout leur prix, et ce n'est qu'à Pest, en Hongrie, qu'elles reçoivent leur dernier fini. Là, on les fait tremper dans l'eau pendant vingt-quatre heures, après quoi on les travaille au tour. Dans cette dernière opération, un grand nombre se trouvent poreuses et ne peuvent servir, et il n'y en a quelquefois que deux ou trois sur dix qui se trouvent en état de la supporter. Embellies de cette manière, elles s'envoient à Vienne, d'où elles se répandent dans les foires de Leipzick, de Manheim, de Francfort et d'autres villes d'Alle-

magne, où elles se vendent de trois à sept louis, suivant le degré de leur beauté. Quand, après avoir long-temps servi, l'huile de tabac leur a donné un beau jaune de porcelaine, ou, ce qui est encore plus estimé, une couleur foncée d'écaille de tortue, elles coûtent quelquefois de 1,000 à 1,200 francs.

Pour se procurer le keff-kil, les Tartares de la Crimée se bornent à ouvrir la terre en forme de puits, et ils la creusent jusqu'à ce que les côtés commencent à s'ébouler; alors ils l'abandonnent et en font un autre. Le keff-kil est toujours couvert d'une couche de marne plus ou moins épaisse, et qui s'étend quelquefois jusqu'à la profondeur de dix à douze brasses. Le lit de keff-kil qui vient ensuite a rarement plus de vingt-huit pouces d'épaisseur, et il est toujours suivi d'une seconde couche de marne. L'exportation en est maintenant peu considérable, et la consommation dans l'intérieur en est encore moindre. Le prix n'en est que d'environ vingt copeks le poud (trente-trois livres un tiers).

La boisson favorite des Tartares est le lait aigre coupé avec de l'eau; ils s'en procurent une autre en faisant infuser, pendant tout l'hiver, une certaine quantité de nèfles dans un tonneau plein d'eau : la fermentation qui s'y établit produit une

liqueur acidulée qui leur plaît infiniment et qui n'est pas désagréable; ils savent aussi tirer des mûres, par le moyen de la distillation, une eau-de-vie très-foible, mais d'assez bon goût.

On trouve en Crimée presque tous les arbres et les légumes de l'Europe; les uns y sont indigènes, les autres y ont été importés. La sauge sauvage couvre presque toutes les montagnes de la côte méridionale, et l'on cultive dans plusieurs parties de la péninsule un concombre dont le fruit est blanc comme la neige et qui atteint une grosseur extraordinaire. On a cherché à le naturaliser en Angleterre; mais il y a dégénéré.

L'espèce d'hirondelle, nommée *martinet*, se familiarise assez avec l'homme pour entrer dans les maisons des Tartares et y faire son nid. Jamais ces oiseaux n'y sont molestés, et ils sont universellement respectés, soit par suite de la même superstition qu'en Turquie, et qu'on retrouve même parmi les paysans de plusieurs pays de l'Europe, soit parce qu'ils font la guerre aux milliers de mouches qui infestent toutes les habitations.

Les principales bêtes de trait et de somme de la Crimée sont le bœuf et le buffle: on y voit pourtant aussi quelques chameaux qui sont de l'espèce à deux bosses, et dont le prix ordinaire

est de 10 à 12 louis. Les Tartares s'en servent, principalement pour les atteler aux chariots couverts qu'ils nomment *madjar* ou *maggiar*, qui sont portés sur quatre roues et qui servent d'équipage à leur famille.

Le jerboa d'Afrique est très-commun dans les steppes de la Crimée, où il se creuse un terrier. Ce petit quadrupède, qui n'atteint jamais la taille d'un lapin, et auquel on a donné le nom de « lièvre sauteur, » pourroit se nommer le kangourou en miniature. De même que cet animal, il s'aide de sa queue pour sauter; et ses pattes de devant, dépourvues de jambes, sortent immédiatement de sa poitrine; il a le dos d'un gris-clair et le ventre presque blanc : ses yeux noirs sont aussi brillans que ceux de l'antilope. On a lieu de croire que c'est le rat à deux pattes dont parle Hérodote et d'autres anciens auteurs. D'après sa conformation, il ne marche que par sauts et par bonds; et, quand il est poursuivi, il s'élance de douze à quinze pieds. Une circonstance remarquable dans ce qu'on pourroit appeler le vol de ce quadrupède, c'est la faculté qu'il a de diriger sa course à volonté quand il est en plein air : il s'élève d'abord à la hauteur de trois à quatre pieds de terre, et s'élance alors à droite, à gauche ou devant lui, comme bon lui semble, suivant le danger qui le menace de l'un ou de

l'autre côté, et cette circonstance fait qu'il est difficile de le forcer à la course. Les Tartares en mangent la chair et la trouvent fort bonne.

La tarentule, si commune dans le sud de l'Italie, se trouve aussi en Crimée, et elle y atteint une plus grande taille que dans le pays qui a fait sa célébrité. On en voit dont les pattes étendues embrassent un espace de près de trois pouces de diamètre. Une autre araignée, nommée par Pallas *Phalangium araneoides*, est beaucoup plus formidable, quoiqu'elle soit plus petite; elle est de couleur jaunâtre, a les jambes garnies de poils, et est armée d'une paire de pinces qui ont quelque ressemblance avec celles de l'écrevisse; la morsure en est dangereuse; mais heureusement cet insecte n'est pas commun. Le centipède, ou *scolopendra morsitans*, l'est davantage, et cet insecte n'est pas moins venimeux. On les trouve sous les bois secs, sous les pierres et dans les fentes qui se forment dans la terre quand elle est échauffée par le soleil. On voit aussi dans certaines parties de la Crimée, et notamment sur les côtes du détroit de Taman, le long de ce qu'on appelle la « mer Putride, » une immense quantité de crapauds d'une espèce particulière, et dont la présence annonce toujours un air malsain. Il habite des trous qu'il se forme dans la terre, et on le rencontre jusque

sur les sommet des plus hautes montagnes ; on le distingue du crapaud ordinaire, en ce qu'il est plus petit, qu'il a la peau plus lisse et tachetée, et qu'il n'a pas la même lenteur dans ses mouvemens.

Mais l'insecte le plus redoutable et le plus redouté dans la péninsule, c'est la sauterelle. Les Tartares en racontent des histoires aussi merveilleuses qu'incroyables ; ils prétendent, entre autres choses, qu'on a quelquefois trouvé dans les steppes des hommes étouffés sous l'immense quantité de sauterelles qui y étoient tombées. Une chose certaine, c'est que, lorsqu'elles arrivent, elles forment un nuage assez épais pour intercepter les rayons du soleil, qui se trouve caché derrière un rideau vivant. On en distingue deux espèces, le *Gryllus tartaricus* et le *Gryllus migratorius*. La première est beaucoup plus grande que l'autre, et la précède toujours ; la seconde a les pattes et les ailes inférieures d'un rouge vif, ce qui produit un bel effet quand on les voit voler en troupes au soleil ; elles sont douées d'une force étonnante ; car, si l'on en place une sur une table, et qu'on lui appuie un doigt sur le dos, on sent ce doigt se soulever : mais il paroît que cette force réside entièrement dans ses pattes ; car, si l'une vient à être cassée par quelque accident, l'insecte perd à l'instant

cette. faculté. Partout où les sauterelles s'arrêtent, tous les végétaux disparoissent presque à vue d'œil. Rien n'échappe à leur voracité, depuis les feuilles des arbres des forêts jusqu'à la verdure qui couvre les plaines : vignobles, champs, jardins, prairies, tout est dévasté; et, quand elles se retirent, on ne trouve sur la terre que les mots qu'elles laissent après elles, et qui répandent une odeur pestilentielle.

RELATION

D'UNE EXPÉDITION A DONGOLA ET A SENNAAR,

Sous le commandement d'Ismael-Pacha, entreprise par ordre de Méhémed-Aly, pacha d'Égypte;

Par George-Bethune ENGLISH.

(Extraite de l'original anglois.)

L'auteur de cette relation nous apprend qu'il arriva en Égypte au moment où Méhémed-Aly, gouverneur de ce pays, envoyoit une expédition sous les ordres d'Ismaël-Pacha, son plus jeune fils, pour réprimer les brigandages qui, dans les contrées situées le long du cours supérieur du Nil, interrompoient le commerce que le pacha s'efforçoit de faire fleurir. Il avoit donné à Ismaël 4,000 hommes de troupes, en lui enjoignant de soumettre tout le pays compris entre la seconde cataracte et Sennaar. Le voyageur, recommandé à Ismaël par M. Salt, consul général de Sa Ma-

jesté Britannique en Égypte, obtint le grade de Topiji-bachi (général d'artillerie). D'autres Européens suivoient Ismaël-Pacha. Nous nous contenterons de citer notre compatriote M. Cailliaud, qui eut occasion de rendre plusieurs bons offices à M. English : celui-ci se fait un plaisir de reconnoître hautement les marques d'obligeance et d'amitié qu'il a reçues de M. Cailliaud, dont il pense que les observations seront une acquisition précieuse pour la géographie. En ce moment, le public jouit en partie du fruit des travaux de M. Cailliaud ; déjà plusieurs livraisons de son voyage ont paru ; il a été aidé dans cette publication par M. Jomard, membre de l'*Institut*, etc., qui avoit précédemment mis au jour la relation des excursions de M. Cailliaud dans le désert entre l'Égypte et le golfe arabique et à l'oasis de Thèbes.

M. English commence sa narration à Ouadi-Halfa sur la seconde cataracte. Il arriva dans cet endroit, le 16 de la lune de zilladgi, l'an de l'hégire 1235 ; ce qui correspond à la fin de septembre ou au commencement d'octobre 1820. L'armée d'Ismaël-Pacha campée à Ouadi-Halfa consistoit en cavalerie, infanterie et artillerie turque, et un corps nombreux de cavaliers bédouins et de fantassins maugrebins, indépendamment de 120 grands bateaux chargés de pro-

visions et de munitions qui devoient suivre les troupes en remontant le Nil.

Le lendemain, le voyageur s'étant présenté devant Ismaël-Pacha pour recevoir ses ordres, fut remis au moment où le changement des bateaux seroit terminé. » J'employai cet intervalle, dit-il, à faire mes observations sur l'assemblage d'hommes qui composoit l'armée. Chefs et soldats, tous étoient également bien disposés à faire leur devoir tant par attachement pour leur jeune général que par crainte de Méhémed-Ali : ils exécutoient avec promptitude ce qui leur étoit ordonné, et, quand ils n'avoient pas autre chose à faire, fumoient soigneusement leur pipe.

» Rien ne ressemble moins à un camp européen qu'un camp turc. Le soldat turc est habillé richement et armé au-delà du nécessaire. Chaque cavalier a une carabine, un sabre, deux paires de pistolets, l'une à sa selle, l'autre à sa ceinture. Le fantassin, indépendamment de son fusil, a une paire de pistolets à la ceinture, et de plus un ataghan, c'est-à-dire un coutelas de la meilleure trempe. Toutes ces armes sont magnifiquement ornées en argent. Les troupes turques sont organisées comme les nôtres en régimens, et *odas* ou compagnies ; quant à la tactique, elles n'en connoissent que les premiers élémens. Un camp turc est disposé d'une manière très-irrégu-

lière. Le quartier-maître général se contente d'assigner l'emplacement des tentes des chefs de chaque corps ; ensuite les soldats dressent les leurs autour de celle de leur chef, suivant leur fantaisie. Les seules parties de notre camp qui présentoient de la régularité, étoient les quartiers des canonniers et du pacha. Les canonniers avoient arrangé leurs tentes en ligne derrière leurs pièces. Les grands officiers de la maison du pacha avoient disposé leurs tentes à droite et à gauche de celle du pacha; ses mamelucks de la garde avoient rangé les leurs en demi-cercle derrière la sienne. Celle-ci étoit un magnifique palais militaire ; elle consistoit en trois appartemens : d'abord un grand pavillon de forme ronde, tendu en couleurs gaies, et surmonté d'une grande boule dorée ; il renfermoit les appartemens particuliers d'Ismaël-Pacha, et communiquoit par devant à une grande pièce somptueusement meublée : c'étoit la salle où Ismaël dînoit et donnoit ses audiences particulières. Les mamelucks auxquels il avoit le plus de confiance veilloient pendant la nuit à sa sûreté : en avant s'étendoit un portique qui en étoit séparé par deux rideaux, l'un de soie cramoisie, l'autre en tapisserie : c'étoit là que le pacha, assis sur un sopha, donnoit ses audiences publiques, écoutoit les doléances, recevoit les requêtes et administroit la justice, acceptoit les hommages des chefs des pays vaincus et donnoit

ses ordres à ses officiers. Les mamelucks de la garde faisoient, toutes les nuits, la garde autour de la tente dont la longueur totale alloit à près de cent pieds ; elle étoit en toile teinte en vert, et doublée en tapisserie ; chaque poteau qui en faisoit partie étoit terminé par une grande boule dorée. Le sol étoit couvert de tapis de Perse et de riches coussins. Devant la tente flottoient pendant le jour les étendards et les queues de cheval du pacha ; on leur substituoit, pendant la nuit, un lustre de lampes en verre (1).

Le 19, M. English eut une audience du pacha avec lequel il resta une heure ; il en avoit reçu un habillement complet tiré de sa garde-robe particulière, ce qui, en orient, est le comble des honneurs.

Deux jours après, l'infortuné voyageur fut attaqué d'une ophthalmie avec tant de violence qu'elle l'empêcha de suivre le pacha lorsque, le 26, il se mit en marche avec l'armée, ne laissant qu'un petit nombre de soldats pour veiller à l'expédition des bateaux qui n'avoient pas encore pu franchir les cataractes.

Le 3 de moharram (2) 1236, le voyageur s'em-

(1) Cet usage oriental semble être mentionné dans un livre de Job, ch. xxix, v. 111. La tente du chef, dans le camp de Bédouins, se distingue la nuit par des lampes.

(2) Le mois moharram est le second de l'année musulmane.

barqua avec les chirurgiens de l'armée ; quinze bateaux les suivoient. Il y en eut deux de brisés contre les rochers avant que l'on eût atteint la cinquième chute de la cataracte ; un autre échoua et fut submergé ; enfin d'autres accidens du même genre survinrent avant que l'on fût à la neuvième. Ce qu'on appelle la seconde cataracte forme, dans le temps de l'inondation, une suite de chutes partielles et de rapides qui occupent une étendue de cent milles. M. English compta neuf de ces chutes : la seconde, la cinquième, la septième et la neuvième sont les plus dangereuses ; à cette époque, *le Nil avoit déjà baissé de quelques pieds. On fut obligé, pour passer la seconde et la* septième, de faire haler les bateaux l'un après l'autre, afin d'aider les voiles à vaincre le courant. Des soldats furent noyés. Au second rapide, le fleuve est coupé par un banc de rochers qui s'étend presque d'un bord à l'autre. Entre ces rochers et la rive gauche, il y a un passage praticable à travers lequel un bateau peut être halé contre le courant, qui est d'une violence extrême. De chaque côté du rivage s'élèvent des collines surmontées d'anciennes fortifications et de deux petits temples construits dans le style égyptien : celui de la gauche est presque entier ; il est orné de sculpture en dehors, et de figures ainsi que d'hiéroglyphes en dedans : la voûte est peinte en bleu.

L'aspect du pays de chaque côté des chutes ressemble à celui de la contrée au sud d'Assouan, c'est un désert sablonneux rempli de collines et de montagnes. On n'aperçoit de la végétation que dans quelques-unes des îles et sur les bords du fleuve où, de mille en mille, ou bien à de plus grandes distances, on rencontre des espèces de terrain fertiles; quelques-uns sont cultivés et peuplés. Sur différens points de la cataracte, on voit des forts bâtis par les habitans. Ils sont en pierres brutes liées avec de la terre, et flanqués de tours et d'ouvrages angulaires ressemblant à des bastions, enfin percés de trous pour la mousqueterie. Le long des murs intérieurs règne un rang de chambres basses, communiquant par de petites portes avec la cour, et souvent les unes avec les autres. On ne vit dans ces chambres que la partie du fond des moulins à bras employée généralement par les Orientaux pour moudre le grain; les habitans n'avoient pu la déménager, parce qu'elle étoit fixée en terre; tout le reste avoit été enlevé à l'approche de l'armée. La cour, dans le centre de ces forts, paroissoit avoir été occupée par les chameaux et les troupeaux des habitans.

On avoit mis trente jours à remonter le fleuve depuis Ouadi-Halfa, et l'on n'étoit pas encore parvenu au-delà des cataractes. Neuf jours après, on atteignit l'île de Gannati qui a un mille et demi

de long; elle est fertile et bien cultivée. Ses habitans paroissoient contens de leur position.

Le lendemain 12 de safa, on trouva le Nil aussi large qu'en Égypte, et coulant tranquillement dans un pays aussi fertile et plus pittoresque que les plus belles parties du Saïd. La rive droite notamment offroit une succession continuelle de villages, et une surface couverte d'arbres; on passa devant de grandes îles remplies de maisons. Les habitans chez lesquels on débarqua dirent qu'en avançant on trouveroit d'autres villages au moins aussi considérables : leur île se nomme Saïi; ces hommes étoient aussi blancs que les Arabes de la basse Égypte.

Quelques jours après on vit dans le Nil un hippopotame; on lui tira un coup de fusil qui le blessa, il disparut; on apprit que ces gros animaux étoient assez communs et venoient de temps en temps se reposer sur des îles basses.

Bientôt on quitta le territoire fertile du Soccout pour entrer dans le Matchass qui n'est pas moins fécond, mais ne renferme pas un si grand nombre de villages. Sur la rive gauche, on vit les ruines d'un ancien temple; sa longueur étoit de deux cents pieds de l'est à l'ouest; il ne reste que dix colonnes debout : tous les murs, excepté une partie de la façade, qui est en très-mauvais état, sont renversés; tout est couvert d'hiéroglyphes. En avançant, on aperçut d'autres restes

d'antiquité : le voyageur observa que plusieurs des châteaux devant lesquels il passoit étoient mieux construits et paroissoient plus modernes que ceux qu'il avoit vus le long de la cataracte ; il supposa qu'ils avoient été construits par les Mamelucks fugitifs, ce canton formant une partie du territoire qui leur obéissoit avant l'arrivée d'Ismaël-Pacha.

Les îles que l'on rencontre dans le Nil au-dessus de la seconde cataracte sont les lieux les plus beaux que ce fleuve arrose ; rarement il les couvre durant l'inondation ; elles sont bien peuplées et cultivées avec soin. Les châteaux, après que l'on eut passé le village du Nouveau-Dongola, étoient moins fréquens qu'auparavant ; il y en avoit d'emportés de vive force par les troupes du pacha : les habitans des villages voisins, ayant pris les armes en faveur des brigands, au lieu de venir au-devant du pacha, comme avoient fait ceux du pays inférieur, subirent le malheur des vaincus, ils furent pillés ; d'autres, plus heureux, avoient reçu du pacha des certificats qui leur assuroient sa protection. La vue de cette attestation ne retenoit pas toujours les soldats qui arrivoient pour traiter ces paysans comme des ennemis, parce qu'ils les regardoient comme les alliés des brigands ; mais les villageois ne supportoient pas toujours avec patience les mauvais traitemens des militaires ; ils se réunissoient, fai-

soient bonne contenance, et forçoient les maraudeurs de s'éloigner.

Enfin, le 12 de la lune de rebi, le voyageur arriva au camp du hasnardar ou trésorier du pacha, sur la rive gauche du Nil : celui du pacha étoit sur la rive droite. A un mille de distance du fleuve s'élevoit le rocher d'El-Berkel, devant lequel les ruines d'un très-grand temple couvroient un vaste espace. Des colonnes d'une pierre brune, presque entièrement consumées par le temps, étoient à peu près enterrées dans des décombres; les bases de plusieurs autres indiquoient, par leur position, qu'elles faisoient partie d'une longue avenue conduisant à une excavation dans le rocher. Deux grandes figures de lion en granite rouge, l'une brisée, l'autre peu endommagée, une petite statue sans tête représentée assise, étoient éparses au milieu des ruines. L'excavation du rocher offroit deux temples; l'intérieur étoit orné des figures et des symboles si communs dans les sanctuaires de l'Égypte; on distinguoit encore, sur le plafond du temple et du portique, des traces de peinture bleue. Le portique étoit soutenu par des caryatides représentant des lions accroupis sur leurs pattes de derrière. Dix-sept pyramides, les unes entières, les autres en ruines, environnoient ce temple. Les plus endommagées étoient petites; leur hauteur excédoit de beaucoup la largeur de leur base, qui étoit généralement de vingt-quatre

pieds carrés. Les côtés ressembloient à des escaliers très-roides ; les angles étoient ornés d'une sorte de moulure : les pierres qui entroient dans leur construction avoient probablement été tirées du rocher voisin. On remarquoit devant quelques-unes de ces pyramides des bâtimens bas, contigus à un de leurs côtés ; ils avoient la forme de petits temples ; l'intérieur étoit couvert de figures et d'hiéroglyphes. Le voyageur pense que ce ne seroit pas un travail bien difficile d'ouvrir la pyramide annexée au petit temple dans lequel il entra, puisque, dans ce petit bâtiment, on voit sur le flanc de la pyramide l'image d'une porte sculptée en relief.

De ce lieu on découvroit plus haut, sur la rive opposée du fleuve, plusieurs autres pyramides, dont une est grande. Les habitans du pays nomment Meravé l'emplacement sur lequel se trouvent ces ruines. Tout cet espace et le territoire voisin sont couverts par le sable du désert, qui cache sans doute beaucoup d'autres monumens. Le voyageur remarque qu'en comparant la position de ces ruines avec la description de Meravé donnée par Strabon et par Ptolémée, on est convaincu que cette fameuse cité des Éthiopiens n'étoit pas située dans cet endroit.

« A mon arrivée au camp, dit le voyageur, j'appris toutes les particularités de la marche victorieuse d'Ismaël-Pacha depuis Ouadi-Halfa jus-

qu'à Meravé. Parti, le 26 de la lune de zillaghé, il avoit atteint en deux jours le Nouveau-Dongola. Un peu au-delà de ce village, le selictar, ou porte-épée du pacha et son lieutenant-général, à la tête d'un détachement de 400 hommes, avoit surpris et dispersé un corps ennemi de 1,500 soldats, et lui avoit pris beaucoup de chevaux et de chameaux. A quatre journées de marche du Nouveau-Dongola, le pacha, suivi de l'avant-garde de l'armée, rencontra le corps principal des Chaghéiens et de leurs alliés, occupant une forte position sur le flanc d'une montagne, près le village de Courti, sur la rive gauche du fleuve. Le pacha n'avoit avec lui que 600 cavaliers et quelques Ababdé montés sur des dromadaires, mais sans leurs canons. L'ennemi s'avança impétueusement pour combattre en poussant de grands cris. Les Ababdé furent repoussés par la violence du choc. Dans cet instant critique, Ismaël donna ordre à la cavalerie de charger : le combat ne dura pas long-temps ; les cavaliers ennemis, effrayés du feu des carabines et des pistolets de leurs adversaires, s'enfuirent en désordre ; les fantassins se prosternèrent la face contre terre, couvrant leur tête de leurs boucliers, afin de la préserver des pieds des chevaux, et demandèrent merci. » . . . .

La conséquence de cette affaire fut la soumission de tout le pays, compris entre le lieu du com-

bat et Chagheia ; il est habité par les sujets des maleks de Chaghèra : ceux-ci obtinrent leur pardon, le pacha continua sa marche dans la province de ce nom, où Malek-Choous, le principal des chefs, avoit réuni toutes les forces des brigands, déterminé à risquer une autre bataille. Le pacha, en arrivant, en trouva une partie placée près du mont Dagher ; ceux-ci, attaqués par des troupes qui avoient passé le fleuve dans des canots, furent taillés en pièce et culbutés dans le Nil. L'armée s'avança alors contre le corps principal de l'ennemi, posté sur la montagne qui forme un angle droit avec le fleuve ; son extrémité n'en est éloignée que d'un quart de mille ; cet espace étoit couvert de champs de dourra, dont l'ennemi occupoit une partie ; ses derrières étoient assurés par la montagne, et son flanc droit couvert par un château fort du côté du fleuve. Malek-Choous, Malek-Zibarra et les autres chefs chaghéiens, avec leurs principaux adhérens, composoient la cavalarie. Ils avoient rassemblé, en partie par force, tous les paysans de leurs possessions ; cette troupe qui occupoit tout le flanc de la montagne étoit armée de lances, de boucliers, et de sabres à deux tranchans, et placée à l'avant-garde pour recevoir le feu des troupes du pacha ; la cavalerie se tenoit sur les derrières, afin de maintenir les paysans à leur poste, et de pouvoir décamper plus vite en cas de né-

cessité. Les malheureux paysans s'avancèrent la lance en arrêt, et en poussant de grands cris; quelques-uns se jetèrent sur les canons : on en vit qui eurent le courage de venir jusque sous la bouche des pièces, et qui blessèrent les canonniers pendant qu'ils chargeoient. L'artillerie en fit un carnage affreux; le château fut emporté d'assaut : après avoir soutenu quelques instans le feu des canons, qui la fit beaucoup souffrir, la cavalerie s'enfuit en désordre, laissant l'infanterie sur le champ de bataille; plusieurs centaines d'hommes furent tués dans le combat, et pendant la poursuite. Melek-Choous et sa troupe ne s'arrêtèrent que sur le territoire de Chendi. Leurs châteaux forts, leurs villages, un pays fertile, tout tomba au pouvoir du vainqueur.

« Pendant que nos troupes, dit le voyageur, s'approchoient du château de Malek-Zibarra, sa fille, âgée de quinze ans, s'enfuit avec tant de précipitation qu'elle laissa tomber une de ses pantoufles, que j'ai vue; c'étoit un ouvrage fait aussi bien qu'on auroit pu l'exécuter en Europe! La jeune fille fut prise et amenée au pacha; il la fit habiller magnifiquement à la turque, puis la renvoya à son père, et la chargea de l'exhorter à se rendre, aimant mieux avoir les hommes braves pour amis que pour ennemis. Lorsque la fille arriva au camp de Zibarra, la première question que lui adressa celui-ci, fut pour savoir si, en

approchant de son père, elle rapportoit son honneur avec elle. « Oui, mon père, répondit-elle, autrement je n'aurois pas osé te regarder. Le pacha m'a traité comme son enfant, m'a vêtue comme tu vois, et t'invite à cesser la guerre, et à faire la paix avec lui. » Vivement touché de cet acte de générosité, Zibarra essaya plusieurs fois de conclure la paix avec le pacha ; efforts qui, à cette époque, furent rendus inutiles par les autres chefs chaghéiens. »

Le voyageur fut fort bien accueilli du pacha auquel il témoigna ses regrets de ce que, par un effet de la volonté de Dieu, il avoit été privé de l'avantage de suivre l'armée et son brave général dans leur marche victorieuse, et de prendre part à leurs exploits. « Il nous reste encore beaucoup à faire, reprit Ismaël, tu en auras ta part. »

La politique judicieuse et l'humanité d'Ismaël offrant une amnistie complète à tous les brigands qui se rendroient, produisit les effets les plus heureux. Plusieurs maleks vinrent avec leurs adhérens au camp du pacha, près de Meravé ; les chefs furent gratifiés de riches habillemens, et reçurent un écrit qui les plaçoit sous sa sauve-garde. De retour chez eux, ils y vécurent tranquilles. La discipline la plus stricte étoit observée dans le camp, afin que les habitans du pays ne souffrissent pas de la présence des troupes. Des soldats et des domestiques de l'armée reçu-

rent une vigoureuse bastonnade pour avoir pris des moutons et des chèvres sans les payer, et cinq abaddé furent empalés pour avoir enlevé des chameaux aux paysans. Il étoit réellement très-honorable pour l'armée, et pour son chef, de se voir entourés, dans leur camp, par des villages dont les habitans se livroient sans crainte à leurs occupations habituelles. Dans le pays inférieur, où des combats s'étoient livrés, on ne rencontroit pas un paysan à l'ouvrage ; dans le voisinage du camp du pacha, au contraire, où le peuple avoit fait volontairement sa soumission, les laboureurs cultivoient leurs champs à une portée de fusil du camp de leurs vainqueurs, et l'oreille étoit souvent frappée du bruit discordant des roues qui élevoient l'eau du fleuve.

M. English n'ayant pu se procurer des chameaux pour transporter son bagage par terre, fut obligé de s'embarquer sur un des bateaux qui suivoient la marche du camp : on se mit en route le 25 de la lune de rebi ; le vent étoit contraire ; les bateaux, tirés à la cordelle, n'avançoient que lentement. Cette circonstance fournit au voyageur l'occasion de visiter les pyramides qu'il avoit vues étant à Meravé : elles sont à peu près à un demi-mille de la rive droite du fleuve. Le voyageur en compta vingt-sept : aucune n'étoit entière ; la plupart étoient ruinées. Elles sont généralement construites en pierre, et

paroissent plus anciennes que celles de Meravé. La plus grande a une base de plus de cent pieds carrés et un peu plus en hauteur; elle offre une singularité dans sa construction: son intérieur renferme une autre pyramide; un de ses côtés, qui est ruiné, permet d'apercevoir cette particularité: en grimpant de ce côté, on atteint aisément au sommet. On ne découvre pas de restes de ville ni de temple dans le voisinage de ce lieu, que les habitans appellent Terbout et El-Bellal.

On arriva bientôt à l'extrémité inférieure de la troisième cataracte; ce sont les rapides d'Ouala. On voyageoit bien lentement, à cause du vent contraire; car on employa trente-neuf jours à gagner l'île de Kendi, qui n'est qu'à cinquante milles au-dessus de Meravé. Durant tout ce temps, le camp du pacha resta près de Meravé, attendant que les bateaux eussent franchi les rapides. Un détachement de trois cents hommes de cavalerie avoit été envoyé dans le pays de Berber pour s'assurer de sa soumission, et en tirer des chevaux et des chameaux pour l'armée: bientôt une autre troupe de quatre cents cavaliers alla rejoindre la première, qui avoit reçu un accueil amical.

Le pays le long de la troisième cataracte est stérile: on n'y voit guère que du sable et du granite noir; quelques îles, et un petit nombre

d'espaces sur le bord du fleuve, ont un terrain fertile. Les rochers portoient des traces évidentes de l'élévation du Nil au-dessus de son niveau actuel pendant l'inondation. Les autruches sont assez communes dans les environs. On aperçoit sur les îles des ruines qui sont probablement celles de couvens chrétiens : on lit des inscriptions grecques sur les murs. Sur la rive gauche du Nil, à Kennie, il y a aussi les ruines d'un monastère, et, sur la rive droite, celles d'un château fort.

M. English ayant reçu ordre d'aller trouver le pacha, apprit que *bientôt on lui fournitoit* les moyens d'accompagner l'armée dans sa marche vers le Berber, à travers le désert, pour éviter le coude immense que forme le Nil. Le 11 de la lune de jamisalawal, le pacha décampa : M. English, faute de moyens suffisans de transport, resta encore en arrière avec le hasna-katib ou commissaire général, et trois cents soldats arnautes ou albanois.

Enfin, le premier jour de la lune de jamisalachar, le selictar-aga arriva, suivi de la provision de dourra pour l'armée. Deux jours après, on se mit en route sur les traces du pacha. Le troisième jour, on emplit les outres, parce qu'on alloit s'enfoncer dans le désert : on s'avançoit vers l'est ; on traversa d'abord un pays entrecoupé de petites collines rocailleuses, de plaines

sablonneuses ou graveleuses, et quelquefois de vallées couvertes d'une herbe grossière et d'acacias. On ne trouva qu'un puits entre deux montagnes de granite noir ; l'eau en étoit jaune et sale ; les chameaux, quoique très-altérés, n'en burent qu'avec dégoût : plusieurs de ces animaux, succombant à la fatigue, s'arrêtèrent et moururent. Le 8, on se retrouva sur la rive gauche du Nil. « Fleuve bienfaisant, s'écrie M. English, dont on ne peut bien apprécier l'importance et l'utilité que lorsqu'on a voyagé dans les déserts qu'il parcourt ! »

On continua de suivre ses bords sur la lisière du désert : l'espace que l'inondation rend fertile étoit parsemé de villages. Ce pays est bien cultivé : on y élève beaucoup de chameaux, de chevaux et de bestiaux. Le 11, on arriva au camp du pacha.

Avant qu'il eût quitté la troisième cataracte, des émissaires de Malek-Choour, chef des Chaghéiens fugitifs, étoient venus de Chendi demander à faire la paix. « Je ne vous l'accorderai, dit le pacha, qu'à condition que vous livrerez vos chevaux et vos armes, et que vous retournerez dans votre pays pour y vivre tranquillement. » Les émissaires répliquèrent qu'ils ne livreroient ni leurs armes ni leurs chevaux : « Eh bien ! repartit le pacha, j'irai dans le Chendi les prendre. » On prétend qu'ils lui répondirent : « Viens. »

Toutefois, instruit de la rapidité de la marche du pacha et de son arrivée dans le Berber, le chef de Chendi, sur l'appui duquel Choour avoit compté, fut saisi de terreur, et dépêcha son fils, avec des présens, pour annoncer sa soumission et recevoir ses ordres.

Le voyageur apprit que, quelques jours avant qu'Ismaël-Pacha partît d'Ouady-Halfa, des députés des chefs de Chaghéia étoient venus lui demander pourquoi il les menaçoit de leur faire la guerre. « Parce que vous êtes des voleurs. répondit-il, *qui ne vivez qu'en troublant et pillant les pays qui vous entourent.* » — « *Nous* n'avons pas d'autres moyens de subsister, répliquèrent-ils. » — « Cultivez la terre et vivez honnêtement, repartit le pacha. » — « Mais, dirent-ils avec une grande naïveté, nous avons été élevés à vivre de ce que vous appelez le vol; nous ne travaillerons pas; nous ne pouvons changer notre manière de vivre. » — « Je saurai vous y forcer, » s'écria le pacha.

La suite des événemens prouva qu'il n'avoit rien promis de trop. Une partie de ce qui restoit de mamelucks d'Égypte qui avoient fui à Chendi, lorsqu'il arriva dans le Berber, se sont rendus et ont imploré sa protection. Il les traita avec beaucoup de bonté, leur donna à chacun mille piastres, pour défrayer leur dépense jusqu'au Caire, où ils alloient, leur assurant qu'ils passe-

roient tranquillement le reste de leurs jours en Egypte. Ces mamelucks avoient plusieurs esclaves et de beaux chevaux. Méhémed-Aly a tenu la parole que son fils leur avoit donnée.

Un petit corps de mamelucks, qui restoit à Chendi sons les ordres d'un bey, s'enfuit plus au sud dans les pays baignés par le Bahr-el-Abiad.

La capitale du Rerber étoit sur la rive droite du fleuve, vis-à-vis du camp du pacha. « Quand on a débarqué, dit M. English, on traverse pendant une demi-heure des champs immenses de dourra pour arriver au sentier qui mène à la maison du chef. Après avoir quitté les champs, je rencontrai une réunion de villages qui occupent un espace de trois milles le long du fleuve; les cartes indiquent celui de Gouz comme la capitale du Berber; cependant le malek de la rive orientale réside à Nousreddin, qui est bien plus considérable, et porte le nom de son chef. Les maisons de ces villages et de tous ceux du Berber sont bâties en terre ou en brique séchées au soleil et couvertes en bois simplement dégrossi, sur lequel on étend des paquets de paille de dourra. La rive occidentale ou droite obéit à un autre malek.

» Le pays est fertile et bien cultivé; il abonde en dourra, coton et orge; on y élève de beaux chevaux, des chameaux, toute sorte de bétail et et de la volaille. Je trouvai dans ces villages des marchands venus avec des caravanes; ils n'avoient

à vendre que de grosses toiles de coton ; c'est ce qui sert à vêtir tous les habitans, qui en roulent une pièce autour de la ceinture et en font passer un bout par dessus leur épaule ou leur tête. La cavalerie chaghéienne porte une espèce de longue blouse, probalement afin de manier ses armes avec plus de facilité. Les maleks et en général tous les chefs sont habillés de chemises de toile fine, bleue ou blanche, qui leur est apportée d'Égypte. Quoique les Berbérins ressemblent par le teint aux Fellahs de la haute Egypte, ils ne sont pas si bien faits, et sont plus laids. La plupart ont de mauvaises dents, *ce qui vient sans doute de l'habitude de mâcher du tabac de qualité inférieure*, très-commun chez eux. . . . .

Presque tous les travaux du ménage et des champs se font par des esclaves que les caravanes amènent soit de l'Abyssinie, soit du Darfour. Les Berbérines, bien différentes des Egyptiennes, vont le visage découvert. Personne, soit homme, soit femme, ne se regarde comme complétement habillé, s'il n'a bien peigné, relevé et tressé ses cheveux qui sont ensuite enduits de beurre parfumé. Je crois que ces gens ne coupent jamais leur chevelure, qui forme derrière la tête un nœud énorme semblable à celui que l'on observe sur quelques anciennes statues égyptiennes. Tous les paysans de Dongola, de Chagheia et des cantons situés le long de la troisième cataracte, se frottent avec

du beurre, non seulement la tête, mais aussi tout le corps; ils disent que cette pratique les préserve de la chaleur.

» Les Berbérins sont doux et polis. Tous ceux que nous rencontrions nous adressoient la formule ordinaire de salut « *Salaam aleikoum* » Ils montroient de la disposition à nous obliger; ce qui vient sans doute de ce qu'ils sont un peuple très-commerçant; leur pays est traversé chaque année par des caravanes venant de l'Abyssinie, de Sennaar, du Darfour et du Kordofan.

« La dignité de malek est héréditaire; j'ai observé que les familles de ces chefs l'emportent sur les autres habitans par la grandeur de la taille et la force. Le fils aîné du malek de Nousreddin, jeune homme de vingt-deux ans, avoit près de six pieds quatre pouces; il étoit bien proportionné et très-robuste. Pendant que j'étois assis à côté de lui, dans la maison de son père, il saisit mon bras avec son pouce et son petit doigt; et, montrant mes pistolets qui étoient à ma ceinture, il me dit en souriant: « Si ce n'étoient ces choses-là, j'en jeterois vingt comme toi dans la rivière. » J'imagine que cette force extrême est due à ce qu'ils se nourrissent bien, et ne prennent d'autre peine que celle de voir travailler les autres.

« La famille du malek poussa les soins de l'hospitalité envers moi à un tel point que j'en fus surpris de la part de gens qui professent l'islamisme.

La maîtresse de la maison m'offrit de partager la couche de celle de ses deux filles que je choisirois; elles étoient l'une et l'autre jeunes et jolies, et avoient chacune leur mari, qui demeuroit à l'autre extrémité du village. Je répondis gravement à cette femme que, pour un musulman, coucher avec l'épouse de son prochain étoit un crime aussi affreux que d'assassiner celui-ci dans son lit. La bonne dame eut l'air édifiée de mon discours; les jeunes femmes, au contraire, semblèrent avoir une bien mince idée de moi. »

« La vérité m'oblige de le dire, les Berbérins, malgré *leurs bonnes* qualités, paroissent ne pas sentir que *leur conduite, relativement à leurs* femmes, n'est nullement conforme aux préceptes du Coran et aux usages de leurs coreligionaires; non seulement ils les laissent sortir sans être voilées, et parler à tous ceux qu'elles rencontrent, mais, de plus, ils ne surveillent nullement leur conduite. Le prix ordinaire que l'on donne pour une fille que l'on veut épouser, est un cheval. Un jour je demandois à un paysan pourquoi il ne se marioit pas. « Quand cet animal sera plus grand, me dit-il en me montrant un jeune cheval, je le donnerai pour avoir une femme.

« Le Berber abonde en sel, qui se trouve dans quelques-unes des montagnes calcaires, situées entre le désert et le pays fertile: il est mêlé avec une terre brune; les habitans la délaient dans de

l'eau, elle se précipite au fond; ils versent l'eau dans un autre vaisseau, et l'exposent au soleil; l'eau s'évapore, et le sel reste.

« La réunion des villages qui composent la capitale du malek Nousreddin renferme une quantité de maisons suffisante pour une population d'environ 6,000 âmes; je ne crois cependant pas qu'elle se monte aussi haut.

« La différence de température, dans le mois de l'équinoxe du printemps, entre deux heures de l'après-midi et une heure avant le lever du soleil, est de 10 degrés du thermomètre de Réaumur. Actuellement on est au commencement du printemps, et la chaleur, à deux heures après-midi, m'a semblé aussi forte qu'elle l'est au Caire dans le mois du solstice d'été. Je n'ai pas vu de bêtes féroces dans le Berber, ni dans le pays qui est au-dessous; je pense qu'elles y sont rares. »

Le pacha resta long-temps campé dans le Berber, parce qu'il attendoit le reste de son artillerie, de ses munitions et de ses troupes; le manque de chameaux avoit été cause de ce retard. Enfin, depuis le dixième jour de la lune de regheb jusqu'au dernier, tous les objets laissés en arrière arrivèrent, et furent suivis d'Ibrahim-Cacheff, à la tête d'un corps de cavalerie égyptienne; il étoit de 400 cavaliers excellens, ils annoncèrent que 1000 fantassins étoient en route.

« Le 2 de la lune de chaban, après l'heure de

la prière du soir, le signal du départ fut donné, l'on fit route au sud. On traversa d'immenses plaines, d'un sol fertile qui s'étendoit à plusieurs milles du bord du fleuve, on suivoit la rive gauche : le pays étoit généralement couvert d'herbages ; rarement on apercevoit des montagnes ou des collines. Celles d'Attar, à Baal, visibles de l'autre côté du fleuve, sont, suivant ce que l'on dit au voyageur, entourés des ruines d'une ville, de temples, et de cinquante-quatre pyramides. On passa devant plusieurs grands villages, la plupart assez éloignés du fleuve pour être à l'abri de l'inondation. Les toits des maisons, notamment en s'avançant vers Chendi, étoient très-inclinés, ce qui indiquoit une contrée pluvieuse ; on ne s'approchoit guère du fleuve, excepté pour camper ; il étoit alors étroit et peu profond, cependant son lit avoit généralement un mille et demi de largeur. A chaque halte les chefs du pays venoient présenter leurs hommages au pacha ; ils paroissoient bien disposés pour l'armée, dont la conduite étoit exemplaire.

Le huitième jour, on campa vis-à-vis de Chendi, près du grand village de Chendi-el-Garb, c'est-à-dire Chendi de la rive occidentale.

Ce village est grand et bien bâti, en comparaison des autres que l'on voit dans ces contrées. Sa population est de 6,000 âmes : il a trois places où l'on tient le marché.

La curiosité fit passer le fleuve au voyageur pour aller à Chendi. Cette ville lui causa de la surprise; les maisons, en terre, sont basses, mais bien bâties; on voit dans différens quartiers de grands espaces entourés de murs et destinés à la réception des marchandises apportées par les caravanes; les rues sont larges. On trouve au basar, indépendamment des denrées de première nécessité, des épiceries apportées de Djedda, de la gomme arabique, enfin de la verroterie et d'autres objets propres à la parure des femmes.

On évalue la population de Chendi à six mille âmes. Les habitans ont mauvaise réputation; ils sont féroces et perfides. On y trouve, à un prix modéré, un grand nombre d'esclaves des deux sexes amenés de l'Abyssinie et du Darfour: une jolie fille n'y coûte qu'une cinquantaine de piastres.

Chendi est à peu près à un demi-mille de la rive orientale ou droite du fleuve. Ses environs sont sablonneux. Son importance vient de ce qu'elle est le rendez-vous des caravanes du Sennaar et des pays voisins qui vont à la Mecque ou en Egypte. On dit que le territoire, qui appartient au chef de Chendi, est très-considérable: quoiqu'il ne soit pas peuplé à proportion de son étendue, ce malek peut, conjointement avec celui de Halyfa, mettre en campagne trente mille cavaliers, montés sur les plus belles jumens du monde.

Le malek de Chendi étoit déjà venu trouver Ismaël dans le Berber, et avoit fait sa paix : il lui avoit présenté deux superbes chevaux. De retour chez lui, il s'étoit efforcé de bien disposer les habitans de son pays en faveur du pacha : il lui fit présent de plusieurs centaines de beaux chameaux.

Les soldats étant allés dans un village voisin pour obtenir du magasin qui s'y trouvoit leur ration du dourra, furent insultés et maltraités ; il y en eut même deux de tués à coups de lance et d'autres grièvement blessés par les habitans. Dès que la nouvelle de cet attentat arriva au camp, les soldats prirent les armes, résolus de venger la mort de leurs compagnons : en cinq minutes, presque tout le camp étoit en marche pour fondre sur le village. Instruit de ce mouvement, le pacha fit ordonner à ses soldats de s'arrêter. Il fut impossible d'en empêcher la plus grande partie d'effectuer leur projet : le village fut pillé et détruit ; plusieurs habitans furent sacrifiés à la fureur des soldats. Le butin que ceux-ci rapportèrent, fut saisi par le selictar et rendu à ses propriétaires ; conduite très-louable de la part du pacha.

Le 15 de la lune de schaban, on leva le camp. Le lendemain, Malek-Choour vint se rendre à discrétion. Le pacha, qui estimoit sa bravoure,

et la constance qu'il avoit montrée dans l'adversité, le reçut fort bien, le créa bimbachi, et l'admit à son service avec ses adhérens.

On rencontra d'abord des villages; ensuite, pendant trois jours, un pays rocailleux et inculte; puis on revit des villages sur le bord du Nil.

Le 22, on se trouva vis-à-vis de Halfya, très-grand village sur la rive droite. On étoit, au contraire, sur la rive gauche, dans un désert couvert de buissons et d'acacias épineux qui avoient beaucoup embarrassé la marche de l'armée. On resta quatre jours dans ce lieu pour faire provision de dourra.

Le 23, le Nil monta brusquement de deux pieds, et inonda quelques parties de la plaine sablonneuse sur laquelle on étoit campé : l'eau entra dans plusieurs tentes et mouilla les lits, les armes et le bagage; heureusement elle n'atteignit pas les munitions.

Ce débordement avoit été occasionné par la crue du Bahr-el-Abiad, qui, cette année, avoit commencé un mois plus tôt que celle du Bahr-el-Azrek.

Le Nil avoit déjà monté un peu avant l'équinoxe, pendant que l'armée étoit dans le Berber; ensuite il avoit baissé plus qu'il ne s'étoit élevé : chaque jour, le temps étoit de plus en plus cou-

vert; on entendoit gronder le tonnerre, et on voyoit briller des éclairs dans le lointain; les coups de vent étoient fréquens, ils renversoient des tentes; quelques gouttes de pluie étoient tombées dans le camp.

Le 26, au coucher du soleil, on vint camper un peu au-dessous du point où le Bahr-el-Abiad, venant de l'ouest-sud-ouest, et le Bahr-el-Azrek, de l'est-sud-est, se joignent pour former le Nil. La dernière de ces rivières est le Nil de Bruce : la première, à un mille au-dessus de sa réunion avec *l'autre*, a *un* mille et un quart de largeur.

On commença, *le* 27, de *bon matin*, à effectuer le passage de l'armée; il fut terminé en deux jours et demi; elle étoit composée de 4,000 combattans et de 2,000 hommes de service, tels que chameliers, vivandiers, etc. Cette opération eut lieu au moyen de neuf petits bateaux qui transportèrent les hommes, l'artillerie, les munitions, les tentes et le bagage; les chevaux, les chameaux et les ânes passèrent à la nage, aidés par les bateaux et des outres vides.

L'eau du Bahr-el-Abiad est trouble et blanchâtre; elle a un goût douceâtre qui lui est particulier : les soldats disoient qu'elle ne pouvoit les désaltérer; idée qui venoit probablement de ce qu'ils ne se lassoient pas de la boire, tant elle est agréable et légère. L'eau du Bahr-el-Azrek,

plus pure et plus limpide, n'est pas, à beaucoup près, si agréable au palais ; elle paroît dure et insipide.

On resta sur la rive droite du Bahr-el-Abiad jusqu'au premier jour de la lune de ramadan ; alors on se remit en marche, en suivant la rive gauche du Bahr-el-Azrek.

(La suite à une prochaine livraison.)

VOYAGE

LE LONG DE LA CÔTE DE LA PARTIE MÉRIDIONALE

DU PAYS DE GALLES

EN 1813;

PAR RICHARD AYTON.

(Traduit de l'anglois (1).)

L'ÉTENDUE de la côte septentrionale du Devonshire est à peu près de cinquante milles. La distance d'Ilfracombe, à son extrémité orientale, est de vingt milles. Il n'y a dans cet intervalle que deux endroits où nous pûmes aborder, ou du moins desquels il étoit possible de pénétrer dans l'intérieur de la province. Les naufrages sur cette partie de la côte sont terribles au plus haut degré. Des exemples ont prouvé que des hommes

(1) Extrait de l'ouvrage intitulé : *A Voyage round great Britain undertaken in the Summer of the year* 1813. Londres, 1814, etc.; 4 vol. in-fol.

s'étant sauvés sur les rochers quand la mer étoit basse, ont été emportés par la marée montante avant d'avoir pu trouver un défilé pour entrer dans le pays.

La côte du Somersetshire, après avoir offert pendant quatre milles la continuation de ces falaises inaccessibles, s'enfonce en formant une baie magnifique et spacieuse; à droite, des collines s'abaissant en pente douce vers la mer, sont très-bien cultivées. Quelques chaumières éparses sur une lisière de terrain uni qui ceint le rivage, et dominées par un bosquet d'arbres majestueux qui s'élèvent brusquement derrière; un cap sourcilleux à gauche, à l'extrémité orientale de la baie, bordée là par des rochers raboteux et nus qui, diminuant de hauteur à mesure qu'ils se reculent vers le fond, et se terminant par une plaine plus large que celle du devant et diversifiée également par des chaumières, ainsi que par le mélange des teintes d'une campagne en culture; cet ensemble, dis-je, nous présenta un tableau d'autant plus intéressant, qu'il se déploya devant nous comme à l'improviste, et, par l'étendue et la variété de la perspective, forma un contraste brusque avec le mur rocailleux et inanimé dont notre vue avoit été frappée auparavant.

Nous avons abordé, dans le centre de la baie, au village de West-Porlock, où je ne vis rien qui mérite d'être rappelé. Nous n'avions pas

vu souvent de lieu aussi complétement tranquille. A l'époque de la pêche du hareng, la scène change : les habitans se réveillent et sortent de leurs demeures ; chacun a l'inquiétude peinte sur le visage, chacun prend un filet à la main ; tout est en mouvement à la mer et sur le rivage. La baie n'est pas assez poissonneuse pour donner une occupation constante aux pêcheurs, et on nous dit que les harengs même arrivoient en troupes moins nombreuses qu'autrefois. Il y a quelques années, on en prenoit de grandes quantités en remontant à plusieurs milles dans la Manche de Bristol : à présent, on n'en voit plus que quelques bandes écartées qui se détachent de la masse principale et viennent jusqu'à l'est de Porlock. Il est, je crois, aussi difficile de rendre raison de cette instabilité que d'y porter remède : les pêcheurs l'attribuent à ce que les harengs ne trouvent plus de la nourriture en quantité suffisante le long de la côte : toutefois ce n'est qu'une simple conjecture ; car, lorsque les harengs abondoient le plus, les autres poissons étoient aussi rares qu'aujourd'hui.

Sur la côte orientale de la baie, à un mille et demi du village de West-Porlock, est celui de Porlock qui lui a donné naissance et dans lequel se trouve l'église paroissiale ; nous sommes entrés dans le temple au moment où tous les habitans s'y étoient réunis pour un enterrement ; cérémonie qui pro-

duit toujours une plus grande impression dans un village, où il n'y a pas un personnage assez insignifiant pour qu'on l'oublie, et où la mort ne peut frapper ses coups sans enlever à quelqu'un un ami ou une connoissance. Ces funérailles eurent quelque chose de singulier. Avant que le convoi partît pour l'église, ceux qui le conduisoient se rassemblèrent devant la maison du défunt, et entonnèrent une hymne. La cloche du béfroi les accompagnoit, répétant un carillon assez gai; ce bruit assourdissant couvroit tellement les sanglots, les voix et les chants qu'on ne les entendoit que par intervalles et très-indistinctement; ce qui produisoit l'effet le plus étrange et le plus triste. Le contraste monstrueux des sons et la confusion d'idées, qu'il faisoit naître à la fois dans l'esprit, affectoient évidemment toutes les personnes présentes, et leur douleur se manifestoit avec bien plus de vivacité et d'énergie, pendant que le tintamarre des cloches retentissoit, que pendant les autres parties du service. J'imaginai d'abord que cet usage bizarre renfermoit quelque morale subtile, et qu'un homme étoit ainsi gratifié dans sa tombe, en considération de ce qu'il avoit gagné pendant sa vie; mais j'appris ensuite que cette sonnerie bruyante n'avoit pas un sens si mystérieux; elle avoit toujours été regardée simplement comme partie d'un enterrement.

Porlock est un lieu très-ancien; aujourd'hui ce

n'est qu'un village chétif. Du temps des Saxons, ce fut une ville assez importante ; elle se distingua dans plus d'une occasion par la résistance vaillante qu'elle opposa aux invasions des Danois. En 918, une armée de ce peuple, commandée par les comtes Ohtor et Rhôld, après avoir dévasté une grande partie du pays de Galles, débarqua pendant la nuit dans la baie de Porlock. Les habitans, instruits de l'approche des ennemis, les attaquèrent et les mirent en déroute après en avoir fait un grand carnage. Dans une invasion postérieure, ils combattirent avec un courage égal qui ne fut pas *couronné* du même succès. En 1032, Harold, comte d'Essex, *à la tête d'une* armée nombreuse composée de Danois et d'Irlandois, effectua, malgré tous ces obstacles, une descente dans la baie. Ensuite il forma un camp retranché ; puis ayant laissé une force suffisante pour la défendre, il marcha dans l'intérieur du pays, répandant la désolation devant lui. Ce barbare réduisit en cendres la ville de Porlock qui ne se releva plus de ce désastre. On reconnoît encore les retranchemens du camp d'Harold ; souvent on a trouvé, en fouillant la terre dans leur voisinage, des épées et d'autres instrumens de guerre. On dit que la tradition conserve la mémoire de tous ces événemens dans l'esprit des habitans de la paroisse. En ce cas, je puis assurer que la tradition est très-taciturne, car jamais elle n'a communiqué la moindre chose

aux étrangers. On nous parla de la récolte des grains, ainsi que de la pêche du hareng et de divers autres faits de l'histoire moderne très-connus ; on ne nous dit pas un seul mot de Harold ni de l'ancienne ville de Porlock.

Continuant notre voyage dans notre canot, nous sommes allés de Porlock à Minehead qui en est éloigné de deux lieues. La côte, depuis la pointe orientale de la baie, se prolonge en ligne droite, offrant une suite de falaises très-hautes et couronnées, dans toute leur étendue, par des broussailles, jusqu'à ce qu'elles se terminent par le promontoire de Minehead. A l'est de ce cap, commence un terrain bas et uni qui dure avec peu de variation jusqu'à l'embouchure de la Saverne. Minehead fut jadis un port de grande conséquence ; indépendamment d'un commerce de cabotage très-considérable, il faisoit de grosses affaires avec la Méditerranée et les Antilles. Au commencement du dix-huitième siècle, Minehead expédioit tous les ans quarante navires en Irlande. Il n'existe plus la moindre trace de ce négoce si florissant : tout est aussi tranquille et aussi inanimé ici qu'à Porlock ; ce qui est d'autant plus triste que ce résultat est dû non à des inconvéniens de localité, mais à l'abandon qui a produit une décadence complète. Minehead a un port spacieux défendu par un môle en pierre et si sûr, qu'en 1768, un coup de vent violent, accompagné d'une marée très-forte,

ayant occasionné des ravages terribles sur cette côte, Minehead fut le seul endroit qui protégea efficacement ses navires contre le fléau.

Minehead est divisé en trois parties : la ville du quai, la ville moyenne et la ville haute ; ce singulier mode de partage, ainsi que les subdivisions qui morcèlent chaque partie en plusieurs portions, ôtent entièrement au tout l'aspect d'une ville. La ville du quai est la plus régulière, et composée d'un seul rang de cabanes, petites, mais très-propres, bâties sur le rivage, dans l'alignement du promontoire de Minehead ; quoique le devant de ce cap soit bien boisé, son flanc occidental offre des masses immenses de rochers en saillie. On a dit si souvent, et depuis si longtemps, qu'ils menacent d'écraser les maisons situées au-dessous, que je ne répéterai pas cette assertion. En 1792, toute cette partie de la ville fut détruite par un incendie ; des ruines de murs que l'on n'a pas réparés sont des preuves affligeantes de la perte totale du commerce, et de l'anéantissement des entreprises mercantiles de cette place.

La ville moyenne est à peu près à un demi-mille de distance dans l'intérieur ; elle ressemble à un joli village qui a plus de ruines que de maisons. La ville haute est située sur le penchant d'un coteau escarpé, à plus d'un quart de mille de la ville moyenne ; c'est la plus insignifiante des trois.

divisions, car elle ne consiste qu'en un petit nombre de cabanes mesquines qui coûteroient moins de temps à démolir qu'à décrire.

Minehead est ce qu'on appelle un bourg-ville, et envoie au parlement deux membres ; ils sont élus par les habitans de la paroisse qui occupent une maison, et ne reçoivent pas d'aumône. Il y a dans la paroisse une maison de charité, fondée par un M. Robert Quirk ; une inscription gravée sur une plaque de cuivre, au-dessus de la porte, annonce le caractère bienfaisant du fondateur ; la voici : « Robert-Quirk a fait bâtir cette maison » en l'an 1630 ; il la donne pour toujours aux » pauvres de cette paroisse ; et, pour qu'ils soient » mieux entretenus, il donne ses deux celliers » à l'extrémité du quai : maudit soit l'homme qui » osera l'employer à un autre usage qu'à celui des » pauvres ! » Au-dessous est dessiné un vaisseau avec ces mots : « La providence divine est mon héritage : R. Q. »

Le pays autour de Minehead est agréablement diversifié par des collines et des vallées ; le climat y est si doux que les myrtes y vivent en plein air pendant toute l'année. L'hiver est très-pluvieux ; quand les gelées ont lieu, elles ne durent pas plus de deux à trois jours.

Apprenant que de ce côté de la Manche de Bristol nous ne rencontrerions rien qui méritât nos observations, nous prîmes le parti d'aller de Mi-

nehead à Cardiff, qui est sur la côte opposée, et de commencer là notre voyage le long de la côte du pays de Galles. Le vent ayant contrarié nos projets, nous avons débarqué presque en face de Minehead à Aberthaw. Le mot *aber* désigne en gallois l'embouchure d'une rivière, et tous les noms des lieux du pays de Galles dans lesquels il se trouve ont la même signification que Plymouth, Exmouth, Darmouth, etc., en Angleterre. La rivière qui se jette dans la mer à Aberthaw est très-petite, et coule avec tant de lenteur qu'elle n'a pu se creuser un lit; elle forme un marécage dans lequel nous fûmes obligés de marcher, en sortant de notre canot: nous avions de l'eau jusqu'aux genoux. A un quart de mille, dans l'intérieur, est le village d'Aberthaw. L'officier de la douane, le seul des habitans de ce lieu qui parlât notre idiome, s'avança vers nous; il nous sembla très-étrange, après une simple traversée de trois heures, d'une partie de la Grande-Bretagne à une autre, d'entendre quelqu'un nous demander si nous venions d'Angleterre, et de voir autour de nous des hommes avec des physionomies angloises, et un langage différent du nôtre.

La côte dans le voisinage d'Aberthaw est composée d'une espèce de calcaire qui fournit un mortier excellent. Quand cette pierre a été brûlée, si on l'emploie sous l'eau, elle prend aussi-

tôt la dureté du roc dont elle est tirée; réduite en poudre, et répandue sur les champs, elle est convertie en grumeaux par la première ondée de pluie. Cette chaux est très-recherchée pour la construction des ponts, des jetées, et de tous les ouvrages en pierre qui sont exposés à l'action de l'eau. La plus grande partie de la côte du pays de Galles est calcaire; l'espèce particulière dont je parle ne se trouve que près d'Aberthaw. Tous les toits et les murs de ce village sont revêtus d'un enduit de ce mortier éternel: quand la pluie pénètre un toit, on pense qu'il est temps d'abattre la maison.

Nous sommes allés par terre à Cardiff. Cette ville est située sur la rive gauche du Taff, que l'on passe sur un beau pont de pierre de cinq arches; il forme l'entrée occidentale. Cardiff est la capitale du Glamorganshire, bien que ce ne soit pas la ville la plus grande, ni la plus peuplée du comté; les maisons sont bâties, et les rues disposées d'une manière peu régulière; mais les premières sont solides, et les rues pavées. Le principal ornement de Cardiff est le château; les ruines de ces manoirs sont nombreuses dans le Glamorganshire; plusieurs furent fondés, à peu près à la même époque, par une troupe de Normands, qui firent une invasion dans le pays. En 1091, Robert Fitz Hamon, un des chefs de ces guerriers, et parent de Guillaume-le-Conquérant,

s'empara de ce comté; et, l'ayant morcelé en plusieurs seigneuries, dont il gratifia douze chevaliers qui l'avoient assisté dans son entreprise, il se réserva Cardiff, et y fit construire un château en 1110. Dans son état actuel, ce monument n'offre rien de bien intéressant; les amateurs d'antiquités qui le contemplent gémissent de son délabrement et des réparations qu'on y a faites. Le corps principal de l'édifice a été transformé en une demeure commode à la moderne, par des changemens et des embellissemens qui ne correspondent pas tout-à-fait avec le caractère de grandeur féodale des parties anciennes. On peut dire, pour excuser des innovations, qu'elles contribuent certainement à rendre ce lieu plus convenable pour une habitation, et que les fenêtres, refaites d'après le nouveau style d'architecture, donnent passage au jour, avantage dont on ne s'étoit pas soigneusement occupé en dessinant celles qui les avoient précédées. Entretenir des ruines dans leur état de pureté originale, avec des dépenses suffisantes pour bâtir un palais, est une opération peu profitable; et, quand un propriétaire entreprend, par une suite de réparations, de convertir un château menaçant ruine en une maison habitable, on ne peut guère supposer qu'il sacrifiera toutes ses commodités, dans chaque appartement, à la nécessité rigoureuse de respecter le dessein primitif. Quand on rétablit des édi-

fices anciens pour les employer aux mêmes usages auxquels ils ont été d'abord consacrés, ou pour les conserver comme des modèles d'un style d'architecture particulier, il faut remettre exactement chaque pierre à sa place; mais personne ne témoignera le désir de voir rétablir dans leur état primitif tous les châteaux du pays de Galles: l'homme qui, avec quelques additions modernes, les rend utiles, n'est pas plus criminel que celui qui les laisse tranquillement dépérir et s'écrouler. Je me suis un peu étendu sur ce sujet, parce que tous les voyageurs qui ont écrit la relation de leur excursion pittoresque et sentimentale dans le pays de Galles, et qui ont regardé en passant le château de Cardiff, n'ont pas manqué d'adresser au marquis de Bute, son propriétaire, des reproches amers sur des améliorations que je crois très-innocentes.

Le château et ses dépendances sont entourés d'un mur qui renferme un espace considérable: au milieu, sur un tertre artificiel, s'élèvent les restes entiers de l'ancien donjon, que l'on appelle aujourd'hui *le magasin*, parce qu'il en servit dans les guerres civiles, quand Cardiff tint pour le parti de Charles I. Le château fut bombardé pendant trois jours consécutifs par Cromwell en personne, et fut enfin pris par la perfidie d'un déserteur. On dit que Robert, duc de Normandie, fut détenu pendant vingt-six ans, par

son frère Henri Ier, dans le bâtiment de l'entrée appelé la Tour-Noire. On voit encore un petit souterrain obscur qui, suivant la tradition, fut le cachot du malheureux Robert. Mais quand même le témoignage de quelques-uns de nos premiers historiens ne contrediroit pas ce *fait*, l'aspect seul de ce trou suffiroit pour le réfuter, car il n'y auroit qu'un crapaud qui pourroit y vivre un mois. Guillaume de Malmsbury rapporte que Henri prit soin d'alléger la détention de son frère : il lui fournissoit une table bien servie, et lui permettoit *d'avoir* des bouffons pour son divertissement, plaisirs qui, *suivant l'opinion du duc*, balançoient suffisamment la perte de sa souveraineté.

Après le château, le seul monument digne de remarque est l'église, qui a un clocher très-haut et d'une grande beauté : le parapet est enrichi de sculptures délicates, et couronné à chaque coin par une flèche gothique percée à jour. Le vaisseau de l'église est d'une date plus ancienne, et du style le plus lourd de l'architecture normande.

Le commerce de Cardiff est insignifiant, mais le port de cette ville sert de débouché aux produits des mines de fer de la partie septentrionale du Glamorganshire : ces produits sont considérables. A deux milles au-dessous de Cardiff, on trouve le port de Penarth, qui est excellent et

formé par le confluent de l'Ely et du Taff à leur embouchure dans la mer. A l'exception de Milford-Haven, ce port est le meilleur que l'on trouve à droite ou à gauche de la Manche de Bristol : dans les basses marées, il y a assez d'eau pour des navires de 600 tonneaux, et il est assez vaste pour que plusieurs centaines de bâtimens y mouillent en sûreté ; le fond est de vase molle, et entièrement libre de bancs et de rochers. Un canal va du port aux mines de fer de Merthyr-Tydvill ; il a une écluse de flot à son embouchure, est navigable jusqu'à Cardiff pour des vaisseaux de 400 tonneaux, et de là à Merthyr-Tydvill pour des bateaux de 100 tonneaux. Sa longuenr entière n'est que de 26 milles ; mais le pays qu'il traverse est si raboteux, que sa construction a été très-difficile et très-dispendieuse. Le point où il commence à Merthyr-Tydvill est à plus de 550 pieds au-dessus de l'écluse de Penrath : dans l'espace intermédiaire, il s'élève quelquefois à 500 pieds au-dessus du Taff, avec lequel il roule parallèlement dans tout son cours.

On dit que les forges de Merthyr-Tydvill sont les plus considérables du royaume. Avant la guerre de 1812 avec l'Amérique du Nord, qui a fait un peu languir cette branche d'industrie, M. Grawshay, propriétaire des usines de Cyfarthfa, les plus fortes de Merthyr-Tydvill, employoit

constamment 1,500 ouvriers, auxquels il payoit 30 shillings la semaine par tête, prix commun; ce qui faisoit, pour cet espace de temps, une somme de 2,250 livres sterling (56,250 francs). On voit, par les comptes du canal, que l'usine de Cyfarthfa envoyoit annuellement à Cardiff 9,906 tonneaux de fer (198,120 quintaux). La quantité de fer forgé qui s'embarquoit à Cardiff se montoit à près de 500 tonneaux par semaine : les expéditions en sont encore immenses pour Londres, Bristol, Portsmouth, Plymouth et autres ports d'Angleterre.

L'aspect du pays autour de Cardiff offre peu de choses dignes d'attention. Entre la ville et la mer s'étend une plaine marécageuse que le Taff traverse en serpentant : ses eaux sont fangeuses et noires : on dit qu'au nord de Cardiff cette rivière coule dans une contrée délicieuse, bien cultivée, et une des plus pittoresques de la partie méridionale du pays de Galles.

Dans l'isthme étroit qui sépare l'embouchure de la saverne de la baie de Swansea, la côte du pays de Galles est unie et peu intéressante : tantôt c'est une longue plaine sablonneuse; tantôt on voit des bancs de calcaire peu élevés, et dont les couches sont disposées avec tant d'uniformité et d'exactitude, qu'on croit souvent voir un mur bâti par la main de l'homme. Cette côte est très-dangereuse pour les navigateurs; l'eau est peu

profonde le long du rivage, et des écueils couverts par la mer, ainsi que des bancs, s'étendent fort loin au large. A peu près à quatre milles de Penarth est l'île de Scilly, et, à deux milles plus à l'ouest, l'île de Barry : jadis elles firent probablement partie de la terre-ferme; elles en sont toutes deux éloignées d'à peu près 900 pieds : on peut, quand la mer est basse, s'en approcher à pied; les voitures peuvent même alors aller à Barry, quoique la route passe sur un banc de pierre très-raboteux.

L'île Scilly doit son nom à Renaud Scilly, un des douze chevaliers qui aida Fitz-Hamon à conquérir le Glamorganshire : il la reçut comme une portion de son lot; elle n'a pas tout-à-fait un mille de circonférence, et n'est ni cultivée ni habitée.

L'île Barry est ainsi nommée d'après saint Baruch, Irlandois de nation : ce solitaire étant allé rendre une visite à l'archevêque de Saint-David, fut si long-temps retenu par les vents contraires dans le palais de ce prélat, que l'impatience le prit. Il emprunta donc un cheval à son hôte, et, quittant le Pembrokeshire, dirigea sa marche vers l'Irlande, en dépit du vent : on ne dit pas combien de temps il mit à faire ce voyage. Il passa une partie de sa vie en ermite dans l'île Barry, où il mourut, et fut enterré en 700. Cette île contient 300 acres de terrain, dont une partie

est cultivée : on y fait paître quelques vaches et des moutons. Il n'y a qu'une maison où, en été, on reçoit des pensionnaires; elle peut en admettre une douzaine. Ce lieu n'offre aucune commodité pour les bains de mer, aucune promenade agréable dans ses environs, aucun des amusemens ordinaires aux endroits où l'on se baigne; cependant les étrangers y sont attirés par la singularité de la position; ils peuvent voir la mer autour d'eux, et sont surpris de se trouver ainsi confinés. La moindre négligence ou un *calcul erroné* des fournisseurs de pain, de bœuf et *des autres provisions peut*, en tout temps, causer des embarras aux *habitans* de l'île; mais alors il y a quelque chose de singulièrement piquant à se procurer, pour ainsi dire, par stratagème et par hasard les choses nécessaires à l'existence. Ce plaisir ne peut être bien apprécié que par ceux qui ont été long-temps fatigués du retour continuel et certain du déjeûner, du dîner et du souper à des heures fixes. Ce lieu seroit un hôpital excellent pour les gens en proie à l'ennui : l'homme atteint de cette maladie funeste est sûr, en passant un mois d'exil à Barry, de devenir actif et maigre.

Un peu plus avant, dans la Manche, sont Flatholm et Steepholm. Ces deux îles, avec les nombreux bas-fonds et bancs de sable qui s'étendent au large des côtes d'Angleterre et du pays

de Galles, forment devant l'embouchure de la Saverne une ligne d'écueils qui en rendent la navigation extrêmement difficile. Flatholm est à quatre milles de la côte galloise et à huit milles de l'angloise; Steepholm est vis-à-vis, et trois milles plus près du rivage anglois: Flatholm a environ un mille et demi de circonférence. C'est, comme son nom l'indique, une terre plate; sur sa surface s'élève un phare, une grande tour en pierre haute de 72 pieds qui fut construite, en 1734, par les soins de la corporation de Trinity-House. On peut le voir de Bristol, et de même de fort loin quand on est dans la Manche de ce nom; il sert ainsi de point de reconnoissance aux navires pour les guider dans cette route dangereuse. L'île a une étendue de 40 acres en culture, et n'est habitée que par les personnes attachées au service du phare. Steepholm est une île haute et ronde, plus petite que l'autre, entièrement stérile et inhabitée.

Dans une étendue de quelques lieues à l'ouest de Barry, la côte n'a rien de remarquable; de temps en temps nos regards pénétroient dans l'intérieur du pays qui est très-pittoresque, généralement bien boisé, et, sous tous les rapports, bien cultivé. La fertilité et la verdure des campagnes paroissent ne souffrir nullement de ce qu'elles sont exposées au vent de la mer. Les prairies ne sont pas décolorées ni les arbres rabougris; les fossés

et les haies, ainsi que les autres pépinières privilégiées de *la* végétation spontanée, ne sont pas dépouillés de leurs ornemens naturels de plantes grimpantes et de fleurs. Je *fais* spécialement mention des haies, non seulement parce qu'elles contribuent à l'embellissement du paysage, mais aussi parce qu'elles donnent de l'ombre, agrément dont on jouit rarement le long des côtes, où l'on ne peut en général échapper au soleil qu'en se mettant sous l'eau. Dans les contrées maritimes ouvertes au vent qui a soufflé sur une grande *étendue de mer*, les plantes grimpantes et les arbrisseaux sont aussi *timides que les végétaux* plus grands, et en conséquence les haies ne consistent qu'en murs de pierre ou en levées de terre qui coupent désagréablement les champs en surfaces anguleuses de formes diverses; elles déplaisent à l'œil, et de plus n'offrent aucun abri ni aux hommes ni aux animaux.

Le premier objet mémorable de cette côte est le château de Saint-Donat, bâtiment qui n'est ni beau ni considérable; toutefois on en approche avec intérêt et curiosité, uniquement parce qu'il existe depuis sept cents ans : il date à peu près du même temps que le château de Cardiff : son premier seigneur fut Guillaume de Esterling ou Stradling, un des compagnons de Fitz-Hamon. Cette famille survécut à toutes celles qui descendoient des douze chevaliers, et posséda la sei-

gneurie et le château de Saint-Donat pendant six cent quatre-vingt-quatre ans. Le bâtiment est situé sur une petite éminence, à quelques centaines de pas de la mer : autrefois il étoit contigu, à l'ouest, à un petit parc rempli de bêtes fauves ; des jardins en terrasses descendoient, au sud, jusqu'à la plage : aujourd'hui on a de la peine à distinguer les vestiges de ces ornemens dus à l'art : le terrain qui entoure le château est ainsi mieux en harmonie avec l'extérieur vénérable de cet édifice. Un certain degré de ruine est essentiel à l'intérêt qu'inspire un vieux château, surtout lorsqu'il ne se recommande que par son antiquité ; d'ailleurs, Saint-Donat est dans un état de conservation aventurée qui lui donne un air de solennité accompagnée de tristesse, de même que tout ce qui l'entoure ; il est empreint de la rouille des âges, rappelle les temps passés, inspire des idées sérieuses et fait naître des réflexions.

Ce château est entouré d'arbres : aucune partie considérable n'en peut être aperçue à la fois, à moins que l'on ne soit sur le terrain haut dans le parc : entre l'éminence sur lequel il est situé et le parc, il y a un petit vallon planté d'ormes qui, s'ils ne sont pas contemporains du château, offrent également un caractère d'une grande antiquité, et, par les branches grises flétries et roides de leurs cimes qui dominent le reste du

feuillage, attestent les hivers nombreux qu'ils ont vu passer : dans ce vallon, au-dessous du château, s'élève une petite église qui, de même que tous les objets dont elle est entourée, montre plusieurs signes de vétusté et de décadence. On y voit quelques monumens représentant des figures humaines que l'on ne peut plus reconnoître, car il leur manque quelque chose à toutes.

Le château étoit défendu, à l'est, par un mur dont les restes sont encore visibles à travers les lierres et les mousses qui le couvrent ; en dedans du mur, il y a des ruines de bâtimens : personne des environs n'a pu encore définir positivement leur usage ; mais on a entendu des gémissemens, et les suppositions ont donné lieu à une histoire dans laquelle il est question d'un océan de sang. Sur une hauteur dans le parc, on aperçoit une tour à laquelle la tradition attache un récit non moins sanglant et horrible que celui qu'ont occasionné les ruines de l'autre côté. On dit que, dans le temps où les seigneurs des châteaux exerçoient une tyrannie légale sur tout le pays qui les entouroit, une sentinelle étoit constamment placée au haut de la tour pour donner avis des navires en péril qu'elle apercevoit : ce n'étoit pas pour leur aller porter du secours, mais pour que les gens du château pussent connoître l'instant où le vaisseau faisoit naufrage, afin de

fondre sur les débris, au nom de leur seigneur, avant que les habitans du pays eussent le temps d'arriver; ceux qui étoient exclus d'une part dans le pillage étoient sans doute exaspérés de cet égoïsme inhumain, et devoient regarder cet empiétement sur le droit commun aux biens des naufragés comme une injustice aussi insupportable qu'un embargo qui auroit été mis sur les harengs ou les autres productions de la mer. Cependant, comme le pillage étoit inévitable, les malheureux naufragés devoient certainement préférer d'être à la merci d'un seul homme, plutôt que de se voir exposés à la violence tumultueuse d'une troupe avide.

La Manche de Bristol est dans cet endroit si embarrassée de bas-fonds et de rochers cachés sous l'eau, que les accidens y sont très-fréquens. Les habitans de la côte ont toujours été et sont encore mal famés pour leur rapacité et pour leur brutalité envers les infortunés qui sont jetés sur ces bords. Sourds à la voix de la pitié, sans respect pour l'âge ni pour le sexe, ils déchirent les vêtemens des femmes et des enfans mouillés par l'eau de la mer, tremblans et mourans de froid: ils ne se bornent pas toujours à dépouiller leurs victimes; souvent ils les égorgent, afin de pouvoir jouir avec sûreté du fruit de leur vol. Il y a un tel mélange de cruauté monstrueuse et de lâcheté révoltante à tomber ainsi sur des êtres

foibles et souffrans, que l'on croit difficilement ces récits affreux ; je crains pourtant qu'ils ne soient que trop véritables, et qu'ils ne le soient pour plusieurs autres parties de la côte d'Angleterre. Je ne pense pas que les marins qui demeurent le long des côtes se rendent jamais coupables de ces crimes ; à la vérité, ils ne se font pas scrupule de piller un navire naufragé, parce qu'*ils le* regardent comme un bien qui leur est envoyé ; mais ils se montrent constamment humains et compatissans envers les hommes ; et, dans plus *d'une occasion*, je les ai vus prêts à risquer leur vie pour *sauver celle* d'un de leurs semblables, lors même qu'ils *n'avoient aucun espoir de récompense*. Les gens que l'on appelle *wirckers* (chercheurs de débris) arrivent de tous les villages de l'intérieur vers le rivage; il est probable que, parmi eux, il en est bien peu qui se rendent coupables des énormités les plus atroces de leur terrible métier, et que ceux-ci sont pour la plupart de ces scélérats qui, non seulement sur cette côte, mais dans toutes les parties de ce royaume et de tous les autres pays, marchent en troupes toujours disposées à piller, et qui, souvent rendues intrépides et féroces par le besoin, sont prêtes à assassiner par l'espoir du butin. D'après mes observations sur les mœurs et le caractère des habitans des côtes de Cornouailles, du Devonshire et des comtés méridionaux du pays de

Galles, où des cruautés se commettent le plus souvent quand un naufrage a lieu, je ne puis certainement rien dire au détriment de l'humanité de ces hommes; d'un autre côté, je sais qu'un voyageur qui ne parcourt un pays que pendant un été, peut être aisément induit en erreur sur le caractère du peuple, et qu'il ne doit pas imputer à une pure bienveillance les saluts et les sourires gracieux qu'on lui adresse.

Mais retournons à Saint-Donat. Quiconque veut quitter ce château l'esprit encore plein des sensations sérieuses et calmes qu'inspire la contemplation des édifices antiques, doit ne regarder que son extérieur et ne pas avancer au-delà de l'ombrage des ormes vénérables qui l'entourent. Quand nous sommes entrés dans la cour intérieure du bâtiment, toutes les visions des temps passés se sont évanouies subitement, et nous nous sommes trouvés au milieu du bruit de la vie ordinaire, entourés de toutes parts des objets qui dénotent une existence active. L'intérieur du château est en assez bon état et se partage en plusieurs corps de logis qui sont tous habités; il n'y a rien de bien remarquable dans les appartemens; leur forme ancienne a été changée; ils sont meublés à la moderne et avec simplicité. Toutes les histoires fabuleuses relatives à ce lieu ont à peu près cessé, car tous les coins qui pouvoient loger un esprit ont été em-

ployés à un usage vulgaire. Le dernier revenant souterrain fut déplacé par une barrique de bière, et une musique mystérieuse qui se faisoit entendre *dans* une des chambres d'en haut se tut *complétement* quand on eut déménagé un vieux coffre qui fut remplacé par des tables et des chaises.

La côte à Saint-Donat est basse et uniforme; à une lieue plus à l'ouest, elle prend un caractère plus hardi, et continue, pendant quelques milles, à offrir une suite de falaises; bien que ces *escarpemens n'aient* peut-être pas plus de quatre-vingts *pieds de haut, ils sont remarquables* par des excavations singulières, que l'action de la mer a creusées sur leur surface; tantôt les rochers y présentent une diversité de figures les plus fantastiques, tantôt ils sont disposés avec tant de régularité et de symétrie que l'on croit voir un ouvrage de l'art. Deux des cavernes les plus extraordinaires sont distinguées, l'une par le nom de la cave, l'autre par celle d'Antre-des-Vents. La cave est de forme longue et parallèle au rivage; il a une voûte disposée en arceaux, et soutenue par des colonnes de rochers; elle ressemble à un portique magnifique. L'entrée du côté du sud est vraiment majestueuse, il règne dans l'intérieur une obscurité et un silence imposant.

L'Antre-des-Vents est une caverne plus considérable que la précédente; elle forme un angle

droit avec le rivage; elle doit son nom à de grandes fissures qui, s'ouvrant au sommet de la falaise, à une certaine distance de ses bords, descendent jusque dans la grotte; quand le vent souffle bon frais, il entre dans ces ouvertures avec une violence extrême et un bruit terrible. L'état de la marée ne nous permit pas de visiter l'intérieur de cette caverne où l'on ne peut pénétrer que dans les grandes mers, lorsque l'eau est basse.

Sur le sommet d'une falaise saillante, à peu près à quatre milles de Saint-Donat, est Dunraven-House, château de construction moderne, qui occupe l'emplacement d'un autre plus ancien. Celui-ci, après avoir, dans les longues querelles entre les Saxons et les Gallois, éprouvé les vicissitudes ordinaires à ces édifices, passa aux Butler, famille paisible qui le posséda pendant plusieurs siècles; enfin un mariage le transporta dans la famille des Vaughan. On dit que le dernier propriétaire de ce nom devint très-riche par les naufrages qui avoient lieu sur sa terre; il les multiplioit autant qu'il pouvoit, par l'invention diabolique de placer sur le rivage des feux qui induisoient les navigateurs en erreur. La tradition raconte que ce scélérat fut puni de ses crimes par un accident imprévu. En vue de sa maison, il y a un grand rocher qui, de mer basse, sèche en partie; en tout autre temps, il est couvert d'eau. Un jour, deux des fils de Vaughan débarquent sur ce

rocher pour s'amuser; ils oublient de bien amarrer leur canot, le mouvement de la mer montante l'emporte; ils se voient voués à une mort certaine, et les horreurs de leur agonie s'augmentent à mesure qu'ils observent l'élévation graduelle de l'eau, qui doit à la fin les engloutir. Leur famille, qui étoit dans la maison, les aperçoit dans cette situation affreuse; il est impossible de leur porter du secours, parce qu'il n'y a pas d'autre canot dans le voisinage, et que le temps manque pour en faire venir un d'une certaine distance. Tandis que l'on essaie cent expédiens inutiles, et que ces infortunés jeunes gens font entendre des cris de détresse et de terreur auxquels répondent les cris douloureux de leurs parens, la marée continue à monter, et le roc disparoît. Ce malheur fut généralement regardé comme un châtiment infligé à Vaughan; accablé de chagrin, dévoré de remords, la vue de sa maison devint insupportable à cet homme inhumain; il la vendit à un M. Wyndham, ancêtre du propriétaire actuel.

A raison de sa situation élevée, le terrain autour de Dunraven-House est nu et triste; en revanche on y jouit d'une vue superbe de la Manche de Bristol, bornée par les falaises du Somerset et du Devon. Aperçues de cette distance, qui est de quatre à cinq lieues, ces falaises perdent un peu de leurs grandes dimensions; toutefois elles sem-

blent n'être pas très-éloignées, et les regards s'y portent involontairement. Nous les avions eus constamment en vue, durant notre route, le long de ce côté de la Manche; nous trouvions du plaisir à les contempler de nouveau sous tous leurs aspects, soit lorsque leur sommet perçoit les brouillards du matin, soit lorsque l'éclat de la lune faisoit ressortir la diversité de leurs formes et de leurs teintes; soit enfin lorsque, dans la soirée, la diminution de la lumière ne leur laissoit que l'apparence d'une masse sombre et imposante.

La côte, en la longeant à quelques milles à l'ouest de Dunraven, ne nous offrit rien qui nous récompensât de nos fatigues; on nous dit que, plus loin encore, nous n'y trouverions rien d'intéressant; nous prîmes donc le parti de voyager par terre. Arrivés à Pyles-Inn, auberge solitaire, établie pour la commodité des curieux qui parcourent le pays de Galles, nous nous y pourvûmes d'une chaise de poste; et, nous dirigeant par le chemin le plus court, nous atteignîmes bientôt Briton-Ferry. La grande route suit presque constamment la côte, ce qui nous donna le moyen de nous assurer que nous n'avions pas été mal informés. Le rivage ne consiste qu'en une longue lisière sablonneuse; la campagne, dans l'intérieur, est au contraire verdoyante et fort belle. Pyle-Inn est éloigné de Briton-Ferry de dix milles : cet intervalle est traversé par plu-

sieurs petites rivières qui coulent vers la mer ; ce sont leurs eaux et celles du Neath, dont le volume est plus considérable, qui ont produit ces grands amas de sable bordant la côte, et s'étendant au loin dans la Manche, où ils ont formé des bancs dangereux.

Briton-Ferry est un petit port à l'embouchure du Neath, et dans le coin le plus reculé de la baie de Swansea; il est entouré d'un paysage extrêmement pittoresque. Le Neath se perd dans un bassin profond et limpide, bordé de chaque côté de jolis coteaux, dont les formes sont agréablement variées, et que couvrent des arbres hauts et touffus. Le port est constamment rempli de navires qui ajoutent beaucoup à l'effet du tableau. Chaque marée les met en mouvement : alors on les voit qui glissent rapidement et silencieusement, à travers une eau cristalline, leurs voiles inutiles et serrées jusqu'au moment où, entrant dans la mer, ils profitent du vent et appareillent. Lord Vernon est propriétaire de Briton-Ferry ; il a une maison dans les environs : la variété de perspectives dont on y jouit est ravissante ; les sinuosités de la rivière, la mer, une suite de collines et de vallées disposées de la manière la plus heureuse et très-bien cultivées, se présentent alternativement aux regards.

Près de la maison est l'église du village avec un petit cimetière, dans lequel toutes les sépul-

tures sont soigneusement couvertes d'arbrisseaux et de fleurs. C'est un usage commun dans plusieurs parties du pays de Galles; mais le cimetière de Briton - Ferry est depuis long-temps connu par une certaine profusion dans ce genre; Mason l'a célébré dans une de ses élégies. Il y a dans cette coutume quelque chose d'agréable et de tendre à la fois; mais, de même que toutes les institutions humaines, cet usage est sujet aux abus : quelquefois, par une déviation bien étrange de son but primitif, il a été transformé en un instrument de malice et de vengeance. On ne plante sur les tombes que des fleurs d'une odeur agréable, aucune autre n'étant regardée comme un emblême de la bonté; mais un voisin, qui a quelque ressentiment à satisfaire, introduit parfois à la dérobée des œillets d'Inde, de la jusquiame ou quelque autre trophée d'iniquité parmi les œillets et les roses, comme une expression de son mépris pour le défunt, ou pour ceux de ses parens qui lui survivent. La facilité que donne ce moyen à tout personnage malveillant d'injurier la mémoire de quelqu'un qui n'est plus est certainement une grande imperfection dans ce système de jardinage monumental, et il est assez embarrassant de décider comment, par la loi sur les libelles, on pourroit, par une interprétation, atteindre ce mode singulier de diffamation : ce seroit réellement un procès bizarre que

celui où l'on verroit un accusé acquitté sur une question délicate relative à l'odeur, ou condamné unanimement par tous les nez de la cour. L'usage tombe actuellement en désuétude, parce qu'on dit que les chevaux des ecclésiastiques ont en grande partie mangé les plantes qui se trouvoient sur les tombes, leurs maîtres ayant insisté sur le droit de les faire pâturer dans les cimetières. Si l'on considère la modicité des salaires de la plupart des membres du clergé dans le pays de Galles, on conviendra qu'on ne peut pas leur adresser des reproches bien sévères sur cette obstination à soutenir leurs priviléges.

Le port de Briton-Ferry est fréquenté principalement par les navires employés au service des usines de fer et de cuivre de Neath. Ils apportent le minérai de cuivre de Cornouailles et de l'île d'Anglesea; le minérai de fer et la houille se tirent de mines peu éloignées des forges. Un canal qui commence près de l'embouchure du Neath, et qui remonte à douze milles dans l'intérieur du pays, facilite le transport du minérai aux usines et de celles-ci au port, et diminue les frais. Le spectacle de l'activité et du mouvement de l'industrie a toujours quelque chose d'intéressant; mais dans les usines où l'on prépare le cuivre et le fer, il se montre sous l'aspect le plus défavorable. La fumée et la suie de Neath sont surtout rebutantes quand on les voit noircir le

visage de toutes les femmes de ce lieu. De même que dans tout le pays de Galles, les femmes sont, comme les hommes, employées aux travaux les plus rudes et les plus sales. J'ai vu, sur les bords du canal, de petites troupes de femmes qui brisoient les masses de houille en petits morceaux pour l'usage des fournaises; elles n'avoient ni souliers ni bas; afin d'être plus à l'aise, elles n'avoient attaché leurs vêtemens ni par des cordons ni par des épingles; leurs figures étoient aussi noires que le charbon. Rien de plus hideux que l'air des gens employés aux usines de cuivre: cependant une personne qui demeure près de Neath me dit que leur santé n'est pas affectée par ce genre de travail, ou que du moins ils ne souffrent pas plus que ceux qui sont occupés dans les fonderies de fer. Il y en avoit parmi eux d'un âge avancé, et qui, depuis une quarantaine d'années, vivoient au milieu des émanations du cuivre soumis à tous les procédés de la métallurgie.

(La fin à la prochaine livraison.)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Voyage au temple de Jupiter-Ammon dans le désert de Libye et dans la Haute-Égypte, fait dans les années 1820 et 1821, par M. le baron de MINUTOLI, lieutenant-général au service de la Prusse, publiés d'après les journaux de S. Exc. par M. *Tœlken*, professeur à l'université de Berlin. Un vol. in-4° (en allemand). Berlin, 1824.

LE voyage dans le Levant, entrepris par M. le général Minutoli, a excité de grandes espérances; et, malgré les accidens fâcheux qui l'ont abrégé et circonscrit, la relation présente est un des ouvrages les plus instructifs dont la géographie et l'archéologie aient été enrichies depuis bien des années. M. de Minutoli se proposoit de parcourir l'Egypte et la Nubie, de faire des excursions dans le Cyrénaïque, dans les Oasis, dans les environs du Mont-Sinaï, dans le Ouadi-Mousa, et de revenir par Jérusalem, Balbek, Palmyre, l'Asie-Mineure, etc., etc. Divers contre-temps l'ont obligé à circonscrire ce vaste plan à l'Egypte, à l'oasis d'Ammon et au désert de Libye; mais les observations de M. le baron lui-même et celles des artistes et des savans que le gou-

vernement prussien et l'académie de Berlin lui avoit adjoints, offrent une riche moisson de détails nouveaux. Deux naturalistes, MM. Ehrenberg et Hemprich, restés en Egypte après le départ de M. Minutoli, continuent encore leur voyage avec fruit; mais l'architecte Liman, digne émule de M. Gau, est tombé victime de son zèle.

La société de voyageurs arriva le 7 septembre 1820 devant Alexandrie. Cette ville ressemble, au-dehors, à une immense ruine qu'un incendie viendroit de créer; ce ne sont partout que des masses calcinées par le soleil, noircies par l'effet du temps, au milieu d'une côte basse et déserte; l'aspect intérieur est celui des autres villes d'Orient. Les maisons particulières sont des grands carrés, semblables à des châteaux-forts; on les nomme *Okkel* (c'est ainsi que M. Tœlken écrit); l'ancien et le nouveau port étoient négligés, et les fortifications étoient de peu de solidité; mais peut-être le pacha a-t-il suivi les conseils que le général prussien donne pour rendre Alexandrie plus forte. La population d'Alexandrie est de 15,000 âmes.

M. de Minutoli fait un grand éloge de Méhémet-Ali, et cherche même à justifier le massacre des Mameluks en 1811.

Les chapitres 7 et 8 décrivent les courses de M. de Minutoli dans le désert de la Libye. Il vouloit aller à Derni et à Bengasi; mais il apprit que les lettres de recommandation de Méhémet-Ali n'étoient pas les meilleures garanties auprès de deux petits pachas qui gouvernent, c'est-à-dire qui pillent la Cyrénaïque et qui craignoient les tentatives ambitieuses du vice-roi d'Egypte. Un *cheyk* arabe nommé *Hadschi Eudawi Abu Daheb* (*sic*), chef de la tribu des *Dschimmeat*, parut disposé à trahir et à dépouiller nos voyageurs. M. de Minutoli, avec la majeure partie de la société, résolut de retourner en Egypte par Siouah.

L'itinéraire le long des côtes du désert de Libye est intéressant pour la géographie. Cette lisière, jadis habitable, paroît avoir été recouverte par des sables apportés de l'intérieur par les vents de sud-ouest et soulevés du fond de la mer Méditerranée par les vents de nord-ouest. Une cause, peut-être plus puissante encore, détruit le sol cultivable; c'est la décomposition des rochers sablonneux qui forment les falaises de toute cette côte (1). On se trompe généralement en confondant ce que les anciens disent de la grande fertilité du *Nome Maréotique* avec ce qui, dans leurs récits, concerne le *Nome Libyque*. Ce dernier n'étoit pas fertile, quoique habitable; le vin qu'on y cultivoit étoit un misérable mélange du jus de raisin avec l'eau de mer; cette boisson étoit abandonnée au bas peuple d'Alexandrie (2). C'étoit autour du lac *Maréotique* que croissoient des oliviers et des vignes d'une bonne espèce, donnant un vin très-capiteux; il seroit possible, en réparant les dommages, récemment causés par l'irruption de la mer, de rétablir ces cultures.

Bir-el-kor est écrit *Bir-el-gaur* par les compagnons de M. de Minutoli; ce n'est pas la seule différence d'orthographe. La relation de M. Scholtz nous inspire plus de confiance sur ce point.

Le 5[e] chapitre contient la description de l'oasis d'Ammon, Siouah (la demeure du dieu, Σιου Αυασις, selon nous.) Le sol ne diffère guère du désert environnant; l'eau douce seule y entretient un peu de fertilité. La population est de 8,000 têtes, divisées en six tribus. Le commerce, dont les dattes excellentes sont le principal objet, attire beaucoup d'argent dans le pays. En 1820, le pacha

(1) *Ehrenberg* et *Hemprich*, dans *Ritter*, Afrika, p. 873.

(2) *Strabon*, XVIII.

d'Egypte força les habitans à reconnoître sa suprématie; ils lui payèrent une contribution de guerre de 12,000 piastres, et se soumirent à un tribut annuel de 2,000 charges de chameau en dattes. La ruine du temple, nommé *Oume-Beda* par les habitans, est, d'après les observations de M. de Minutoli, sous les 29° 9′ 52″ de latitude nord.

La construction et les formes de ce temple rappellent entièrement les édifices religieux de l'Egypte; les murs sont couverts en dehors et en dedans d'*hiéroglyphes* qui sont décrits et examinés dans le sixième chapitre. Les reliefs du temple sont figurés ici pour la première fois. Une grande figure de femme, qui est à côté d'Osiris, est regardée par M. Tœlken comme *Vénus-Dione*, la déesse de l'oracle de Dodone. Hercule, fils d'Ammon, ou la puissance personnifiée des dieux, le *Sjom* des Egyptiens, se trouve parmi ces reliefs. Un sphinx mâle tient dans un bassin la tête de bélier d'Ammon; cette figure a rapport à la tradition sur Osiris qu'un bélier conduisit, à travers le désert, à un lieu riche en eau. Une déesse, portant une tête de bélier ou de mouton, sur laquelle repose le soleil, est considérée comme Minerve, mère du Soleil; elle est souvent répétée dans l'intérieur du temple. M. Tœlken démontre que les Egyptiens connoissent les représentations sphériques du ciel, et que le soi-disant zodiaque de Denderah, qui se trouve à Paris, n'est pas un zodiaque, mais le dessin d'une sphère. Nous ne faisons que rapporter les opinions du savant éditeur, sans nous mêler dans aucune discussion. Un relief, représentant une fête d'Ammon, où beaucoup d'étrangers se rendent, paroît mériter l'attention des historiens. Tous ces détails sont importans pour la symbolique égyptienne. La religion des prêtres d'Osiris paroît avoir compris l'adoration mystique des organes de la génération et de la con-

ception. Les plus belles filles d'une haute naissance vivoient dans le temple d'Ammon comme *hiérodules*, « servantes du lieu saint. »

Les Egyptiens environnoient le tombeau des images consolantes d'une autre vie. Le temple d'Ammon en est rempli. Osiris y paroît auprès de sa tombe plein de vie et de force procréatrice. La déesse du droit et la vérité est reconnue par M. Tœlken dans une figure recouverte d'une plume d'autruche.

Après avoir décrit en détail toutes ces figures et les groupes qu'elles forment, et « que personne n'avoit eu « l'occasion de dessiner avec loisir et en parfaite liberté « avant M. de Minutoli », l'éditeur résume dans un ensemble tout-à-fait nouveau les lumières que le temple d'Ammon jette sur la religion égyptienne et sur l'ancien commerce de l'intérieur de l'Afrique, sous la direction des prêtres.

Le chapitre 7 reprend la description des monumens de Siouah. La fontaine du soleil, dans un bois de palmiers, a une figure ovale. Beaucoup de traits des descriptions données par les anciens n'y conviennent plus. M. de Minutoli croit réconnoître avec certitude, dans une ruine à *Schargiéh*, les restes d'une triple enceinte qui entouroit le château de l'*étéarcha*, ou prince des Ammoniens. Il y a beaucoup de catacombes, dont quelques-unes sont habitées par une tribu des Arabes de qui M. de Minutoli tient des renseignemens sur l'oasis d'Angela.

Le retour de Siouah au Caire remplit le huitième chapitre, et n'offre que peu d'intérêt; mais le tableau géologique et ethnographique du désert de Libye, compris dans le neuvième chapitre, mériteroit d'être traduit en entier. Ce désert est un ensemble de petits plateaux et de chaînes

de collines dont les intervalles inférieurs sont comblés de sable. Tout le désert est séparé de la vallée du Nil par une chaîne de rochers calcaires, large et basse.

Le chapitre 10 offre quelques remarques sur la ville du Caire. Dans le onzième, on décrit le voyage de M. de Minutoli du Caire à Thèbes. Ici, les remarques critiques introduites par M. Tœlken prennent un caractère polémique très-grave; il se déclare ouvertement pour les opinions de M. Letronne relativement à l'âge des monumens égyptiens. « Si quelques-uns de ces monumens remontent jusqu'aux siècles des Pharaons, beaucoup d'autres ont été construits sous les Ptolémées et sous les Romains d'après les formes anciennes et consacrées en Égypte. » Les anciens arts égyptiens cessèrent si peu sous la domination des Romains, qu'on peut distinguer, sur les monnoies grecques et romaines frappées en Égypte, les anciennes divinités égyptiennes avec plus d'exactitude que ne l'ont fait Zoëga et Tochon. Les entrées de plusieurs milliers de grottes souterraines dans les plaines de Sakkara prouvent que l'usage des hiéroglyphes se conserva fort tard; car elles en sont couvertes, et on a reconnu, par d'autres traits caractéristiques, qu'elles ne remontent qu'à des époques postérieures aux Pharaons. Un sarcophage, tiré avec beaucoup de peine d'une de ces grottes, a été perdu avec beaucoup d'autres monumens, à l'embouchure de l'Elbe, par un naufrage dont il a été question dans les journaux, et à la suite duquel plusieurs momies, jetées sur le rivage du duché d'Oldenbourg et de l'Ost-Frise, après avoir excité un effroi religieux parmi les paysans, reçurent une seconde fois les honneurs de l'enterrement.

M. de Minutoli propose d'ouvrir une souscription pour faire débarrasser le *Memnonium* d'Abydos de l'amas de

terres et de décombres qui le couvre, et de le remettre dans son état complet avec tous ses reliefs et ses hiéroglyphes.

Notre voyageur regrette que la description des monumens de *Denderah*, dans le grand ouvrage françois sur l'Egypte, soit remplie d'erreurs et d'omissions graves qu'il signale. Il fait remarquer dans les dessins français du *soi-disant* zodiaque de Denderah des changemens très-notables qui ont aujourd'hui été corrigés d'après la vue de ce monument, conservé à Paris. A l'instar de tous les voyageurs impartiaux, il qualifie sévèrement l'action des individus qui ont enlevé secrètement ce monument de sa place, et qui, pour l'enlever, ne se sont pas fait conscience « de *détruire* et de *briser* les figures attenantes. » C'est aussi le jugement que tous les François éclairés portent aujourd'hui de cette prétendue entreprise scientifique qui n'étoit qu'une spéculation d'argent. En examinant avec plus de sang froid ces deux morceaux de pierre qui représentent une sphère céleste et non pas un zodiaque, on auroit apprécié ce monument, incontestablement très-important, à sa véritable valeur, et on auroit eu du spéculateur pour une somme bien inférieure à celle qui a été payée. Le mieux eût été de ne pas mutiler l'ensemble des monumens de Denderah ce qui en rendra désormais l'étude moins sûre et moins facile, puisqu'on ne trouve maintenant nulle part réuni ce qui devroit l'être pour présenter un sens complet. Une inscription grecque sur le frontispice du portique, du temps de Tibère, apprit à M. de Minutoli que le temple n'étoit pas dédié à Isis, mais à Vénus. M. Tolken fait remonter la construction de ce temple au règne du deuxième ou troisième Ptolémée. Il signale beaucoup de rapports entre les symboles indiens et égyptiens.

La description de Thèbes et des découvertes que M. de Minutoli y a faites remplit le douzième chapitre. Le plan qu'il a fait lever, par M. Segato, des édifices de Luxor, complète et rectifie celui de la commission d'Egypte auquel il faut néanmoins rendre justice. Les ruines de Karnak, exposées aux inondations du Nil, s'approchent tous les jours de leur destruction. M. de Minutoli n'entendit pas le colosse de Memnon rendre un son au lever du soleil; mais un autre voyageur, digne de foi, lui assura de l'avoir distinctement entendu. Six savans françois affirment également avoir vérifié cette particularité qui nous paroît cependant mériter un nouvel examen; car si c'est un rayon de soleil qui, en frappant sur un certain point la statue, produit le son, il doit être possible de calculer, d'après les diverses positions de la terre et du soleil, le point précis où le rayon doit frapper; si, au contraire, c'est l'action du calorique qui, combinée avec la nature particulière de la pierre, fait naître ce phénomène, des observations faites par des températures diverses et en diverses saisons, doivent nous faire arriver à une solution, à moins que tout ne soit une illusion résultante d'un mouvement accidentel de l'air.

Il y a ici beaucoup de détails sur les tombeaux des rois que nous ne pouvons pas extraire. Le treizième chapitre est également riche en observations faites dans le voyage de Thèbes à *Assouan*, qui est un peu au nord de l'emplacement de *Syène*, aujourd'hui entièrement détruit. Tous les voyageurs conviennent de ce changement de position; mais l'ont-ils déterminé avec assez de précision; il y aura peut-être encore des recherches à faire. A Edfou, M. de Minutoli fit l'acquisition d'un tableau en mosaïque de verre, représentant le *phénix* en couleurs diverses; il a recueilli

beaucoup d'autres monumens de ce genre, et il a composé un mémoire très-curieux sur l'antiquité de la mosaïque en verre.

Le Nil, repoussé par les sables du désert sur sa rive occidentale, prend de plus en plus une direction orientale; il s'approche, d'année en année, du pied de la chaîne de montagnes arabiques, et par conséqueut il détruit les monumens des anciennes villes, situées la plupart sur la rive orientale. C'est un résultat de la négligence apportée à entretenir les canaux depuis la conquête musulmane.

Les *Baraba* ou Berbers tirent, selon M. Tœlken, leur nom de deux mots arabes signifiant *enfant* et *désert;* nous trouvons la même étymologie dans l'hébreu et le chaldéen; mais *bara* signifie non seulement les champs déserts, mais en général toute campagne. Le nom Barabara signifieroit donc les gens de campagne, *les gens du pays*, les indigènes.

Le chapitre 14 décrit le retour de Syène au Caire. L'ouverture de la pyramide de Sakkara, qui est à plusieurs terrasses, offre un intérêt particulier à cause de la ressemblance avec les pyramides de *Meravé*, dans la Nubie.

Parmi les mémoires ou éclaircissemens joints à cette relation, il y en a que nous devons signaler à l'intérêt de nos lecteurs.

Vocabulaire de la langue de Siouah, recueilli de la bouche du chef ecclésiastique de cet état, ainsi que de celle de plusieurs cheyks. Il contient 399 mots.

Mots de la langue de Dongola, avec plusieurs phrases et avec les noms de nombres, recueillis par M. *Segato*.

Analyses chimiques des matières colorantes des anciens Égyptiens, par le professeur *John*. M. de Minutoli a eu le malheur de perdre une grande partie des échantillons qu'il avoit réunis pour les soumettre à l'examen de M. John:

cependant les résultats de ces recherches intéresseront les chimistes et les archéologues.

Analyses de diverses matières recueillies en Égypte, entre autres d'une figure de chien en fer magnétique offrant des caractères de polarité, et de quatre espèces de *byssus* qui se trouvent dans la collection de M. de Minutoli.

Tableau du commerce de l'Égypte, tiré des sources officielles et communiqué par M. de *Rosetti*, agent du consulat prussien.

Les planches qui accompagnent cet ouvrage sont au nombre de 38, et représentent pour la plupart des objets d'antiquités d'un haut intérêt. Dans les éclaircissemens ajoutés à la planche 10, on apprend à connoître une inscription grecque trouvée à Philæ par M. Rüppel, et d'où résulte une nouvelle preuve de l'identité d'*Ammon* et de *Chnubis* ou *Cneph*, le bon principe, le dieu suprême. Les planches 16 à 19 représentent les obélisques devant le temple de Luxor : les reliefs sont admirables; ce sont comme autant d'empreintes de sceau dans la masse du granite; les figures ne dépassent pas le niveau de l'enceinte circulaire où elles se trouvent encadrées. M. Tœlken a essayé de deviner les hiéroglyphes; il prétend qu'un seul mot étoit exprimé par *plusieurs* signes; ce qui, sans cependant être complétement vrai, coïncide avec l'idée de l'alphabet phonétique de notre savant Champollion. Des figures de Mendès, d'Anubis, du *Phénix* avec des mains humaines, le couronnement et le sacre d'un roi, des plans de temples et d'autres édifices remplissent cet atlas.

La rapidité avec laquelle nous avons examiné cet ouvrage nous empêche de prononcer un avis motivé sur son mérite intrinsèque; mais ce que nous en avons dit suffira pour le recommander à l'attention des amateurs de l'his-

toire d'Égypte. C'est un ouvrage qui doit figurer à la suite des importantes publications dues à la Commission d'Égypte et à M. Jomard.

La Germanie, traduite de Tacite, par M. C.-F. Panckoucke, avec un nouveau commentaire, extrait de Montesquieu et des principaux publicistes, etc., etc., avec un atlas. Paris, 1824.

(Troisième et dernier article.)

Nous allons maintenant profiter de cette occasion pour discuter une question importante relative à la *Germania* et que nous n'avons pu aborder dans le *Précis de la Géographie*; cette discussion pourra servir à M. Panckoucke pour une seconde édition.

Quelles étoient les sources de Tacite? Pourquoi diffère-t-il tant de Pline, son devancier et son contemporain?

Cette question présente de très-grandes difficultés. Pline, qui avoit eu un commandement militaire dans le pays de Cauches, dans la Basse-Westphalie, avoit écrit en vingt livres l'histoire des campagnes des Romains contre les Germains; cet ouvrage important ne nous est pas parvenu, et malheureusement l'auteur lui-même n'en a pas fait de grands extraits dans l'*Histoire naturelle*. C'est ce que tout lecteur attentif de ce dernier ouvrage doit sentir. On y voit, à l'égard de la Germanie, un abrégé confus des notions très-vastes, au milieu desquelles il y a d'inconcevables lacunes de détails. Pline connoît le promontoire des Cimbres, la péninsule *Cartris*, la grande île de *Scandinavia*, le mont *Sevo* et une foule d'autres lieux

dont le peuple des *Ingævons* avoit transmis les noms aux Romains ; il connoît encore l'île *Baltiaa*, l'île *Raunònia*, la mer *Amalchienne* et bien d'autres détails sur les rivages de la mer Baltique, par les auteurs grecs Hécatée, Philémon, Xénophon de Lampsaque. En réunissant ces deux fragmens de géographie, l'un procédant des environs de la Vistule, l'autre des environs de l'Elbe, il compose un tableau sans doute bizarre, mais détaillé des terres et des mers au nord de la Germanie. Dans l'intérieur, Pline distingue cinq grandes divisions de la race germanique : les *Istævones*, le long du Rhin ; les *Ingævones*, sur l'Elbe et sur la Baltique ; les *Herminones*, dans l'intérieur et vers le Danube ; les *Vindili*, vers la Vistule et le long de la Baltique ; les *Bastarnes*, le long des monts Carpathes jusque vers les bouches du Danube ; et, quoique les deux dernières de ces divisions paroissent comprendre quelques peuples non-germaniques, elles n'en indiquent pas moins l'étendue des notions que possédoit Pline. Il donne aussi beaucoup de détails sur les productions naturelles du pays ; il cite des mots de la langue teutonique ; circonstance qui doit faire ajouter une grande autorité à sa manière d'orthographier les noms de peuples et de lieux, ainsi que l'ont remarqué les vrais savans *Schionning*, *Suhm*, *Mannert*, dans leurs écrits sur cette partie de la géographie.

Comment se fait-il que Tacite, ne pouvant ignorer les ouvrages de Pline, ne les cite jamais et semble au premier abord tracer un tableau différent et des peuples et des lieux?... M. Panckoucke, et en général les commentateurs, n'ont pas abordé cette difficulté.

Tacite sait à la fois moins et plus. Il ne connoît pas les détails donnés par Pline et par Méla sur les îles et péninsules à l'entrée de la Baltique, et pourtant il y fait allusion par ces mots : *Insularum immensa spatia*. Mais il connoît

bien au-delà des rivages germaniques au milieu de l'Océan (*in ipso Oceano*) le peuple des *Sviones;* il distingue à l'est la race particulière des *Fenni* dont on a voulu à tort introduire le nom dans le texte de Pline, car aucun manuscrit ne porte *Fenningia* ; enfin il fait une observation critique très-judicieuse, en élevant des doutes sur le caractère sarmate ou germanique des peuples nommés *Vénèdes* qui, en effet, n'étoient pas Germains, mais *Wendes*, tandis que Pline étend vaguement le nom générique des Germains jusqu'aux Bastarnes et jusqu'aux Peucines. Il y a même quelques détails dans Tacite remarquables par une clarté et une précision qui manquent aux mêmes localités dans Pline ; les voici : 1°. Tacite connoît un nombre considérable de lieux dans l'intérieur de la Westphalie qui ne sont pas mentionnés dans ce que nous avons de Pline, quoique sans doute ils aient pu l'être dans les livres sur les guerres de Germanie ; il peint la situation, le sol et le climat évidemment d'après des témoins oculaires ; 2° Tacite a eu sous les yeux quelque rapport spécial sur les nations germaniques entre l'Elbe et l'Oder, principalement sur les peuples confédérés avec les Angles et soumis à l'autorité des prêtres de Hertha ; c'est quelque explorateur romain dont il aura lu le rapport fait aux généraux commandant les légions sur les bords du Rhin ; rapport qui n'aura contenu que précisément ce que l'explorateur aura cru bien constaté, 3° Tacite a évidemment connu les itinéraires que les marchands romains et pannoniens suivoient pour se rendre de *Carnuntum* en Pannonie aux côtes de la Baltique où l'on pêchoit l'ambre jaune ; cette route avoit été ouverte par le chevalier romain Julien, envoyé par l'empereur Néron à la recherche de cette matière, alors encore si précieuse. Plus tard, Ptolémée y place une ou deux séries de villes qui marquent la direction de cette route. Tacite

y nomme tant de peuplades, que l'on doit y reconnoître une série des observations d'un voyageur; mais ces peuplades ne sont pas indiquées dans Pline, qui cependant parle de la mission du chevalier Julien, soit que le naturaliste ait simplement oublié de placer ces détails à l'endroit convenable, soit qu'il n'ait pas voulu répéter ce qu'il a pu en dire dans ses Guerres de Germanie, soit enfin que ces connoissances, par quelque cause ignorée, soient restées cachées à sa curiosité infatigable.

Telles sont les notions que Tacite paroît posséder de plus que l'homme le plus savant parmi ses contemporains. Les auroit-il puisées dans les *Guerres germaniques*, sans jamais citer Pline avec la reconnoissance convenable? Dans ce cas, Tacite, en écrivant sa *Germania*, auroit eu l'intention d'effacer cet ouvrage de Pline que nous ne connoissons pas, mais qui probablement n'étoit pas une composition comparable, sous le rapport littéraire, à celles de Tacite. Ou bien les a-t-il tirées des sources à lui appartenantes, des rapports militaires ou administratifs échappés aux recherches et aux enquêtes du savant naturaliste? C'est la supposition la plus honorable pour Tacite, et, selon nous, c'est aussi la plus probable.

Mais, quelque hypothèse qu'on adopte pour résoudre ce problème, il n'en restera pas moins prouvé que Tacite, en composant sa *Germania*, s'est proposé un but très-sérieux et tout-à-fait historique. S'il avoit simplement voulu écrire un morceau de morale et de satire, s'il avoit voulu montrer les Germains à ses compatriotes corrompus, comme un modèle à suivre ou comme un épouvantail politique, comme une puissance à craindre, il n'auroit pas pris tant de peine pour recueillir des détails si précieux, il n'auroit pas lutté d'érudition avec le premier savant de son siècle. Quelques faits géographiques, légèrement jetés en avant,

à la manière académique françoise, lui auroient suffi pour amener des tableaux de mœurs et des réflexions philosophiques ; mais ce grave historien a voulu très-sérieusement et très-consciencieusement décrire l'état géographique, civil et moral d'un peuple dont il avoit souvent eu à parler dans ses *Annales* et ses *Histoires*. Cette vérité résulte de l'ordonnance même de l'ouvrage, qui a pour base la géographie générale et spéciale. C'est en passant qu'il *laisse tomber* quelques réflexions sur les Romains, naturellement amenées par le sujet. C'est aussi par une association d'idées toute naturelle qu'il est plus frappé des vertus énergiques d'un peuple encore vierge qu'il ne l'est des vices inhérens à un état barbare. Il en est arrivé autant à nos voyageurs modernes *lorsqu'ils décrirent*, dans un moment de premier enthousiasme, *les peuples insulaires* de l'Océanie (1).

Après avoir ainsi déterminé le caractère du livre *Germania*, nous indiquerons ce qu'on peut dire pour et contre son autorité historique.

Nous avons déjà vu que Tacite possédoit, sur la *Westphalie*, sur le *Mecklenbourg* et le *Holstein*, et sur les pays riverains de la *Vistule*, quelques données tout-à-fait particulières, et qu'on ne trouve pas ailleurs. Nous avons admis qu'il les avoit tirés des rapports officiels, surtout militaires. Son beau-père Agricola, homme d'état, homme de guerre, lui a probablement procuré l'accès à ces sources originales. Les caravanes de commerce et les relations verbales des officiers romains ont dû lui fournir quelques

(1) Deux Allemands ont touché cette question, M. *Volckel*, dans un programme intitulé : *De fontibus unde Tacitus quæ de patriâ nostrâ, etc.*; Marburg, 1788 ; et *Charitius*, dans un autre programme : *Dissertatio utrum satis fide digna sint quæ Tacitus*, etc. ; Wittebergæ, 1792. Nous n'avons pu nous procurer ni l'une ni l'autre de ces dissertations. Nous ne connoissons pas non plus ce que M. Gerlach vient d'écrire.

traits. On a pensé que les princes fugitifs *Marbod* (Marobodus) et *Gottwald* (Catualda) lui ont pu communiquer des renseignemens sur les Marcomans, les Gothones et les nations voisines. Malheureusement, les différences de noms qui existent entre les deux passages corrélatifs de Tacite et de Strabon, démontrent que l'un ou l'autre n'a pas bien retenu le récit de ces illustres exilés. Les noms de Strabon paroissent les mieux conservés, précisément parce qu'ils ont l'air le plus étranger; ils se retrouvent dans le slavon et le finnois (1) : cependant ceux de Tacite proviennent aussi d'une source très-authentique. Cet auteur a rejeté avec une critique judicieuse les données fabuleuses sur quelques peuples voisins de la Baltique; mais c'est dommage qu'il ne les ait pas citées avec quelque étendue ; car déjà, dans les deux mots qu'il en dit, l'homme versé dans les antiquités scandinaves reconnoît des traits de la mythologie de l'Edda. L'ignorance de la langue germanique perce dans le genre masculin donné à la déesse Herta et dans l'assertion que les Suèves adoroient *Isis*. Probablement il avoit entendu parler du *Disir*, pluriel de *Dis*, déesse. On ne sauroit méconnoître une mauvaise imitation des systèmes historiques des Grecs dans les prétendues traditions recueillies par Tacite sur les expéditions d'*Hercule* et d'*Ulysse* dans le Nord. Il est probable que les Germains (quoique évidemment étrangers à l'ensemble du culte d'Odin) avoient reçu de la Scandinavie quelques traditions où la massue du Thor et les stratagèmes d'Odin rappeloient le caractère d'Hercule et celui d'Ulysse.

Quelques-uns de ces traits poétiques ont pu être empruntés du poëme d'Archias sur la guerre des Cimbres.

(1) Nous avons expliqué ce passage dans le *Précis de l'Histoire de la Géographie*.

Les livres perdus de Salluste et de Tite-Live ont probablement fourni quelques renseignemens à Tacite; mais il nous paroît certain qu'il n'a connu ni Pomponius-Mela ni Strabon, et qu'il a également ou ignoré ou dédaigné la plupart des autres Grecs, tels que Philémon, Hécatée, etc.

Nous ne croyons pas qu'à ces sources diverses, Tacite ait joint l'observation oculaire. Les preuves manquent à l'assertion de ceux qui ont voulu voir le père de notre historien dans le Tacite qui, selon Pline, fut *procurator* impérial de la Belgique; et même nous regardons comme certain que, si cette circonstance eût été vraie, Tacite n'eût pu manquer d'y faire quelque allusion dans sa *Germania* et dans l'*Éloge d'Agricola*. S'il eût visité les bords du *Rhin*, *auroit-il pu négliger de faire valoir ce titre à la confiance des lecteurs, lui qui écrivit à côté de Pline*, qui avoit commandé la cavalerie romaine dans le pays de Chauques? L'ensemble de sa vie, le genre de ses études, l'indépendance de son caractère, nous paroissent exclure la probabilité qu'il ait jamais servi dans les armées ni dans les administrations lointaines.

Ces données, jointes à l'idée que tout homme lettré doit avoir du génie de Tacite, déterminent le degré de foi que nous devons à la *Germania*. Ecrit profond, consciencieux, judicieux, il est fondé sur des renseignemens aussi complets, aussi authentiques qu'un Romain pouvoit se les procurer; mais ces renseignemens manquoient d'ensemble; et, dans les choses dont l'intelligence dépendoit de la langue, des institutions et des mœurs germaniques, ils ont dû présenter des erreurs et des confusions inévitables.

Un commentaire explicatif et scientifique sur Tacite exigeroit l'étude de tout ce que les Allemands ont récemment écrit sur leurs lois et institutions anciennes, ainsi qu'une étude spéciale des anciens dialectes allemands. Il doit suf-

fire à la gloire de M. Panckoucke d'avoir rempli le but littéraire et philosophique qu'il s'est proposé.

M. B.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Observations sur l'intérieur de l'Afrique méridionale.

Nous avons donné dans les deux cahiers précédens la partie la plus importante des notes recueillies par feu M. Bowdich sur les découvertes des Portugais dans l'intérieur de l'Afrique méridionale. A l'exception du lac Maravi (sur lequel il y a des données dans la partie restante, réservée pour un cahier suivant), les géographes peuvent raisonner sur les résultats de ces communications et chercher à les placer sur leurs cartes. Voici notre opinion sur quelques points qui nous paroissent presque sûrs :

Les anciennes relations des Portugais démontroient que le Congo ou Zaïr avoit des sources très-éloignées dans l'est et dans l'intérieur. Le *Bancaro*, un des plus grands affluens de ce fleuve, descend avec une grande masse d'eau du pays montagneux de Micoco ou Macoco, après avoir reçu le *Wambre* ou *Umbre* qui a ses sources dans les montagnes qui séparent le pays des *Fungeni* du royaume de *Nimiemay* ou de *Mono-Emugi*. Ce dernier pays est au nord du lac Maravi, et il a des communications avec Mombaça ; il doit être très-loin dans l'est. Les Fungeni paroissent être les mêmes peuples que les Fungi, conqué-

rans de la Nubie; *leur pays d'où* ils sont sortis doit être voisin d'une des sources du Nil-Blanc; car ils descendirent ce fleuve en bateaux. Danville nous paroît porter les Fungeni beaucoup trop à l'ouest et un peu trop au sud. La réunion de ces deux grands fleuves est déjà éloignée de plus de six cents milles du cap Catherine, c'est-à-dire de cent milles de plus que Danville ne la place; à quoi il faut encore ajouter la distance résultant du reculement du cap Catherine vers l'est, d'après le capitaine Tuckey (1).

L'analogie est donc en faveur de l'assertion des Portugais, lorsqu'ils considèrent le *Coango* ou le *Barbela* comme venant également de très-loin et venant de l'est au sud-ouest. L'expression de Barros, que le Zaïr sort du lac Aquilonda (2), dit seulement qu'il forme le débouché de ce lac. Les rivières *qui se réunissent* dans ce lac, ne doivent pas venir uniquement du sud, comme Danville suppose; car une caravane portugaise, mentionnée par Dapper, se rendit des bords du Congo au pays de Nimiémag à travers des contrées plaines et marécageuses. Les eaux qui circulent sur ce plateau à l'est du lac Aquilonda doivent former une ou plusieurs rivières, comme M. Bodwich l'a très-bien sur sa petite esquisse.

La grande rivière *Casati*, plus orientale, appartient sans doute au système hydrographique du lac Maravi, sur lequel nous nous réservons de proposer dans une note, annexée à la fin du Mémoire de M. Bowdich, une hypothèse nouvelle.

La position du royaume de *Moropooa* ne sauroit être celle que M. Bowdich lui assigne. Les rapports disent « qu'il vient des bateaux d'Angola jusqu'à une petite dis-

(1) *Lopez*, dans *Pigafetta*, p. 13.

(2) « *Donde sayorio Zaïre.* »

« tance du pays de Moropooa. » Cela ne peut s'entendre que d'une communication par le fleuve Coanza dont le nom même étoit connu chez les *Ca-Zembes*, colonie temporaire de Moropooa. Si ce sont des bateaux qui s'arrêtent aux cataractes formées par les îles Quindongo, le royaume de Moropooa paroîtroit situé sur les derrières du pays de Matemba et sur le Haut-Coanza.

Nous avons déjà fait observer que le nom de Ca-Zembes ou Petits Zembes nous sembloit indiquer une colonie de la grande nation de *Zembes* ou *Zimbas*, qui, après avoir parcouru en conquérante une grande partie de l'Afrique méridionale, fut battue en 1589 par les Caffres et les Portugais réunis, sous le commandement de Mendez (1). Quand on se rappelle que les Portugais de Benguela ont eu connoissance d'un royaume de *Cimbebas* au sud-est de leurs établissemens, quand on ajoute que Barros place l'origine des *Zimbes* ou *Muzimbes* sur les bords du Haut-Zambèze (2), nous ne pouvons guère douter que les Cazembes, actuellement retrouvés dans la même position, correspondent à la fois aux *Cimbebas* et aux *Zimbes*.

Des établissemens disseminés au loin, sans contiguïté, n'ayant des communications que par caravanes militaires ou *grassiah*, sont tout-à-fait dans le genre des peuples africains. Mais vouloir établir une identité complète entre les Jagas, les Zimbes, les Gallas, nous semble une erreur grave contre les règles d'une saine critique. D'abord, nous venons d'apprendre que le nom de *Jaga* est générique et signifie *nomades*; ainsi, tous ces peuples peuvent les porter indistinctement. Le nom de *Gallo*, donné à un roi des Mu-Zembes, ne prouve rien. La grande marche de ce peuple

(1) *Dos Sanctos* Æthiopia, dans *Purchas*, II, 1552.

(2) *Barros*, Dec. I, lib. 1, cap. 4.

depuis le Haut-Zambèze jusqu'à la côte de Melinde, est d'une étendue assez longue pour qu'il ne soit pas vraisemblable de les faire encore pénétrer en Abyssinie. N'y a-t-il pas assez de montagnes entre l'Abyssinie, la côte de Melinde et le lac Maravi, où les Gallas (probablement les *Calaae* de l'inscription axumitique), ont pu multiplier leurs tribus jusqu'à ce que leur population les forçât d'en sortir?

(*La suite à une autre livraison.*)

Détails sur Haïti.

Un voyageur qui a dernièrement visité cette île estime le nombre de ses habitans à cinq cent mille nègres et vingt mille créoles, sans compter ceux qui occupent la partie ci-devant espagnole. Les créoles, par leur activité et leurs connoissances, forment une espèce d'aristocratie, et occupent les places les plus importantes. Les nègres les haïssent, mais ils leur sont trop utiles pour pouvoir s'en passer. Les mœurs des créoles ressemblent à celles des Français. Ce sont les femmes principalement qui se mêlent des affaires ; elles signent les comptes et les reçus de leur maison. Les habitantes d'Haïti ont un penchant extrême pour la toilette ; une seule dame possède quelquefois jusqu'à cent schals de Madras, trente à quarante robes, etc. Les nègres qui habitent les villes sont pour la plupart ouvriers ; ils sont bien payés et traités avec douceur. Le plus grand nombre s'occupent d'agriculture; beaucoup d'entre eux possèdent des plantations de café, et ont acquis de cette manière quelque fortune. Les deux sexes s'habillent simplement d'étoffes fabriquées en Europe. Le costume des hommes consiste en un gilet de laine, une longue veste et

des pantalons de *schinz* blanc. Les femmes noires portent des chemises de coton et des jupons à la façon angloise. Les Haïtiens tirent de l'Amérique du riz, de la farine et du poisson salé ; ils font venir de France des vins et des liqueurs. Les gens de la compagne savent presque tous lire, et les romans et les comédies sont leur lecture favorite. La langue françoise est celle du pays ; on parle aussi un peu l'anglois.

Nous ajouterons à ces détails quelques renseignemens donnés par M. Granville, agent du président Boyer aux États-Unis, sur une peuplade fort curieuse qu'il appelle *les Montagnards d'Haïti.*

Séparés de tous les autres habitans de l'île, ils semblent ne soupirer qu'après une vie libre et tranquille. Quand l'île est en paix, ils descendent du haut de leurs montagnes, défrichent de petits coins de terre, ou se retirent dans les forêts ; quelquefois aussi, mais rarement, et toujours en petit nombre, ils paroissent dans les grandes villes commerçantes de l'intérieur. Ils cultivent le café, le coton et quelques plantes légumineuses ; ils fabriquent du gros drap pour leur usage ; mais presque jamais ils ne font de commerce, ni n'envoient leurs productions dans les marchés.

Dès qu'il y a quelque apparence de guerre, ils se retirent dans leurs cavernes, au sommet des montagnes, et ne reparoissent que lorsque la paix est entièrement rétablie. On ignore leur nombre : ils ne savent ni lire ni ecrire, et parlent une langue qui leur est particulière, quoiqu'elle soit évidemment d'origine françoise. Leur teint est blanc ; leurs cheveux sont blancs aussi, mais laineux comme ceux des Africains (1). Ils sont très-peu connus, car ils ne

(1) Ne seroient-ce pas des *Albinos* ? On doit désirer que les jour-

prennent aucune part dans le gouvernement du pays, et leur seul désir paroît être de vivre séparés du reste du monde, sans le connoître et sans en être connus.

(Extrait du *Globe*, nouveau journal littéraire, plein d'*articles* intéressans.)

Nombre des catholiques en Angleterre.

D'après des rapports présentés au parlement il y a trente cinq ans, le nombre total des catholiques en Angleterre étoit, à cette époque, de 69,376. Plusieurs écrivains catholiques faisoient monter ce nombre, il y a six ans, à 500,000. En 1781, *il* n'y avoit, en Angleterre, que trois écoles catholiques un *peu remarquables; il y* en a maintenant plus de cinquante. La plus grande partie des églises catholiques, dont on compte environ 900, ont été construites dans les trente dernières années. L'université catholique de Stonehurst a cinq cents élèves. Avant l'arrivée des jésuites, il n'y avoit, dans les environs de Stonehurst, que dix ou douze habitans catholiques; il y en a maintenant plus de mille. On y a construit dernièrement deux églises assez vastes pour contenir chacune deux mille personnes, et le nombre des nouveaux convertis n'est pas moindre. A Manchester, Liverpool et Preston, on a donné, en 1823, la confirmation à trois mille enfans catholiques.

(*Cottage Magazine.*)

naux de Haïti, entre autres le *Télégraphe*, donnent des explications plus étendues sur cette peuplade.

Parallèle entre le climat de Cotignac, en Provence, et celui de Paris.

La fleuraison servira à déterminer à peu près le degré de chaleur de notre climat par la comparaison que nous en faisons avec celui de Paris.

Cotignac.

Fleuraison de l'orge, le 20 mai.
.... du blé, le 29 mai.
.... de la vigne, le 8 juin.

Paris.

Fleuraison de l'orge, le 1er juin.
.... du blé, le 8 juin.
.... de la vigne, le 20 juin.

A cet exemple, qui indique deux époques de chaleur à l'égard du temps de la fleuraison des mêmes espèces situées dans des climats différens, nous en ajouterons un autre tiré de l'effeuillaison de quelques arbres, lequel servira d'objet de comparaison à l'égard de la diminution de la chaleur, ou plutôt du retour du froid.

Cotignac.

Effeuillaison du noyer, le 25 octobre.
.... du marronnier, le 30 octobre.
.... du peuplier, le 5 novembre.
.... de la vigne, le 20 novembre.
.... de l'orme, le 1er décembre.

Paris.

Effeuillaison du noyer, le 15 octobre.

Effeuillaison du marronnier, le 20 octobre.
.... du peuplier, le 25 octobre.
.... de la vigne, le 10 novembre.
.... de l'orme, le 15 novembre.

(*Topographie de Cotignac*, par M. le docteur *Gerard*, élève de Linneus, *M. S.*)

Sur la croyance aux songes.

Il y a eu de grands philosophes qui ont fait grand cas de l'*oneirologie*, ou de l'interprétation des songes; tels étoient presque tous les philosophes stoïciens. *Hippocrate, de insomnis, cap. 3* et 4 (1), dit que les rêves du ciel et des étoiles signifient, suivant leurs différentes circonstances, ou la santé, ou une maladie prochaine, ou la folie; que de voir en dormant des campagnes agréables, de beaux fruits, des eaux claires, annonce la bonne santé, comme les contraires pronostiquent la maladie; que les songes qui roulent sur les tremblemens de terre, présagent des changemens et des variations dans la santé, que ceux qui représentent des choses monstrueuses et extraordinaires menacent de maladie.

Il conseille à ceux qui ont vu en songe des étoiles s'obscurcir, de courir en long; à ceux qui ont vu la lune éclipsée, de courir en rond; à ceux qui ont rêvé des éclipses de soleil, de courir en long et en rond.

Galien, dans un petit fragment sur les présages des

(1) Ce petit traité se trouve dans les nombreuses éditions des œuvres de *Hippocrate*; *Jules-César Scaliger* l'a fait imprimer à part, en 1610, à Giessen, in-8°, avec des commentaires.

songes qu'on a conservé de lui (*de dignost. ex insom.*), dit que c'est un signe de mort de voir dans un rêve une étoile qui tombe, ou un chariot brisé. Il raconte qu'un homme ayant songé qu'il avoit une cuisse de pierre devint paralytique de cette partie du corps; que lui-même fut averti en songe, par Esculape, de se faire saigner entre le pouce et l'index de la main droite, et qu'il fut guéri par cette saignée d'une douleur continuelle qu'il avoit au foie.

Parmi les anciens qui croyoient à la signification des songes, on doit compter *Artemidorus* et *Achmetes*, dont *Nicol. Rigault* a imprimé les œuvres en grec et en latin à Paris en 1603, in-4°.

Achmetes cependant avoit déjà été publié en 1553 à Francfort, mais tronqué et sous le faux nom de *Apomasaris* (1) *Aristide*, fameux orateur grec, imprimé en 1604 en grec et en latin, édition d'Etienne (2), et *Synesius*, évêque de Cyrène, dont le P. *Petau* a publié les ouvrages deux fois à Paris en 1611, et puis en 1631 in-fol., renferment un petit traité sur les songes avec des notes de *Nicephore Gregoras;* la première édition est celle de *Adr. Turnebus*. Paris, 1553, in-fol.

(1) La première édition *Artemidorus*, *de somniorum interpretatione*, en grec, est celle d'*Alde* à Venise, 1518, in-8°. La plus récente édition est celle faite à Leipzig en 1805, en deux volumes in-8°, avec des notes de *Rigault* et de *Reiske*, et un registre de *Reiff*. On a une ancienne traduction françoise faite par Ch. *Fontaine*, sous le titre: *Jugemens astronomiques de songes*, par *Artimodore*, auxquels on a ajouté Aug. Niphe sur les augures, etc. Rouen, 1664, in-12. On a aussi une traduction d'*Achmetes*, sous le titre: *Apomazar des significations et évènemens des songes*, tourné du grec en latin par J. *Leunclavius*, et mis en françois par *Denys Duval*. Paris, 1581, petit in-8°.

(2) Il y en a une de Florence, 1517, in-folio; une autre d'Oxford, 1722-1730, en deux volumes in-4°.

Parmi les modernes attachés à cette croyance, il y a *Giraldus Cambrensis*, dont *Henri Warton* a inséré les œuvres dans son Angleterre sacrée; *Jérôme Cardan* de Milan, que *Gabriel Naudé* appelle avec raison « *le fastidieux adorateur des songes*, » et qui assure qu'il étoit averti en songe de tout ce qui devoit lui arriver (*De rerum variet. lib.* 8, *cap.* 43); *Jacques Gaffarel*, dans son livre *des Curiosités inouïes*, etc., imprimé en françois en 1629 ou 1637 à Rouen, et en latin en 1676-78 à Hambourg avec les notes de *Grégoire Michel*, 2 vol. in-8.; *Celsus Mancinius*, de Ravennes, dans son livre *de somniis ac synesi per somnia*, à Ferrare, in-4°; *Nicol. Leonicenus*, dans ses Commentaires sur le livre *de somniis*; *Jean de Janduno*, dominicain, dans ses questions sur le livre d'*Aristote*, de la divination par les songes, Florence, en 1487, etc.; *Gadorhachman*, l'oneirocrite musulman, ou doctrine et interprétation des songes selon les Arabes, traduit de l'arabe, par P. *Vatier*. Paris, 1664, pet. in-12.

D'autres philosophes ont avancé que tous les songes n'étoient que des chimères indignes de l'attention de l'homme, et qu'ils ne méritoient que le mépris; tels sont parmi les anciens *Épicure*, *Métrodore*, *Zénophane*, *Aristote*, *Cicéron*; parmi les modernes, *Fortunius Licetus*, dans son livre *de Intellectu agente*, Padova, 1627, in-4.; et *François de la Mothe le Vayer*, dans le huitième tome de ses œuvres imprimés en 15 tom. à Paris, en 1669.

Les philosophes qui croient à la signification des songes, s'appuient sur ce principe que, pendant le sommeil, lorsque tous les sens sont assoupis, l'esprit qui est moins distrait et plus dégagé de la matière, est plus propre à recevoir les avertissemens qui lui sont donnés par une imagination plus libre.

D'autres, en revanche, se moquent de cette croyance,

entre autres *Cicéron* qui, dans son second livre, *de divinatione*, dit : « Moquons-nous de cette espèce de divination « tirée des songes, comme de toutes les autres; car, à dire « le vrai, elles ne sont que de frivoles effets de cette su« perstition fatale, qui a imposé son joug sur presque tous « les esprits, et qui s'est jouée de l'imbécillité humaine. » Et dans un autre passage du même livre, il dit : « Si le « médecin se trompe au pronostic de la maladie, si le gé« néral se méprend à la démarche de l'ennemi, si le jar« dinier est déçu par l'espérance des fruits, quoique toutes « ces conjectures soient fondées sur la raison et sur l'ex« périence, que devons-nous penser des prédictions ap« puyées sur ce qu'il y a de plus frivole, et qui n'a aucun « rapport avec la chose prédite ? »

Vers le commencement du siècle passé, un savant médecin allemand de Breslau en Silésie, nommé *Jean-George Kulm*, publia un livre fort curieux et fort intéressant sur les songes, dont nous allons rapporter ici le titre en entier, parcequ'il est fort peu connu : « *Oneirologia, sive tractatio « physiologico-physico therotica, de somniis, et hinc de« pendente eorum consideratione medicâ, necnon facta « excursione ad deliria, quam absque omni superstitione, « sanioris philosophiæ regulis superstructam exhibet Joan« nes Georgius Kulmus, medicinæ doctor Vratislaviæ. « Lipsiæ et Vratislaviæ; apud viduam et hæredes Michael « Rohrlachii*, 1703, in-4. de 132 pages. » Ce savant docteur croit que si l'on avoit une connoisssance parfaite de la physiologie, on jugeroit mieux du tempérament des hommes par l'examen de leurs songes, que par celui de leurs urines, de leur sang et de leur visage. Il croit de plus que par cette voie on pourroit parvenir à prédire les maladies et leur issue. Si un malade rêve qu'il fuit, qu'il tombe de haut, qu'il se noie, c'est, dit-il, un présage d'une maladie

chronique ; si le malade a la fièvre, et qu'en songe il voit une pluie douce, le signe est bon. Le docteur *Kulm* traite ensuite des délires, et dit que les délires sont les songes d'un homme éveillé. *Pascal*, le profond penseur *Pascal*, a dit dans ses *Pensées*, chap. 31, *qu'un songe constant seroit égal à la réalité*. Salomon nous a dit (Ch. II, v. 4 et 5.) « *Notre vie passera comme la trace d'une nuée...;* « *notre temps n'est qu'une ombre qui passe.* »

Kulm fait des réflexions très-importantes sur la nature et sur les connoissances du délire, qui méritent d'être lues pour être méditées ; mais veut-on lire les délires d'un homme pour s'amuser, et très-bien s'amuser, il faut se procurer l'ouvrage un peu rare de *Dandini*, dont voici le titre complet :

De suspectis de hæresi, opus in duas partes distributum ; quarum altera, de iis qui dicuntur suspecti de hæresi ; altera de pœnis quibus plectuntur suspecti de hæresi. Authore Anselmo Dandino Cæsenate. Romæ, ex typographiâ Dominici Antonii Herculis, 1703, in-fol. de 710 pages.

Les lecteurs qui auront eu le bonheur d'obtenir ce rare ouvrage, y trouveront, par exemple, que *Zedechias*, médecin de l'empereur Louis, avala un homme après lui avoir coupé les pieds, les mains et la tête, et le rendit ensuite tout vivant. Il raconte que des marchands grecs apprivoisent par des paroles des dragons, et, après les avoir bridés, montent dessus, et se font porter par eux jusqu'au fond de l'Ethiopie. M. *Rüppell* ne nous a pas encore parlé de cette monture.

Enfin, M. *Dandini* de Césène, traite dans son livre *des personnes suspectes d'hérésie*, de l'onichomancie, de la coscinomancie, de la clidomancie, de la palomancie, de la rhabdologie, de la catoptromancie d'une manière infiniment

amusante et délectable, sauf quelque peu d'ennui résultant d'un latin barbare et détestable.

Les exemples dans la sainte Ecriture prouvent que les songes sont quelquefois significatifs, et que ce sont des signes dont Dieu s'est servi pour avertir et pour manifester sa volonté aux hommes. Dieu, dans un songe, apparut la nuit à Abimelec, et lui parla (Genèse 20, v. 3 et 6.) Il ordonne dans un songe d'immoler Isaac. Il a parlé plusieurs fois à Jacob dans le sommeil. Dieu montra au patriarche Joseph, par des songes, tout ce qui devoit lui arriver, d'où vient que ses frères l'appeloient songeur. C'est par inspiration qu'il expliqua les songes de Pharaon et des officiers du roi, et que le prophète Daniel découvrit non seulement l'interprétation du songe de Nabuchodonosor, mais le songe même (Dan. c. 2). Dieu a déclaré qu'il parleroit aux prophètes par des visions et dans le sommeil. Saint Joseph a reçu deux avertissemens du Seigneur dans deux songes (*Matth.*, c. 1 et 2.) La volonté du Seigneur fut notifiée aux Mages par la même voie (*Matth.* c. 2), etc.

Mais ces songes n'étoient pas des rêves ordinaires, ils étoient surnaturels ; au contraire, l'écriture condamne sévèrement l'interprétation des songes ordinaires. » Les « divinations de l'erreur (dit l'Ecclésiastique, c. 34, v. 5 et « 6), les augures trompeurs et les songes des méchans ne « sont que vanité. Ce ne sont que des effets de votre ima- « gination comme les fantaisies des femmes grosses. N'ap- « pliquez pas votre pensée à ces visions, à moins que le « Très-haut ne vous les envoie lui-même. » Dieu a dit lui-même (Nombres ch. XII, v. 6) : « S'il y a quelque pro- « phète entre vous, moi qui suis l'éternel, je me ferai bien « connoître à lui en vision, et je lui parlerai en songe. »

Le Lévitique, ch. XIX, v. 26, défend expressément de s'occuper des songes. « Vous n'userez point d'augures et

vous n'observerez point les songes». Dans le dix-huitième chap. du Deutéronome, il est défendu de consulter le sort, de deviner ou d'interroger les morts pour apprendre d'eux la vérité. Les païens mêmes ne tomboient pas dans ces superstitions, et *Cicéron*, dans son second livre de la devination, en parle avec une sagesse admirable. « *Quid enim sors est?* « *Idem propemodum quod micare, quod talos jacere, quod* « *tessaras, in quibus temeritas et casus, non ratio nec con-* « *silium valet. Tota res est inventa fallaciis aut ad ques-* « *tum aut ad superstitionem, aut ad errorem.* »

Les saints Pères ont repris les chrétiens qui eurent recours aux devins et aux enchanteurs pour se faire interpréter les songes. Cependant saint Clément d'Alexandrie, *Strom. IV*, n'a pas dédaigné de rapporter une guérison qui arriva en songe.

Saint Augustin, dans son traité, *de cura pro mortuis gerenda*, *T.* 2, *c.* 306, raconte une histoire qu'il avoit apprise à Milan, dont il dit que la vérité ne doit pas être révoquée en doute : *Pro certo, cum Mediolani essemus, audivimus.* Un homme ayant hérité de son père, on vint lui demander le paiement d'une dette considérable, en lui présentant le billet que son père avoit fait. Cette dette à laquelle il ne s'attendoit pas lui causa beaucoup de chagrin, et le surprit d'autant plus, que son père ne lui en avoit point parlé, et n'en avoit fait aucune mention dans un testament qu'il avoit laissé. Lorsqu'il avoit l'esprit agité de ces inquiétudes, il vit en songe son père qui lui apprit en quel endroit étoit la preuve que cette dette avoit été acquittée. L'héritier chercha dans l'endroit qui avoit été indiqué en songe, et y trouva effectivement la preuve que son père avoit fait le paiement qu'on lui redemandoit.

Saint Augustin, dans ses *Confessions*, liv. 3, ch. 11, raconte encore que sa mère, sainte Monique, vit en songe un jeune

homme qui l'assura que son fils renonceroit aux erreurs des manichéens.

Saint Jérôme rapporte de lui-même qu'il fut fouetté en songe pour trop aimer les lettres profanes, et surtout la lecture de *Cicéron*, et qu'il trouva à son réveil les marques des coups.

On ne finiroit pas si l'on rapportoit tous les songes dont on raconte les accomplissemens; malheureusement beaucoup ne sont pas bien avérés; d'autres sont rapportés par des personnes de peu de lumières, et qui ne méritent pas une confiance, qu'une foi implicite; on sait qu'en ces choses il y a toujours des dupeurs et des dupes; souvent ces événemens ne sont que les effets du hasard. Quoi qu'il en soit, nous citerons ici quelques faits remarquables rapportés par des personnes très-éclairées et les plus respectables; on en pensera ce qu'on voudra.

Hugo Grotius dans une de ses lettres, la 361e (1), raconte qu'un certain homme, qui ne savoit pas un mot de grec, vint voir *Saumaise* le père, qui étoit conseiller au parlement de Bourgogne, et lui montra des mots qu'il avoit entendus en songe, et qu'il avoit écrits en caractères françois, dès qu'il avoit été éveillé; ces mots étoient : Ἄπιθι, οὐκ ὀσφραίνῃ τὴν σὴν ἀψυχίαν. Il demanda à Saumaise s'il ne savoit pas ce qu'ils signifioient. Saumaise lui répondit que cela vouloit dire : *Va-t'en, ne sens-tu pas ta mort?* Cet homme, sur cet avertissement, quitta la maison où il demeuroit, et elle tomba la nuit suivante.

Gassendi, dans la vie du célèbre *Peiresc*, raconte que ce

(1) *Hugonis Grotii Epistolæ quotquot reperiri potuerunt. Amstelodami*, 1687, in-folio. On a plus récemment publié d'autres lettres inédites de *Grotius* : *Epistolæ ineditæ, ad Oxenstiernos, patrem et filium, aliosque e Galliâ missæ*, etc. *Harlemiæ*, 1806, in-8°.

savant antiquaire et conseiller du parlement d'Aix, allant un jour de Montpellier à Nîmes, songea qu'il avoit trouvé à Nîmes, chez un orfévre une médaille d'or de Jules-César, et qu'il l'avoit achetée quatre écus. Quand il fut arrivé dans cette ville, il entra dans la boutique d'un orféyre, et lui demanda s'il n'avoit point de médailles; l'orfévre lui en montra une d'or de Jules-César, dont il lui paya 4 écus.

Louis XI, roi de France, aimoit beaucoup à se faire interpréter les songes; il avoit pour cela sept astrologues à des gages excessifs (1), entre lesquels on compte un maître *Arnoul*, que *Comines* dans ses mémoires qualifie d'*astrologien sage, plaisant et fort homme de bien*, il mourut, l'an 1466, de la peste qu'il avoit prédite, à ce qu'on prétend, et qui dépeupla Paris de plus de 40,000 personnes. Les autres astrologues étoient un juif de Valence, appelé *Manassès*, qui dressa les prédictions pour ce roi crédule et superstitieux jusqu'à la bataille de Montléhéri; *Pierre de Saint-Valérien*, chanoine de Paris, qui avoit été envoyé en Ecosse pour le mariage de ce prince avec Marguerite Stuart; *Jean Colleman*, qui lui apprit à connoître le grand almanach; *Pierre Graville*, qu'il fit venir de Normandie; *Conrard Herngarter*, Allemand, et *Angelo Catho*, Napolitain, qui avoit prédit aux ducs de Bourgogne et de Gueldres le malheur qui leur arriva; ce qui le mit en grand crédit auprès du roi et lui valut l'archevêché de Vienne, où cependant il n'a pu résider à cause des grandes traverses qu'il eut à essuyer de la part des Dauphinois: c'est à lui qu'on est redevable des mémoires de *Philippe de Comines*, puisqu'il les recueillit et les rédigea à la requête de l'auteur.

(1) Par exemple, il donnoit dix mille écus par mois à son médecin, maître *Jacques Cothier* ou *Coittier*, autre astrologue, dans l'espérance qu'il lui alongeroit la vie; mais, après la mort du roi, on lui fit rendre gorge: il ne se tira d'affaire qu'en faisant au roi Charles VIII un prêt gratuit de cinquante mille écus.

Nous ajouterons encore deux anecdotes sur le songe, qui regardent deux hommes très-célèbres. *Galilei* rêva que le dôme de Pise était en feu ; la même nuit ce dôme fut réellement brûlé.

Pétrarque rêva que Laure étoti morte ; Laure étoit morte la nuit de ce songe.

Nous citons ces deux anecdotes de mémoire n'ayant pas le temps de les chercher dans ce moment, mais nous avons lu l'une et l'autre ; celle de *Galilei*, si nous ne nous trompons pas, dans la préface d'un de ses ouvrages.

Par M. le baron de ZACH (1).

Nouvelle route de Bormio.

La *Gazette de Milan* publie la notice officielle que voici :

On a ouvert au public, au commencement du mois dernier, la nouvelle route militaire qui part de Bormio dans la Valteline, franchit la cronpe du Vraglio et du Stilfserjoch, et descend dans le Tyrol pour se réunir dans les plaines de Pradt avec la route d'Insbruck. C'est la grande route la plus élevée de l'Europe; car le sommet du Stilfserjoch, sur lequel elle passe, est à 2,800 mètres (8,400 pieds) au-dessus du niveau de la mer.

Dans ces régions désertes des Alpes, où la nature résiste à chaque pas aux efforts de l'art, le génie a développé avec autant de hardiesse que de succès les ressources de l'architecture. L'œil du voyageur, même le moins instruit, est

(1) Aux notices bibliographiques curieuses que ce morceau contient, nous devons ajouter celle-ci : Le traité de *Baxter*, intitulé *Enquiry into the natura of human soul* (Londres, 1737, 2ᵉ édition, volume 2, p. 1-255), contient un *Essai sur les phénomènes du rêve.*

Nous reviendrons sur les croyances des peuples relatifs aux songes.

(Note du rédacteur.)

vivement frappé de voir comment, par le moyen de ponts qu'on a construits et de chemins qu'on a tantôt pratiqués à travers les rochers, tantôt construits en pierres, on a bravé des précipices affreux et triomphé d'obstacles de tout genre qu'opposoient sur le même point, au passage d'une grande route, de hautes montagnes élevées perpendiculairement au-dessus de la vallée où d'énormes avalanches qui, en se détachant de leurs cimes, se seroient précipitées sur la route. Rien ne fait plus d'honneur à la prudence du gouvernement que d'avoir fait, par des chemins couverts solidement construits en pierres, garantir sur toute la ligne du danger des avalanches les endroits qui en étoient menacés. En outre, en faisant soutenir les voûtes de ces galeries par un mur d'appui tout le long de la montagne, on a ménagé un *écoulement à ces masses colossales de neige*, de manière à ce qu'elles *arrivent, sans causer aucun dommage*, au fond de la vallée où elles se brisent.

C'est dans le voisinage de l'endroit nommé *Langenwand* (longue muraille), que l'on voit tous les obstacles ci-dessus vaincus par une suite de galeries qui a plus de 800 mètres de longueur. Daus les hautes résolutions qui ont commandé l'entreprise de ces travaux hardis, on a pourvu avec humanité à la sûreté du voyageur, qui, perdant son chemin par l'effet de tourbillons de neige ou de violens coups de vent, courroit risque d'être enseveli dans la neige. Six grandes auberges, construites sur les points les plus élevés de la route, lui offrent à toute heure un asile où il peut trouver du secours et du soulagement par les soins de surveillans qu'a nommés le gouvernement.

Sur la route qui passe par le Stilfserberg, où la majesté de la nature se montre même sous des formes effrayantes, l'attention du voyageur se porte agréablement sur les sources de l'Adda qui se précipitent d'un rocher d'une

hauteur prodigieuse, et sur la fameuse cime d'Ortler, qui, couverte d'une neige éternelle, élève son sommet sourcilleux jusque dans les nuages. Son œil n'est pas moins charmé des belles et nombreuses cascades et des points de vue variés qu'il rencontre fréquemment, que du dessin bizarre des sommets de rochers et des immenses glaciers qui sont comme suspendus de la montagne de glace et de la cime de l'Ortler au-dessus des vallées. Si l'on remarque enfin que la pente, soit en montant, soit en descendant, est douce sur presque toute la route, et qu'on a déjà pratiqué une ligne non interrompue de garde-fous, on n'admirera pas moins la grandeur de l'ouvrage que la promptitude de l'exécution. Il n'a été commencé que dans l'été de 1821, et l'on ne doit pas oublier que, dans ces hautes régions, il n'y a qu'un petit nombre de mois où le sol et le climat permettent des travaux semblables.

Hauteur du Mont-Rosa.

Nous avons donné, dans un cahier précédent, un extrait de l'important ouvrage de M. le baron de Welden sur le Mont-Rosa. On y a pu voir que cette montagne, à laquelle les mesures de M. Zumstein avoient paru donner la supériorité en élévation sur le Mont-Blanc, ne doit pas conserver ce rang depuis les mesures trigonométriques de MM. Oriani, Carlini et de Welden. La moyenne de ces mesures fixe l'élévation du sommet de Mont-Rosa à 2,366 toises ou 4,611 mètres; ce qui le rend inférieur au Mont-Blanc de 187 mètres.

M. Coraboeuf, ingénieur-géographe, a présenté à la *Société de Géographie*, dont il est membre, un mémoire intitulé : *Mesure géométrique de la hauteur au-dessus de la mer de quelques sommités des Alpes.* Il y détermine la hauteur du Mont-Rosa à 4,636 mètres, ce qui ne fait que

25 mètres de plus que M. de Welden; différence insignifiante, qui peut provenir d'une légère variation dans la réfraction.

Le Mont-Blanc, selon M. de Coraboeuf, à 4,814 mètres d'élévation, ou 184 mètres de plus que le Mont-Rosa.

Cet accord entre des ingénieurs savans doit faire regarder la question comme résolue.

Le Vieillard des Hautes-Alpes.

« Nous arrivâmes enfin dans une partie plus habitable de la vallée. Un vieillard y étoit assis sur le gazon, et paroissoit plongé dans une profonde rêverie : sa tête, accablée de pensées, *étoit inclinée sur ses mains*. Le bruit de nos pas le réveilla; et, avec un regard égaré fixé sur le vide de l'air, il s'écria: « Regardez, voilà la place! regar»dez cette affreuse caverne; je la vois encore ensanglantée, »déchirée, expirante. » Ces paroles, qui me firent frémir, parurent le soulager assez pour qu'il pût nous raconter son malheur. Il avoit possédé une fille unique, âgée de dixhuit ans. « Un ours, enragé par la faim, se jeta sur elle au »moment où elle cueilloit des herbes au pied des rochers; »elle se défendit avec courage : ses cris me firent voler à »son secours; mais mon enfant avoit péri. Animé du déses»poir, je saisis mon bâton, j'attaque le monstre : la fureur »redouble mes forces; il expire à mes pieds; mais je n'ai »plus d'enfant! » En prononçant ces paroles, tout son corps frémissoit, ses yeux s'égaroient, et il fondit en larmes. » (Extrait d'*Alpine Sketches*.)

Effet d'une avalanche.

Il y a six ans, Walter retourna de Chaumons un des derniers jours d'octobre. Il étoit tombé une profonde neige, et ce fut avec une extrême difficulté qu'il grimpa sur le rocher d'où il étoit accoutumé à apercevoir sa cabane. Elle n'étoit plus visible; elle ne présentoit à ses yeux qu'un immense amas de neige: la maison, avec sa femme et son enfant, y étoit ensevelie. Il resta pétrifié à cette vue. Heureusement il eut la présence d'esprit de retourner promptement sur ses pas et de réunir un certain nombre de ses amis, qui, armés de bêches et de pieux, commencèrent à percer à travers cette horrible montagne de neige et de glace. Leur persévérante ardeur ne fut couronnée du succès que le troisième jour. Walter eut le premier le bonheur d'apercevoir la cheminée de sa maison; il trouva encore vivans sa femme et son enfant; un rocher avoit protégé l'habitation contre le choc de l'avalanche; une chèvre les avoit nourris de son lait. Qui sauroit peindre les transports de cette petite famille, lorsqu'elle se trouva, contre toute attente, réunie de nouveau! (*Alpine Sketches.*)

Cour de Bruxelles.

Il vient de paroître à Bruxelles un ouvrage intitulé: *Bruxelles, les palais de Lacken et Tervueren,* par un vieux Belge. Cet ouvrage, où l'instruction se déguise sous des formes agréables, ne présente pas une description complète de Bruxelles et de ses monumens; l'auteur ne s'est pas, je crois, proposé ce but; il n'a voulu que retracer des souvenirs: c'est une galerie destinée à reproduire les portraits de divers personnages célèbres; c'est un recueil d'anecdotes racontées presque toujours avec autant de gaîté

que de naturel. L'art d'amener des contrastes d'une manière piquante se fait surtout remarquer dans ce petit volume, qui se distingue aussi par le goût éclairé des beaux-arts et par les plus nobles sentimens. Le chapitre sur *Tervueren* est le plus remarquable : les bienfaits du prince Charles de Lorraine, si cher à la Belgique, y sont rappelés avec un charme infini.

En parlant du monarque qui gouverne la Belgique, l'auteur donne les détails suivans :

« L'accès du trône est ouvert à »tout le monde; chacun peut s'approcher du roi aux jours fixés ; il entend »tout, répond à tout. L'étranger étonné croiroit que l'ha»bitation du souverain est celle d'un simple particulier : »point d'appareil militaire; un simple poste de troupes »de la garnison à l'extérieur est la seule marque qui la »distingue. Le faste est banni de la cour; si elle se fait »remarquer, c'est par la simplicité vertueuse de ses »mœurs. »

Le lac mélancolique en Norvège.

Il est, dans les environs de Berghèn, un lac qui a reçu le surnom de *mélancolique*. Dans un bassin excessivement profond, entouré de rochers escarpés, ce lac étend ses eaux immobiles et tellement dérobées à la clarté du jour, qu'on y voit les étoiles en plein midi. Les oiseaux, stupéfaits à l'aspect de ce gouffre, n'osent le franchir. Le voyageur, après avoir péniblement grimpé les rochers qui l'entourent, éprouvent un attrait irrésistible et un désir de se précipiter dans ce *ciel renversé*. C'est le même sentiment qu'on éprouve en naviguant dans un petit bateau sur la mer tranquille, et dont on aperçoit le fond; on est à chaque moment tenté d'y descendre. Les Norvégiens attribuent ce

sentiment au pouvoir magique des nymphes ou *nixes* qui, selon eux, peuplent encore toutes les eaux de la romantique Scandinavie.

Usages de divers peuples lors de l'enterrement de leurs rois.

Les circonstances du moment donneront peut-être une sorte d'intérêt à ces détails, extraits des voyageurs et des historiens.

Les Égyptiens suspendoient tous les travaux l'espace de plus de deux mois : deux ou trois cents pleureurs, la tête couverte de boue, faisoient deux fois par jour des lamentations sur la place publique : on ne pouvoit, durant cet intervalle, ni manger de la viande, ni du pain de froment, ni boire du vin, ni se baigner, ni se parfumer, et enfin les plaisirs du mariage étoient interdits.

On portoit le corps du roi des Scythes dans chaque province, et les habitans se coupoient une partie de l'oreille; ils se blessoient au front, au nez et au bras, et ils se perçoient la main gauche d'une flèche.

Si un roi scythe étoit malade, on convoquoit les devins : ils disoient ordinairement qu'un tel grand avoit fait un faux serment en jurant par le trône royal : on saisissoit l'accusé, et on le décapitoit.

Les Scythes étrangloient cinquante jeunes officiers avec autant de chevaux qu'on éventroit et qu'on remplissoit de paille : on dressoit les chevaux sur leurs pieds, on plaçoit les cavaliers dessus, et on les rangeoit en cercle autour du cadavre du prince.

Quelques peuplades africaines, qui regardent le prince comme un dieu, se réjouissent de le voir monter au ciel. Il est défendu aux nègres du Congo de pleurer la mort du

roi ; on punit sévèrement quiconque répand des larmes, et on fait pendant huit jours des excès de boire et de manger.

D'autres nations jugent qu'il n'y a pas sur la terre un lieu digne des cendres de leurs rois. Les habitans du Pégu les portent au milieu de la mer. On place le cadavre, des bois odoriférans et plusieurs talapoins sur deux barques jointes ensemble, et on expose le tout à la merci des flots. Lorsqu'on est éloigné du rivage, les prêtres allument le bûcher, et ils tâchent d'échapper au naufrage. Il est assez curieux que le même usage se retrouve chez les anciens Scandinaves ; il étoit fondé chez eux sur un trait de leur histoire mystique.

Les nations de l'Océanie ont des coutumes ressemblantes à celles de la Chine. Les insulaires de Savou poussent très-loin *l'ostentation* de leur deuil pour leurs princes.

A peine le rajah est-il expiré, que les sujets s'assemblent et tuent presque tous les animaux qui tombent sous leurs mains ; et, suivant qu'il y a plus ou moins d'animaux, l'orgie dure plus ou moins de temps. Dès que les premiers accès de douleur sont passés, on est étonné que la nature continue sa marche, et que tout se passe dans l'île comme sous le règne du prince ; mais il faut maintenant jeûner, si cette mort arrive pendant la saison sèche où il n'y a point de végétaux ; et, quoique l'expérience les ait souvent contraints de subsister de sirop et d'eau, ils n'abandonnent pas leurs coutumes antiques.

L'empereur du Mexique portoit une chaussure de peau de chevreuil ; on attachoit des anneaux à ses doigts, des bracelets d'or à ses poignets : on couvroit ses lèvres de pierreries, et ses épaules de gros panaches, et on jetoit un chien dans le bûcher, afin d'annoncer l'arrivée du prince dans les lieux par où il devoit passer.

A la mort de l'empereur du Mexique, on plaçoit près de

lui un esclave revêtu de ses ornemens, on l'honoroit comme le souverain pendant quelques heures, on l'étouffoit ensuite, et on l'enterroit à côté du monarque avec une marque sur le visage. Le nouveau prince nommoit d'autres victimes, et plusieurs se dévouoient volontairement; mais on enivroit les unes et les autres pour qu'on n'eût rien à craindre de leur constance.

C'est surtout en [redacted] que l'usage d'immoler des hommes sur le tombeau des rois est conservé avec toutes ses horreurs.

L'île de Bissao est gouvernée par neuf chefs : dès que l'un d'entre eux meurt, on choisit trente de ses femmes et ses esclaves les plus fidèles, et on les étrangle.

Les Bissayas gardoient un silence profond plusieurs jours après la mort de leur roi; il étoit défendu, sous peine de la vie, de le troubler, on ne touchoit aucun instrument, et la navigation cessoit sur les rivières.

Les grands de la Côte-d'Or font présent d'un esclave au prince défunt; plusieurs lui donnent une de leurs femmes pour faire sa cuisine, et d'autres un de leurs enfans. Le jour de la sépulture, on envoie toutes ces victimes, sous quelque prétexte, dans un certain lieu, et des hommes cachés les tuent à coups de zagayes et de flèches. On expose les cadavres au palais; on les colore ensuite de sang; ils accompagnent le convoi, et on les enterre dans la même fosse. Quand les femmes du prince demandent à suivre leur maitre, on plante leurs têtes sur des pieux, autour de la fosse, comme le plus glorieux des ornemens funèbres.

A côté du caveau du prince de Congo, on en remplit un autre d'esclaves qu'on égorge, pour le servir dans l'autre monde, et pour y rendre témoignage de la conduite qu'il a tenue dans celui-ci.

Dès qu'un roi de Benin a poussé le dernier soupir, on ouvre, près du palais, une fosse large par le fond, mais dont la bouche est si étroite qu'on la ferme d'une pierre. On y jette d'abord le corps du prince, et ensuite une foule de domestiques, et on ferme le puits ; le lendemain on lève la pierre, et les grands officiers baissent la tête vers le trou, et demandent à ceux qu'on a précipités s'ils sont auprès du roi : au moindre cri, on referme le puits pour le rouvrir de nouveau, jusqu'à ce que les victimes soient mortes de douleur et de faim. Le successeur du prince traite ensuite tout le peuple; et, à la fin de l'orgie, les nègres ivres se tuent les uns les autres : ils coupent les têtes des cadavres, et ils les traînent à la fosse sépulcrale.

A la mort du roi de Juida, la loi condamne son favori, ou premier ministre, et quelques-unes de ses femmes, et l'on sacrifie au hasard plusieurs de ses sujets. Cet usage d'enterrer les ministres avec le roi qu'ils ont servi, est commun à beaucoup de peuples de la côte de Guinée.

Dès que la vieillesse du grand lama est un peu avancée, il assemble son conseil, et il déclare qu'il passera dans le corps d'un tel enfant nouvellement né. Cet enfant est élevé avec soin jusqu'à l'âge de six ou sept ans : alors on apporte des meubles du défunt qu'on mêle à ses propres meubles ; et s'il les distingue, c'est une preuve de la transmigration.

Quand le chef des Sifans est à l'agonie, on jonche sa cabane de fleurs et d'herbes odoriférantes; douze jeunes garçons et douze jeunes filles entrent, et chacun de ces couples travaille à la production d'un enfant, afin que l'âme du mourant trouve un autre corps.

III.

NOUVELLES.

Voyageurs anglois dans le Soudan.

Le *Glasgow-Courrier* contient une lettre intéressante du lieutenant Clapperton, au sujet de la mort du docteur Oudney, son compagnon de voyage, décédé sur la frontière occidentale de Bournou, dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale. Le docteur a recommandé en mourant ses journaux et ses papiers aux soins de M. Barrow de l'Amirauté, pour être revus par lui. La cause immédiate de sa mort nous fait connoître un trait nouveau et étonnant dans la géographie de l'intérieur de l'Afrique: au lieu de sables brûlans et d'un pays aride de chaleurs, nous apprenons que les voyageurs ont éprouvé un froid si intense, que l'eau contenue dans leurs outres s'est trouvée congelée en masse solide. L'endroit où cette circonstance a eu lieu est, si les précédens récits de ces voyageurs sont exacts, situé à peu près sous le douzième degré de latitude nord. Il est presque inutile de faire observer qu'un tel degré de froid ne peut être occasioné sous ce parallèle que par une très-grande élévation du pays, laquelle, en s'opposant au cour du Niger vers l'est et vers le Nil de l'Egypte, doit donner naissance à un nombre infini de courans volumineux qui doivent plutôt augmenter que diminuer la masse des eaux du Niger dans son cours à l'est et au sud; cette circonstance explique d'une manière satisfaisante l'abondance des eaux qui entrent dans l'Atlantique, dans les parages de Benin et de Biafra. Léon-l'Afri-

cain nous dit que le pays de Zegzeg, situé vers cette partie de l'Afrique, est excessivement froide; mais son récit a été traité de ridicule. Des voyageurs subséquens ont fait des rapports semblables ; mais on s'est moqué d'eux, et les bas marécages que l'on supposoit absorber le Niger ont continué d'être placés sous le 12° degré de latitude nord, dans un pays si élevé, qu'on y éprouve, au mois de décembre, un froid aussi intense que sous le 50° degré. Si l'on considère que la gelée est une chose tout-à-fait inconnue sur le sommet des montagnes bleues de la Jamaïque, sous le 18° degré de latitude nord, et à une élévation de 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, on pourra se former une idée de la grande élévation de la partie de l'Afrique, où est mort le docteur Oudney. Il faudroit probablement une élévation de plus de 14,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, pour que le froid pût arriver à un tel degré d'intensité sous le 12° parallèle nord. Le capitaine Laing s'est assuré que les sources du Niger ne sont pas à plus de 1,500 pieds au-dessus du niveau de l'Atlantique. On peut donc regarder le passage à l'est de ce fleuve pour se joindre au Nil comme physiquement impossible.

Voici l'extrait de la lettre du lieutenant Clapperton à M. le consul Warrington. Elle est datée de Lanole, le 2 fevrier 1824 :

« J'ai à rempir la tâche pénible de vous annoncer la mort de mon ami le docteur Walter Oudney. Partis de Kouka le 14 décembre 1823, nous sommes arrivés à petites journées à Bedukarfea, la plus occidentale des villes du royaume de Bornou. Pendant cette partie du voyage, le docteur recouvroit rapidement ses forces ; mais en quittant Bedukarfea et en entrant sur le territoire de Beder, nous éprou-

vâmes, dans la nuit du 26 et dans la matinée du 27, un froid si intense, que l'eau gela dans les plats et dans les outres, qui devinrent aussi durs que des pierres. Ici, le pauvre docteur gagna un gros rhume et devint plus foible de jour en jour. Il me dit alors, en quittant Kouka, qu'il espéroit que sa maladie lui permettroit de faire tout ce que son pays attendoit de lui ; mais que voyant bien que sa mort approchoit, il me prioit de remettre les papiers à lord Bathurst, et de lui dire qu'il désiroit que M. Barrow pût être chargé de les mettre en ordre, si S. S. le trouvoit bon.

« Le 2 janvier 1824, nous arrivâmes à la ville de *Katagum*, où nous restâmes jusqu'au 10, en partie pour voir si un repos de quelques jours pourroit rendre au docteur assez de forces pour continuer son voyage. En quittant Katagum, se trouvant trop foible pour monter à cheval, il monta sur un chameau. Nous fîmes dix milles ce jour-là, et nous nous arrêtâmes. Le lendemain, nous arrivâmes à une ville appelée *Murmur*, située à cinq milles plus loin.

Le 12 au matin, le docteur ordonna de faire charger les chameaux à la pointe du jour. Il prit ensuite une tasse de café, et je l'aidai à s'habiller. Lorsque les chameaux furent chargés, il sortit de sa tente, appuyé sur son domestique et sur moi. Je vis alors que la mort avoit étendu son bras sur lui, et qu'il n'avoit pas une heure à vivre. Je le priai de rentrer dans la tente, et de se coucher ; ce qu'il fit. Je m'assis à côté de lui, et il expira environ une demi-heure après.

« J'envoyai sur-le-champ au gouverneur de la ville, pour l'instruire de cet événement, et le prier de m'indiquer un endroit où je pusse enterrer mon ami, et aussi me procurer quelques individus pour laver le corps et creuser

la fosse. J'obtins tout cela très-promptement. Je fis faire un suaire avec quelques turbans que nous destinions à faire des présens; et comme nous voyagions comme Anglois, et serviteurs de S. M. Britannique, je regardai, comme un devoir indispensable de ma part, de lire sur la tombe le service des morts, conformément aux rites de l'église anglicane, ce à quoi, heureusement, on ne s'opposa pas. On me montra, au contraire, beaucoup de respect pour m'être conduit ainsi ». (*Moniteur.*)

Observations sur la réclamation de M. Van Wyk, à MM. les rédacteurs des Nouvelles Annales des Voyages.

M. Van Wyk, dans une lettre qu'il vous adresse, (*Nouvelles annales des voyages*, tome XXIII, pages 426-427) *rapporte à la pleine ignorance* de la langue hollandoise l'*injuste critique qu'a donnée* M. Claret-Fleurieu des découvertes de *Roggeween*, « parce qu'au lieu de suivre le véritable journal de ce véridique voyageur, il a commenté la « misérable rapsodie du sergent des troupes *Bahrens* qui, « à chaque page, prouve son ignorance de toute notion « nautique, etc. »

M. Van Wyk ne paroît pas avoir lu *l'examen des découvertes de Roggeween* par Fleurieu. S'il l'eût parcouru, il auroit vu 1° que, loin d'accorder une confiance aveugle et exclusive à la relation de *Bahrens*, notre savant hydrographe en relève l'insuffisance et les inexactitudes; et pour l'éclaircir, la compare avec les *extraits du manuscrit original de* Roggeween, donnés par l'auteur des *vies des gouverneurs généraux des établissemens des Hollandois aux Indes Orientales*, et aussi avec une *relation* publiée en hollandois, sans nom d'auteur, *à Dort*, en 1728, relation qu'il avoit lue, comme celle de Bahrens, *dans l'original*. S'il n'a pas accordé une grande confiance à la *relation* anonyme, c'est qu'en y trouvant des faits merveilleux et plus

qu'invraisemblables, il n'a pas dû croire que ce fût le *véritable journal du véridique voyageur*;

2° Que, loin de faire la *critique* des découvertes de Roggeween, Fleurieu se plaint de l'obscurité qu'ont répandue sur elles des relations défectueuses. Il s'applique à les éclaircir, à en établir la réalité et l'importance, à assurer les droits de l'amiral hollandois contre les prétentions de quelques navigateurs; et lorsqu'il ne partage pas les opinions de Roggeween, il motive [illegible] avis avec une modération et une décence que tous [illegible]vans doivent prendre pour modèle.

J'ai l'honneur d'être, etc.

EUSÈBE SALVERTE.

Paris, le 19 octobre 1824.

Un de nos collaborateurs nous avoit envoyé l'article *Forêts de France*, pour faire connoître l'intéressant ouvrage de M. Herbin de Halle qui s'y trouve annoncé. Nous venons d'apprendre que le tableau des forêts, par ordre des départemens, ne se trouve qu'éparpillé dans le *Mémorial forestier* de M. Herbin; c'est M. Bottin qui, dans l'utile et important recueil périodique intitulé *Bulletin universel des Sciences*, etc., publié par M. le baron de Férussac, s'est donné la peine de reunir ces données en forme de tableau.

La notice sur la *Carte historique du Japon*, appartenante à S. A. R. le duc de Saxe-Weymar (*voy.* Tom. XXIII, p. 291), forme une lettre « *d'une main auguste* » adressée à M. de Zach, et insérée, il y a déjà quelque temps, dans la Correspondance astronomique. Nous n'avons donc rien à démêler avec les orientalistes à ce sujet; leur sagacité diplomatique s'adressera à qui de droit.



RELATION

D'UNE EXPÉDITION A DONGOLA ET A SENNAAR,

Sous le commandement d'Ismael-Pacha, entreprise par ordre de Méhémed-Aly, pacha d'Égypte;

Par George-Bethune ENGLISH.

(Extraite de l'original anglois.)

(SUITE ET FIN.)

L'armée souffrit beaucoup; les soldats n'avoient pour se nourrir que du dourra non moulu; souvent il leur étoit difficile de convertir ce grain en farine pour en faire une pâte peu appétissante. M. English perdit, par la faute de son domestique, le chameau qui portoit ses provisions et ses ustensiles de cuisine; la tente hospitalière de M. Cailliaud l'empêcha de mourir de faim.

Le pays que l'on traversoit alors est la partie du royaume de Sennaar renfermée entre le Bahr-el-

Azrek, à l'est, et le Bahr-el-Abiad, à l'ouest. C'est une immense et fertile plaine couverte de nombreux villages; quelques-uns sont grands: celui de Ouahat-Medinet, par exemple, contient probablement près de 6,000 âmes. Dans la saison où on la parcouroit, cette contrée étoit absolument nue; on n'y voyoit pas un brin d'herbe: la récolte du dourra étoit déjà serrée; à une grande distance du Nil croissoient des acacias et des buissons. . .

Les maisons sont construites fort simplement: on fiche en terre une rangée circulaire de perches, au haut desquelles on en attache d'autres dont on réunit les extrémités; elles forment ainsi un toit conique que l'on couvre de chaume, dont on revêt aussi les côtés de la maison; ce qui suffit pour la préserver de la pluie. Les habitations des chefs sont construites un peu plus solidement: les murs sont en briques séchées au soleil; on les fait assez épais: le toit est en terrasse. L'air et la lumière ne pénètrent dans les chaumières que par la porte et par quatre petits trous percés dans les parois: il en résulte que l'intérieur de ces maisons est extrêmement chaud et que l'on y étouffe. Cette seule circonstance suffit pour expliquer la grande mortalité qui a lieu dans le Sennaar pendant la saison pluvieuse, lorsque des familles entières sont renfermées dans ces huttes: quiconque en sort a les pores assez ouverts pour

attraper un rhume ou une fièvre; car la température, à l'air libre, est bien plus basse que dans les maisons.

L'armée employa treize jours à parvenir à Sennaar. Six jours avant qu'elle y arrivât, le pacha reçut un ambassadeur du sultan: cet envoyé repartit le lendemain. Deux jours après, on vit avancer un grand nombre de cavaliers montés sur des chevaux et des dromadaires: c'étoient les principaux officiers du sultan de Sennaar qui venoient demander la paix. Ils furent traités avec beaucoup d'égards et de libéralité par le pacha, qui, durant cette journée, leur fournit de fréquentes occasions de se convaincre de l'immense supériorité de ses armes sur les leurs. Dans la soirée, on lança des fusées et des bombes d'artifices pour les amuser et pour leur faire connoître la force des projectiles. Leur étonnement, à la vue de ce spectacle, est difficile à peindre.

Le lendemain matin, l'armée continua sa marche: vers midi, les avant-postes annoncèrent l'arrivée du sultan de Sennaar; ce chef fut reçu avec les honneurs dus à son rang; le pacha lui donna une longue audience, puis le fit revêtir, ainsi que ses ambassadeurs, de riches habits à la turque; enfin, il lui offrit en don des chevaux dont les selles et les brides étoient enrichies d'ornemens en or.

L'armée croyoit trouver à Sennaar, où elle ar-

riva le lendemain, un terme au moins momentané à ses fatigues et à ses privations: Hélas! cette ville, naguère florissante, ne présentoit que des tas de ruines : les maisons habitables étoient la plupart abandonnées. « Lorsque les tentes eurent été dressées, dit M. English, je parcourus Sennaar : je rencontrois fréquemment des fragmens de briques cuites, parmi lesquelles il y avoit beaucoup de débris de porcelaine et quelquefois de marbre. Les principaux édifices sont une mosquée et un grand palais qui lui est contigu, tous deux en briques. La mosquée est en bon état; ses fenêtres sont garnies de grilles en bronze travaillées avec délicatesse et avec goût. L'intérieur étoit déparé par des figures informes d'animaux barbouillées avec du charbon. Cette profanation avoit été commise par les païens qui habitent les montagnes à treize jours de marche au sud de Sennaar. Ils s'étoient emparés de la ville à une époque peu reculée. »

Le palais est grand; tout y est ruiné, à l'exception du bâtiment central qui est à six étages; quand on monte sur le toit, on voit très-bien la ville, ses environs et le fleuve. Le voyageur jugea que la circonférence de Sennaar étoit à peu près de trois milles : des ruines couvroient la plus grande partie de cet espace; il ne restoit plus que 400 maisons, dont un tiers consistoit en cabanes rondes et couvertes en chaume comme celles des

villages. La plus grande de celles qui sont en briques séchées au soleil est habitée par le sultan ; elle consiste en un vaste enclos renfermant plusieurs rangées de bâtimens bien construits avec des toits en terrasse ; l'intérieur est revêtu d'argile fine. Ce qui surprit le plus le voyageur fut le travail des portes des anciennes maisons ; elles sont en planches rabotées et jointes avec soin, souvent ornées de sculptures, garnies et renforcées de grands clous à tête : les habitans actuels n'en sauroient faire autant. Ces maisons sont rarement élevées au-dessus du rez-de-chaussée : le toit plat est enduit d'argile fine et bien battue étendue sur des nattes posées sur des solives.

Sennaar occupe un espace de forme oblongue sur la rive gauche du Bahr-el-Azrek, dont les bords sont ici d'une argile dure. C'étoit l'époque de la crue de cette rivière ; elle avoit environ un demi-mille de largeur : on la suivoit des yeux jusqu'à perte de vue, décrivant de nombreuses sinuosités à travers des plaines sablonneuses qu'elle devoit bientôt couvrir de ses eaux.

Les environs de Sennaar renferment de nombreux villages bien peuplés : on n'aperçoit qu'une seule montagne raboteuse à peu près à 15 milles à l'ouest de la ville. Au-dessous est une jolie petite île dont les habitans cultivent des plantes potagères qu'ils vont vendre à Sennaar : sur le bord

opposé de la rivière, des terrains verdoyans sont employés au même objet. Au-delà, le pays est généralement couvert d'arbres et de buissons, parmi lesquels on voit souvent pâturer des éléphans.

Sennaar a trois marchés : à l'arrivée de l'armée, ils étoient déserts. Le pacha ayant donné l'assurance formelle que toutes les marchandises vendues seroient payées exactement, les boutiques ne tardèrent pas à se garnir ; on y voyoit du fourrage pour les chameaux et les autres bestiaux, du poisson frais, beaucoup de méholaki, sorte de plante, des citrons, quelques melons, des concombres, du barmi sec, plante commune en Égypte ; des haricots, du dourra, du tabac du pays, de la gomme qui abonde dans le Sennaar, et que les habitans emploient dans leur cuisine ; des drogueries et des épiceries apportées de Djedda, parmi lesquelles on remarquoit du gingembre, du poivre et du girofle ; enfin de grandes quantités d'herbes odoriférantes qui se trouvent dans le Sennaar, et avec lesquelles les habitans assaisonnent leurs mets. Les vivandiers de l'armée apportoient au marché du tabac, du café, du riz, toutes sortes de vêtemens, des pierres à fusil et diverses choses, pour lesquelles ils demandoient un prix quatre fois plus élevé qu'au Caire. Les Turcs établirent des cafés dans quel-

ques coins du marché, et les Grecs qui accompagnoient l'armée des boutiques de traiteur : ces lieux devinrent le rendez-vous des gens qui vouloient acheter quelque chose pour manger ou entendre les nouvelles du jour. C'étoit sur ces places que l'on décapitoit et que l'on empaloit. Les femmes du pays, qui contemploient de loin ce triste spectacle, s'écrioient que c'étoit un scandale de faire mourir les gens d'une manière si indécente, et protestoient qu'elle ne convenoit que pour des chrétiens, gens qu'elles abhorrent, probablement parce qu'elles n'en ont jamais vu.

Le lendemain de l'arrivée de l'armée, les conditions de la paix entre le pacha et le sultan de Sennaar furent conclues et signées : ce dernier se reconnut sujet et feudataire du grand-seigneur, et promit d'obéir aux ordres du pacha d'Égypte.

On ne tarda pas à éprouver de violens coups de vent accompagnés de tonnerre, d'éclairs et de torrens de pluie qui incommodèrent beaucoup le camp : c'est pourquoi le pacha résolut de caserner ses troupes dans la ville et d'y séjourner pendant la saison pluvieuse : les soldats furent répartis dans Sennaar et dans les villages de l'autre côté de la rivière.

Les chefs subalternes du Sennaar n'avoient pas tous partagé la façon de penser du sultan. Le

pacha leur avoit expédié des lettres circulaires pour leur notifier la soumission de ce dernier, et les sommer de venir lui rendre leurs hommages. Le chef des montagnards au sud et au sud-ouest de la capitale refusa de recevoir la lettre. Plusieurs chefs des cantons de l'est appelèrent le sultan un lâche et un traître, qui avoit rendu son pays à un étranger : quelques-uns prirent les armes. Le pacha, ne voulant pas leur donner le temps de grossir leur parti, envoya des troupes et de l'artillerie contre eux.

La santé de M. English ne lui permit pas de prendre part à ces expéditions; elle le força même de demander au pacha la permission de retourner au Caire. « Je lui représentai, dit-il, que les opérations les plus difficiles de la campagne étoient heureusement terminées, et que par conséquent mes services n'étoieut plus nécessaires; que des attaques répétées de maladie m'avoient extrêmement affoibli, et qu'un séjour de quatre mois à Sennaar pendant la saison pluvieuse m'acheveroit. J'ajoutai que ma présence, durant ce temps, ne lui seroit nullement utile, et je lui promis qne si, ce mauvais temps passé, il jugeoit à propos de me rappeler à son camp, j'obéirois volontiers à ses ordres. Le pacha hésita, et, pendant quelques jours, évita de me donner une réponse positive; mais quelques personnes lui ayant re-

montré que les raisons que j'avois alléguées étoient fondées, il me dit qu'au retour de l'expédition envoyée dans le pays haut, il dépêcheroit un courrier au Caire, et que j'accompagnerois cet émissaire.

Le 7 de la lune de schewal, le Divan effendi, qui avoit marché contre les insurgés de l'est, revint à Sennaar, amenant avec lui trois chefs et trois cent cinquante hommes de leurs partisans prisonniers : ces malheureux n'avoient pu résister au feu de la mousqueterie. Deux des chefs furent empalés sur la place publique de Sennaar. Ils subirent ce supplice affreux avec une fermeté admirable : l'un d'eux répéta jusqu'au dernier soupir la profession de foi musulmane ; l'autre défia, insulta et maudit ses bourreaux, les appelant voleurs et assassins ; lorsque la foiblesse lui eut ôté l'usage de la parole, il manifesta ses sentimens en crachant sur les gens qui l'entouroient. Le troisième chef fut retenu en prison pour être envoyé au Caire. M. English fut révolté de cet acte de rigueur de la part du pacha, et il en conçut d'autant plus de surprise, que, dans le pays inférieur, Ismaël avoit précédemment donné des preuves d'humanité auxquelles il devoit la prompte soumission de cette contrée. On excusa ces exécutions dans l'armée, en disant qu'elles inspireroient une terreur qui réprimeroit

toutes les tentatives d'insurrection, et préviendroit ainsi l'effusion du sang humain. On sut, d'ailleurs, que ces cruautés avoient eu lieu à la recommandation du sultan de Sennaar.

Ce prince, nommé Bâdy, étoit alors âgé de vingt-six ans environ. Il étoit noir, ayant pour mère une négresse. Détenu pendant dix-huit ans dans une prison étroite par son prédécesseur, il en avoit été tiré par le parti qui massacra ce dernier. Il avoit ainsi été placé sur le trône peu de temps avant l'arrivée de l'armée d'Ismaël-Pacha. Les disputes pour le pouvoir suprême avoient, pendant dix-huit ans, rempli le pays de troubles et de carnage.

Durant son séjour à Sennaar, M. English questionna les habitans du pays, et les marchands venus avec les caravanes, sur le Bahr-el-Abiad, et le Bahr-el-Azrek : on lui dit que l'Adit, les Sennaariens désignoient par ce nom la dernière de ces rivières, prend sa source dans le Ghebel el Gomara (la chaîne des monts de la Lune), à soixante journées de marche de chameau au sud de Sennaar : il reçoit, à diverses distances au-dessus de cette ville, plusieurs rivières venant de l'Abyssinie et des montagnes au sud de Sennaar. Ces gens ajoutoient que le cours du Bahr-el-Abiad étoit presque parallèle avec celui de l'Adit, et que sa source étoit dans les mêmes montagnes

que celle de cette rivière, mais bien plus éloignée. Le Bahr-el-Abiad, disoient-ils encore, paroît très-considérable à l'endroit où l'armée du pacha l'a traversé, parce qu'il est augmenté par la réunion de trois autres rivières, l'une de sud-ouest, et les deux autres de l'est, sortant des montagnes au sud de Sennaar. M. English leur demanda si le Bahr-el-Abiad étoit exempt de *schellals*, ou rapides: ils répondirent que, dans un endroit appelé Soullouk, à peu près à quinze jours de marche, au-dessus de son confluent avec l'Adit, il y avoit un schellal que, suivant leur opinion, les bateaux ne pouvoient franchir; mais ils s'étoient imaginés aussi que nos canots ne parviendroient jamais à passer la troisième cataracte. » Enfin, dit M. English, je les interrogeai pour savoir si, en remontant le long des Bahr-el-Abiad et de la rivière qu'il reçoit de l'ouest, il ne seroit pas possible d'arriver à une ville nommée Tombut, ou Tombouctou? Ils me dirent qu'ils n'avoient jamais entendu parler de cette ville; n'étant pas allés dans l'est, au-delà du Kordofan et du Darfour.

« Ce fut tout ce que je pus apprendre: mais je suis disposé à croire que le bras principal du Bahr-el-Abiad ne peut avoir sa source sur la même latitude que l'Adit, parce que, cette année du moins, il a commencé à monter vingt

jours plus tôt que l'Adit, et que la différence de couleur de ses eaux prouve qu'il traverse un pays dont le terrain ne ressemble pas à celui des cantons que parcourt l'Adit.

« Je suis de plus enclin à penser que la source du bras principal de l'Adit, ou Nil de Bruce, est non pas en Abyssinie, mais dans les montagnes où la placent les Sennaariens; en effet, en regardant le volume d'eau qui coule devant Sennaar, même en ce moment, où la rivière n'a pas atteint les deux tiers de la grosseur ordinaire qu'elle acquiert durant la saison pluvieuse, je ne puis croire que la source d'une rivière si considérable ne soit éloignée que d'environ 300 milles de Sennaar.

« Le pays compris entre l'Adit et le Bahr-el-Abiad se nomme el Gezira, c'est-à-dire l'Ile, parce que dans la saison pluvieuse il est élevé au-dessus des eaux, et par conséquent à sec. Il n'est pas excessivement chaud, le niveau des contrées que le Nil arrose depuis l'Égypte jusqu'ici étant toujours en montant, le Sennaar se trouve à plusieurs centaines de pieds au-dessus de l'Égypte; cette élévation est démontrée par la rapidité avec laquelle le Nil descend vers ce pays. Le vent de l'est et du sud sont très-frais dans le Sennaar, parce qu'ils viennent soit des montagnes d'Abyssinie, soit du Ghebel el Gomara. J'étais dans le

Sennaar, au milieu de l'été, et dans aucun moment je n'ai trouvé la chaleur insupportable en plein air.

« Les reptiles sont très-communs ; les maisons sont remplies de lézards. Je fus surpris de la forme singulière d'un serpent que je n'avois jamais vu auparavant; il avoit à peu près deux pieds de long, et n'étoit pas plus gros que le pouce : il avoit le dos rayé, le ventre jaune et la tête plate ; enfin quatre petites pattes qui sembloient ne lui être pas d'un grand usage, car il se remuoit comme les autres serpens, en rampant avec beaucoup de vivacité sur le ventre. On m'a dit, depuis mon retour, que cet animal étoit fréquemment représenté sur les anciens monumens de l'Égypte.

« Je n'ai pas fait un séjour assez long dans le Sennaar pour décrire le caractère de ses habitans; toutefois je puis dire que ceux de la capitale sont une race détestable. Ils sont avares, avides, perfides, sales et cruels. Les hommes sont généralement de couleur jaune, grands et bien faits ; les femmes sont les plus laides que j'aie jamais vues, ce qui vient probablement de ce qu'elles sont obligées de se livrer aux travaux les plus pénibles.

« Les Sennaariens mangent sans scrupule des chats, des rats et des souris ; ceux qui sont assez riches pour acheter un sanglier l'engraissent pour

en faire un régal. On m'avoit dit, dans le pays inférieur, que les Sennaariens se nourrissoient de chair de pourceau : je ne pouvois le croire d'un peuple qui se prétendoit mahométan ; je reconnus ensuite que l'on ne m'avoit pas trompé. L'espèce de sangliers que l'on trouve dans le Sennaar est noire et petite, on les prend dans les montagnes boisées qui confinent avec l'Abyssinie. Il y avoit chez le sultan de Sennaar une douzaine de ces animaux que l'on engraissoit pour sa table.

« Les enfans des Sennaariens et de tous les peuples du Nil supérieur vont nus jusqu'à l'âge de puberté. Les filles non mariées se distinguent à une sorte de tablier en cuir, composé de lanières, qui pendent d'une ceinture attachée autour de la taille ; elles n'ont pas d'autre vêtement. Les femmes mariées sont enveloppées d'une longue pièce de grosse toile de coton ; quand elles travaillent, elles la roulent autour de la ceinture.

« Ces peuples font de la poterie et des têtes de pipes en terre, des paniers si bien tressés qu'ils tiennent l'eau ; de la toile de coton, des couteaux, des houes, des charrues, des roues pour arroser leurs champs, de la sellerie très-bien travaillée ; des étriers à l'européenne, en argent pour les chefs ; de grands éperons en fer, des mors avec de petites chaînes pour les rênes, afin

qu'elles soient à l'abri du tranchant des armes ennemies ; de longs sabres à deux tranchans, dont la garde est fréquemment en argent, des pointes en fer pour les lances, des boucliers en peau d'éléphant ; les femmes fabriquent de très-jolies nattes en paille.

On observe une grande ressemblance dans les usages des divers peuples qui habitent les bords du Nil, depuis Assouan jusqu'à Sennaar ; Cheikh Ibrahim (Burckhardt) les a décrits avec soin dans la relation de son voyage. Ces peuples diffèrent par la couleur et le caractère. Les Soccoutins et les Barberins sont en général moins noirs que les Dongolans et les Chaghéias ; ils sont francs et affables. Les Dongolans sont sales, paresseux, féroces ; les Chaghéias en diffèrent en ce qu'ils sont actifs, laborieux, et enclins au brigandage : c'est le peuple le plus instruit du Nil supérieur ; chaque gros village a une école où l'on enseigne aux jeunes gens à lire et à écrire l'arabe, ainsi que les principes de la religion musulmane et de la jurisprudence. On est surpris de trouver, chez des hommes à demi-barbares, des idées nettes de la Divinité.

Les habitans du pays voisin de la troisième cataracte sont peu industrieux, mais honnêtes et obligeans ; les Barberins sont les plus civilisés de tous les peuples du Nil supérieur. Les habitans des territoires de Schendy et d'Halfya sont

grossiers, querelleurs, rusés et féroces; au contraire les Sennaariens qui habitent les villages sont des hommes recommandables, en comparaison de ceux de la capitale; ils se distinguent par leur courage et leur probité : ces qualités leur donnent beaucoup d'estime d'eux-mêmes. Les chefs qui venoient pour rendre leurs devoirs au pacha, s'asseyoient sans façon devant lui, après l'avoir salué, et conversoient avec lui sans le moindre embarras, comme cela leur arrive avec leurs malek, avec lesquels ils sont très familiers. Souvent ils adressoient au pacha, avec l'air de la p us grande simplicité, des questions assez embarrassantes : « O grand cheikh, ou ô grand Malek, lui disoient-ils, qu'avons-nous fait à toi ou à ton pays pour que tu sois venu de si loin pour nous combattre? Manques-tu de subsistances dans ton pays pour venir en chercher dans le nôtre?

Le 14 de la lune de schewal, l'officier envoyé contre les montagnards au sud de Sennaar, revint avec deux mille prisonniers, consistant principalement en femmes et enfans. Il avoit d'abord traversé sans opposition, pendant dix jours, un pays bien peuplé, puis étoit arrivé aux montagnes de Bokki, habitées par des païens partisans du chef qui avoit rejeté la lettre du pacha. Ces gens étoient postés sur des coteaux d'un accès difficile : la position fut emportée : après avoir com-

battu en désespérés, ces malheureux reconnurent que leurs lances et leurs sabres, malgré le courage et l'adresse avec lesquels ils les manioient, ne pouvoient résister aux armes à feu. Ils se retirèrent sur une autre montagne, derrière celle qu'ils étoient forcés de quitter; le canon et la mousqueterie les en délogèrent : en fuyant vers une troisième hauteur, ils furent en partie cernés par la cavalerie du pacha; quinze cents furent passés au fil de l'épée. Ceux qui parvinrent à s'échapper gagnèrent une montagne escarpée et raboteuse où la cavalerie ne pouvoit les atteindre. L'officier du pacha, jugeant leur avoir suffisamment prouvé que toute résistance de leur part étoit inutile, et voyant que ses troupes avoient beaucoup souffert de la continuité des pluies, fit prisonniers tous les habitans qui se trouvoient encore dans les villages, et retourna vers Sennaar. Il fut obligé de traverser à gué plusieurs torrens devenus très-profonds : ses troupes arrivèrent rendues de fatigue.

Les Bokkiens sont grands, robustes, et bien faits : ils adorent le soleil, et regardent comme un péché l'action de fixer les yeux vers cet astre. Les prisonniers amenés par l'armée du pacha étoient vêtus comme les sauvages d'Amérique, couverts de verroterie, de bracelets et de toutes sortes d'ornemens faits en cailloux, en os et en ivoire. Ces hommes sont presque noirs : ils ont

des manières simples et prévenantes. Leurs armes sont des casques en fer très-bien façonnés, des cottes de maille en cuir revêtues de plaques de fer, de longues lances et de petites massues. Les soldats qui avoient eu à faire à eux les représentoient comme des ennemis terribles dans le combat singulier : ces montagnards n'avoient pas encore vu des armes à feu ; ils en soutinrent les coups avec une grande intrépidité. Un fusil, disoient-ils, est l'arme d'un lâche qui se tient assez éloigné de son ennemi pour être en sûreté, et le tue par un coup invisible.

Les monts Bokki confinent au royaume de Fezoueli, situé à peu près à vingt journées de marche au sud de Sennaar. On suppose que les montagnes du Fezoueli contiennent de l'or ; dans la saison pluvieuse, on trouve fréquemment des morceaux de ce métal dans les torrens qui les traversent. Les prisonnières bokkiennes avoient beaucoup de bracelets et d'anneaux d'or dont les soldats du pacha se hâtèrent de les débarrasser.

« Le 17 de la lune de schewal, ajoute M. English, le courrier portant au Caire les nouvelles de cette expédition, s'embarqua dans un canja ; conformément à la promesse du pacha, je l'accompagnai. En cinq jours et cinq nuits, nous atteignîmes le village de Nousreddin. Rien de moins agréable que la vue du pays ainsi parcouru en bateau ; car les villages étant éloignés des bords du

Nil, on croit voyager dans une contrée inhabitée. Nous vîmes beaucoup d'hippopotames : pendant la nuit, ils levoient la tête hors de l'eau à peu de distance du canja; on fit quelquefois feu sur eux, sans être sûr de les avoir blessés.

» Le Nil, au-dessous du confluent des deux rivières qui le forment, présente un spectacle réellement magnifique. L'Adit se réunit au Bahr-el-Abiad en formant presque un angle droit; le volume d'eau de ce dernier est si considérable, que celles de l'Adit ne se confondent avec les siennes qu'à plusieurs milles au-dessous du point de jonction. Les eaux de l'Adit sont presque noires dans le temps de la crue; celles du Bahr-el-Abiad, au contraire, sont blanches; de sorte qu'à quelques milles au-dessous de leur confluent, la partie droite ou orientale du fleuve est noire, et la gauche ou occidentale est blanche. La couleur blanche du Bahr-el-Abiad est due à une argile blanche très-fine dont ses eaux sont imprégnées.

» Le lit du Bahr-el-Abiad, à son confluent même avec l'Adit, est presque entièrement barré par une île et un banc de rochers : cette barrière modère la force de son courant, qui autrement pourroit arrêter en grande partie celui de l'Adit, quoique celui-ci soit très-rapide.

» Entre Halfya et Schendi, le Nil se rétrécit et traverse un profond et sombre défilé formé par de

hautes montagnes rocailleuses dans un espace d'une quinzaine de milles : quand on en est sorti, le fleuve reprend sa largeur majestueuse : et coule au milieu d'une immense plaine d'herbages qui n'est bornée que par l'horizon : son lit étoit presque plein. A peu près à trente milles au-dessus de Nousreddin, on passa devant l'embouchure du Bahr-el-Isvoud, la dernière rivière que le Nil reçoive ; elle le joint à droite : on évalue sa largeur, en cet endroit, à deux tiers de mille. Au-dessous de son confluent avec cette rivière, le Nil a dans cette saison plus de deux milles d'étendue d'un bord à l'autre. Durant les deux premiers jours de notre voyage, nons eûmes de violens coups de vent et des pluies très-fortes ; mais, après avoir passé le territoire de Sennaar, nous vîmes constamment le ciel presque sans nuage.

» A notre arrivée à Nousreddin, il ne s'y trouva que trois dromadaires ; ils furent pris par le courrier et ses deux guides : je fus donc obligé de rester cinq jours en ce lieu, en attendant une caravane qui allât en Egypte.

» Le 28 de la lune de schewal, je partis de Nousreddin avec une caravane qui venoit de Sennaar ; elle étoit conduite par un soldat attaché au cadileskier de l'armée d'Ismaël-Pacha : il conduisoit en Égypte vingt-deux dromadaires et chameaux, des esclaves appartenant à son maître, et quatre beaux chevaux du pacha.

» Après trois heures de marche, on fit halte à Scheraffey, village sur le confin du désert, et l'on s'y pourvut de dourra pour les chevaux et les chameaux. Le conducteur de la caravane n'ayant pu s'y procurer tout ce dont il avoit besoin, on marcha le lendemain vers Hassah, situé à une heure de marche plus loin. La route longea ensuite la lisière du désert : on passa devant une suite de villages bien bâtis et bien peuplés, éloignés d'environ un mille du fleuve : le conducteur de la caravane faisoit faire des haltes fréquentes dans les villages, afin de s'approvisionner de vivres pour le passage du désert.

» Le premier jour de la lune de zilkadé, on voyoit déjà les terrains propres à la culture devenir plus rares; les sables et les rochers s'étendoient fréquemment jusqu'au bord du fleuve; on ne découvroit de la verdure que sur ses rives: son lit étoit souvent obstrué par des rapides: les îles nombreuses qu'il renfermoit étoient grandes, fertiles et bien peuplées; elles sont dans le canton d'El-Raboutat. L'on se reposoit quelquefois à l'ombre des dattiers.

» Le 7, à deux heures avant le coucher du soleil, on se mit en marche; et, après avoir longé le bord du Nil pendant une heure, on atteignit à un point où il tourne brusquement au sud-ouest. Le guide avertit ses compagnons de remplir leurs outres avec l'eau du fleuve, parce qu'ils alloient

s'enfoncer dans le désert pour abréger leur route, en évitant le coude immense que forme le Nil.

» On voyagea dans une vaste plaine de sable et de gravier, parsemée de quelques montagnes de granite noir : on n'y entendoit d'autre bruit que celui du vent ; de temps en temps on trouvoit des espaces sablonneux couverts de quelques buissons épineux qui fournissoient de la nourriture aux chameaux et un chétif abri aux hommes contre les rayons du soleil ; car on s'arrêtoit vers midi. On traversa des défilés qui serpentoient entre des montagnes.

» On remplit les outres au puits d'Apsisch ; il est au fond d'un passage oblique qui mène dans une des montagnes : les pluies qui tombent vers le temps du solstice d'été le remplissent ; l'eau n'y étoit pas très-abondante : c'est pourquoi le guide, qui étoit un Ababdé, ne permit pas d'y abreuver les chameaux, disant qu'ils boiroient tout ce qui s'y trouvoit, et que les voyageurs qui viendroient après la caravane courroient risque de périr de soif.

» On ne donna de l'eau aux chameaux qu'au puits de Morat ; il est dans une vallée entre deux hautes chaînes de montagnes ; elle est un peu amère, comme son nom l'indique : les hommes n'en boivent que lorsque leurs outres sont vides ; elle sert pour les chameaux et pour les habitans des villages d'Abou-Hammak et de Doliap, situés

dans le voisinage. Ces pauvres gens vivent contens, quoiqu'ils n'aient guère pour subsister que le lait de leurs chameaux; mais ils sont indépendans et éloignés, par leur position, de la tyrannie et de l'oppression qui pèsent sur la plupart des peuples de l'Orient.

»Les rochers granitiques près des puits offrent des hiéroglyphes sculptés grossièrement et représentant des bœufs, des chevaux et des chameaux. Le guide dit à ses compagnons que les montagnes du désert sont souvent couvertes de figures semblables. « J'étois couché sous un de ces rochers, dit M. English, épuisé de faim et de fatigue, et presque aveuglé par une ophtalmie, quand un vieux Bédouin des villages voisins s'approcha de moi en me présentant une jatte pleine de lait; je la bus avec avidité; il me rendit mes forces; il avoit la couleur, la consistance et le goût de la meilleure crême. J'ai eu beaucoup de raisons de croire que les Bédouins sont honnêtes, généreux, hospitaliers. »

»Le puits suivant est à El-Medina, où il y a un village arabe : les habitans gagnent quelque chose en vendant des chèvres aux caravanes et leur fournissant de l'eau, dont ils ont plusieurs citernes que les pluies remplissent. Le doum, grand arbre, est commun dans plusieurs parties de ces déserts : les singes y perchent en grand

nombre ; ils se nourrissent de son fruit, qui est extrêmement dur.

» En continuant à traverser le désert, on parvint à des vallées profondes et tortueuses bordées de montagnes calcaires : cette roche indiquoit le voisinage du fleuve : plusieurs chameaux succombèrent à la fatigue. Durant la dernière nuit, on rencontra une caravane venant d'Assouan ; on s'empressa autour des hommes qui la composoient pour en obtenir des dattes et de la farine; mais ils n'avoient rien à céder.

» On marcha toute la nuit sans s'arrêter, parce que les outres commençoient à se vider par l'effet de la sécheresse de l'air et de la chaleur du soleil, qui causoient une grande évaporation : les hommes qui n'avoient pas de montures souffrirent extrêmement. Avant que l'on entrât dans le désert, plusieurs domestiques qui avoient quitté l'armée pour retourner en Égypte s'étoient joints à la caravane : ces gens n'avoient pas beaucoup à manger et encore moins à boire ; allant constamment à pied, ils étoient rendus de fatigue, de faim et de soif. De temps en temps on en voyoit qui, de désespoir, se jetoient sur le sable. Les assurances répétées que l'on s'approchoit du Nil devenoient de moment en moment moins efficaces pour les engager à se relever et à marcher : le conducteur de la caravane finit par avoir re-

cours au fouet pour les y forcer. Ces malheureux prioient qu'on leur donnât de l'eau à l'instant, mais on n'en avoit pas assez pour satisfaire à leurs sollicitations; car on craignoit à chaque instant que les chameaux ne s'abattissent, accident qui auroit rendu chaque goutte d'eau, pour ceux qui en avoient, aussi précieuse que leur vie.

« Parmi ces fugitifs, dit M. English, il y avoit un jeune homme qui, d'une voix touchante, me demanda de l'eau : deux fois je partageai avec lui la jatte que je buvois ; la dernière fois, il baisa ma sandale en versant un torrent de larmes, et me disant que j'étois le seul voyageur de la caravane qui lui eût *témoigné de la pitié*. Je l'exhortai à avoir bon courage, puisque, le lendemain matin, grâce à la bonté de Dieu, nous arriverions sur les bords du Nil.

« Ce jeune homme disparut pendant cette dernière nuit si fatigante; sans doute, par un mouvement de désespoir, il s'étoit jeté à terre; malheureusement on s'aperçut trop tard de son absence. Deux heures avant le jour on parvint à l'entrée d'une ravine profonde, bordée de collines rocailleuses; elle étoit extrêmement tortueuse, les fragmens de rochers qui en couvroient le fond sembloient y avoir été entraînés du sommet des hauteurs par de violens courans d'eau. Ce phénomène me surprit, parce que l'ouverture de ce défilé se trouvant du côté de la plaine, il étoit

évident que les courans qui avoient produit le déplacement de ces pierres, n'avoient pu venir de ce côté. A l'extrémité opposée de la gorge qui se terminoit très-près du fleuve, la cause de ce qui m'avoit frappé devint évidente; un ancien canal, aujourd'hui presque entièrement comblé, conduit du fleuve dans cette ravine; la force du courant, dans la saison de l'inondation, a détaché et déplacé les fragmens des montagnes qui bordent la gorge.

« Le 18 de zilkadé, à peu près à dix heures du matin, nous sortîmes du défilé, et bientôt nous atteignîmes les bords du fleuve qui donne la vie à toute la partie nord-est de l'Afrique. Ce fut avec le sentiment de la plus profonde reconnoissance pour le souverain maître de l'univers, que je m'assis sur les rives du Nil, à l'ombre d'un dattier, pour laver et rafraîchir avec ses eaux mes yeux gonflés et enflammés par la fatigue, la réverbération du soleil et le défaut de sommeil.

« Aussitôt après notre arrivée au petit village de Sebou, un aga venu avec la caravane et moi, nous unîmes nos sollicitations pour engager quelque habitant à aller à la recherche du jeune homme qui nous manquoit. Je dis à ces villageois qu'un homme monté sur un dromadaire pouvoit parvenir aisément, en deux heures, à l'endroit où cet infortuné avoit disparu, et lui sauver la vie; j'invoquai, pour les exciter, leur humanité,

le sentiment de leur devoir envers Dieu et envers leur prochain : les voyant sourds à mes supplications, je leur proposai de l'argent, l'aga leur offrit son fusil; tout fut inutile. Nous leur dîmes que les chrétiens, dans un cas semblable, enverroient non pas un homme, mais quarante, si c'étoit nécessaire, pour arracher un de leurs semblables à l'affreux tourment de mourir de faim dans le désert; nous leur prédîmes que le ciel leur demanderoit compte de la vie de ce jeune homme, s'ils négligeoient de le sauver. Enfin le cheikh nous promit d'expédier un dromadaire le lendemain matin; parole qu'il ne nous donna que pour appaiser nos reproches, car il ne la tint pas.

« J'appris ensuite que ces villageois avoient refusé de se rendre à nos supplications, parce qu'ils croyoient que ce jeune homme étoit déjà mort; ils supposoient qu'ils perdroient la récompense promise. Burkhardt parle des habitans de Sebou, comme infâmes parmi leurs voisins, pour leur manque d'hospitalité.

« Le lendemain de mon arrivée je trempai mes pieds et mes sandales dans le Nil, et je donnai à Sebou ma malédiction bien cordiale (puisse le Seigneur l'exaucer). Ensuite je m'embarquai sur un bateau qui alloit de Dongola en Egypte, et en trois jours j'arrivai sous les murs d'Assouan.

« J'étois depuis trois jours dans cette ville, lorsqu'un Nubien, qui avoit traversé le désert après

nous, m'instruisit du sort du jeune homme auquel je m'étois inutilement intéressé. Trente-six heures après notre passage, ce voyageur avoit trouvé cet infortuné, étendu presque mort, dans la ravine conduisant au fleuve. Il paroît qu'il s'étoit arrêté pour dormir pendant quelques heures, espérant que le sommeil le rafraîchiroit, et qu'il n'y avoit aucun danger pour lui, parce que le Nil n'étoit pas très-éloigné. En se réveillant, il se sentit si foible, que ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il parvint à la ravine où il tomba. Le voyageur lui donna de l'eau, le plaça sur son dromadaire, et l'amena ainsi au fleuve; mais les forces du jeune homme étoient épuisées; le malheureux mourut une heure après. Les derniers mots qui sortirent de sa bouche furent les louanges de Dieu et de son prophète, et un tendre souvenir de sa mère.

» A Sebou, dis-je à ce voyageur, j'ai offert une récompense à quiconque ameneroit cet infortuné sur les bords du fleuve. « Je vais donc te donner la somme promise pour te récompenser d'avoir fait tout ce que tu as pu. » — « Je ne veux pas, répondit ce Nubien, accepter de l'argent pour récompense de ce que j'ai fait; je n'en veux recevoir une que de la main de Dieu; il me donnera bien plus que tu ne pourrois m'accorder. » Je répliquai que je voyois avec une grande satisfaction un Musulman pratiquer les préceptes du Coran qui

recommandent la charité et la bienveillance pour tous ceux qui sont dans la peine, et qui ajoutent que le souvenir de ces actes occupera un grand espace sur la page presque blanche de nos bonnes actions.

Il arrive quelquefois aux voyageurs de rencontrer des aventures auxquelles ils ne s'attendoient pas. C'est ce que M. English a éprouvé, mais après son arrivée en Europe. Étant encore en Nubie, près de Méravé, et remontant le Nil, on lui dit que des voyageurs anglois se trouvoient dans un bateau qui étoit en avant du sien. Naturellement curieux de les voir, et de savoir s'ils avoient tout ce qui leur étoit nécessaire, car il craignoit bien qu'ils ne souffrissent les mêmes privations que les autres personnes naviguant sur le fleuve, il alla vers eux.

Ces étrangers étoient deux Anglois, M. Waddington et M. Stanbury : ils dirent qu'ils étoient partis du Caire peu de jours après le départ de l'armée du pacha ; leurs privations étoient cruelles ; « Je leur témoignai de vifs regrets, dit M. English, de ce que, ma position étant la même, je ne pouvois améliorer leur situation ; toutefois, comme on avoit appris positivement que le camp du pacha n'étoit pas éloigné, je pus leur assurer que sous peu de jours elle seroit moins désagréable. »

« A son retour en Angleterre, M. Waddington publia une relation de ses voyages sur le Nil supérieur. Induit en erreur, par les rapports malveillans de mes ennemis, il parle de moi d'une manière peu conforme à la vérité. A mon arrivée à Londres, j'écrivis à M. Waddington une lettre qu'il voulut bien appeler forte et modérée pour l'instruire de son erreur, lui représenter le tort qu'il pouvoit me faire, et lui demander une justification ou des excuses. M. Waddington, dans une réponse qui honore sa franchise, me satisfit complétement, et termina ainsi : » J'éprouve le chagrin le plus profond et le plus sincère de l'injustice involontaire que j'ai commise, pour avoir ajouté foi trop précipitamment à des bruits dénués de fondement. Mon désir de vous faire une réparation est aussi vif, que mon éloignement pour nuire à quelqu'un de propos délibéré est réel. C'est pourquoi je ferai effacer la note en question des éditions suivantes de mon livre; et, dans les exemplaires de l'édition actuelle, je vais insérer une page, ou une feuille nouvelle, si cela est nécessaire; ou si c'est impossible, j'anéantirai sur-le-champ toute l'édition. « Après une déclaration aussi positive, je ne pouvois plus conserver aucun des sentimens pénibles excités par cette affaire, excepté contre la langue perfide qui l'avoit occasionnée, et contre laquelle j'in-

voque cordialement une partie du châtiment qu'elle mérite.

« Aussitôt après mon arrivée à Londres, j'étois allé chez l'éditeur du *Quarterly Review* pour lui demander une réparation des notions inexactes qu'il avoit données sur mon compte, dans son examen de l'ouvrage de M. Waddington. L'éditeur me renvoya à ce livre, comme étant l'autorité sur laquelle il avoit fondé son jugement. Ce fut alors que j'écrivis à M. Waddington qui me fit la réponse apologétique, de laquelle j'ai extrait ce qui précède. »

Quoique M. *English eût été* recommandé au pacha d'Égypte, par le consul de S. M. B. au Caire, ce voyageur n'est pas sujet de ce monarque, comme son nom peut le faire croire. Il est citoyen de la république des États-Unis de l'Amérique septentrionale. Reconnoissant du service que M. H. Salt lui avoit rendu, il lui a dédié son ouvrage dont la première édition américaine a paru à Boston en 1823.

VOYAGE

LE LONG DE LA CÔTE DE LA PARTIE MÉRIDIONALE DU PAYS DE GALLES EN 1813;

PAR RICHARD AYTON.

(Traduit de l'anglois.)

(SUITE ET FIN.)

Si la fumée des usines de cuivre a le moindre contact avec la terre avant d'avoir été raréfiée par l'air, elle produit un effet mortel sur la végétation. Les usines de Neath sont entourées de tous les côtés d'un espace découvert; de sorte que la fumée est ou dissipée par le vent, ou reste suspendue dans l'atmosphère, jusqu'à ce qu'elle ait perdu ses qualités pernicieuses. Dans le voisinage de Swansea, il y a de très-grandes usines de cuivre situées dans une ravine : sur le terrain qui les environne immédiatement, il ne croît ni

un arbre ni un arbuste, en un mot pas le moindre végétal ; des volumes d'une fumée épaisse et pestilentielle flottent le long des flancs des coteaux, qui sont absolument pelés.

A l'embouchure du Neath commence la province de Gower, qui s'étend vers l'ouest en formant une péninsule étroite bornée au sud et à l'ouest par la mer, et au nord par l'estuaire appelé *le Burry-river*. Cette province fut conquise, en 1099, par Henri Beaumont, comte de Warwick, chef normand, qui, bien différent de son compatriote Fitz-Hamon, ne borna pas, à quelques seigneuries situées dans les cantons les plus fertiles pour lui et ses compagnons, ses prétentions sur le pays qu'il avoit soumis; bien mieux pénétré du véritable esprit de conquérant, il s'empara de tout. Fitz-Hamon et ses chevaliers élevèrent des châteaux et des ouvrages militaires, afin de pouvoir résister aux attaques des ennemis. Il paroît qu'après s'être solidement établi dans leurs posssessions, ils renoncèrent à toute attaque ultérieure, et laissèrent les habitans du pays jouir tranquillement de leurs usages et de leurs droits. Quant au conquérant Beaumont, il chassa tous les Gallois du Gower, et peupla ce canton d'une colonie de Normands et d'Anglois qui se maintinrent dans ce petit territoire malgré l'opposition des indigènes. Sa position, qui lui donne des bornes fixées et défendues par la

nature, son étendue de côtes qui lui assure des communications aisées avec l'Angleterre, le désignoient comme merveilleusement adapté à l'établissement d'une colonie propre à recevoir de la mère-patrie quelques aventuriers exigeans qui n'étoient pas encore pourvus, et à servir de poste pour tenir en échec la turbulence des Gallois. Sans doute ce peuple, durant la longue lutte qu'il soutint pour sa liberté, fit vivement éclater son indignation de cette tyrannie et de cette injustice ; mais, quand il fut convaincu de l'inutilité de ses prétentions à l'indépendance, sa jalousie de l'invasion des étrangers dut naturellement s'apaiser et faire place à des idées calmes qui lui permirent de calculer les avantages résultant de liaisons mutuelles et amicales avec ses nouveaux voisins. Toutefois son irritation ne diminua que bien tard; l'on dit même qu'aujourd'hui encore ses relations avec les habitans du Gower annoncent la froideur et le soupçon. Mais ce seroit imputer aux Gallois un degré de rancune également outrageant pour leur bon sens et leur bon naturel ; car y a-t-il rien de moins naturel que de voir durer, après une paix qui se maintient depuis des siècles, une antipathie invincible entre des gens qui vivent sous le même gouvernement et sous les mêmes lois, et qui sont rapprochés continuellement les uns des autres par mille besoins mutuels? Néanmoins des voyageurs ont raconté que

tout commerce entre les habitans du Gower et ceux des parties du pays de Galles voisines est absolument interdit; d'autres, un peu plus modérés, ont dit qu'ils ne se marient pas entre eux, que leurs usages sont absolument différens, et que notamment ils portent des chapeaux dissemblables. Je n'ai rien observé qui vînt à l'appui de ces observations; au contraire, je vis souvent des Anglois qui avoient épousé des Galloises et des Gallois unis à des Angloises, tous vivant dans l'harmonie la plus parfaite. Je conçois que, dans le tumulte qui accompagne des excès commis dans une fête, les anciens ressentimens des rivalités nationales se réveillent pour un moment, et que les partis opposés soient prêts à décider la question de la supériorité avec leurs poings; mais, dans les affaires ordinaires de la vie, les deux partis ne souffrent pas que leur repos soit troublé par ces distinctions imaginaires; ils se fréquentent avec la familiarité la plus intime, et se prodiguent réciproquement des marques de politesse et d'affection.

La langue angloise est généralement parlée dans le Gower: c'est actuellement la seule discordance visible qui existe entre les deux peuples, je veux dire les habitans du Gower et ceux des autres parties du pays de Galles; car les uns et les autres se distinguent de ceux du reste de l'An-

gleterre par quelques particularités assez légères. La langue angloise s'étant depuis long-temps répandue avec beaucoup de rapidité dans le pays de Galles, il est probable que, dans le cours d'un demi-siècle, cette dissemblance même n'existera plus. Un Anglois parcourant le pays de Galles, qui désire donner du relief à son voyage, en comptant un interprète parmi les gens de sa suite, doit éviter les sentiers battus; car, excepté dans les montagnes et les villages les plus écartés, c'est aujourd'hui une rareté de rencontrer quelqu'un qui ne parle que le gallois.

Nous sommes allés en canot de Briton-Ferry à Swansea, ville vivante et florissante, animée par l'activité du commerce. C'est le port le plus considérable du pays de Galles; il emploie un grand nombre de navires, quoiqu'il ne fasse que le cabotage. La houille et le cuivre sont les objets les plus importans de son trafic; il approvisionne exclusivement le Cornouaille de houille, et en reçoit du minérai de cuivre qui est fondu dans les usines voisines de Swansea, puis expédié de nouveau à Londres, à Birmingham et dans d'autres parties de l'Angleterre. On dit que les deux tiers de tout le cuivre du royaume se fondent ici. Il faut vingt tonneaux de houille pour fondre un tonneau de cuivre; de sorte que, sous le rapport du transport, on gagne sur les frais

une différence de dix neuf vingtièmes à voiturer le cuivre à la houille, plutôt que de faire aller la houille vers le cuivre.

Le port de Swansea est formé par deux môles en pierre qui s'étendent à plus de neuf cents pieds en mer, et laissent entre eux un espace de plus de vingt-deux pieds pour l'entrée. La longueur extraordinaire de ces jetées a été reconnue nécessaire pour augmenter la profondeur de l'eau sur la barre occasionnée par le sable et la vase que le Tawe entraîne dans son cours. Ce petit fleuve, qui a son embouchure dans le port, est extrêmement étroit, et navigable seulement à deux milles en le remontant. Le transport de la houille et du cuivre est facilité par un canal.

La ville de Swansea, située sur la rive droite du Tawe, est une des plus jolies du pays de Galles. C'est un des lieux à la mode pour les bains de mer: depuis quelques années, tout ce qui tient à la commodité des étrangers a reçu des augmentations notables. On estime le nombre des habitans à huit mille; il s'accroît tous les ans, de même que le commerce. Cette ville a plusieurs manufactures; on y fait de la poterie qui égale celle du Staffordshire pour la bonne qualité et le bon marché; on fabrique aussi du savon à Swansea; enfin il y a de nombreux ateliers pour approvisionner les navires de voiles, de cordages et autres agrès.

Je fus singulièrement frappé, dans le voisinage de Swansea, de même qu'à Neath et dans la plupart des lieux de ce pays, de l'aspect misérable, sale et déguenillé des gens de la classe inférieure. Les femmes sont d'une malpropreté inconcevable. La plupart ne portent ni bas ni souliers; quelques-unes ont des bas sans pieds qui s'attachent au gros orteil avec un cordon : leurs vêtemens sont toujours en laine, aussi grossiers que des couvertures de cheval et d'une couleur sombre, de sorte qu'ils n'ont pas besoin d'être lavés; elles couvrent leur tête d'un chapeau d'homme, tantôt sans bords, tantôt sans fond, tantôt enfin il y manque bords et fond : ainsi accoutrées, elles ont dans leur extérieur un air de grossièreté et de rudesse que je n'ai observé chez aucune femme des autres parties du royaume.

Une chose bien plus choquante est la corruption des mœurs produite, depuis un demi-siècle, chez ce peuple par l'accroissement des manufactures. Le pays de Galles a toujours passé pour la patrie de la simplicité et de la vertu, et ses montagnes et ses vallées ont constamment été regardées comme le séjour d'un peuple vivant loin des tentations ordinaires de la société, enfin dans un état d'innocence parfaite. En supposant que ce tableau soit fidèle pour les parties de la principauté les moins fréquentées, il ne l'est nullement pour ce comté, où les vices sont aussi communs

qu'ailleurs. Les femmes n'ont pas échappé à la corruption générale, et les rues de Swansea sont aussi fameuses que la pointe de Portsmouth, pour des scènes de libertinage effronté. Il est impossible de nier que cette dépravation ne résulte de l'augmentation des manufactures; car leur effet, en rapprochant les hommes les uns des autres, les prive des avantages nécessaires pour fonder une société douée des vertus morales. A mesure qu'elles s'étendent, le bienfait de l'éducation diminue : comme elles fournissent de l'occupation aux bras les plus foibles, un enfant, à mesure qu'il peut faire usage de ses doigts, est envoyé à un atelier pour travailler suivant ses forces; en grandissant, il n'a d'autre idée que celle de gagner, de même que ceux qui l'entourent, quelque chose au-delà de ce qu'il lui faut pour vivre, afin de le dépenser pour ses plaisirs, qui sont l'ivrognerie et autres du même genre. Les parens qui, eux-mêmes, mènent une vie désordonnée, ne peuvent pourvoir à l'entretien et au sort futur de leurs enfans qu'en les sacrifiant ainsi dès leur bas-âge. La différence entre mettre un enfant à l'école en faisant une petite dépense et le placer dans un atelier où il gagne une petite somme est immense. Le système actuel d'école que l'on établit dans la capitale pour tous les enfans pourra par la suite étendre ses avantages jusqu'aux extrémités du royaume : je

pense que l'on ne peut révoquer en doute qu'il ne produise des résultats salutaires, et qu'il ne trompe les craintes de ceux qui redoutent que la morale ne nuise aux manufactures, et que le peuple ne travaille avec moins de facilité et de bonne volonté quand son esprit aura été un peu cultivé et quand son sens moral aura acquis un peu plus d'activité.

Les restes du vieux château de Swansea ont été depuis long-temps changés en une maison des pauvres et une prison; ils sont tellement entourés d'habitations de tous les côtés, qu'il est difficile de les reconnoître. Ce château fut bâti par Henri Beaumont, comte de Warwick, le même qui conquit le Gower. Sa solidité fut bientôt mise à l'épreuve par Gruffyd-ap-Rhys, qui l'assiégea en 1113, et détruisit tous les ouvrages extérieurs, mais ne put entamer le corps de la place. Il fut ensuite attaqué à différentes époques par les Gallois; enfin il devint la propriété du siége de saint David, et fut rebâti par l'évêque Gower. La partie la plus parfaite subsiste encore, c'est la façade du sud-est, surmontée d'une rangée d'arcades circulaires, fort légères, qui supportent un parapet.

Sous le rapport des bains de mer, Swansea est favorisé d'une plage sablonneuse, extrêmement commode; je n'ai pas vu de port où l'on se livrât à cet exercice avec plus de vivacité: bien que je

ne prétende pas dire quel effet il en résulte pour la morale, on ne peut concevoir rien de moins cérémonieux que la manière dont on se baigne ici. Tandis que les dames se promènent sur le rivage, en attendant leur tour pour être trempées dans l'eau, il y a ordinairement quelques hommes nus qui se baignent en faisant des cabrioles, et beaucoup de bruit, et attirent ainsi l'attention sur leur personne. Il faudroit qu'il y eût sur le bord de la mer, comme à la salle de danse, un maître des cérémonies qui interdiroit toutes les machines à baigner, dépourvues de rideaux, confineroit tous les baigneurs dans un endroit clos par une tenture, et sépareroit les gens, durant leur récréation du matin, avec autant de soin qu'il les rapproche dans leur divertissement du soir.

A une petite distance du môle, on voit souvent de mer basse une troupe de femmes, les jupons retroussés au-dessus des genoux, beaucoup au-delà de ce que permet la décence, qui ramassent des moules et d'autres coquillages parmi les rochers. Si par hasard un indiscret ose s'avancer vers elles, l'indignation qu'elles ressentent se manifeste de la manière la moins équivoque par leurs paroles; et, s'il étoit nécessaire, elles feroient usage de leurs poings; de sorte que bien peu d'hommes seroient tentés de les déranger une seconde fois.

Nous avons fait une excursion à Oystermouth,

village situé près de l'extrémité occidentale de la baie de Swansea. La voiture dans laquelle nous avons effectué ce voyage se nomme un *tram-car*, elle est de forme alongée, à quatre roues de fer basses, porte seize personnes, indépendamment du conducteur, est traînée par un cheval, et roule sur une route en fer; elle parcourt cinq milles par heure, et fait autant de bruit que vingt marteaux battant à la fois sur l'enclume. Quoique la distance ne soit que de quatre milles, elle est suffisante pour qu'à la fin de la course on soit tellement étourdi, que l'on a besoin d'une semaine pour reprendre ses sens.

La côte continue à être très-unie jusqu'à une lieue à l'ouest de Swansea; mais, dans la partie occidentale de la baie, elle devient brusquement escarpée et raboteuse, on ne voit un peu de végétation qu'au sommet; le reste n'offre que le roc nu, qui est calcaire, et si remarquable par la beauté de ses veines, que lorsqu'il est poli il ne le cède pas au marbre. Oystermouth est un joli petit village, situé tout près de la mer, et très-abrité par les terres hautes qui l'entourent. Les étrangers qui préfèrent la retraite au bruit viennent y passer la belle saison; il est principalement habité par des pêcheurs: cette partie de la baie abonde en poissons et en petites huîtres très-recherchées.

Un peu au nord du village, sur une éminence

abrupte, est le château d'Oystermouth, qui ne mérite l'attention que par la force de sa position; l'intérieur est entièrement ruiné. Il paroît que les murs ont encore leur hauteur primitive.

De la hauteur sur laquelle il est situé, la vue embrasse toute l'étendue de la baie de Swansea, qui a sept milles d'ouverture d'une pointe à l'autre, et dont le contour est de cinq lieues. A l'exception de l'extrémité occidentale, elle est bordée de tous les côtés d'une côte basse, de sorte que l'œil se porte avec plaisir sur une belle campagne, diversifiée par des collines et des plaines, ornées de la plus riche végétation, et parsemées de maisons de campagne et de chaumières; la mer qui s'avance dans plusieurs parties de ce paysage, ajoute à la fraîcheur et à l'éclat dont il brille. Les montagnes hautes et nues qui s'élèvent dans l'intérieur du pays, ne détruisent pas l'harmonie gracieuse de l'ensemble, car elles sont si éloignées qu'elles ne paroissent que comme une ligne d'éminences bleuâtres.

A peu de distance d'Oystermouth, la baie se termine par le Mumble's-Head, grande masse rocailleuse circulaire, qui s'élève graduellement en une pointe, surmontée d'un phare. Ce rocher ne tient au continent que par une chaîne d'écueils, sur lequel on ne peut passer que de mer basse, et avec beaucoup de difficulté. Le phare fut bâti en 1794, et éclairé le 1er mai. C'est une

belle tour en pierres de taille; il s'élève à soixante pieds, le rocher est presque aussi haut. Ce feu est extrêmement utile, puisqu'il guide la route des navigateurs dans la Manche de Bristol, qui, près de la côte galloise, est obstruée de nombreux écueils. Il sert surtout pour diriger les bâtimens lorsqu'ils entrent dans la baie de Swansea; car, lorsqu'ils veulent gagner le port de ce nom, il faut qu'ils rangent le Scarweather, banc de sable près de la côte occidentale de la baie, ou le mixou, également dangereux le long du Mumble's-Head.

La côte autour de cet îlot, et à quelque distance à l'ouest et au nord, est parsemée de grands fragmens de rochers, monumens irrécusables des empiétemens de la mer: on dit que l'océan a englouti une vaste portion de terre entre cette pointe et le côté de la baie opposée. Donovan, voyageur qui a publié une relation de ses excursions dans le pays de Galles, s'exprime ainsi: « Il est évident que les côtes de la baie de Swansea ont beaucoup souffert des envahissemens de la mer, à une époque peu éloignée. Une forêt immense est aujourd'hui enterrée sous les sables. Les habitans assurent qu'autrefois il existoit une route directe entre la pointe de Mumble et Briton-Ferry, et que dans les temps de trouble on craignoit de traverser les bois situés entre cette pointe et Swansea, de crainte d'être attaqué par

une troupe de brigands qui les infestoient. Des branches que la mer entraîne assez souvent hors du sable, confirment la tradition de cet événement. Il paroît que la forêt de Coidfrank, qui se trouvoit entre Swansea et Briton-Ferry, est en grande partie, sinon entièrement perdue. » Je pense que c'est accorder une trop grande autorité au témoignage des habitans et aux branches d'arbres, car le sentier de Mumble à Briton-Ferry, placeroit Swansea à près d'un demi-mille de la mer, plus loin qu'il n'est; cependant l'ancien nom de ce lieu est Aberthaw, qui indique sa position à l'embouchure d'une rivière.

Apprenant que nous ne pourrions nous procurer ni lits ni provisions dans les parties occidentales du Gower, nous sommes revenus de Mumble à Swansea; et, le lendemain matin, nous sommes allés par terre à Oxwich-Bay, dans une chaise que nous avons envoyée à l'extrémité de la presqu'île, afin de l'y rencontrer après avoir achevé le circuit de la côte.

Etant parvenus à près de sept milles de Swansea, nous n'avons aperçu aucun changement considérable dans l'aspect du pays, surtout en nous rapprochant de la mer. Aux gras pâturages, couverts d'herbes hautes et touffues, succéda une pelouse brune et courte; les haies furent remplacées par des murs en pierre, les arbres devinrent très-rares; ceux que l'on apercevoit portoient des

marques évidentes du voisinage de l'océan, par leurs branches inclinées à l'est, par leur feuillage peu fourni et flétri. Cette triste perspective cesse tout-à-coup lorsque l'on entre sur le terrain du château de Penrice, qui, à force de travaux et de dépenses, a été mis dans un excellent état de culture, et, grâce à des abris, dans quelques parties, est embelli d'un petit bois. Des voyageurs se sont plaints de ce que l'art étoit trop visible partout; mais dans les lieux où la nature a si peu fait, et où elle oppose une résistance si opiniâtre à toutes les améliorations, il est très-difficile d'avoir recours à l'art, et d'éviter qu'il paroisse. D'ailleurs je n'ai rien observé de désagréable dans les ouvrages qu'il a produits, et je les ai considérés avec d'autant plus d'intérêt qu'ils proclament le triomphe de l'industrie humaine : ils forment du moins un jardin dans le désert, et font honneur à l'habileté et à la persévérance du possesseur de ce terrain, qui est borné au sud par des sables profonds et stériles : ces sables se prolongent à un demi-mille jusqu'à la baie d'Oxwich.

Les restes du château de Penrice sont transformés en une volière : dans leur voisinage s'élève une jolie maison moderne. Le vieux château fut, de même que tous ceux de ce canton, bâti par Henri Beaumont. Il fut donné aux Penrice, famille normande, venue en Angleterre avec Guillaume-le-Conquérant, lorsqu'elle s'établit

dans le Gower, sous le règne d'Edouard I. Ce domaine passa ensuite, par un mariage, aux Mansel, et enfin aux Talbot, qui le possèdent encore aujourd'hui. Penrice n'est pas un nom normand; il fut adopté par cette famille d'après celui de ce lieu : c'est une corruption de Pen-Rhys. On dit que Rhys, fils de Caradoc-ap-Jestin, y fut tué dans le combat qui valut à Henri Beaumont la conquête du Gower.

Les pointes qui forment la baie d'Oxwich présentent quelques rochers peu considérables qui sont bientôt remplacés par des dunes bornant presque toute la ligne semi-circulaire décrite par la baie; sur sa côte occidentale, à un demi-mille de la mer, on voit les ruines du château de Penarth presque entièrement enterrées dans le sable. Deux tours rondes et les fragmens d'un mur crénelé sont tout ce qui en reste. L'histoire ne fournit aucun renseignement sur le château; en revanche, la tradition raconte qu'il ne fut pas bâti par la main des hommes; il se transporta de son plein gré dans ce lieu, ou y fut placé par le pouvoir d'un enchanteur. Une petite rivière sans nom coule par le bas de ces ruines, et se jette dans la baie qui est au-dessous; elle prend sa source dans de hautes montagnes situées dans la partie septentrionale de la presqu'île : quand elle est gonflée par les pluies, elle entraîne probablement avec elle une grande quantité de terre; elle

a ainsi puissamment contribué à l'augmentation des sables qui entourent la baie.

Du côté opposé, et plus près de la mer que Penarth, on rencontre les ruines du château d'Oxwich : comme elles sont sur un terrain solide, on voit tout ce qui en reste ; néanmoins on ne peut se faire une idée du dessin original ni de l'étendue de la construction. Les châteaux sont si communs dans ce petit canton de Gower, qui, dans toute sa circonférence, ne comprend pas plus de cinquante milles, qu'en entrant dans un village nous commencions toujours par cette question : Où est le chemin du château ? Rarement notre question étoit mal appliquée. La plupart sont dans un état complet de ruines ; ce qui peut s'expliquer, soit par la violence des attaques des Gallois lorsqu'ils les assiégeoient, soit par les déprédations récentes des gens qui avoient besoin, ou, suivant l'expression du docteur Johnson, qui croyoient avoir besoin des matériaux dont ces constructions étoient formées. Ils sont tous situés sur la côte, parce qu'il étoit très-important, pour les Normands et pour les Anglois, de prévenir toute surprise de la part des Gallois, et d'avoir aussi des lieux de refuge desquels ils pussent communiquer par des signaux avec les navires anglois, qui, se trouvant au large, pouvoient les mettre à même de protéger le débarquement de renforts.

Quelques chaumières composent le village de Penrice protégé par la pointe d'Oxwich qui est à l'ouest de la baie ; elles sont dans le voisinage d'une jolie église entourée de quelques arbres : ce sont les derniers que nous avons vus dans la presqu'île.

Ayant doublé la pointe d'Oxwich, nous sommes entrés dans une autre baie sablonneuse, bornée par la pointe de Port-Inon, cap très-prolongé : de ce point jusqu'à l'extrémité occidentale de la presqu'île, la côte ne présente qu'une suite uniforme de rochers nus et crevassés. Nous avions été, en dernier lieu, accoutumés à voir la mer renfermée comme un lac et embellissant le joli paysage qu'elle baignoit ; actuellement nous l'apercevions dans son immensité, roulant majestueusement ses vagues contre les rochers, et répandant, sur le pays qui est au-delà, un air fatal à la végétation. Les falaises sont, à des intervalles fréquens, fendues par de larges crevasses, dont les côtés montrent d'énormes fragmens de rochers confusément entassés ensemble. Ces crevasses forment un des traits caractéristiques de cette côte ; à peine parcourt-on un demi-mille sans en voir une ; quelques-unes pénètrent à un quart de mille dans l'intérieur. Quand nous étions à l'extrémité d'une de ces ouvertures près de la mer, placés de manière à voir en même temps la façade fracassée de la falaise, les immenses

Ces macareux arrivent sur cette côte au commencement d'avril, et se préparent en mai à couver; les petits commencent à voler en juillet, et, dans les premiers jours d'août, toutes ces troupes disparoissent. Lorsque le petit oiseau est en état de s'éloigner et de prendre de petits poissons pour se nourrir, la mère le pousse du haut des rochers dans la mer, et se débarrasse ainsi de tous soins ultérieurs pour un objet que, pendant trois mois, elle n'a presque pas quitté un seul moment.

Ces oiseaux ne connoissent presque d'autre ennemi que l'homme, les précipices les plus terribles ne peuvent les mettre à l'abri de ses attaques. On nous montra des endroits que des gens avoient escaladés pour y ramasser quelques œufs, et où certainement ils n'avoient pu atteindre qu'au péril imminent de leur vie, malgré l'union du courage et de la prudence. Quelquefois ceux qui vont ainsi à la recherche des œufs, se font descendre à l'aide de cordes, et ce moyen est le plus sûr, quoique les fréquentes saillies des rochers en rendent l'exécution difficile et pénible. Parfois on mange ces oiseaux qui ont le goût très-rance, de même que tous ceux qui se nourrissent de poissons.

Des hauteurs voisines de Worm's Head nous aperçûmes toute la circonférence de la baie de Carmarthen, ainsi que l'île Caldy ; sa pointe oc-

cidentale, presque en face de nous, étoit à une distance de près de quinze milles. La côte du Carmarthenshire borde presque entièrement cette baie ; elle est si basse que nous ne distinguions pas bien ses contours. Nous découvrions dans le sud du Devonshire les falaises éloignées de plus de trente milles. Au nord de Worm's Head, la côte du Gower devient moins escarpée et moins raboteuse ; nous pûmes poursuivre notre route, sans nous arrêter, jusqu'a la pointe de Witford la plus septentrionale de la presqu'île ; elle s'étend à plus d'un demi-mille en formant une ligne de collines sablonneuses. L'extrémité de cette pointe n'est pas à plus d'un mille et demi de la côte du Carmarthenshire qui est parallèle à la côte du Gower dont l'estuaire du Lloughor la sépare. A l'est de la pointe de Witford, il y a un port bien abrité qui peut admettre des navires de 200 tonneaux. Le Burry, très-petite rivière, a son embouchure dans ce port ; la baie comprise entre les deux côtes est ordinairement appelée, mais mal à propos, rivière de Burry. Les deux rives du Lloughor sont absolument plates, depuis la pointe de Witford jusqu'au village de Lloughor où la riviére change de direction, et, tournant au nord, continue à séparer les comtés de Glamorgan et de Carmarthen. La soirée étant avancée, comme nous n'apercevions rien qui pût nous attirer, nous nous sommes hâtés de retourner de la pointe de Wit-

ford à Rosely, petit village près de Worm's Head où notre chaise nous attendoit, et nous sommes retournés à Swansea.

Ayant consulté quelques-uns de nos amis sur la meilleure manière de continuer notre voyage, nous apprîmes que nous trouverions la côte du Carmarthenshire très-peu intéressante, et que nous éviterions beaucoup de fatigue et de retard en allant par terre à Tenby. Nous avions déjà perdu tant de temps par la nécessité de retourner à Swansea, que nous suivîmes le conseil qu'on nous donnoit; et nous hésitâmes d'autant moins à prendre ce parti que, d'après nos observations nous étions convaincus que le caractère général de la côte du Carmarthenshire étoit la monotonie. Son étendue totale de l'est à l'ouest est de vingt-cinq milles. De l'embouchure du Lloughor à celle du Towy, elle offre un marécage plat et triste; il est borné du côté de la mer par une chaîne de dunes; il se termine au Towy; les collines sablonneuses se prolongent, avec peu d'interruption, jusqu'à l'extrémité occidentale de la côte, en faissant à sec, tout le long du rivage, une large plaine de sable accumulé par l'action réunie du Lloughor, du Gwendraeth-Wavr, du Gwendraeth-Vychan, du Towy et du Taw qui, dans un espace de seize milles, ont tous leur embouchure dans la baie de Carmarthen.

On nous dépeignit les villes et les villages de

cette côte comme n'offrant pas assez d'intérêt pour compenser celui dont manquent les autres objets. On voit dans la ville de Kidwelly, dans le village de Llanstephan et dans la ville de Llanghabne, des châteaux ruinés; mais nous en avions déjà tant rencontré, et nous devions encore en trouver un si grand nombre, que nous n'éprouvâmes aucun regret à ne pas nous rapprocher de ceux-là. Ils avoient tous été fondés par les Normands; l'histoire de l'un est celle de tous, et constamment peu importante. Des disputes résultant de l'animosité continuelle qui régnoit entre les Gallois d'une part, les Normands et les Anglois de l'autre, sont suivies d'un combat dans lequel on ne distingue aucun exemple remarquable d'héroïsme personnel ou d'accidens particuliers: les deux partis se rencontrent, le château est emporté de vive force et détruit, et tout se termine par beaucoup de sang répandu.

Après cet événement, le château est rebâti, et bientôt le lord Rhys ou quelque autre pourfendeur d'ennemis paroît sous ses murs, lui livre l'assaut, le prend et le brûle: quand ce chef s'est retiré, on construit de nouveau le château, qui finit par être encore réduit en cendres. Dans un siége qui se prolonge, il peut survenir des circonstances qui éveillent l'intérêt en faveur d'un des partis; mais ici on n'a pas le temps de pencher pour quelqu'un: avant qu'on ait eu le temps

de se reconnoître, la forteresse est à bas et toute la garnison égorgée. Si ces attaques répétées étoient liées avec quelques-uns des grands événemens de l'histoire du pays, ils pourroient mériter quelque attention; mais ce ne sont que des épisodes isolées renouvelées sans fin et ne conduisant à rien. Les Gallois ne purent jamais être unanimes dans leurs efforts pour la défense de leur liberté; ils furent constamment déchirés par leurs divisions: tandis que les uns combattoient l'ennemi commun, d'autres se battoient entre eux: ils furent ainsi engagés, durant plusieurs siècles, dans des guerres continuelles. Quelquefois nous sommes entraînés par l'enthousiasme à la suite d'un chef gallois qui, enflammé d'une juste indignation, tombe courageusement sur les Normands, ses oppresseurs: tout à coup, au moment de la victoire, dirigé par de nouvelles idées, il tourne ses armes contre un chef, son compatriote, depuis long-temps son rival, et, après avoir bien pillé et égorgé, se retire dans son manoir. En même temps les Normands s'étant remis de leurs défaites, réparent leurs fortifications, et on se retrouve exactement dans le même état qu'auparavant et fort peu disposé à se passionner pour quelqu'un.

La côte du Pembrokeshire commence à peu près à quatre milles au nord de Tenby, près de New-Inn, petit village qui ne renferme que quelques cabanes de pêcheurs: là, le rivage, en se

retirant, forme la baie de Sandersfoot, qui est vaste et sablonneuse; elle est bornée par le Monkstone-Head, où les bords de la mer changent de caractère, et, en se plongeant au sud, offrent une suite de falaises nues qui se terminent par un promontoire escarpé sur lequel est située la ville de Tenby. L'espace compris entre ce promontoire et Monkstone-Head est nommé la baie de Tenby; la côte en est très-irrégulière et découpée par beaucoup de baies et de caps.

Il y a quelque chose de très-pittoresque dans l'aspect de la ville, qui s'élève brusquement du sein des eaux, et qui se mêle avec les aspérités de la côte. Du côté de la mer, Tenby jouit d'une vue très-étendue et diversifiée par de nombreuses pointes de terre éloignées qui interrompent l'uniformité de l'horizon; à l'ouest, on distingue très-bien les rivages du Gower; au sud, on découvre la ligne vaporeuse des montagnes du Devonshire; du côté de terre, il n'y a que peu de chose que l'on puisse admirer : le pays est presque dénué de bois, et le vent d'ouest fane et empêche de s'élever tous les végétaux, à la croissance desquels il n'oppose pas un obstacle invincible.

Depuis les dix dernières années du dix-huitième siècle, Tenby, qui n'étoit qu'un port de pêche obscur, est devenu un lieu très-fréquenté pour les bains de mer. On y voit une file de maisons commodes, des hôtels garnis, un théâtre,

une salle de billard. Cette prospérité soudaine enfla tellement les habitans de Tenby, que la tête leur tourna : ils exigèrent un prix si extravagant de tous les objets dont les étrangers avoient besoin, que ceux-ci convinrent, d'un commun accord, d'abandonner la place. Les maisons, restées vides pendant une saison, produisirent l'effet désiré, et aujourd'hui l'on ne paie pas les choses plus chèrement à Tenby que dans les autres lieux du même genre.

Le bâtiment des bains est un véritable ornement pour la ville : on y trouve tout ce que l'on peut désirer, bains chauds, bains de vapeur, bains froids, chambre de repos, enfin un salon de lecture.

En 1107, sous le règne de Henri I, une colonie de Flamands vint s'établir dans la partie méridionale du Pembrokeshire ; et, de même que les autres étrangers qui avoient débarqué dans le Gower, ceux-ci se défendirent avec succès contre les attaques des Gallois. Ces Flamands, forcés par les envahissemens de la mer d'abandonner leur pays, étoient venus en Angleterre pour supplier le roi de leur accorder un territoire non occupé pour l'habiter. « Ce prince, dit l'historien Hollinshed, leur assigna un canton situé sur la rive orientale du Tweed ; mais, quatre ans après, ils furent transférés dans un coin du pays de Galles, le long de la mer, et appelée le Pembrokeshire, afin qu'ils pussent y servir de

défense aux Anglois contre les turbulens Gallois : il paroît, d'après le témoignage de plusieurs écrivains, que cette multitude de Flamands étoit composée non seulement de ceux venus vers ce temps, parce que leur pays avoit été inondé, mais aussi d'autres arrivés long-temps auparavant, même du temps de Guillaume-le-Conquérant, par l'amitié de la reine, qui étoit de leur pays. Depuis ce temps, leur nombre s'étoit tellement accru, que le royaume d'Angleterre en fut empesté. C'est pourquoi le roi Henri résolut de les placer dans le Pembrokeshire, tant pour en débarrasser les autres parties de l'Angleterre que pour se servir de leur secours, afin de calmer le courage hardi et présomptueux des Gallois ; ce qu'ils effectuèrent très-bien ; car, après s'être établis dans ce territoire, ils résistèrent vaillamment à leurs ennemis et leur firent une guerre à outrance, tantôt obtenant des succès, tantôt éprouvant des pertes. »

Ce récit est confirmé par d'autres historiens anglois et gallois; ils y ajoutent peu de chose. Quand Henri I eut décidé de placer ces étrangers dans le pays de Galles, il paroît que leur entrée n'y éprouva aucune difficulté : de plus, les Normands ayant, à cette époque, dans le Pembrokeshire, des troupes employées contre Gruffyd-ap-Rhys, il est probable qu'elles aidèrent les Flamands à réduire les Gallois, et se joignirent à ces

nouveaux venus pour consolider leur établissement. Les documens historiques ne font mention d'aucun personnage de rang parmi les Flamands : quelques auteurs ont pensé que ce n'étoient que des soldats, des ouvriers et des artisans qui obéissoient à des chefs normands.

L'anglois est aujourd'hui parlé par tous les habitans du Pembrokeshire méridional : or, comme il y a lieu de supposer qu'il a été adopté depuis des siècles, ce fait sert à prouver que le nombre des Normands, ou plutôt des Normands-Anglois, dans la première colonie, fut considérable, bien que les Flamands, ayant déjà demeuré un certain temps en Angleterre, eussent pu acquérir quelque connoissance de la langue, et la perfectionner promptement par leurs relations continuelles avec les habitans. Quel qu'ait été leur rang dans l'établissement naissant, il est évident que, par leur valeur, ils contribuèrent puissamment à lui garantir sa sûreté, et, par leur activité et leur industrie, à accroître sa richesse et son importance. Les restes des châteaux et des fortifications qui subsistent encore dans les territoires qu'ils occupoient, offrent des preuves nombreuses de leur habileté en architecture, et annoncent que, parmi ces hommes, il dût s'en trouver qui étoient au-dessus du rang d'ouvriers, quoique aucun ne fût distingué par sa naissance.

Les historiens gallois ont rarement fait mention de ces Flamands; ils en ont parlé comme d'un peuple perfide et déloyal. Mais Giraud-le-Gallois les peint sous des traits plus avantageux; il dit que ce sont des hommes hardis, courageux et entreprenans, très-versés dans le commerce, méprisant les dangers et les fatigues pour courir après le profit par mer ou par terre, et également habiles à manier l'épée et la charrue. Il est possible qu'ils aient joint à ces qualités de la perfidie et de la déloyauté : la nature particulière de leur position dans le pays de Galles a pu leur faire contracter ces deux vices. Il n'est pas surprenant non plus que les Gallois les aient accusés d'être un peuple sans foi; et, quoique la prévention ait influé sur leur jugement, ils sont, à quelques égards, excusables d'avoir appliqué le terme de malhonnêtes à une troupe de vagabonds que l'on fit entrer dans leur pays par un acte de violence inouie.

Le temps a depuis long-temps effacé le souvenir des anciennes querelles des Flamands avec les Gallois, et produit une telle ressemblance entre le caractère et les mœurs de ces deux peuples, qu'on ne les distingue aujourd'hui que par le langage; mais j'ai déjà observé que cette cause de séparation tend chaque jour à disparoître. On a trouvé extraordinaire qu'une race d'hommes, dépeinte par Giraud comme si fortement caracté-

risée et si opposée, sous plusieurs rapports, au peuple chez lequel elle se fixa, laisse, à peine apercevoir aujourd'hui quelque trait qui la distingue ; mais, quand on se rappelle combien ces Flamands, depuis leur premier établissement dans le pays de Galles, se sont mêlés avec les Normands, les Anglois, les Gallois ; et, quand on considère le changement complet que les mœurs, les usages et toutes les habitudes de la société ont éprouvé dans tout le pays, on reste convaincu qu'il seroit encore plus surprenant de rencontrer quelque chose qui distinguât ce peuple.

Tenby fut probablement fondé par les Flamands ; il est certain que c'étoit un de leurs postes les plus forts et les plus importans. La position de cette ville contribuoit à sa sûreté ; elle étoit entourée de murs peu élevés dans les endroits où l'aide de l'art devenoit peu nécessaire, et d'ailleurs très-forts, très-hauts et flanqués de tours. Une grande partie de ces murs est encore debout : on voit aussi les restes d'un château.

Parmi le petit nombre d'exploits des premiers habitans de Tenby que raconte la chronique galloise, la plupart indiquent que ces Flamands ne se conduisoient pas de manière à se concilier l'amitié de leurs voisins. En 1150, Cadelh, fils de Gruffyd-ap-Rhys, qui étoit un grand guerrier et un chasseur habile, s'avança, en poursuivant un cerf, jusque dans les environs de Tenby : les

habitans de cette ville, le voyant accompagné d'une troupe peu nombreuse et mal armée, tombèrent sur tout ce monde et blessèrent Cadelh si grièvement, qu'il eut bien de la peine à regagner sa demeure, où il languit long-temps dans le plus grand danger. Cette attaque sans motif, en temps de paix, excita la colère de Meredyth et de Rhys, frères de Cadelh. Ils entrèrent dans le territoire du Gower, où l'on suppose qu'il y avoit une autre colonie de Flamands, mirent tout à feu et à sang, puis revinrent chez eux chargés de butin. Ce n'étoit là qu'une vengeance indirecte; l'année suivante, ils marchèrent brusquement contre Tenby, escaladèrent le château avant que la garnison eût la moindre idée du danger, et assouvirent leur fureur sur leurs ennemis. Deux ans après cet événement, Meredyth mourut à l'âge de vingt-cinq ans. Les historiens, ses compatriotes, disent que ce fut un digne chevalier, équitable et généreux pour tous. Son frère Rhys, après une vie orageuse employée principalement, suivant la coutume de ces temps, à détruire des châteaux, termina sa carrière en 1196. Il fut la terreur des Flamands, qu'il poursuivit avec une vigueur extrême et avec beaucoup de succès. Les auteurs gallois l'ont nommé l'espérance et l'ancre de la partie méridionale de leur pays, le vainqueur des puissans, le soutien des foibles, le triomphateur des téméraires, le fléau des légions, la terreur de

ses ennemis, parmi lesquels il se montroit comme un lion altéré de carnage. Mœlgwn, fils de ce héros, s'efforça d'égaler la gloire de son père; il emporta de vive force le château et la ville de Tenby, et les réduisit en cendres.

Guillaume de la Grâce, comte de Pembroke, ne tarda pas à rebâtir le château; la ville fut réparée; les Gallois s'étant découragés, les habitans de Tenby portèrent leur attention vers les arts de la paix; leur activité ne tarda pas à y faire fleurir le commerce; les manufactures de laine formèrent la principale source de sa richesse. Depuis le règne d'Edouard II jusqu'à celui d'Elisabeth, Tenby fut gratifié de plusieurs chartes qui lui accordèrent de nombreux et importans priviléges; un peu avant la fin du seizième siècle, des causes que l'on n'a pas expliquées amenèrent le déclin de cette prospérité, et bientôt après Tenby tomba dans une obscurité complète, d'où il n'est sorti récemment que pour devenir un port de bains. Cependant le château de Tenby figura dans les guerres civiles. Les troupes du roi l'occupèrent en 1644; il fut pris d'assaut, après un siége de trois jours, par l'armée parlémentaire que commandoit le colonel Langhorn. Cet officier et le colonel Poyer, nommé, en 1647, gouverneur du château de Pembroke, jugeant que leurs services étoient mal récompensés, changèrent de parti et se déclarèrent pour le roi. Cromwell,

envoyé dans le pays de Galles, à la tête de huit mille hommes, pour appaiser cette insurrection, força Tenby de capituler après une défense courageuse.

Un habitant de Tenby nous dit que, peu d'années auparavant, cette ville renfermoit encore de nombreux restes d'anciens monumens, qui valoient la peine d'être conservés; ils avoient été anéantis par le désir d'embellir la ville. L'église, très-ancienne, ayant été bâtie à plusieurs reprises, présente divers styles d'architecture; aucun n'est remarquable par sa beauté. On y voit quelques tombeaux dignes d'attention. Le plus intéressant est celui de Jean et Thomas White, deux frères qui étoient de riches négocians de Tenby, dans le quinzième siècle. George Owen, antiquaire du temps d'Élisabeth, raconte, dans sa description du Pembrokeshire, que le comte de Richemond, qui fut ensuite Henri VII, s'étant sauvé du château de Pembroke avec son oncle Gaspard, chercha un asile à Tenby: Thomas White embrassa chaudement leur cause, les mit à couvert de la poursuite de leurs ennemis, et leur fournit un navire sur lequel ils s'échappèrent par mer. Après la bataille de Bosworth-Field, qui, le 22 avril 1485, mit la couronne sur la tête de Henri, ce prince n'oublia pas son bienfaiteur; il lui accorda le bail de toutes les terres de la couronne, dans les environs de Tenby. Les deux frères sont

représentés couchés sur leurs tombes, vêtus de robes longues, chacun a une bourse énorme pendue à son côté; c'est l'emblême de leur profession. Le devant du monument est orné de figures en bas-relief qui représentent plusieurs personnes de la famille; le tout est d'un excellent style d'architecture.

Tenby a un petit port qui est très-sûr, et protégé par une jetée qui paroît être fort ancienne; elle s'étend en une ligne sinueuse, et se termine par une sorte de bastion circulaire. Près de ce môle est un petit bâtiment nommé *la Chapelle de Saint-Julien*. Jadis les pêcheurs s'y assembloient pour y entendre le service divin avant de partir; le prêtre adressoit à Dieu des prières pour leur sûreté et leur bon succès; il recevoit un demi-penny (5 centimes) de chaque homme. Cette chapelle fut, il y a quelques années, convertie en une maison de bain; enfin elle a été abandonnée à un forgeron.

Tenby n'a pas recouvré son ancien commerce. Le port est ordinairement plein de navires qui appartiennent à d'autres endroits, et qui n'entrent ici que pour s'y mettre à l'abri. Ce sont principalement des bâtimens employés au transport de la houille; ils prennent leurs chargemens dans la baie de Sandersfort, près de laquelle il y a des mines considérables. Cette baie étant dangereuse et exposée au vent, ils ne s'aventurent à

y échouer que lorsqu'ils sont sûrs de trouver promptement un fret.

Jadis Tenby fut renommé pour ses pêcheries; les *Gallois* le nommoient *Dinby-y-Piscoid*. La baie de Caermarthen, où les pêcheurs alloient jeter leurs filets, est encore très-poissonneuse; mais les habitans actuels ont tellement dégénéré du caractère entreprenant qui distinguoit leurs pères, qu'ils regardent tranquillement des étrangers plus actifs prendre part à cette source de bien-être dont ils sont si voisins. En été, une douzaine de grands bateaux pontés de Darmouth et de Torbay viennent pêcher ici, et vont vendre à Bristol la quantité immense de poissons qu'ils ont prise. Tenby n'a que quelques petites barques de pêche, de sorte que Dinby-y-Piscoid est aujourd'hui très-mal approvisionné en poissons.

A l'extrémité orientale de la jetée s'élève le Castle-Hill, colline formant la terminaison du promontoire sur lequel la ville est bâtie. Les ruines du château sont sur le sommet; elles consistent en une tour carrée et un grand bastion circulaire à l'est, et une tour ronde sur la partie la plus haute de l'éminence.

Vis-à-vis, et à 150 pieds au plus du Castle-Hill, s'élève l'île Sainte-Catherine, masse de rochers raboteux, avec un peu de terre et quelque végétation sur son sommet; elle est accessible de

mer basse, et l'on y peut monter par un sentier escarpé et difficile.

Au sud du Castle-Hill, la côte se retire et forme une baie qui a environ deux milles de diamètre; le rivage est bas et sablonneux. Les rochers reparoissent et s'élèvent à Gilterpoint, cap qui ferme la baie. Vis-à-vis, et à plus d'un demi-mille de cette pointe, est l'île de Sainte-Marguerite. L'île Caldey y est jointe par un long rescif de rochers en partie à sec de marée basse. Plusieurs des nombreuses petites îles éparses le long de cette côte ont été sanctifiées par le séjour de divers solitaires. La situation retirée et tranquille de ces îlots étoit singulièrement favorable aux méditations religieuses; elle offroit aussi une retraite sûre pendant les querelles continuelles des Flamands et des Gallois, qui n'auroient peut-être pas respecté le froc des ermites. L'île Sainte-Marguerite est rocailleuse et inaccessible, excepté sur deux points: on y voit les ruines d'un bâtiment dont la forme a donné lieu à beaucoup de conjectures: il est divisé en plusieurs petites cellules toutes si basses, que, lorsqu'elles étoient couvertes d'un toit, un homme qui auroit eu plus de quatre pieds de haut n'auroit pu se tenir debout: on peut supposer que c'étoit une maison de pénitence dans laquelle les religieux qui se conduisoient mal étoient renfermés et obligés de rester à genoux.

Les bâtimens de l'île Caldey sont plus vastes : on ne peut se tromper sur leur usage. Robért, fils de Martin de Turribus, un des Normands qui conquirent le pays de Galles, y fonda un prieuré; il bâtit aussi, sur les bords du Tewy, l'abbaye de Saint-Dogmael, de laquelle dépendoit le prieuré de Caldey : plusieurs appartemens de ce dernier couvent et le clocher de l'église, qui est en pierre, sont très-bien conservés. Le propriétaire actuel de l'île a fait construire une jolie maison contiguë à ces vieux bâtimens. L'île de Caldey, dont la longueur est à peu près d'un mille et la largeur d'un demi-mille, donne, par ses productions variées, un revenu considérable : elle contient 611 acres, dont 200 sont enclos et assez bien cultivés. La roche est principalement calcaire : on s'en sert pour amender les terres; on en expédie aussi beaucoup à la côte opposée. Les lapins sont très-communs dans cette île.

Au nord de Caldey s'ouvre une rade excellente. Abritée des vents de sud et d'est qui, étant ordinairement les plus impétueux sur cette côte, y rendent la mer extrêmement grosse, deux cents navires peuvent mouiller à l'aise dans cette rade, ce qui est très-important; car le port de Tenby, par son peu d'étendue, n'admet qu'un petit nombre de navires. Les autres ports de la baie de Caermarthen sont

inaccessibles à cause des bancs qui se trouvent à leur entrée.

Nous fûmes retenus un jour à Tenby par une tempête accompagnée de pluie. Le vent souffla du sud-ouest avec une violence excessive. Les navires qui étoient le long de cette côte n'éprouvèrent aucun dommage ; mais, en continuant notre voyage, nous en vîmes plusieurs qui avoient été jetés sur le rivage par ce coup de vent. Le lendemain, tout étoit tranquille : nous poursuivîmes notre route.

La partie la plus méridionale du Pembrokeshire, en y comprenant le hundred de Castle-Martin, forme une presqu'île bornée des deux côtés par la mer et au nord par le havre de Milford. Cette presqu'île ressemble beaucoup à celle de Gower, particularité qui sans doute la fit choisir également pour y placer une colonie, ces deux cantons étant bien défendus par la nature et avantageusement situés pour les communications avec l'Angleterre. Sous d'autres rapports, elles offrent toutes deux le même aspect par la nature de leur sol et par la nudité de leurs côtes occidentales, qui sont raboteuses et hautes. Ayant été habitées par le même peuple engagé constamment dans les mêmes guerres, leur histoire est nécessairement semblable en beaucoup de points ; les châteaux sont, sur la surface de l'une

et de l'autre, aussi nombreux que des meules de moulins. Enfin, un trait de ressemblance frappant est le manque de gîte commode pour les voyageurs.

Le premier objet qui fixa notre attention après notre départ de Tenby est, comme le lecteur le devine, un château. On nous avoit avertis que nous en rencontrerions un à une distance de cinq milles : nous marchions donc bien tranquillement, et nous nous attendions à ne voir, comme à l'ordinaire, qu'une vieille tour en ruines entourée peut-être de quelques restes de bâtimens en aussi mauvais état ; nous fûmes agréablement déçus. Le château de Manorbeer étoit le plus grand de ceux que nous avions aperçus jusqu'alors, et, à l'exception de Saint-Donat, le plus entier. La chronique galloise n'en fait pas mention ; il semble que, par une faveur particulière de la Providence, il ait échappé aux ravages auxquels tous les autres ont été exposés. Quoique le plan en soit irrégulier, le style de l'architecture est uniforme, et tout paroît être du même temps. Il est situé sur une éminence en pente douce, dans une vallée étroite et sablonneuse qui, à peu près à 120 pieds des murs, se termine à la mer. L'architecture est remarquable par son extrême simplicité : on n'eut d'autre but, en construisant ce château, que de le rendre très-fort.

Giraud de Barri, le modèle de tous les auteurs

qui ont écrit des voyages dans le pays de Galles, naquit à Manorbeer en 1146. Guillaume de Barri, son père, étoit un Normand distingué par sa naissance; Angharad, sa mère, étoit nièce de Gruffyd-ap-Rhys, prince de la partie méridionale du pays de Galles. Giraud déplore les conséquences de ce mélange de race, observant que les Gallois le haïssent à cause de son père, Normand, et les Anglois à cause de sa mère, Galloise. Il fut destiné à l'état ecclésiastique; et, après avoir terminé son éducation, il chercha les moyens de s'avancer en faisant sa cour aux hommes en pouvoir. Il commença sa carrière comme légat de l'archevêque de Cantorbéry dans le pays de Galles. Animé d'un zèle réformateur, il excommunioit impitoyablement et indistinctement tous ceux qui avoient enfreint les commandemens de l'église. Quoique jeune à cette époque et vain des agrémens de sa personne, il fut singulièrement scandalisé de l'incontinence du clergé, et insista péremptoirement pour que les prêtres renvoyassent les femmes qui demeuroient dans leurs maisons et qu'il traitoit de concubines. A Brecknock, dans le diocèse de Saint-David, il trouva un vieil archidiacre vivant publiquement avec une femme : ne pouvant, par ses remontrances, vaincre l'opiniâtreté de ce vieillard, il le dépouilla de ses bénéfices et le remit entre les mains de ses supérieurs. Après cet acte de vigueur,

il revint près de son archevêque, qui lui conféra les dignités dont l'archidiacre avoit été privé. Giraud montra dans l'exercice de cet emploi la même rigueur qu'auparavant; il se vante d'avoir été sans cessé engagé dans des contestations et d'avoir toujours eu la justice et la victoire de son côté. Une fois, entre autres, il fut informé qu'Adam, évêque de Saint-Asaph, alloit consacrer l'église de Keri, sur laquelle il n'avoit aucune autorité légale, et que, s'il ne rencontroit pas d'obstacle, il prendroit possession de cette église et de tout le canton auquel elle appartenoit. Animé par le désir de remplir son devoir, Giraud dépêcha des messagers à deux princes du pays pour leur demandor un secours d'hommes, de chevaux et d'armes, puis, avec ces forces, il se mit en route pour Keri. L'ennemi l'y avoit prévenu; il avoit caché les clefs de l'église. Giraud les ayant recouvrées, entra dans le temple, et y dit la messe avec la plus grande solennité. Sur ces entrefaites arrivèrent des émissaires de l'évêque, qui ordonnèrent des préparatifs pour la dédicace. L'archidiacre envoya quelques membres de son clergé à l'évêque pour lui dire que, s'il venoit comme bon voisin et ami, il seroit reçu avec tous les témoignages de l'hospitalité; que, dans le cas contraire, il étoit prié de ne pas avancer davantage. L'évêque répondit qu'il venoit, comme évêque du diocèse, pour s'acquitter de son devoir

en consacrant l'église. L'archidiacre et son clergé rencontrèrent l'évêque à l'entrée du cimetière, où s'éleva une longue dispute, chacun défendant ses droits sur l'église de Keri. Pour donner plus de force aux siens, l'évêque descendit de cheval, mit sa mître sur sa tête, prit sa crosse à la main, et marcha avec sa suite vers l'église. L'archidiacre, suivi des membres de son clergé, tous vêtus de surplis et d'ornemens sacerdotaux, tenant en main des cierges allumés et précédés de la croix, sortirent du temple en procession. Les deux partis finirent par s'excommunier respectivement; mais l'archidiacre ayant ordonné de sonner trois fois les cloches comme pour confirmer la sentence conformément à l'usage, l'évêque et les siens remontèrent à cheval et se retirèrent précipitamment: la populace les poursuivit en leur jetant des mottes de terre et des pierres.

Cette singulière rencontre produisit beaucoup de gaîté à la cour d'Henri II, mais ne valut pas d'avancement à Giraud, parce qu'en conséquence de ses liaisons avec les princes et les chefs gallois, le roi, quoique pénétré de respect pour sa personne et ses talens, résolut, d'après des motifs d'une politique étroite, de ne jamais le revêtir d'une grande autorité dans cette province; il le nomma précepteur de son fils Jean: il lui réservoit un évêché en Irlande. L'ambition de Giraud ne pouvoit être satisfaite que par le siége de

Saint-David ; il refusa obstinément toutes les autres dignités ecclésiastiques. Après la mort d'Henri, les archidiacres et les chanoines de Saint-David élurent d'une voix unanime Giraud pour leur pasteur. Hubert, archevêque de Cantorbéry, refusa de confirmer la nomination. Cette démarche, de la part d'un métropolitain, à la faveur de l'autorité duquel il avoit d'abord signalé son zèle pour l'église, doit avoir singulièrement mortifié la fierté de Giraud. Tout son courage sembla succomber sous le coup, et il se détermina, comme il le dit lui-même, à ne plus sacrifier son repos à une vaine ambition, à se retirer de la cour, dont les soucis peuvent blesser, mais dont les grâces ne satisfont jamais le cœur, et à consacrer le reste de sa vie à la retraite et aux lettres. Pendant quelques années, il fut fidèle à cette résolution fort sensée ; ensuite son ambition se réveilla. Voyant qu'après une longue absence, les membres du clergé de Saint-David étoient toujours favorablement disposés pour lui, il se décida, à leur instigation, à faire le voyage de Rome pour y solliciter l'intervention du pape. Au bout de cinq longues années passées à défendre ses droits et ses priviléges contre les empiétemens du siége de Cantorbéry, il fut condamné par le pape. Cette sentence mit un terme à toutes ses démarches pour arriver au pouvoir. Il passa les dix-sept dernières années de sa vie dans la soli-

tude, et se voua uniquement à l'étude. Il mourut à Saint-David, dans la soixante-quatorzième année de son âge.

Giraud a beaucoup écrit : aujourd'hui, il est principalement connu par son voyage dans le pays de Galles (1) qu'il fit à la suite de Baudouin, archevêque de Cantorbéry. Ce prélat y alloit prêcher la croisade. Giraud a joint au récit de cette expédition une description topographique du pays, et des observations sur son histoire et ses antiquités. Il mêle à ces sujets intéressans des traditions ridicules et des contes puérils qu'il semble avoir recueillis avec beaucoup d'avidité dans sa tournée ; car, bien que très-instruit et très-habile, il partageoit toutes les idées superstitieuses de son siècle. Il débite ses fables avec la gravité la plus comique, et raconte du même ton le siége d'un château et l'aventure d'une femme qui, ayant eu l'audace de s'asseoir sur le tombeau de saint Osada, y resta comme collée, et ne put en être tirée qu'en y laissant ses jupons. Sa crédulité extrême rend son autorité suspecte sur toutes les choses qu'il n'a pas vues par lui-même. On dit qu'en revanche ses descriptions topographiques sont très-exactes ; ses observations sur les mœurs et les usages sont très-intéressantes.

(1) On en trouve un extrait raisonné dans les *Annales des Voyages*.

Il décrit Manorbeer, lieu de sa naissance, avec une partialité très-pardonnable. Après avoir passé en revue tous les agrémens du canton qui l'entoure, ses beaux-bois, ses vergers, ses vignobles, son magnifique étang, son grand lac, son ruisseau d'eau limpide qui ne tarit jamais, il s'écrie : « La Demetia (le pays de Galles occidental), avec ses sept cantreds (1), est la contrée la plus belle et la plus puissante de tout le pays gallois : Pembroke est la plus belle province de Demetia, et le lieu que je viens de décrire la partie la plus délicieuse du Pembroke. Il est évident, par conséquent, que Manor-Pirr est le séjour le plus agréable de tout le pays de Galles. » On peut pardonner à l'auteur d'avoir ainsi vanté la terre où il vit le jour, et de l'avoir comblé d'éloges et de témoignages d'admiration. Ce petit paradis ne se reconnoît plus à aucun de ses anciens traits ; ses bois sont tombés, ses ruisseaux ont cessé de couler : on ne voit plus aujourd'hui qu'une vallée sablonneuse, triste et nue.

On suppose que le château de Manorbeer fut bâti par le père de Giraud, qui avoit suivi Arnoult de Montgomery, conquérant de cette partie du pays de Galles. Giraud ne confirme pas le fait

(1) C'est un terme saxon qui signifie cent villages. On divise les comtés du pays de Galles en *cantreds*, comme ceux d'Angleterre en *hundreds*.

par son autorité ; il nous renvoie à un temps bien plus reculé, et décide que Maenor-Pir étoit le manoir de Pyrrhus, prince qui avoit régné en Bretagne à une époque dont l'histoire ne parle pas avec beaucoup de précision. Quelques auteurs ont eu la bonhomie de discuter avec beaucoup de gravité la question de savoir si un château d'architecture normande avoit pu être bâti par un roi breton quelque temps après le déluge : je ne suivrai par leur exemple. On peut supposer qu'un prince ou chef gallois avoit dans ce lieu une cabane dont les Normands transportèrent le nom au château qu'ils bâtirent ensuite sur le même local.

ETAT DES CAPTIFS

FAITS PAR LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE;

Extrait des Mémoires de JOHN HUNTER.

(Traduit du *Gleaner*.)

M. HUNTER est sans doute issu de quelque colon européen; il paroît que toute sa famille fut massacrée par les Indiens, qui le prirent dans son enfance et l'emmenèrent avec deux autres enfans en captivité, car c'est le nom que l'on doit donner à l'adoption usitée parmi les Indiens. On ne sait rien de ses compagnons d'infortune, sinon que l'un d'eux, une petite fille, fut massacrée, parce qu'elle pleuroit, et l'autre transféré dans une autre tribu. Les Kickapous gardèrent Hunter, qui passa son enfance chez les Kanzas. Il devint tout Indien, à ses traits et son teint près. Parvenu à l'âge mûr, ses aventures, ses idées et tous ses sentimens étoient ceux d'un Kanza ou Osage. Habile à la chasse, on le nomma le chasseur (Hunter).

« Il est remarquable, dit-il, que les blancs élevés chez les Indiens demeurent invariablement attachés à leurs coutumes et à leurs mœurs. J'ai connu deux blancs qui ont abandonné les relations et les habitudes de la vie civilisée pour prendre celles des Indiens et remplir tous leurs devoirs; il est vrai qu'ils étoient chez les Chérókis. Je ne m'excepte pas. Je conviens franchement que j'ai long-temps combattu, et qu'aujourd'hui même encore mon âme se reporte sur les scènes de mon enfance avec des émotions de plaisir et de peine que je ne puis définir. Cependant mes relations avec la société, l'étude, la lecture et l'idée de la perfection à laquelle l'esprit humain peut atteindre, m'ont à jamais attaché à la civilisation, malgré les vices et les contradictions que je vois chez les peuples civilisés. »

Nous croyons que le but que s'est proposé M. Hunter, en venant en Angleterre, est d'étendre ses lumières et de s'en retourner ensuite chez ses anciens amis, afin de leur faire partager les bienfaits de la civilisation.

Et nous le connoissons assez pour être persuadés qu'il a tout ce qu'il faut pour réussir dans cette grande entreprise qui changera le sort de cette partie de l'humanité.

Nous allons extraire quelques passages qui donneront une idée des impressions qu'il a reçues dans son enfance.

« L'idée que les Indiens me donnèrent des peuples blancs n'étoit rien moins que flatteuse; ils me les représentoient comme des êtres fort inférieurs à eux, foibles, perfides, lâches, et tout au plus aptes à vaquer aux besoins de la vie; ils m'assuroient en même temps qu'ils m'avoient rendu le plus grand service en me prenant chez eux, où je pourrai devenir un parfait chasseur, un brave guerrier, un sage conseiller, et peut-être un de leurs chefs. Je regardai tout cela comme la vérité, même jusqu'à l'époque où des voyageurs arrivèrent parmi nous. Ceux-ci eurent pour moi des attentions particulières, me firent quelques petits cadeaux. Je m'attachai à eux; ils me donnèrent à entendre que les Indiens m'avoient induit en erreur, que les peuples blancs étoient nombreux, puissans, braves, généreux et bienveillans; qu'ils habitoient de vastes demeures; que leurs vaisseaux flottoient sur les mers; que leurs cités étoient populeuses; qu'ils combattoient avec de grands canons qui pouvoient tuer beaucoup d'ennemis d'un seul coup. Ils employèrent divers moyens pour m'engager à aller les voir; mais, bien que j'ajoutasse foi à une partie de leurs discours, que ma curiosité en fût vivement excitée, et mon âme remplie de surprise et d'admiration, je ne pus m'y résoudre; et, après quelques réflexions, les préjugés que

l'on m'avoit inculqués dans mon enfance reprirent sur mon esprit tout leur empire.

« Nous restâmes chez les grands Osages jusqu'à l'automne. J'y vis un grand nombre de blancs, parmi lesquels je distinguai un prêtre qui prêcha plusieurs fois par l'entremise d'un truchement. C'étoit le premier prêtre chrétien que je visse. Les Indiens le traitoient avec respect, l'écoutoient attentivement; mais ils disoient qu'ils ne comprenoient rien à ce qu'il désiroit leur persuader. Il est bon d'observer ici que les Indiens sont accoutumés, dans leurs propres affaires, à ne jamais parler que l'un après l'autre, à écouter attentivement et à ne parler qu'à leur tour; c'est surtout à l'égard des étrangers qu'ils observent scrupuleusement cette coutume; la plus légère interruption leur paroît une choquante indécence, et même une offense. C'est à cette disposition, commune à tous, qu'il faut attribuer l'erreur où sont tombés plusieurs missionnaires, qui l'ont prise pour une marque de la profonde impression que leurs discours faisoient sur l'esprit des Indiens : de là l'exagération avec laquelle ils ont parlé de leur conversion au christianisme. »

Il dit, en parlant de ses exploits :

« Les Papis, dans la vue de nous surprendre, avoient envoyé, à peu de distance de la route, un détachement de leur parti ; mais il étoit

facile de s'apercevoir de leur marche dans une autre direction ; nous continuâmes néanmoins de suivre notre route jusqu'à ce que nous fûmes à quarante ou soixante yards (mètres) de l'endroit où ils se tenoient cachés entre des broussailles et des rochers, attendant que nous parussions sur l'autre route entre eux et la rivière. Nous tirâmes sur eux ; ils furent à leur tour complétement surpris, et, quoique supérieurs en nombre, mis en déroute. Nous prîmes dix-huit crânes. C'est dans cette rencontre que je pris le premier crâne. Je le dis avec répugnance aujourd'hui ; mais je ne puis omettre cette circonstance, puisque j'écris l'histoire véritable de ma vie.

Nous rencontrâmes en route un parti des paisibles Indiens-Mahas qui avoient remonté la rivière pour se rendre au lieu d'un combat, recueillir les os et rendre les derniers devoirs aux mânes de leurs infortunés concitoyens qui venoient d'être surpris et tous massacrés par leurs ennemis, à l'exception d'un seul qui leur servoit de pilote. La manière dont cet individu s'étoit sauvé a quelque chose de si merveilleux, que je présume que mes lecteurs y trouveront de l'intérêt. Les Mahas, au nombre de quarante ou cinquante, s'étoient réunis pour une chasse ; ils s'étoient campés sur les bords d'un grand fleuve qui se jette dans la Plata ; quand tout à coup ils furent cernés de toutes parts, excepté du côté de

la rivière, par un nombreux parti d'Indiens-Loups qui s'étoient avancés avec tant de précaution, qu'ils ne furent aperçus des Mahas que lorsqu'ils les couchèrent en joue. Après avoir fait feu, ils les assaillirent avec leurs autres armes et les massacrèrent : quatre ou cinq crurent trouver leur salut dans les flots ; mais ils furent poursuivis et tués, à l'exception du seul Nicé-Kish-lauteeh, qui, quoique blessé deux fois, gagna la rive opposée ; il fit un détour à travers les forêts qui bordent la rivière, la repassa à quelque distance et en face de leur camp, et observa, caché, les mouvemens des ennemis. Il supposoit que tous ses compagnons d'infortune avoient été tués, et que ses ennemis feroient tous leurs efforts pour l'envoyer les rejoindre, dans la crainte qu'il ne les dénonçât à la juste vengeance que méritoit leur atroce perfidie.

« Il ne se trompoit pas. En arrivant sur la rive, il vit qu'ils se préparoient à le poursuivre. Il se retira dans le bois ; et, côtoyant la rivière, il la repassa au lieu même où ses compagnons avoient été surpris. Il se cacha dans les hautes herbes qui environnent les saules dont le rivage est bordé, et y resta pendant deux jours et deux nuits : il vit huit ou dix Indiens qui passèrent la rivière, se montrèrent sur divers points du rivage, et qui, vers la nuit, la repassèrent pour aller rejoindre les leurs. Le lendemain, de grand

matin, un plus grand nombre d'Indiens passèrent encore la rivière ; les uns prirent une route opposée ; les autres, celle qui les conduisoit droit au lieu où Nicé-Kish-lau-teeh étoit caché : il vit qu'ils se disposoient à parcourir toute la forêt qui côtoie le rivage, et qu'ils cherchoient avec le plus grand soin leur proie. Le Maha s'étoit pour ainsi dire enterré dans le sable ; ses sanguinaires ennemis le fouloient presque sous leurs pieds ; il les entendoit jurer et se bien promettre de le faire lentement expirer dans les plus affreux tourmens dès qu'ils l'auroient découvert ; mais, heureusement pour lui, ils s'en allèrent la nuit suivante ; et, dès le lendemain, le Maha, abandonnant sa cachette, repassa la rivière. Le jour, il se cachoit, et ne marchoit que la nuit, où il prenoit quelque nourriture. C'est ainsi qu'il arriva d'abord au lieu où ses féroces ennemis avoient campé, puis à l'endroit où ses compagnons avoient été massacrés ; et enfin, après avoir beaucoup souffert de la faim, de la soif et des blessures qu'il avoit reçues en passant la rivière à la nage, il arriva dans sa tribu.

« Ses récits enflammèrent les Mahas du désir de la vengeance ; ils l'assouvirent en effet, et exterminèrent toute la tribu dont étoient les assassins de leurs compatriotes. C'est au retour de cette expédition que je revis Nicé-Kish-lau-teeh : il étoit généralement estimé de ses compatriotes,

qui le regardoient comme un homme inspiré du Grand-Esprit ; il étoit leur chef, leur prophète, leur médecin.

Ce furent les récits de ce Maha qui engagèrent Hunter à tenter, avec plusieurs Indiens, un voyage à l'Océan-Pacifique. Makenzie l'avoit fait, mais avec cette différence qu'il avoit trouvé des ennemis partout où Hunter et ses compagnons de voyage ne rencontrèrent que des amis. En effet, Hunter nous apprend dans sa relation que tous les Indiens chez lesquels ils ont passé ont généreusement exercé l'hospitalité envers eux ; qu'il en a trouvé un grand nombre qui s'occupoient exclusivement de la pêche, et qu'en général toutes ces tribus d'Indiens vivoient en paix les unes avec les autres, et avoient entre elles plus de communications que celles des régions du Missouri et du Mississipi. Arrivé à l'Océan, il décrit sa surprise, son ravissement et l'admiration de ses compagnons de voyage ; il parle avec dignité des grands sentimens de dévotion que lui inspira naturellement ce grand spectacle. Après avoir côtoyé l'Océan jusque vers la Colombie, ils s'en retournèrent. Les Osages, qui les avoient crus perdus, n'imaginant pas qu'on pût revenir d'un semblable voyage, célébrèrent leur retour par toutes sortes de réjouissances.

On conçoit que, dans un voyage de seize lunes, à travers de vastes solitudes, exposés à

tous les dangers de la vie sauvage, Hunter et ses compagnons de voyage ont eu des aventures. Il raconte, par exemple, qu'ils furent surpris par la neige ; elle tomboit avec tant d'abondance et d'impétuosité, que l'air en étoit obscurci (1). Nos voyageurs déployèrent leurs peaux, s'en couvrirent et attendirent la mort avec résignation ; ils s'endormirent cependant, et ne se réveillèrent qu'aux hurlemens d'un loup qui sans doute les avoit suivis à la piste, mais qui, n'osant les attaquer seul, hurloit pour en appeler d'autres ; mais un des voyageurs le tua ; et, comme ils étoient tous exténués de faim, ils le dévorèrent tout cru et fumant encore. . . . .

A son retour chez les Osages, Hunter y trouva deux voyageurs, le colonel Watkin's et M. Combs, qui eurent pour lui des attentions toutes particulières, et qui l'invitèrent à visiter les établissemens des blancs ; mais son goût pour la vie sauvage l'emporta sur leur instance. Un événement inattendu décida de son sort. Les sauvages avoient secrètement formé le projet d'assassiner le colonel Watkin's et toute sa suite. Toute l'âme de Hunter se révoltoit à l'idée d'un semblable attentat contre des personnes qui lui avoient témoigné un si vif intérêt : il résolut de les sauver.

(1) Le même phénomène a lieu en Sibérie, lorsque la neige-poussière tombe.

« Après avoir médité mon plan, dit-il, je dissimulai, à ma grande surprise, avec autant d'art que j'en ai vu employer dans la suite par les peuples civilisés : mes compagnons s'y laissèrent prendre au point de m'accorder l'honneur de garder le camp. J'attendis la nuit; et, quand je fus assuré que tous étoient profondément endormis, je me relevai, j'allai enlever toutes les pierres des fusils, en ôter l'amorce, et, prenant mon fusil et mon équipement, je m'élançai sur le meilleur des chevaux qui avoient été volés la veille. »

Hunter décrit sa route et raconte toutes les craintes qu'il eût souvent d'être poursuivi et l'angoisse que lui faisoit éprouver un chien qui l'avoit suivi, et dont les aboiemens auroient pu le trahir. Après avoir tué cet animal importun, il arrive au lieu où Watkin's étoit campé avec sa suite.

« L'agitation qui se peignoit dans tous mes traits, continue-t-il, annonçoit assez clairement le motif de ma subite apparition. J'appris en peu de mots aux blancs le danger qui les menaçoit et l'assassinat de Fouche. Les chasseurs proposèrent de se retirer sur-le-champ ; mais le colonel, qui étoit brave s'y refusa, et fit tous les préparatifs nécessaires pour repousser toute attaque, m'invitant à me joindre à lui ; mais je lui répondis que c'etoit bien assez d'avoir trahi mes compatriotes, et que je n'ajouterois point à ce crime celui de les tuer. —

Ce ne sont point vos compatriotes, me dit alors le colonel ; vous êtes un blanc, et ce que vous avez fait et ce que je vous propose est un devoir.

« Mes préventions contre les blancs ne s'étoient point affoiblies : j'aimois avec enthousiasme les Indiens et leur genre de vie ; je ne voulus donc point entendre parler de ces nouvelles relations : je laissois le colonel, je fuyois jusqu'à ses regards, qui pourtant m'avoient paru si doux, si aimans ; je me méprisois moi-même, et m'accusois de la plus lâche trahison. Le changement qui s'étoit opéré en moi n'échappa point aux regards du colonel, qui sentoit avec reconnoissance les obligations qu'il m'avoit ; enfin, ayant pris toutes ses mesures, il donna les ordres pour le départ, et nous descendîmes la rivière près du point où elle se réunit au Missisipi. »

Cependant les regrets qu'éprouvoit Hunter d'avoir abandonné les Indiens ne lui laissoient point de repos : ayant obtenu quelques munitions, il quitta ceux qu'il avoit sauvés dans l'espoir de retrouver quelque tribu à laquelle il pût se joindre.....

Il raconte toutes les misères auxquelles il fut en butte en errant dans ces vastes solitudes, et les dangers qu'il eut à courir pour échapper aux serpens et aux panthères, les grandes troupes de buffles qu'il rencontra, le seul amusement qu'il

avoit, et qui consistoit à observer les habitudes des cerfs, des élans, des castors et des serpens. C'est à propos de la prudence de ces derniers qu'il purge les Indiens du reproche d'idolâtrie qu'on leur fait injustement; il assure qu'ils n'adorent que le Grand-Esprit.

« Quelque mécontent que je fusse de moi-même, continue-t-il, je ne pouvois, tout en m'exagérant mes torts, imposer silence à la voix de mon cœur, qui me rassuroit sans cesse et me disculpoit en dépit de moi-même. J'élevai mon âme vers le Grand-Esprit, en qui l'expérience m'avoit toujours appris à mettre et ma confiance et mon espoir. »

Après avoir vécu dans une solitude absolue pendant plusieurs lunes, et passé un grand nombre de petites rivières qui se jettent dans le fleuve Blanc, Hunter rencontra des chasseurs françois qui le décidèrent enfin à les accompagner.

« Je fis alors, dit-il, la connoissance d'une Françoise d'un certain âge, nommée Masson, qui se donna beaucoup de peine pour m'apprendre à lire et me convertir à la religion catholique romaine. Je sus bientôt lire; mais, malgré le pieux zèle de madame Masson, je ne fis aucun progrès dans l'autre branche de mon instruction. Mon esprit étoit trop imbu des premières impressions que j'avois reçues pour adopter ses argu-

mens. J'adorois le Grand-Esprit : j'avois une trop haute idée de ses attributs pour pouvoir me résoudre à remplacer ces grandes conceptions par le petit crucifix d'ivoire, symbole de sa foi, qu'elle a eu la bonté de me donner. Enfin, voyant qu'elle faisoit de vains efforts, elle me déclara hérétique, indigne des bienfaits de l'Evangile, et me livra à satan. Je n'en conserve pas moins de la reconnoissance pour les peines qu'elle s'est données, ne doutant point de la pureté de ses intentions. C'est à elle que je dois la première connoissance de la langue angloise. »

Enfin Hunter, après avoir été associé de Tibbe et Warren, et avoir gagné onze cents dollars, arrive à la Nouvelle-Orléans. La vue d'une ville excita dans son âme la plus vive admiration : dès-lors il n'a cessé de se livrer à l'étude qui a développé complétement toutes ses facultés morales.

COUP D'ŒIL

SUR

LES MŒURS ET USAGES DES MAROQUAINS.

Les Maroquains, quoique zélés Musulmans, observent certaines pratiques religieuses étrangères à l'islamisme : ils portent des provisions à leurs morts, et se rassemblent solennellement tous les vendredis sur leurs tombeaux ; les femmes même ne manquent pas ces réunions, qui sont pour elles une espèce de récréation. On voit les marabouts, dont les demeures se trouvent dans le voisinage, s'y porter d'un pas lent, d'un air contrit et marmottant quelques prières. Les Maroquains élèvent leurs enfans dans la haine la plus implacable du nom chrétien, qu'ils ne prononcent jamais sans y joindre quelques injures. Les ambassadeurs des puissances chrétiennes ne sont pas toujours à l'abri des insultes du peuple.

Les Maroquains ont une grande vénération pour les pélerins qui reviennent de la Mecque;

ils les nomment saints (hadyr), et étendent cette vénération jusqu'aux animaux que ces pèlerins amènent avec eux. Celui qui est convaincu d'avoir passé huit jours sans aller à la mosquée est, pour la première fois, déclaré incapable de témoigner en justice; en cas de récidive, il est condamné à une forte amende; enfin, pour la troisième fois, brûlé vif. Les femmes ne sont point admises à la mosquée; leur présence pourroit donner des distractions aux bons Musulmans. Qu'elles propagent l'espèce, disent-ils; voilà leur unique destination. Il paroît que les Maroquains ne croient pas à la vie future. Un juif ou un chrétien qui entre dans une mosquée est placé entre l'alternative d'être brûlé vif ou de se faire mahométan. Personne, dans ce pays, ne s'imagine que ce soit un crime de manquer de parole à un infidèle et de le tourmenter de toutes les manières. A commencer par l'empereur et ses ministres, tous les Maroquains sont extrêmement avides de présens. Un de leurs proverbes dit que du vinaigre donné est plus doux que du miel acheté. Ils observent scrupuleusement leur ramadan, et leurs corsaires même ne s'en permettroient pas la plus légère infraction. Leurs châtimens sont atroces; ils brûlent à petit feu ou empalent leurs criminels. Cependant ce peuple a un respect admirable pour le nom de Dieu, et sa langue n'offre

aucun mot qui rende le nom de blasphème ; il a un éloignement décidé pour le serment, dont il reproche l'abus aux chrétiens. A Maroc, les querelles ne se terminent jamais par la mort de l'un ou de l'autre des partis : c'est peut-être parce que le meurtre n'y est jamais impuni. Un criminel n'y est pas accompagné, au lieu de son supplice, par une foule de spectateurs curieux ; les passans le regardent d'un air de pitié, et ne conçoivent pas comment nous pouvons assister à de tels spectacles. Tous les jeux de hasard y sont sévèrement défendus ; ils ne connoissent point les réunions sociales ; quand ils vont se voir, ils ne restent que le temps nécessaire pour traiter le sujet qui les amène ; ils ne s'entretiennent jamais des affaires de leurs voisins ou de l'état : leurs seuls amusemens sont le sorbet, le café et la pipe ; ils fument en silence, et se quittent après avoir fumé leur pipe. L'usage du vin et des liqueurs fortes leur est sévèrement interdit par la religion ; les grands seigneurs mêmes n'osent se livrer à ce goût qu'en cachette. Toute la politique de l'empereur de Maroc est renfermée dans deux principes ; l'un, de protéger les consuls des puissances chrétiennes, et l'autre, de vivre en bonne intelligence avec les républiques de Tunis, d'Alger et de Tripoli, afin d'exercer, de concert avec elles, la piraterie.

Il n'est aucun pays au monde où la condition des esclaves soit aussi affreuse qu'à Maroc : ils appartiennent tous à l'empereur, et n'ont jamais de relâche à leurs travaux ; ils n'ont d'autre nourriture que du pain d'orge trempé dans de l'huile, et n'ont pas même de repos pendant ce triste repas ; souvent, en portant d'une main leur pain à la bouche, ils sont obligés de faire, de l'autre, quelque ouvrage sale et dégoûtant; sans cesse surveillés par d'impitoyables tyrans qui les frappent dès qu'ils prennent un instant de repos : aussi n'est-il pas rare de les voir succomber à la fatigue ou expirer sous les coups. La nuit, on les fait descendre par des échelles de corde dans des cachots infects fermés par une trappe de fer. Ils ont pour tout vêtement un sarrau de laine grossière avec un capuchon. Quoique les esclaves mariés ne soient ni mieux nourris, ni mieux logés et vêtus, ils sont exempts des plus rudes travaux, afin de ne pas nuire à la propagation ; car leurs enfans naissent esclaves. On ne se soucie guère de les convertir, parce qu'en embrassant l'islamisme, ils seroient libres.

On trouve à Maroc une race particulière de Maures qui occupent les premières places et jouissent d'une grande considération dans le pays : souvent ils paient cher cet avantage,

qui les expose plus particulièrement à l'avidité et à la cruauté du despote. Enfin, l'on trouve encore dans ce pays, et surtout dans les environs du Mont-Atlas, une espèce de sauvages qui vivent dans des cavernes et se nourrissent de fruits ou de gibier.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Essai historique et philosophique sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux, considérés principalement dans leurs rapports avec la civilisation; par M. Eusèbe Salverte.

(Premier Article.)

Cet Essai, rempli de recherches et d'observations curieuses, dignes de l'attention des historiens et quelquefois des géographes, fait partie d'un ouvrage plus étendu où l'auteur traitera de *la civilisation* depuis les premiers temps historiques jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. M. Salverte classe les diverses espèces de la civilisation sous deux grands genres; l'un *fixe*, comme à la Chine, au Japon; l'autre *perfectible*, comme en Europe. Cet ouvrage, dont l'introduction a paru en 1813, promet une lecture philosophique; l'auteur est peu ami de la civilisation fixe, et nous ne le sommes pas plus que lui, parce que nous pensons que la civilisation matérielle, scientifique et littéraire ne peut jamais s'arrêter naturellement sans rétrograder et sans se corrompre; mais, lorsque M. Salverte se déclare le partisan d'une civilisation *progressive* en

toutes choses, nous l'arrêtons pour lui demander si la morale peut être indéfiniment perfectionnée, du moins à l'égard de la grande masse du genre humain? Si, comme nous le pensons, l'imperfection de la nature humaine fait toujours contre-balancer les bienfaits des lumières progressives par un développement non moins rapide des passions, n'est-il pas urgent qu'il existe dans la société, dans ses classes, dans ses institutions, quelque chose de fixe, d'immuable, de supérieur aux caprices de l'opinion, aux passions des peuples et des princes?

Sans entrer davantage dans le grand objet de l'ouvrage que M. Salverte prépare, occupons-nous de la partie détachée qu'il nous présente.

Comment naissent les noms d'individus? Quelles en sont les significations primitives? D'où viennent les noms de familles chez les peuples qui les admettent? Par quel motif se fixent-ils? Par quelle transition les noms de tribus deviennent-ils des noms de nations? Quelles sont les causes qui déterminent les noms des lieux? Comment tous ces noms propres varient-ils par la superstition, le culte, les mœurs, les institutions? Quelles applications peut-on faire de cette étude à l'histoire et à la géographie?—Voilà une indication très-sommaire du contenu de cent trois chapitres de l'ouvrage de M. Salverte, tous remplis d'une philosophie ingénieuse ou d'une érudition intéressante.

Nous allons nous arrêter à quelques-uns de ces chapitres, selon que nous y trouverons des traits curieux à extraire ou des points susceptibles de discussion.

En parlant de l'utilité de l'étude des noms propres pour l'histoire, l'auteur fait les observations suivantes:

« Les noms propres préservent de l'oubli les derniers vestiges d'une langue que le cours des événemens fait disparoître de la région où elle a long-temps régné. Un ou

deux mots radicaux les composent : ces mots, qui souvent offrent des données premières pour l'étude d'une langue peu connue, aident souvent aussi à retrouver les traces de la descendance ou de la dispersion d'un peuple. Leur identité, dans des régions éloignées, trahit l'identité de deux peuplades qui, dès long-temps peut-être, ont perdu de vue leur origine : ainsi les mêmes noms d'hommes et les mêmes finales de noms se retrouvoient chez les Gaulois et les Galates. L'origine scandinave des *Varaigues* russes, déjà prouvée par des rapprochemens historiques et géographiques, étoit d'ailleurs indiquée par le nom de leur premier chef : *Rourik* est un nom scandinave. Saxo-Grammaticus, dans l'histoire du Danemarck, cite plusieurs guerriers de nom de *Roricus*, et ce nom fut aussi celui d'un des chefs norvégiens qui succombèrent en défendant, contre la tyrannie de saint Olof, l'indépendance et la religion nationales.

« Le fondateur de la dynastie des Visigoths portoit un nom sanscrit, *Amala*, *sans tache*. Cet exemple, qui rattache à la langue sacrée de l'Hindoustan les antiquités d'une des plus puissantes nations du nord, prend plus d'importance, si l'on en rapproche le nom des Hérules, tiré également du sanscrit *Eorl'as*, *chefs*. Les noms des peuples, en effet, gardent plus long-temps que les noms d'hommes leur empreinte originelle. La tribu des guerriers, chez les Hindous, conserve encore le nom sanscrit de *Kshatria* ou *Kshatra*; c'est celui dont les soldats d'Alexandre firent le nom de *Xathroi*. »

Ces trois exemples sont tirés de la *Bibliothèque indienne* de M. Schlegel, et, à l'égard du dernier, il n'y a rien à dire. Le nom des Hérules a été expliqué par nous du mot scandinave *Iarl* et du mot anglois *Earl*, quelques années avant que le savant professeur de Bonn y ajoutât

confirmation tirée d'un mot sanscrit. Mais n'est-il pas contre les règles de la critique de faire intervenir le sanscrit *directement* dans ces étymologies des noms appartenant à l'histoire scandinave? Que prouvent ces ressemblances de mots à de si grandes distances de temps et de lieu? Elles prouvent seulement que les deux langues se ressemblent, et que deux langues semblables doivent venir d'une source commune. Vouloir rapprocher directement deux noms dérivés de ces langues, sans égard aux temps et aux lieux; c'est un procédé qui peut mener à des erreurs graves. Le mot *amala* peut donc être sanscrit; mais on ne doit pas en tirer la conclusion que le *nom* de la dynastie des Amales l'est; car ce nom scandinave vient naturellement de deux mots scandinaves, l'*a* privatif et *mal*, tache, ou plutôt de *mæla*, parler, blâmer.

Que cette protestation soit faite, une fois pour toutes, contre les applications directes des étymologies cherchées trop au loin!

Continuons le passage de M. Salverte :

« Les noms de lieux l'emportent à cet égard sur tous les autres. Dans une description de l'Égypte, a dit un savant orientaliste, citer les noms coptes des lieux, c'est *citer leurs noms égyptiens*. Un grand nombre de lieux, dans la Boukharie, portent des noms dérivés de la langue gothique ou de la langue persane; de ce fait, M. Malte-Brun a induit que les Boukhares ne sont point, comme on le croyoit, d'origine tatare; et un voyageur a vérifié cette conjecture, en s'assurant que la langue maternelle des Boukhares est le persan. »

[C'est à M. Klaproth qu'est due la démonstration; nous n'avions fait que proposer un doute.]

« Leibnitz regardoit avec raison les noms des lieux comme les plus propres de tous à conserver les restes des

idiomes perdus et les traces de l'existence des nations détruites. Les objets qu'ils désignent subsistent, tandis que les hommes et les peuples périssent ou se dispersent. Une médaille, un édifice ont suffi quelquefois pour autoriser l'antiquaire à admettre des règnes, des émigrations, des conquêtes qui n'avoient point laissé de souvenirs à l'histoire, et pourtant on peut se méprendre sur l'origine d'un monument, sur la date, l'explication, l'authenticité d'une médaille. Un lieu, un pays ne peut porter un nom emprunté d'une langue aujourd'hui étrangère sans l'avoir reçu des hommes qui autrefois parloient cette langue. Le patois des paysans de Bugey et le françois des environs de Paris offrent peu de traces apparentes de l'ancien idiome celtique. Cependant, au-dessus de Nogent-sur-Seine, dans une digue destinée à soutenir la rivière au niveau nécessaire pour le mouvement d'une grande usine, le passage ouvert au débordement des eaux superflues s'appelle *le Livon*. Un habitant de l'Armorique qui entendra ce nom se rappellera que, dans sa langue maternelle, il désigne un *débordement*, une *inondation*. »

[Peut-être les *Livii*, peuple de la Gaule narbonnaise, cités par Pline, ont-ils tiré leur nom d'une circonstance semblable; mais nous demandons grâce pour « *les Libons*, » *rois d'Arménie;* » ils n'ont pas plus à faire ici que ne l'auroient les *Lives* ou *Livoniens*, peuple tchoude, ou *Livny*, ville russe sur la Sosna, ou *Livno*, ville de Bosnie.]

« Transporté près des ruines du temple antique d'Isarnore, en des lieux où sont cachés au loin, sous les moissons et les pâturages, les débris d'une cité considérable, un Gallois sera moins frappé peut-être de l'aspect de ce monument, que trop peu de curieux vont admirer, que d'un nom emprunté de sa propre langue, et sur-le-champ

il en rapportera la signification (le *bord*, le *tranchant de la faux*, de la *hache*), soit aux cultures et aux prairies qui remplissent la vallée, soit à la configuration des montagnes qui l'environnent, soit enfin aux faits d'armes exécutés sous les murs de la ville ancienne, que la tradition nous représente comme très-forte, et qui étoit destinée à défendre de ce côté l'entrée des gorges du Jura. Lors donc que l'histoire garderoit le silence, nous pourrions affirmer que, près du lac de Nantua et aux bords de la Seine, habita jadis un peuple qui parloit la langue dont le pays de Galles, la Basse-Bretagne, l'Ecosse et l'Irlande ont jusqu'à nos jours conservé des dialectes. »

Ce que dit M. Eusèbe Salverte sur les noms *hybrides* ou composés de racines de deux langues, est sans doute juste ; mais on pourroit y introduire quelques restrictions. La syllabe *mir*, cité comme slavon, est de toutes les langues européennes ou japhétiques ; c'est *imeiros*, agréable, en grec ; *mir*, bon, en albanois ; *mirus*, admirable, aimable, en latin ; *mirny*, paisible, bon, en russe. Je n'ose ajouter *moir*, grand, dans l'Edda ; et, quoique le nom slave, *Wladimir*, ait probablement donné naissance au nom dano-suédois *Waldemar*, il est plus sûr de les expliquer l'un et l'autre de sa langue particulière. *Wladia*, en slavon, et *Walde* ou *Vælde* en danois, signifient tous les deux puissances, et se lient par le mot lithuanien *Waldia*.

En expliquant le nom de *Théodelinda* (nom, pour le dire en passant, aussi harmonieux qu'aucun de ceux d'Homère), l'auteur s'est trompé sur la dernière moitié du mot qui n'existe plus, dit-il, que dans la langue espagnole [et portugaise] ; car *linda* existe en danois et en suédois (*lind*, doux ; *lindre*, adoucir), en allemand (*gelinde*), et en is-

landois (*linr*); d'où vient le nom du tilleul, *lind*, à cause de la mollesse de ses feuilles et de la douce beauté de son ensemble.

L'auteur a réuni des faits très-curieux sur l'usage établi dans l'Orient de gouverner l'état par le seul nom du prince sans que jamais sa personne ne soit visible.

« Les despotes d'Orient, dit-il, ont, de tout temps, affecté de se rendre invisibles à leurs sujets; ils croient augmenter ainsi la vénération ou la terreur qu'ils inspirent; l'identité de la personne et du nom placera donc celui-ci sous le voile d'un mystère non moins impénétrable pour quiconque n'approche point la personne sacrée du monarque. A Siam, il n'appartenoit qu'aux mandarins du premier ordre de prononcer le nom du roi; tous les autres sujets l'ignoroient, ou auroient craint de paroître le savoir. Le nom du daïri ou empereur-pontife du Japon n'est connu que dans l'intérieur de sa cour, et on ne le publie qu'après sa mort; les noms de l'empereur séculier et des principaux personnages de l'empire sont aussi une espèce de secret d'état. En 1777, un écrivain chinois fut accusé de haute trahison pour avoir publié un livre où se trouvoient les noms *vulgaires* de l'empereur Kien-Lung et des princes ses ancêtres. Vainement il allégua que son dessein, en faisant connoître ces noms à la jeunesse, étoit d'empêcher qu'elle ne le prononçât par inadvertance; la loi qui règle à la Chine l'usage de la presse dicta son arrêt de mort. »

Les circonstances les plus variées et souvent les plus bizarres influent sur la formation des noms propres. Voici quelques exemples remarquables réunis par M. Salverte.

Le nom de *Marie*, sœur aînée de Moïse, exprima l'*amertume* dont, à l'époque de sa naissance, étoient

abreuvés des Israélites courbés sous le joug des Egyptiens, et les rabbins observent que Marie vécut autant d'années qu'en avoit duré l'esclavage de ses concitoyens (1).

Un moyen semblable consacra des souvenirs propres à une famille : les Achéens ayant quitté la Phthiotide pour s'établir à Argos, Archandros, leur chef, imposa à son fils le nom de *Mètanaste*, émigré ; le chef dorien, dont l'invasion en Attique détermina le dévouement de Codrus, s'appeloit *Alètas* (errant); son nom rappeloit les longs voyages de son père, contraint à errer loin de la patrie dont il étoit exilé.

Souvent le nom de l'enfant est déterminé par les circonstances de sa naissance. Dans le royanme de Camboge, on adoptoit fréquemment le nom du jour où on étoit né. Chez les Shangallas, lorsqu'un enfant vient au monde, le père lui donne un nom qui ordinairement rappelle quelque particularité de sa naissance : *né la nuit* ou *né sur la poussière, né pendant qu'on préparoit le bouza*, etc.

« La même chose peut arriver accidentellemeut chez d'autres peuples. Qu'une femme, surprise en voyage par les douleurs de l'enfantement, accouche au bord d'un torrent, n'en est-ce pas assez pour expliquer le nom d'*enfant du torrent*, ou *Nant-Hilde*, que portoit la seconde épouse de Dagobert ? Les noms de ce genre ne seront pas les moins propres à faire inventer quelque légende merveilleuse où l'on ne manquera pas de découvrir leur origine.

(1) Mais n'y a-t-il pas eu des Maries avant la sœur de Moïse ? Toute fille arabe ou israélite, née près d'un puits d'eau amère, a pu recevoir ce nom. Les historiens auront ensuite trouvé agréable d'y chercher une allusion que les traditions nationales auront consacrée.

Le hasard enfin, à qui, de tant de manières, les hommes aiment à se confier, le hasard a souvent déterminé l'imposition des noms. Chez les Koriaques, le sort, consulté par une jonglerie superstitieuse, décide, entre les noms de tous les parens de l'enfant, lequel lui sera imposé. Les Tatars Tchéremisses donnent à l'enfant le nom de la première personne qu'ils rencontrent six mois précisément après sa naissance, persuadés que le sort, mieux que leur prudence, fera un choix heureux. Quelques peuples de Guinée donnent pour nom à l'enfant nouveau-né un mot dont le son le rapproche du premier cri qu'il a jeté. Chez les Hébreux, le nom étoit quelquefois emprunté des premières paroles que le père ou une autre personne avoit prononcées à l'instant de la naissance de l'enfant. A ces cris inarticulés, à ces mots échappés fortuitement, on croyoit donc qu'une puissance surnaturelle attachoit un sens ou un présage dont l'influence se prolongeoit sur la vie entière de l'enfant.

» Chez les Persans, l'imposition du nom est une cérémonie religieuse à laquelle on appelle un mollah. Le père écrit cinq noms sur autant de morceaux de papier séparés, et les place sur un exemplaire du Koran ou sur un tapis : on lit le premier chapitre du Koran ; puis on tire au hasard un des noms ; celui que l'on tire est aussitôt imposé à l'enfant. »

Ici, l'auteur a omis un trait historique très-curieux. L'usage antique des Parsis, des Tibétains et d'autres peuples orientaux d'accompagner la cérémonie de l'imposition de noms d'un baptême ou lotion religieuse existoit très-généralement dans la Scandinavie avant l'introduction du christianisme. *Suhm*, le Varron du Nord, a réuni les nombreux passages du *Saga's* relatifs à cet

usage (1); mais le plus remarquable est celui du *chapi*
des Runes (2), où il est dit que cette aspersion d'eau a
pour but de rendre les enfans invulnérables contre
épées. Cette idée ne contrarie pas le désir qu'avoient
Scandinaves de mourir dans le combat : on pense to
jours à la victoire avant de penser à la mort ; d'aille
ceux d'entre les Scandinaves qui ne succomboient pas
combattant, avoient la ressource de se faire marquer par
bout de lance (*Geirrs Odd*), à l'exemple d'Odin, a
d'assurer leur entrée dans le Valhalla. Les écrivains disti
guent très-bien l'aspersion païenne du baptême chrétie
ils appellent le premier *vatni ausin* ou *verpa vatni à*, tand
que le second s'appelle *skira*.

Quelques nations ont été assez long-temps à réfléchi
avant d'inventer les surnoms, si nécessaires pour distin
guer les individus de la même famille. Un contrat de vente,
déchiffré par M. A. Bœckh, nous apprend qu'en Egypte,
cent quatre ans avant notre ère, et peut-être de tout
temps, on ajoutoit dans les actes publics, au nom de
chaque contractant, son signalement assez détaillé. On peut
en induire que les noms d'hommes étoient trop peu nombreux
pour distinguer avec certitude chaque individu.
Sans doute les noms destinés aux femmes étoient moins
nombreux encore, et ne portoient que sur des qualités
communes à beaucoup de personnes ; car dans l'acte cité
figurent deux sœurs : au nom de chacune, et sans préjudice
du signalement, est joint un surnom : comme il est le
même pour tous les deux, M. Salverte conjecture qu'il
rappelle le nom de leur père.

(1) *Suhm*, Odin, p. 367-369.

(2) *Runa-Capitel*, St. 21.

Ce trait des Egyptiens nous étonne d'autant plus, que nations voisines civilisées donnoient aux individus, et écialement aux femmes, des noms choisis avec tout le le de l'imagination orientale. Les noms spécialement opres aux femmes arabes et israélites retraçoient leurs alités ou leurs perfections. Le nom de la première épouse Jacob exprime l'amour du travail, et *Noémi* l'éclat de beauté; *Suzanne* est une fleur brillante, et *Céthura* rénd l'odeur des aromates. Les trois filles dont la naisce vint payer Job avec usure de ses souffrances passées, urent de leur père, comme emblême de leurs attraits périeurs à ceux de toutes les autres filles des hommes, s noms du jour d'un parfum exquis, et enfin de ce fard ns le secours duquel, en Orient, la femme la plus parite se défie de ses charmes.

M. Salverte dit « que les Grecs et les Scandinaves essayèrent de créer des noms de famille, mais s'arrêtèrent en route. » Il seroit bien plus juste de dire qu'ils créèrent véritablement des noms de famille, mais que l'usage de ces noms ne s'étendit pas au-delà des races royales et héroïques. La terminaison *ung* ou *ing* répond, en scandinave, à celle d'*ides* ou *ades* chez les Grecs : ainsi les descendans des Skiold ou d'Yngve sont les *Skioldung'es*, les *Yngling'es*; tous les *sagas* en fournissent des exemples, et le fameux poème semi-historique des temps d'Attila en tire son titre de *Nibel-ungen-Liet* en allemand, ou de *Niflunga-Saga* en islandois. Les noms de famille grecs sont aussi plus nombreux que ne le pense M. Salverte : on distinguoit à Athènes les *Butades*, descendans de Butes; les *Eumolpides*, les *Cynides* et les *Ceryces* (*Kerykes*); on connoît les *Iamides* et leur fonction héréditaire de devins; les *Bacchiades*, seigneurs héréditaires de Corinthe pendant un long espace de temps; les *Pyrrhides* d'Epire, les

Battiades de Cyrène, les *Æpitidés* en Arcadie, etc, etc. M. Nitsch, dans ses Antiquités grecques, conjecture que la présentation des enfans nouveau-nés dans les *Phratries* et les *Lesches* avoient rapport à leur reconnoissance de la part de la famille.

On peut décider cette question en disant que les familles devenues *historiques*, parmi les Grecs et les Scandinaves, avoient des noms de famille tirés d'un de leurs fondateurs. Ces exceptions à la loi commune paroissent avoir été plus fréquentes en Grèce dans les siècles héroïques, et elles semblent avoir disparu ou pris un autre caractère sous les institutions républicaines.

Le mot *gens*, chez les Romains, embrassoit un si grand nombre de familles, que la *gens Fabia*, par exemple, comptoit trois cents individus. En réfléchissant avec une entière indépendance d'esprit sur les commencemens de l'histoire romaine, on ne peut pas refuser croyance à l'opinion nationale qui faisoit remonter les *gentes* proprement dites, ou les familles patriciennes à l'origine la plus reculée; l'organisation civile, le droit de succession étoient fondés sur la division par *gentes*, et chacune de ces races avoit ses sacrifices religieux particuliers qui étoient conservés avec un respect mystérieux. Les noms de races (*gentilitia nomina*) nous paroissent donc remonter à une époque antérieure à la civilisation législative ou politique et aux temps où les familles, quoique réunies en nations, conservoient encore quelques traits de leur indépendance patriarcale.

Il est probable que les Romains avoient les mêmes institutions que les peuples italiens d'origine semi-grecque, et que le système de noms de famille ait été admis jusqu'à un certain degré parmi les tribus grecques de la branche *éolienne* d'où sont sorties les tribus parlant le latin.

Ces vues diffèrent considérablement de celles de M. Salverte, qui, faisant peu de cas de l'état d'aristocratie patriarcale, regarde les institutions politiques, civiles et commerciales comme les vrais commencemens de la société, et qui déduit du raffinement successif des mœurs la formation des noms distinctifs des familles chez toutes les nations.

Notre manière ne nous empêche pas de rendre justice à la vaste et saine érudition avec laquelle M. Salverte suit dans tous les siècles et chez tous les peuples la naissance des noms de famille. Ses recherches offrent une foule de traits curieux et quelquefois amusans.

L'empereur Henri V étaloit ses trésors devant *Skarbek*, ambassadeur de Pologne, espérant lui donner de sa puissance l'idée la plus imposante; le fier magnat tire de son doigt un anneau; et, le jetant au milieu des richesses qu'on lui montroit: « A l'or, dit-il, ajoutons de l'or. » —*Hab-Dank* (merci), répondit l'empereur déconcerté. Dès-lors le surnom de *Habdank* fut donné aux Skarbeks, qui se plurent à le conserver. Plus tard, dit M. Salverte, ils adoptèrent un véritable nom de famille; ce fut celui de *Konski*. M. Salverte est-il bien sûr de cette dernière allégation? *Skarbek* nous paroît un nom de famille gothique, danois, suédois, comme le sont plusieurs autres noms polonois; mais nous n'avons pas le loisir d'approfondir cette question.

Les noms de familles vénitiennes ont quelquefois leur origine dans les titres bizarres et dégradés de l'empire byzantin: les valeureux doges et les riches capitaines de vaisseau se faisoient aisément donner ces qualifications, qui devinrent héréditaires dans leurs maisons. Par exemple, les *Participao* tirent leur nom d'une altération de celui de *Patricius*. Mais M. Salverte démontre que plusieurs noms, cités dans l'histoire des premiers siècles de Venise, ne

peuvent pas être d'une aussi haute antiquité. Je pense qu'il a raison quant au nom des premiers doges, qui ne reviennent plus dans l'histoire qu'après un intervalle de plusieurs siècles; mais quant aux prénoms d'*origine teutonique*, s'ils sont faux, au moins ce n'est pas leur nature teutonique qui le prouve; car il pouvoit, il devoit même y avoir des Teutons et des Germains parmi les peuples fuyant devant Attila, et qui cherchèrent un asile dans les lagunes.

Dans les origines de noms de familles russes, j'aurois désiré quelques recherches sur la différence de nations qui semble indiquée par celle des désinences des noms de famille; les *witch*, les *off* et les *kin* nous paroissent signaler le mélange de plusieurs nations dont les peuples russes descendent. Peut-être le *witch* (et non pas *itch*, comme le dit M. Salverte) n'est-il qu'une altération du grec *υιος*, introduite dans les langues slaves par le contact avec les peuples grecs.

Les titres pris par les rois, les princes, les nobles, sont un objet de recherches très-curieuses dans cet intéressant ouvrage. Nous allons en citer quelques exemples.

Après le nom de l'empereur des Birmans, après la désignation d'une chose qui lui appartient, on doit placer le mot *Schoé*, qui signifie d'*or*. Cette qualification appartient également aux dieux : *Schoé madou*, le dieu d'or; elle appartient aussi à son temple dans la ville de Pégou, et à son oreille, à son nez et à ses pieds : tout est d'*or*.

L'*enfant céleste*, tige de la dynastie impériale des Mantchoux en Chine, joignit à son nom propre la même qualification, et voulut être appelé le *Kioro d'or*. L'occident, où l'on rit de cette vanité orientale, n'y a pas toujours été étranger. Depuis le premier siècle de notre ère, les titres de *Chrysostôme*, de *Chrysologue*, bouche d'or, parole d'or, ont désigné une haute éloquence. Dans le moyen âge, on

nommoit *aureum* (d'or) tout ce qui tenoit le premier rang. Otton III, et après lui plusieurs empereurs et plusieurs papes ont consacré sur leurs sceaux l'expression de *Roma aurea* (Rome d'or), synonyme de Rome, capitale du monde. M. Salverte auroit pu trouver cette expression dans les auteurs classiques. Martial a dit :

« *Hic ubi Roma suas* aurea *vexat opes.* »

« Ce rapprochement d'usages analogues suppose moins »que tout autre des communications anciennes entre les »peuples : pour tenir le premier rang, pour être divinisé, »l'or n'a besoin ni de diplome ni d'étiquette : l'univers est »son temple, et son prêtre le genre humain. »

Seigneur du ciel et de la terre, voilà le titre que prenoit, il n'y a pas cent ans, non le monarque héréditaire de l'Hindoustan, non un conquérant dont les armes avoient renversé des millions de guerriers, mais le chef d'une peuplade nègre sur la côte de Guinée. Avons-nous eu tort d'assurer, au commencement de cet ouvrage, que la pompe des titres est quelquefois en raison inverse de la puissance ?

A un titre si orgueilleux, M. Salverte en oppose un bien modeste, mais bien remarquable et d'une noble origine, celui de *Baady* (paysan, homme des champs), qui joint constamment à son nom propre le roi de Sennaar. C'est la conséquence de l'obligation que sa dignité lui impose de labourer une fois dans sa vie un champ et de l'ensemencer de sa main. « Une coutume si touchante, et qui rappelle *la fête de l'agriculture* que l'empereur de la Chine célèbre par une cérémonie semblable, comment la trouve-t-on au milieu d'un peuple barbare ? Descendus, il y a trois siècles, des bords supérieurs du Bahar-el-Abiad, les Shillouks l'apportèrent-ils dans le Sennaar avec la religion

qu'ils ont depuis abandonnée? Est-elle ainsi le dernier reste d'une civilisation ancienne, dont l'intérieur de l'Afrique conserve peut-être plus de vestige qu'on ne le croit communément; ou bien, malgré l'invasion de l'islamisme et le mélange des *Arabes Jahalèens*, s'étoit-elle conservée parmi les indigènes de l'antique *Méroé*? Seroit-ce d'eux que leurs oppresseurs l'auroient empruntée, comme ils semblent avoir hérité des prêtres méroëites le droit que s'arrogent leurs principaux nobles de commander à leur roi de cesser de vivre quand il leur convient qu'il cesse de régner? Dans l'une ou l'autre hypothèse, on se rappelle d'abord que, fécondes comme les eaux du Nil, les sciences et la civilisation ont suivi le cours du fleuve : les regards se tournent involontairement vers l'Egypte; on y cherche une institution analogue à celle du Sennaar; je crois qu'on peut l'y découvrir. Dans la cérémonie du couronnement d'un roi d'Egypte, on chargeoit d'un joug le bœuf Apis, et on le promenoit en procession. Le nouveau roi le suivoit, portant le sceptre d'Osiris, dont la figure étoit celle de l'ancienne charrue égyptienne. Ameilhon pense que le prince étoit censé conduire au labourage le taureau sacré : en commençant ainsi son règne par un hommage solennel à l'art nourricier des humains, il promettoit à ses sujets un digne successeur d'Osiris, qui avoit, dit-on, inventé l'agriculture. Rien de plus plausible que cette conjecture : à l'antique et obscur usage d'Egypte, elle permet de lier la coutume subsistante dans le Sennaar; elle confirme l'explication de l'un, et permet d'assigner à l'autre une haute antiquité. De toutes deux, on pourra un jour peut-être rapprocher la fête chinoise de l'agriculture. »

Il semble difficile qu'un monarque adopte un titre plus humble que celui de paysan. Les rois de Perse, cependant, se qualifient de *serviteurs de l'iman Ali-Riza*, d'*amis du*

seuil, et même de *chiens du seuil* de cet iman. Ce roi de la religion est, suivant eux, le véritable souverain de la Perse; ils ne sont que ses lieutenans. Nous n'osons pas affirmer que ces monarques se montrent toujours aussi profondément humbles que leur titre le suppose. Les princes de Mingrélie, qui s'appellent constamment *Dadyan*, chef juste par excellence, ont dévié quelquefois de la route de la justice. Le cheikh des Jahaléens, Arabes Koreïshites, établis dans le Sennaar, unit, de temps immémorial, à son nom propre, le titre de *Wed-ageeb*, fils du bien; et ces peuples et leur chef sont « les brigands les plus fanatiques et les plus » dangereux qu'un voyageur puisse rencontrer. » Nous nous rappelons aussi le témoignage peu favorable que rend l'histoire aux vertus religieuses et morales des khalifes abassides, bien que la plupart d'entre eux ajoutassent à leurs noms un titre qui déposoit de leur soumission à Dieu, de leur espoir en sa bonté, de leur résignation en ses commandemens.

Nous réservons pour un autre cahier un deuxième et dernier article sur cet intéressant ouvrage. *M. B.*

Iomsvikinga Saga, etc., etc. (*Saga, ou Mémoire historique sur les guerriers d'Iomsbourg*). Copenhague, en islandois, 1824.

(PREMIER ARTICLE.)

Les anciens mémoires ou *saga's*, écrits en islandois dans les dixième, onzième et douzième siècles, sont au nombre des monumens historiques les plus curieux qui existent. Leur authenticité a été examinée d'après toutes les règles de la critique la plus sévère dans un ouvrage savant, intitulé *Bibliothèque des Saga's* (en danois), par M. Mœller,

professeur à l'université de Copenhague; et, si l'on est obligé de reconnoître dans quelques-uns de ces vieux manuscrits l'intervention des romanciers oisifs, le plus grand nombre est écrit par des Islandois instruits, engagés comme guerriers ou comme poètes au service des princes de Scandinavie; les uns, témoins oculaires des événemens qu'ils racontent, des scènes qu'ils peignent, les autres, rapporteurs fidèles des traditions populaires qu'ils avoient recueillies. Leur amour de la vérité ne sauroit paroître douteuse à celui qui lit dans le texte original leurs récits pleins de détails sur la vie domestique de leurs héros, et souvent de ces traits peu flatteurs, ou d'une extrême naïveté qui n'échappent jamais à des historiens sans conscience. Mais les *saga's*, écrits de mémoire ou d'après des relations orales, ne peuvent pas présenter une parfaite exactitude, quant aux dates et à beaucoup d'autres circonstances historiques; les fautes et les contradictions qu'ils offrent sont même une preuve de leur authenticité; car, s'ils étoient rédigés avec des soins critiques, ils seroient d'un âge plus savant et plus civilisé. Il y a cependant deux rapports sous lesquels les *saga's* scandinaves valent mieux que beaucoup d'autres monumens du moyen âge; l'un est la *généalogie* conservée avec tous les soins consciencieux que commandoit le respect de ces peuples pour les liens de famille; l'autre, c'est la *topographie*, qui fait encore de nos jours parfaitement reconnoître les lieux de chaque scène.

Si nous passons au mérite littéraire des *saga's*, nous ne pouvons nous empêcher d'y admirer très-souvent un style semblable à celui d'Homère pour les images et l'énergie naïve, ou comparable à celui d'Hérodote pour l'élégante simplicité et la vivacité des tournures. Le style des Islandois même lorsqu'il ne s'élève pas, est généralement supérieur

à celui de tous les écrivains historiques, allemands, françois ou anglois du moyen âge; car tout y respire le naturel, à l'exception des fragmens poétiques qu'on y trouve cités et qui sont écrits dans la diction figurée, adoptée par les poëtes de ce siècle, diction entièrement différente de la sublime poésie de l'*Edda*, et surtout des poëmes dits *la Vola-Spa* et *la Hava-Mal*.

Comme monumens historiques, les *saga's* présentent un intérêt particulier à l'observateur des mœurs; car ils retracent toute la manière de vivre des peuples scandinaves du dixième et même du neuvième siècle, leurs expéditions de piraterie, leurs associations, leurs combats, leurs fêtes et jeux, quelquefois leur culte et leurs superstitions, sans qu'on puisse accuser les auteurs d'avoir rien embelli, d'avoir ajouté, comme l'Ossian de Macpherson, des détails d'un raffinement moderne et un coloris poétique factice. Au contraire, les Islandois, nés dans une république, ne servant les princes que pour s'enrichir, nous semblent peu attentifs au côté favorable de la manière de vivre des anciens Scandinaves, aux mâles vertus et aux vives jouissances qui résultoient d'une existence presque indépendante; ils font, au contraire, ressortir les guerres, les dévastations, les désordres de toute espèce qui accompagnoient cette liberté patriarcale où chaque *bonde* ou propriétaire cultivateur étoit seigneur souverain de ses terres, et n'obéissoit aux rois qu'autant que ceux-ci avoient plus de vaisseaux, d'armes et de soldats à leur disposition, ce qui n'arrivoit pas toujours, et où le *thing* des *bondes* ressembloit presque exactement aux diètes polonoises les plus anarchiques. Une autre circonstance rend encore ces historiens islandois impartiaux à l'égard des peuples scandinaves. L'Islande avoit été peuplée principalement par des Norvégiens attachés au culte de Thor, culte plus simple

que celui d'Odin, dont le siége principal étoit en Danemarck. Peu de prêtres du paganisme avoient cherché les rivages solitaires de l'Islande, peu de temples s'y étoient élevés, et l'empire des idées superstitieuses, quoique enraciné dans les imaginations, n'y étoit pas lié avec des intérêts sacerdotaux. Les *saga's* islandois furent de plus écrits, à une époque où déjà la croyance en l'odinisme avoit perdu sa force morale, et où beaucoup de Scandinaves hésitoient entre une sorte d'athéisme et les nouvelles lumières du christianisme. De là cette espèce d'indifférence pour le culte et les dogmes du paganisme qui perce dans beaucoup de *saga's*, et qui les absout de tout soupçon d'avoir subi l'influence des prêtres de l'odinisme.

Iomsborg, avec l'association des guerriers qui en tira le nom d'*Ioms-Viking'es*, ou pirates de Iomsbourg, est un phénomène assez remarquable.

Palna-Toke, riche cultivateur ou seigneur de Fionie, avoit élevé le prince *Suénon*, fils bâtard de *Harald*, roi de Danemarck, qui refusoit de le reconnoître. Le jeune prince, pour forcer son père à le reconnoître, se met à la tête d'une escadre et ravage les côtes danoises. « Il pilloit jour et nuit, dit la *saga*, il tuoit le monde, enlevoit les propriétés et brûloit les villages. » Plusieurs fois il vint se présenter à Harald. « Comment, brigand, tu oses venir m'affronter ? Je ne reconnois pas ta prétendue parenté. » — « Certes, réplique Suénon, je suis ton fils; je vais te le prouver : donne-moi les vaisseaux que je te demande, ou bien je te provoque au combat : ne te flatte pas de m'échapper. » — « Homme du malheur ! s'écrie le roi; tu montres vraiment une âme qui n'appartient pas à un homme de naissance commune. Va, emporte ce que tu demandes, mais ne reparois plus à mes yeux. »

Le roi, forcé enfin de marcher contre son fils pour pro-

léger ses peuples, est tué secrètement dans une rencontre nocturne par Palna-Toke, dont la flèche, ornée de fil d'or, est ramassée par un de ses parens au service de Harald.

S'étant emparé du trône, Suénon veut donner *le festin d'héritage;* mais Palna-Toke, qui, comme son père nourricier, devoit en être l'ornement, évite, sous divers prétextes, de s'y trouver. Sa conscience lui faisoit pressentir qu'on découvriroit en lui le meurtrier du roi Harald. A la fin, il se décide cependant à y paroître. Au moment où la bière et l'hydromel ont échauffé les têtes, le perfide *Fiolner* obtient du roi que la flèche du meurtrier de Harald soit portée autour de la table et présentée à tous les convives. « Qui reconnoît cette flèche? » C'étoit un appel à l'honneur; Palna-Toke ne craint pas de dire : » Pourquoi méconnoîtrois-je ma flèche? Elle est à moi; donne... » — « Où, dit alors le roi, où as-tu quitté cette flèche pour la dernière fois? » — « Mon fils nourricier, répond Palna-Toke, j'ai souvent été complaisant pour toi; je le serai encore une fois : cette flèche m'a quitté pour la dernière fois sur la corde de l'arc, lorsqu'elle alla percer ton père. » — « Que Palna-Toke meure, » s'écrie le roi; mais beaucoup de guerriers de la cour étant les amis secrets du meurtrier, il parvient à se retirer avec sa suite. Exilé désormais de la cour danoise, il est accueilli par Burisleif (probablement Borislav), roi des Wendes, qui lui cède le district d'*Iom*. Là, il bâtit un château fort, qui comprenoit dans son enceinte un port capable de contenir trois cents *bateaux longs* ou bâtimens de guerre; c'étoit en quelque sorte un port franc pour les jeunes guerriers qui se vouoient à la piraterie. Les femmes étoient bannies de l'enceinte du château, où les festins et les exercices militaires se succédoient toute la journée; mais on n'étoit pas reçu sans épreuves dans cette

espèce de chevalerie maritime ; le candidat qui se présentoit avec quelques vaisseaux et quelques guerriers, et surtout avec la réputation d'une audace sans bornes, étoit soumis à une sorte d'élection. Un parent de Palna-Toke, nommé *Vagn*, ayant été refusé par les guerriers déjà admis, sous prétexte qu'il n'avoit pas l'âge requis, mais réellement parce qu'on redoutoit son caractère difficile et sa force physique extrême, provoqua à un combat naval deux des membres de l'ordre, fils d'un riche *iarl*, lesquels, ayant accepté le défi, sortirent du port avec leurs vaisseaux et se battirent tout de bon, jusqu'à ce que Palna-Toke donna le signal de la cessation du combat et reçut dans son château les deux troupes.

Les personnes qui connoissent la mythologie et la religion odinienne, voient aussitôt que *Iomsborg* étoit une imitation terrestre de la vie que les héros, après la mort, devoient mener au sein de *Valhalla*, à la cour d'Odin. Mais la *saga* de Iomsbourg a encore un rapport plus matériel avec l'histoire : ce Palna-Toke avoit fait des conquêtes en Angleterre, et il donna au roi Suénon la première idée de la grande expédition qui établit les rois danois sur le trône britannique. Suénon fut le dernier roi païen du Danemarck, et la conquête de l'Angleterre fut la dernière manifestation de cet héroïsme aventureux qui avoit rendu le nom des *North-manni* et des *Dani* la terreur de l'Europe. Ce *saga* est donc l'introduction à une grande époque historique.

(La suite à une prochaine livraison.)

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Sur l'état actuel des Lesguis, peuple caucasien. **(Communiqué par un officier russe à un voyageur françois.)**

Lorsqu'on sort de la Caketie pour gagner le pays des Lesguis, on a d'abord à traverser l'*Alazane* (en tartare *Canichu*) : c'est le *Lebas* des anciens. On trouve sur ses bords *Gavaze*, dernier village géorgien, situé au nord de Tefflis.

Le pays occupé à présent par les Lesguis, *Didoizy* et *Cenzoukoozy*, peut avoir soixante werstes d'étendue depuis Belakany jusqu'à la *Capitschoy*; cette rivière sépare leur territoire des états du sultan d'*Elisouy*. Les montagnes du Caucase leur servent de frontière au nord.

Dans l'été, les Lesguis quittent les plaines pour mener paître leurs bestiaux dans les montagnes. Dans cette saison, ils en descendent souvent pour aller ravager la Caketie et Kinsk.

L'hiver, au contraire, on n'a pas à redouter leurs irruptions; ils vivent tranquilles dans leurs villages, presque tous situés dans les défilés des montagnes : ce sont *Belakany*, *Sablouaky*, *Katechy*, *Kapizdora*, *Coradjilli*, *Mezechki*, *Gogami*, *Tschory*, *Zacatoli*, *Tala*, *Monchkachki*, *Tscherdacki*, *Sapinschi*, *Aliasouri*, *Mamritchki*, *Djenichki*, etc., etc. Ces villages composent la république fédérative des Lesguis.

La nation des Lesguis s'est accrue, à diverses époques, de tous les déserteurs des empires turc, russe et persan. On peut même la regarder comme la réunion des brigands des régions voisines; ils ont tous embrassé la religion mahometane: des Géorgiens même ont suivi ce funeste exemple, par l'espoir d'obtenir un meilleur traitement des Lesguis, maîtres des pays qu'ils occupoient jadis (1).

On appelle ces Géorgiens *ingalos* ou nouveaux convertis: leur lâche condescendance ne leur a pas beaucoup servi; ils sont traités par leurs nouveaux maîtres aussi durement que les Tartares de Bortschaly, de Kazachk et de Schamschadil, qui, de leur plein gré, sont venus demander des fers aux Lesguis.

Les Lesguis se contentent de payer à la Russie une redevance modique en soie ou en argent (8,400 *puds* d'argent), pour jouir impunément d'une indépendance bien funeste à leurs voisins.

Rien ne gêne leur liberté; ils n'ont ni *beghs* ni princes; leur administration est toute municipale: chaque village est gouverné par un *kemchki*, magistrat chargé de régler les affaires de la commune. Ses fonctions ne durent qu'un an; mais, lorsqu'il sait plaire au peuple, ou par une conduite irréprochable, ou souvent par l'intrigue, il conserve sa place non seulement pendant sa vie, mais elle devient comme héréditaire dans sa famille. Les richesses, les alliances, la bravoure, une famille nombreuse, donnent beaucoup de droits à l'élection de cette magistrature.

Le conseil communal est convoqué tous les ans pour nommer le *kemchki* pour discuter les intérêts du village et régler la répartition de l'impôt. C'est le *djamate*, ou as-

(1) On voit sur la route de Belakany les ruines de plusieurs villages géorgiens saccagés par les Lesguis, *Cartonbany*, *Lagadechki*, etc.

semblée générale, qui reçoit et discute les communications de la Russie : cette puissance a ordinairement assez d'influence pour en modifier à son gré les décisions.

Lorsque l'affaire est de haute importance et qu'elle intéresse toute l'union, elle est soumise au jugement de l'assemblée d'un village renommé par les richesses ou les lumières de ses habitans, comme *Tschary*, par exemple, quoique assez souvent on préfère convoquer toute la nation dans un lieu qu'on appelle *Achkdouc*, entre Mouchkachky et Tschebancol : on ne manque pas, à cette occasion, d'y agiter les grandes questions de la guerre, de la paix et des finances, et de travailler à calmer les haines qui s'élèvent souvent entre les villages de l'union.

On pourroit s'imaginer d'abord qu'il ne règne aucune espèce de justice chez un peuple persuadé qu'un meurtre ne peut être expié que par un nouveau meurtre, et que c'est un devoir de venger les injures de ses proches et de ses amis : au contraire, cette coutume barbare est un frein pour arrêter des crimes qui seroient punis de représailles; il faut croire cependant que les Lesgnis sont susceptibles d'être amenés au bien et à la civilisation par d'autres moyens : leur gouvernement fédéral prouve une intelligence peu commune; leur soumission à des tribunaux indique une sagesse naturelle capable de réformer plus tard leur législation encore barbare.

En effet, le *kemchki*, assisté d'un conseil formé des vieillards les plus sages, se réunit tous les jours à la porte de la mosquée pour juger les différends des particuliers et pour régler les affaires contentieuses de la commune. Un *debiria* ou greffier prend note des délibérations et en transcrit le résumé sur un registre : c'est le mullah ou prêtre de l'endroit qui remplit ordinairement ces fonctions. N'a-t-on pas lieu d'être surpris d'en trouver de semblables établies

chez les peuplades barbares du Caucase ? Les délibérations ont lieu en langue tartare (*turki*) : on se sert de l'arabe pour la correspondance.

Le code d'un peuple à demi-sauvage doit être simple ; celui des Lesguis est fort court, parce que peu d'hommes sont criminels à leurs yeux. Le vol, l'assassinat, l'adultère sont les seuls crimes qu'on punit de mort ; ordinairement la partie plaignante préfère recevoir une amende plutôt que de laisser conduire le coupable au supplice ; mais, pour l'adultère, la justice est inexorable : si l'époux insulté n'a pas usé du droit dont l'arme la coutume de tuer les coupables, le *djamate* condamne la femme à être lapidée et l'homme à être fusillé. Il arrive fréquemment que les condamnations restent sans effet par la fuite des accusés ; dans ce cas, on confisque leurs biens, on rase leurs maisons.

Les djamates ressemblent beaucoup à ces assemblées où les Germains discutoient les affaires de leurs tribus : les vieillards, assis par terre, les jambes croisées, environnent le président ; les jeunes gens, placés derrière eux, se tiennent debout, appuyés sur leurs fusils ou sur de gros bâtons. Lorsqu'on est parvenu à apaiser les cris de cette assemblée tumultueuse, un vieillard se lève, parle du motif de la réunion : si l'on a à répondre à une dépêche du gouvernement russe, l'orateur se contente d'élever la lettre que le djamate a reçue. A cette vue, le plus profond silence s'établit, chacun écoute attentivement la lecture de la lettre ; le contenu ne manque pas de causer une grande rumeur, surtout si on y demande l'extradition de quelque coupable : les jeunes gens, toujours portés pour le parti de la violence, poussent des vociférations et cherchent à étouffer les représentations des vieillards ; souvent l'assemblée se sépare sans avoir pris aucune résolution.

Le pays des Lesguis est très-fertile ; il produit des fruits

de toute espèce : les habitans en conservent pendant tout l'hiver. Il y a beaucoup de raisins. Fidèles à la loi de Mahomet, les Lesguis ne fabriquent pas de vin ; ils se bornent à faire du vinaigre et du buza.

On récolte en abondance du froment, du riz et du coton : les Lesguis en négligent pourtant un peu la culture pour s'occuper de celle des mûriers ; ils obtiennent ainsi une quantité considérable de soie qu'ils vendent aux Arméniens. L'excédant de leurs récoltes passe chez les montagnards (*gloucadorzy*). La ville de Teflis achète les fruits qu'ils recueillent.

Quelquefois la rigueur des saisons punit les Lesguis de leur coupable imprévoyance : leurs récoltes sont consommées ou vendues, et une année de disette vient frapper leurs campagnes : leurs serfs seuls ont alors à gémir ; car ils ont recours à leurs provisions, et s'en emparent au risque de les laisser périr de faim.

Les Lesguis élèvent de nombreux troupeaux de bœufs, de buffles et de moutons ; ils ont peu de chevaux.

Les Arméniens leur apportent les étoffes nécessaires pour se vêtir : cependant leurs femmes, dans les longues soirées d'hiver, tissent un drap grossier dont ils se servent pour leur habillement : les tapis qu'elles fabriquent sont remarquables par l'éclat et la solidité des couleurs.

Les Lesguis, proprement dits, forment une population de vingt-huit à trente mille âmes ; en cas de guerre, ils peuvent mettre sur pied six mille hommes ; on comprend dans ce nombre les Tartares qui leur obéissent ; pour les Ingalos ou les Géorgiens convertis, il ne faut pas les compter ; car ils seroient disposés plutôt à trahir qu'à servir leurs tyrans. Les Lesguis sont bien armés ; et, ce qui vaut mieux, ils sont remplis de courage et d'audace.

Les Lesguis sont sunnites; leurs mullahs savent tous l'arabe; plusieurs d'entre eux font le voyage de la Mecque; à leur retour, ils jouissent de la plus haute considération: on les appelle *gadjy* (hadjis): un bandeau blanc dont ils enveloppent leur tête sert à les distinguer et à leur attirer les hommages de ceux qu'ils rencontrent.

La ferveur que les Lesguis montrent pour la loi de Mahomet leur inspire naturellement un mépris profond pour la religion des chrétiens; et, quoique les Ingalos l'aient abjurée depuis un siècle, ils n'en sont pas moins exposés à toutes les vexations imaginables, parce qu'on suppose qu'ils y sont secrètement attachés; en effet, on soupçonne que quelques-uns d'entre eux conduisent leurs enfans dans la Caketie pour les y faire baptiser. Aussi toutes leurs démarches sont-elles sévèrement observées: le moindre usage qui rappelle ceux des chrétiens est considéré comme une infâme apostasie et puni avec la dernière rigueur.

Les Ingalos ne sont, à proprement parler, que les serfs des Lesguis; ils ne peuvent être vendus qu'avec la terre sur laquelle ils habitent; ils sèment et ils récoltent pour leur propre compte, avec l'obligation pourtant de payer au propriétaire une redevance qui s'élève parfois à plus de cinquante ducats. Cette servitude qui, au reste, est la même qui pèse sur les Géorgiens chrétiens, ne seroit rien si elle ne tenoit les Ingalos dans la dépendance d'un peuple impitoyable. Les *isaouls* ou percepteurs exigent le tribut avec une cruauté inouïe; leurs visites sont encore moins à craindre pour les malheureux Ingalos que celles des propriétaires: ceux-ci n'épargnent aucun genre de tyrannie: ils prennent tout ce qui leur convient; et, s'ils ne trouvent rien de mieux, ils enlèvent les enfans qu'ils vont vendre dans des contrées éloignées. Fatigués d'un joug aussi af-

reux, les Ingalos abandonnent leurs propriétés, se sauvent chez le sultan d'Elizouy; ils fuient des maux pour en trouver de pires encore.

Les maisons des Lesguis sont en pierres; elles sont couvertes d'un toit en chaume très-haut pour y élever des vers à soie; d'autres habitans vivent dans des tours très-élevées où ils se défendent souvent avec succès contre leurs ennemis. Il y a des cheminées dans toutes ces maisons. On étend des tapis sur le plancher pour en cacher les inégalités. Des enfoncemens pratiqués dans les murs servent tantôt de canapés, tantôt d'armoires où l'on place la vaisselle. On ne trouve nulle part de chaise ni de table; on s'asseoit et l'on mange par terre.

Les Lesguis ne connoissent pas l'usage des vitres; ils ferment leurs fenêtres avec des volets; ce qui oblige, lorsqu'il pleut, d'avoir du feu même en plein jour pour voir clair.

Leurs mets sont simples, mais abondans; on ne se sert ni de fourchettes ni de cuillers pour les porter à la bouche; on mange avec les doigts. Le dîner se compose ordinairement d'un pilau, d'un rôti, de mouton fumé, d'une soupe, d'une omelette, enfin de légumes assaisonnés de vinaigre. On commence par les fruits.

La femme seule s'occupe du ménage : ainsi que tous les voyageurs l'ont remarqué chez les peuples barbares, l'épouse n'est que la première servante du maître de la maison : chez les Lesguis, c'est elle qui prépare les repas; elle veille aussi à l'écurie, nettoie les armes, apporte de l'eau aux voyageurs et leur lave les pieds. Heureux les étrangers qui ont reçu cette marque d'hospitalité! dès ce moment, ils sont sous la protection de la famille du mari; ils n'ont plus à craindre d'insultes; les chemins sont sans

danger pour eux; leur vie est à l'abri des poignards des assassins.

Pont de rocher, en Virginie.

Ce pont naturel, dont nous offrons une gravure à nos lecteurs, est, selon M. Jefferson, dernier président des Etats-Unis d'Amérique, une des merveilles de la nature. Il est situé sur le sommet d'une montagne, qui paroît avoir été fendue dans toute sa longueur par quelque grande convulsion du globe. Il est élevé de 230 pieds et long de 90; sa largeur est de 60 pieds, et son épaisseur vers le milieu de l'arche est de 40 pieds. Les deux extrémités sont recouvertes d'une croûte terreuse sur laquelle s'est établie une végétation de grands arbres. Le reste, ainsi que les parois de la montagne, est formé d'un roc calcaire très-dur. Quoique les deux côtés du pont soient pourvus de parapets en pierres, les passans ne peuvent porter leur vue sur l'abîme qui est sous leurs pas sans éprouver d'horribles vertiges; mais autant la vue du haut en bas est pénible, autant celle du bas en haut est ravissante. Le spectateur est en extase devant cette arche qui semble s'élancer vers les cieux.

Ce pont se trouve en Virginie, dans le comté de Rockbridge, auquel il a donné son nom; il offre un passage facile pour traverser une vallée qui ne peut l'être ailleurs qu'avec beaucoup de fatigue.

Hué, capitale de la Cochinchine.

M. White, capitaine américain, qui a fait le voyage de Cambodje et de Cochinchine, a reçu de M. Vannier, ingénieur françois, devenu amiral au service du roi de ces pays, la description de *Hué*, ville de résidence où les étrangers ne sont pas admis, et que même lord Macartney demanda en vain la permission de visiter.

« Cette ville est un ouvrage étonnant, et seroit jugé tel même en Europe ; elle est située sur une rivière fermée par une barre, et accessible aux gros vaisseaux uniquement dans les hautes eaux ; elle est entourée par une digue de neuf milles en circonférence et large d'environ cent pieds. Les remparts sont en briques unies par un ciment dont le sucre fait le principal ingrédient ; ils ont soixante pieds de haut ; les piliers des portes, qui sont de pierre, ont soixante-dix pieds de haut ; par-dessus les arches, qui sont de la même matière, s'élèvent des tours hautes de quatre-vingt-dix à cent pieds, et où l'on monte par deux beaux escaliers, l'un de chaque côté de la porte en dedans du rempart. La forteresse est d'une forme carrée, et est bâtie sur le plan de *Strasbourg en Allemagne* (1). Elle a vingt-quatre bastions, chacun monté de trente-six canons, et la distance entre chaque bastion est de douze cents perches cochinchinoises, chacune de quinze pieds; les plus petites pièces sont de dix-huit livres la balle, et les plus grandes sont de soixante-huit; elles sont coulées dans la fonderie royale. Le nombre total de canons à monter, quand les ouvrages seront achevés, est de douze cents. Les case-

(1) Ni la *citadelle* de Strasbourg ni le *corps de la place* ne présentent une forme carrée. (*Note du rédacteur.*)

mates qui sont dans les forts sont à l'épreuve de la bombe.

(*History of a Voyage to the China Sea* [Relation d'un voyage dans les mers de la Chine], par M. *John White*, officier dans la marine des Etats-Unis. Boston, 1823, p. 263-264.)

Habitans du Chili.

Les habitans du Chili, en mettant le clergé de côté, se divisent en ceux qui possèdent tout et ceux qui ne possèdent rien. Les descendans des premiers conquérans conservent encore les immenses majorats qui furent assignés à leurs ancêtres : quelques-uns de ces majorats s'étendent depuis la mer jusqu'aux pieds des Andes, c'est-à-dire dans une longueur de cent milles sur vingt à trente de large; ces majorats ont même des droits sur les contrées à l'est de la Cordillère, où ils envoient quelques troupeaux pour maintenir leur droit de propriété. Il n'y a même dans les Hautes-Andes aucun pâturage en commun; et le muletier qui veut faire participer ses bêtes à la vigoureuse végétation de ces régions alpines, est obligé de payer une rétribution au maître.

Quelques-uns des grands propriétaires ont des troupeaux de cinq à huit mille têtes; ceux du marquis de Larrain s'élèvent à quinze mille.

Les habitations rurales des grands propriétaires, appelées *hacienda* (ferme), *assiento*, *rancho*, etc., ont toutes un magasin attenant où l'on vend, pour le compte du noble propriétaire, aux pauvres paysans ou mineurs, du sucre, de la farine, des boissons spiritueuses, des draps et autres

objets de nécessité. Le voyageur étranger y est reçu avec une hospitalité d'autant plus précieuse, qu'il n'y a pas d'auberges régulières dans l'intérieur du pays.

Le bas-peuple est une race mêlée du sang européen et du sang indigène, affranchie récemment du joug des corvées, mais toujours obligée à travailler à un salaire misérable pour le compte des grands propriétaires. Les *Chilénos* ont deux défauts, l'indolence et l'ignorance : c'est le résultat de leur situation et non pas d'un défaut de capacité, car ils ont naturellement l'esprit vif et intelligent ; leur caractère a des côtés excellens; ils se conduisent avec beaucoup d'ordre, de décence et de bienveillance mutuelle. On peut, dans presque tout le Chili, voyager seul, reposer en plein air ou au milieu des habitans sans avoir la moindre crainte d'être volé, quoique le peuple sache parfaitement que vous portez avec vous beaucoup d'argent et que vos caisses sont remplies de marchandises.

Un préjugé des *Chilenos* de la classe inférieure blesse singulièrement la fierté du voyageur européen. Ils se croient de très-bonne foi d'une race plus noble que les étrangers. Mes muletiers recevoient des paysans le titre de *sennor* et quelquefois même de *sennor caballero*, tandis que moi-même je ne pus presque jamais obtenir cette marque de respect. J'eus beau donner du *sennor* et du *sennora* au maître et à la maîtresse d'une maison, jamais ils ne me rendirent la pareille : je demandai une fois la raison de cet usage; ils me regardèrent, rirent et eurent l'air de me prendre pour un enfant demandant un morceau de sucre.

La population du Chili est portée, par les indigènes, à 600,000 individus : je crois cette évaluation beaucoup au-dessus de la réalité, surtout après les ravages causés par les guerres civiles récentes et après les conscriptions for-

cées : je crois que toute la population du Chili (les Araucans exceptés) ne s'élève pas à 400,000 âmes.

Les Araucans vivent aujourd'hui dans une indépendance parfaite des autorités républicaines du Chili.

(*Schmidtmeyer*, *travels to Chile*, etc. (Voyage à Chili et dans l'intérieur de ce pays). Londres, 1824.)

Les Klephtes ou Armatolis.

M. Pouqueville, dans son *Histoire de la régénération de la Grèce*, et M. Fauriel, dans l'introduction aux *Chants nationaux des Grecs*, ont tracé des tableaux d'une classe d'hommes qui a préparé l'affranchissement de la Grèce. Nous en allons donner la substance, en profitant aussi de quelques observations que M. *Stamati Boulgari*, de Corfou, nous avoit communiquées il y a plusieurs années.

A l'époque de l'invasion, les habitans des vastes plaines de la Thessalie avoient subi sans résistance le sort plus ou moins dur que leur avoient fait les conquérans; mais les montagnards de l'Olympe, du Pélion, des branches thessaliennes du Pinde et des monts Agrapha résistèrent au vainqueur. Ils faisoient fréquemment des descentes à main armée sur les terres cultivées et dans les villes; ils y pilloient le vainqueur, et, dans l'occasion, ceux des vaincus qu'ils accusoient de s'être soumis à lui; et ils reçurent de là le nom de *klephtes*, qui veut dire *voleurs*. Las de guerroyer contre des hommes intrépides et pauvres, les Turcs traitèrent avec eux à des conditions très-douces; ils leur reconnurent le droit de se régir selon leurs propres lois, de vivre indépendans dans les districts montueux qu'ils occupoient, de porter les armes pour leur propre

défense, et tout cela, à la seule condition de payer un foible tribut. Quelques peuplades qui s'étoient cantonnées dans la partie la plus âpre des montagnes, dans des lieux presque inaccessibles, refusèrent toute espèce de pacte avec les conquérans, et se sont maintenus jusqu'à nos jours dans une indépendance absolue : les autres montagnards traitèrent, et il leur fut permis de former une milice pour leur sûreté commune et pour le maintien de tous les droits que les Turcs avoient été contraints de leur reconnoître. Cette milice fut celle des *Armatoles* (hommes d'armes); de sorte que ce nom d'Armatoles devint le titre d'une partie de ces mêmes hommes qui, dans l'état antérieur de guerre et de résistance, avoient été surnommés *klephtes*. Quant à ces cantons plus sauvages et plus escarpés des montagnes où les Grecs se crurent à l'abri des Turcs et refusèrent de transiger avec eux, ils gardèrent ou prirent dès-lors le nom de *pays* ou de *villages des klephtes* (κλεφτοχώρια) qu'ils ont aujourd'hui.

La milice des Armatoles, légalement reconnue, étoit chargée du maintien de l'ordre public et de la répression des actes de brigandage et de violence: soldée aux frais de la population grecque, elle étoit tout entière et de droit composée de Grecs : nul sujet turc ou musulman du grand-seigneur n'en pouvoit faire partie. Elle étoit répartie dans toutes les provinces de la Grèce (à l'exception de la Morée), et divisée en autant de corps distincts et indépendans l'un de l'autre qu'il y avoit dans ces provinces de cantons séparés. On en comptoit avant la révolution jusqu'à dix-sept, dont dix en Thessalie ou en Livadie, quatre en Etolie, en Arcadie ou en Epire, et les trois autres dans la Macédoine cisaxienne.

Chacun de ces corps étoit commandé par un chef pre-

nant le titre de *capitaine* (καπιτάνος), dont la juridiction se nommoit un *armatolike* ou *capitanie*.

Il paroît que les capitaines se transmettent par mariage; au moins on annonce qu'un officier allemand, en épousant la fille d'un *capitaine* sans enfans mâles, vient d'acquérir sa capitanie. C'est une chose très-importante à remarquer; car ce seroit un motif pour engager des militaires européens à s'établir au milieu des Grecs.

Ses fonctions étoient héréditaires : il résidoit dans le chef-lieu de son canton, tantôt avec la totalité, tantôt avec une partie seulement de son corps, le reste étant réparti par détachemens en divers lieux du canton.

Le terme par lequel les Armatoles étoient communément désignés par leur capitaine, ou se désignoient eux-mêmes, étoit celui de *pallikares* (παλληκάρια), dérivé d'un mot albanois qui signifie un homme dans l'intégrité de ses forces, et ne peut être mieux rendu en françois que par celui de *braves*. Ce mot albanois est, comme tant d'autres mots de cette langue, du très-vieux grec : il tient aux mots παλη, lutte, combat, et à παλακῖνος, belliqueux, peut-être même à *Pallas*, déesse de la guerre chez les Pélasges, dont nous prouverons bientôt que les Albanois descendent.

Le costume et l'armure des Armatoles étoient les mêmes que ceux des soldats albanois : le fusil, le sabre, un couteau ou poignard, composoient toutes leurs armes offensives; ils portoient, pour ornement et pour défense de leurs genoux contre les balles, des plaques légèrement concaves d'argent ou de tout autre métal, fixées par des cordons : ces cordons sont noués autour du pied de manière à soutenir le soulier, comme chez les anciens. Leur poitrine étoit ornée et comme cuirassée par une espèce de gilet à plu-

sieurs rangs serrés de boutons d'argent. A ces armes, à ces ornemens de tout Armatole, l'aide-de-camp du capitaine, ou le *protopallikare*, joignoit une écritoire d'argent qu'il portoit à sa ceinture, en signe de sa qualité de secrétaire. Dans les pachaliks, les Armatoles étoient aux ordres des pachas et des autres officiers de la Porte. Dans les parties de la Grèce où il n'y avoit point de pachas, mais un simple *mousselim* ou délégué du pacha, comme en Acarnanie, ils agissoient à la réquisition de ce délégué et des primats grecs (*προεστοι*). Tout rassemblement d'Armatoles pour une expédition quelconque dans leurs attributions se nommoit *pagania* : le plus souvent une *pagania* ne comprenoit que la milice ou même une partie de la milice du canton ; mais quelquefois aussi elle se composoit de plusieurs corps d'Armatoles temporairement réunis.

Grâce aux Armatoles, la Grèce n'étoit pas complétement esclave : plusieurs de ses cantons conservoient la propriété de leur sol, leur indépendance et leurs lois; ils pouvoient faire eux-mêmes la police dans leurs villes, dans leurs villages et leurs campagnes, sans l'intervention de la soldatesque des pachas. Mais ceux qui avoient fait ces concessions devoient aspirer à les annuller; et la conquête, pour ainsi dire suspendue, devoit tendre à reprendre son cours. Les pachas se chargèrent de consommer l'œuvre imparfaite des premiers ravisseurs. Dépouiller peu à peu les vaincus du reste de leurs biens et de leurs droits fut le but dominant de leur administration : aussi l'histoire des Armatoles, à dater du temps où elle est un peu connue, n'est-elle que le tableau de leur longue lutte avec les pachas.

Quand les Armatoles étoient en guerre avec les Turcs, ils rentroient dans la classe des Grecs indépendans ou des Klephtes; le passage d'une de ces conditions à l'autre étoit

si fréquent et si rapide, que les noms d'*Armatole* et de *Klephte* purent être pris presque indifféremment l'un pour l'autre. Il y avoit des localités, comme la Thessalie, où le mot de *Klephte* prévaloit pour les deux choses; il y en avoit où c'étoit le mot d'*Armatole*. On distinguoit seulement, au besoin, ces deux états par des épithètes différentes : on nommoit *Klephte apprivoisé* ou *soumis* l'Armatole paisible armé pour la sûreté de son canton, et *Klephte sauvage* l'Armatole révolté, le Klephte proprement dit.

Dès qu'un capitaine d'Armatolike avoit vent de quelque trahison ourdie contre lui par un pacha, il gagnoit les montagnes les plus voisines avec ses pallikares qui l'y suivoient ou alloient l'y joindre; et la compagnie d'Armatoles chargée de la police d'un canton se trouvoit en un instant transformée en une bande de Klephtes, en guerre ouverte contre l'autorité turque. Dans cette position, il cherchoit à renforcer ses Armatoles, qui formoient le fonds permanent et régulier de sa bande par des recrues d'aventuriers nouveaux. Cela n'étoit pas difficile dans un pays rempli d'hommes vexés, insultés, pillés, et souvent réduits au désespoir. La renommée du chef influoit aussi beaucoup sur l'accroissement de sa troupe; on en a vu qui s'élevoient à trois cents hommes et au-delà : celles qui arrivoient à une centaine d'hommes passoient pour redoutables, et plus d'une n'alloit pas à cinquante. Chaque bande avoit une station de préférence dans le voisinage de l'Armatolike dont elle étoit dépossédée : cette station ou quartier, nommée *liméri*, étoit toujours dans un lieu de difficile accès, dans quelque gorge écartée, près de quelque pointe de montagne.

Les Klephtes, réduits à vivre de pillage, n'oublioient pas qu'ils étoient Grecs, et c'étoit pour l'ordinaire sur les Turcs que tomboient leurs dévastations et leurs rapines.

Ils enlevoient les troupeaux des pachas, pilloient les fiefs et les villages des agas et des beys, brûlant ce qu'ils n'avoient pu prendre; souvent ils enlevoient ces beys et des agas eux-mêmes, et ne les rendoient que moyennant rançon. Mais la nécessité les réduisoit quelquefois à piller les Grecs eux-mêmes, les considérant, pour se justifier, comme les fermiers des Turcs. Les caloyers étoient l'espèce d'hommes de leur nation qu'ils se faisoient le moins de scrupules de rançonner, ces moines étant toujours prêts à donner à l'autorité turque les avis et les renseignemens à l'aide desquels on pouvoit les surprendre.

Il leur arriva aussi, dans des cas de nécessité plus urgens, ou quand ils étoient bien sûrs de leurs forces, de mettre à contribution des villages ou même des villes. Ils envoyoient une sommation par écrit de leur fournir telle somme d'argent ou telle quantité d'objets en nature, en indiquant le jour et le lieu où devoient être apportées les choses requises : la menace de brûler, en cas d'inexécution, les villages auxquels cette sommation s'adressoit, lui donnoit beaucoup de force; mais y satisfaire, c'étoit encourir une punition certaine de la part des Turcs, dont la coutume étoit de ne rien laisser là où les Klephtes avoient pris quelque chose. On attendoit donc le plus qu'on pouvoit; mais une seconde, une troisième soumission étoient plus terribles que la première, et le papier sur lequel elle étoit écrite portoit des signes manifestes de ce surcroît de danger; il étoit brûlé aux quatre coins, et ce trait d'éloquence muette manquoit rarement son effet.

Les Klephtes se tenoient sur leurs gardes dans leur *limèri* tout le long du jour; la nuit venue, ils n'avoient plus rien à craindre, et s'endormoient en plein air sur d'épais monceaux de branchages, enveloppés de sayons de poil de chèvre impénétrables à la pluie. Quand ils avoient une

expédition à faire, c'étoit de nuit, et, de préférence, par la nuit la plus orageuse et la plus sombre qu'ils la faisoient. La rapidité de leur marche étoit telle, qu'il étoit rare que leur ennemi ne fût pas pris au dépourvu.

Le Klephte sauvage se distinguoit du Klephte soumis par un long cordon de laine roulé autour de son corps et noué devant lui; ce cordon étoit destiné à lier les prisonniers turcs. Les Klephtes ne se battoient point en ligne, mais dispersés un à un, et couverts autant que possible par le premier objet qui se présentoit, un arbre, un bloc de rocher, et quelquefois par les cadavres des ennemis qu'ils avoient tués. C'étoit à l'abri de cette espèce de retranchement qu'ils combattoient, tirant debout ou à genoux et se couchant sur le flanc ou sur le dos pour charger. Etoient-ils enveloppés de toutes parts et de manière à ne pouvoir se sauver qu'en s'ouvrant de vive force un passage, ils avoient alors recours au sabre, exprimant par le mot de *ghiozoussi* l'excès du courage désespéré indispensable en pareil cas; et ce cas n'étoit pas rare.

Mines de sel de Wieliczka.

Nous en avons déjà donné une description (1). Nos lecteurs trouveront dans ce cahier une gravure qui représente l'intérieur de ces mines, et sur lesquelles un voyageur anglois s'exprime en ces termes :

« L'étranger est tout surpris de trouver dans ces souterrains une espèce de république composée de plusieurs familles, qui a ses lois et une police particulières. On y voit des routes, des chars, des chevaux occupés à trans-

(1) *Nouvelles Annales des Voyages*, Tome 13.



MINES DE WIELICZKA.

porter le sel aux diverses ouvertures d'où il est enlevé par des machines. Ces chevaux, une fois descendus dans ces souterrains, ne revoient plus la lumière du jour. Les hommes aussi semblent enterrés tout vivans dans cet abîme; il en est qui y sont nés et qui n'en sont jamais sortis. Les galeries souterraines sont vastes; l'on y voit grand nombre de chapelles creusées dans le sel, des crucifix, des images de saints formées de la même matière, et devant lesquelles brûlent sans cesse des lampes. Dans les excavations où l'eau a séjourné, le sol et les parois sont recouverts d'une croûte épaisse de cristaux salins superposés les uns sur les autres. Quand on en approche avec des flambeaux, on est ébloui des rayons de lumière qui en échappent. Des piliers d'une forme plus ou moins bizarre, ménagés à différentes distances dans toute l'étendue de la mine, lui servent de supports; mais l'objet peut-être le plus curieux de la ville souterraine est une statue que ses habitans regardent comme la transmutation de la femme de Loth: selon qu'elle est sèche ou humide, elle leur indique le temps qu'il fait au-dessus d'eux. Les diverses routes pratiquées dans ces mines sont si multipliées, que les ouvriers se perdent souvent dans ces labyrinthes inextricables: malheur à eux, si leur lumière vient à s'éteindre! »

Population du royaume de Wurtemberg.

D'après le dernier numéro des *Annales du Wurtemberg*, la population de ce royaume étoit, en 1823, de 1,477,108 individus: dans les dix années de 1812 à 1822, elle a, par l'émigration, éprouvé un déchet de 18,118 individus; mais l'accroissemen est à peu près dix fois plus considérable.

III.

NOUVELLES.

Lettre de M. Edouard Rüppell à M. le baron de Zach.

Ambukol, le 3 mai 1824.

Lorsque j'eus l'honneur de vous envoyer ma dernière lettre du 24 février, du camp de *Kurgos* (1), et les observations que j'y ai faites, j'étois dans une position bien triste, de laquelle je n'ai su me tirer que lorsque M. *Hey* étoit revenu de *Bahher-Abbiad*, très-mécontent de son excursion, de m'en retourner par le même chemin par lequel j'étois venu il y a six mois. Malgré toutes ces contrariétés, j'ai repris courage : je veux encore tenter la fortune, et j'ai l'intention de faire une autre tentative de pénétrer de *Dabbe*, par le grand désert de *Haraze*, dans le *Kordoufan*. Tous les renseignemens que j'ai eu occasion de recueillir m'ont de nouveau enflammé et m'ont rempli d'une nouvelle ardeur d'aller visiter ce pays qui renferme une infinité de choses intéressantes, curieuses et utiles dans toutes les branches des connoissances humaines.

Dans le *Kordoufan* il existe toute une chaîne de volcans demi-éteints d'un grand intérêt, nommément à *Gebel-Koldagi*, où un sommet conique très-haut fume continuellement et jette des cendres chaudes sans interruption.

(1) *Voyez* Tome XXIII, pag. 414.

Sur une autre montagne au sud-ouest d'*Ubeit*, on trouve une quantité de chambres taillées dans le roc, sur les parois desquelles sont gravées des figures d'animaux; des bancs de pierre règnent autour de ces murs, et les plafonds sont soutenus par plusieurs piliers de pierre.

Un esclave des environs de *Koldagi* m'a raconté de son propre mouvement que, dans son pays, il y avoit un animal de la grandeur d'une vache qui avoit la forme svelte d'une gazelle, la peau garnie d'un poil court et jaune tirant sur le rouge, une raie blanche sur le front et le nez, et dont le mâle porte sur le front une corne longue et droite; la femelle n'en a pas. On appelle cet animal, dans le pays, *nilukma*. J'ai plus d'une raison d'ajouter foi au récit de cet esclave, lequel, au reste, n'avoit jamais été questionné sur l'existeuce de la licorne. Ce même esclave fit aussi une description très-fidèle et très-exacte de l'oie de Gambia, qui est fort commune dans son pays.

Je vous parlerai à présent d'une carte bien extraordinaire du *Kordoufan* et du pays du Nil qui gît entre le douzième et le dix-neuvième degré de latitude; elle a été tracée entièrement sur des matériaux que le général en chef *Méhémet-Beg*, beau-fils de *Méhémet-Aly-Pacha*, a eu la bonté de me communiquer; elle ne contient que les lieux que cet homme remarquable a parcourus et visités lui-même dans les dernières quatre années de ses campagnes. *Méhémet-Beg* est un de ces Turcs rares qui estiment et ont en honneur les sciences; il est amateur passionné de la géographie, et apprécie infiniment les nouvelles découvertes que l'on fait dans cette science. Il porte toujours avec lui un grand atlas géographique construit à Constantinople, et plusieurs ouvrages turcs modernes qui traitent de la géographie, de l'astronomie et de la physique; il a certaines connoissances dans toutes ces sciences, et il les

étale avec une espèce d'orgueil et de vanité devant les personnes qui partagent ce même goût avec lui. J'ai été tout étonné à l'entendre expliquer avec beaucoup de clarté et de netteté les phénomènes de la réfraction et de l'attraction. Il m'a demandé la véritable cause de la déclinaison et de la variation de l'aiguille aimantée : je vous avoue que jamais *petit écolier* n'a été plus embarrassé que je ne le fus à cette occasion.

Je vous communique toutes ces particularités pour que vous puissiez apprécier vous-même et porter un jugement sur le personnage duquel je tiens les matériaux géographiques avec lesquels j'ai composé ma carte que j'ai l'honneur de vous transmettre ici (1).

Je vous ai fait le portrait de cet homme extraordinaire, mais ce n'est que d'une face, et il en a plusieurs; il y a aussi le revers de la médaille. Je connois et j'ai étudié son vrai caractère à fond; c'est un phénomène psycologique des plus compliqués : je me réserve de vous en parler une autre fois plus au long; je ne ferai mention, pour le moment, que d'une seule chose. La cruauté de cet homme surpasse tout ce qu'on n'a jamais dit, rapporté, raconté de la férocité des plus horribles tyrans de l'antiquité dont l'histoire ait fait mention. Il faut une manière toute particulière pour traiter avec des hommes d'un tel caractère, surtout lorsqu'on est en leur pouvoir.

Méhémet-Beg a été mis, en 1820, par son beau-père *Méhémet-Aly-Pacha*, à la tête d'une armée pour aller conquérir le *Kordoufan* et pour y *presser* des nègres, dont on faisoit ensuite en Egypte des soldats. Il s'est parfaitement acquitté de cette mission par le gain d'une grande

(1) M. de Zach annonce que cette carte paroîtra, avec tous les matériaux, dans le cahier prochain de la *Correspondance astronomique*.

bataille, et par la brillante victoire qu'il a remportée à *Bara* sur le *Mélik-Musallem*, où ce dernier, ainsi que dix-huit autres *Méliks*, perdirent la vie. Pour rassembler le nombre des nègres dont on avoit besoin pour recruter les armées d'Egypte, *Méhémet-Beg* fit de grandes et de longues excursions dans les montagnes habitées par les *Nubas*; il y fit une tournée qui le conduisit par une grande partie du *Kordoufan*; il eut ensuite la commission de venger l'assassinat d'*Ismaël-Pacha*, fils de *Méhémed-Aly-Pacha*; il marcha avec son armée du *Kordoufan*, par *Omganater*, sur le *Bahher-Abbiad*, à travers la péninsule, à *Wed-Médina*; il poursuivit son chemin sur la rive orientale du *Bahher-Asrak* et du Nil jusqu'à *Schendi*, lieu où avoit été commis l'assassinat; il y fit un carnage horrible, et détruisit *Schendi* de fond en comble; de là il retourna en *Kordoufan*, en remontant la rive du *Bahher-Abbiad*.

Une seconde campagne le mena de *Wed-Medina* dans une direction orientale jusqu'aux frontières de l'Abyssinie; de là il suivit le cours de l'*Atbara* jusqu'à *Gos-Regiab*, et parcourut les pays de *Taka* et de *Hallanka*. Dans ce dernier lieu, il fut battu à *Soderab*, ce qui l'obligea de se retirer jusqu'à *Gos-Regiab*; il prit le chemin le long de l'*Atbara* jusqu'à son confluent avec le Nil, près *Damer*, et revint ainsi dans son quartier-général au camp de *Gurkab*, où il arriva au commencement de cette année.

Or, il faut savoir à présent que, dans toutes ces marches et contre-marches, *Méhémet-Beg* prenoit des renseignemens très-exacts sur les distances des lieux, avec la direction et le gisement des chemins par lesquels il avoit passé; le tout dans le dessein de faire une carte exacte de ces pays. Effectivement, revenu dans son camp de *Gurkab*, il s'occupa, dans ses momens de loisir, de placer tous les points,

selon leurs distances et directions, sur une grande toile de dix pieds de long (1).

Méhémet-Beg me montra ce canevas, et m'exposa tous les matériaux qui avoient servi à la confection de sa carte, sans la moindre prétention; au contraire, il ajouta qu'il savoit fort bien que ce tracé devoit être très-défectueux, et que c'étoit pour cela qu'il me le montroit, en me priant d'y faire les corrections nécessaires: je mis aussitôt la main à l'œuvre.

Comme j'avois deux points sur cette carte, *Gurkab* et *Ambukol*, très-bien déterminés, ainsi que je l'espère, et que je savois, par plusieurs expériences, que trente-cinq journées de chemin faites par des chameaux font *un* degré de latitude, et que toutes les distances données par *Méhémet-Beg* étoient en journées des chameaux, il m'étoit facile de rédiger un peu mieux cette carte, et je crois y avoir assez bien réussi, et qu'elle donnera une connoissance très-juste de tout ce pays au sud du Nil depuis le dix-neuvième jusqu'au ouzième degré de latitude. Si M. *Latorsec*, par hasard, a fait quelques bonnes déterminations géonomiques entre *Gurkab* et *Fazuglo*, elles pourroient servir à rectifier encore ma carte dans cette partie; et, si j'ai le bonheur de pénétrer dans le *Kordoufan* et d'y pouvoir déterminer quelques points, je pourrai me flatter de la corriger encore moi-même.

(1) Il faut évidemment lire *dix* au lieu d'*un*; ce qui donne dix-sept milles par journée. C'est assez conforme aux calculs de M. Walckenaer. (*Note du rédacteur.*)

Deuxième assemblée générale de la Société de Géographie pour l'année 1824.

Cette séance, présidée par M. de Châteaubriand, avoit attiré un concours extraordinaire, et a donné une idée très-favorable des progrès de l'honorable Société.

M. Malte-Brun, comme secrétaire général de la Commission centrale, a fait connoître, dans une notice historique, les travaux de la Société pendant l'année 1824 : la publication du premier volume des *Mémoires* de la Société, l'impression de la première série des *Questions*, l'extension des correspondances, les dons faits à la bibliothèque par les ministres de la marine et des affaires étrangères, ainsi que par le directeur général des ponts et chaussées, étoient les objets de cette notice.

Une carte de la Syrie, par M. Rousseau, ancien consul général; une autre carte de l'*Archipel Gascon*, découvert par M. le capitaine Chemissard; une carte minéralogique de la Corse; un *Voyage à Surinam*, imprimé à *Cayenne* par M. Leschenault de la Tour, qui revient des Indes occidentales; les dessins très-intéressans des monumens de la Cyrénaïque, par M. *Cervelli*, communiqués par M. Jomard, et divers autres objets, ont été présentés à l'assemblée.

On a également présenté le premier volume des *Mémoires* de la Société, contenant un texte françois et un texte latin de la relation de Marco-Polo, imprimés d'après les *MMSS.* de la bibliothèque du roi, précédés d'une introduction savante de M. Roux, et suivis d'un recueil des variantes de tous les manuscrits existans à Paris. M. le baron de Férussac, secrétaire de l'assemblée, a donné lecture de l'*avant-propos* de ce recueil de mémoires : ce morceau, composé par M. Malte-Brun, a obtenu l'approbation de l'assemblée. (Nous rendrons compte des Mémoires de la Société.)

M. Jomard, président de la Commission centrale, a vivement intéressé l'assemblée en lisant un aperçu de l'état des découvertes en Afrique. Il a annoncé que, d'après les dernières observations astronomiques de M. Dusault, on paroissoit fondé à croire que tous les endroits situés entre Galam et Tombouctou sont placés à *deux degrés* trop à

l'est; ce qui raccourcit la route du voyageur qui voudroit pénétrer dans l'intérieur. M. Jomard a démontré que les nouveaux voyages faits dans l'intérieur, malgré toute leur importance, n'ont augmenté nos connoissances que d'une cinquante-deuxième partie de ce continent, en ne comprenant que le pays réellement *vu* par les voyageurs.

Après que le trésorier eut fait connoître l'état florissant des finances de la Société, un étranger d'une haute distinction, M. le comte Orloff, sénateur de l'empire de Russie, a déclaré qu'il mettoit à la disposition de la Société une somme de 1,000 francs, soit pour un prix, soit pour toute autre destination, au choix de la Commission centrale. Cette nouvelle marque de générosité de la part de M. le comte Orloff a excité les applaudissemens unanimes et prolongés de l'assemblée.

Puisse un exemple si honorable servir d'aiguillon aux François, qui devroient être les premiers à soutenir une institution qui peut devenir à la fois glorieuse et avantageuse pour leur pays !

Nous devons dire que beaucoup de nouveaux membres françois se sont fait recevoir à cette séance; nous avons remarqué dans le nombre M. Auger, de l'Académie françoise.

Retour du capitaine Lyon.

Le capitaine Lyon, commandant *le Gripper*, dont le voyage de découvertes étoit combiné avec celui du capitaine Parry, est arrivé, le 11 novembre, à Londres, où l'on étoit bien loin de s'attendre à le revoir sitôt. Il paroît que les mauvais temps qui l'ont sans cesse accompagné, des coups de vent terribles ont beaucoup endommagé son bâtiment; ce qui l'a forcé d'opérer son retour en Angleterre avant d'avoir pu atteindre la baie Repulse, où il devoit hiverner. Les nouvelles du capitaine Parry sont plus favorables : cet habile marin étoit parvenu au 71ᵉ degré de latitude, en bon état et avec le temps le plus favorable pour la continuation de son voyage.



CASCADE DE WILBERFORCE.

RELATION

D'UN VOYAGE AU PIC DE MISTÉ,

OU PRÉTENDU VOLCAN D'AREQUIPA,

AU PÉROU;

PAR SAMUEL CURSON.

Traduit de l'anglois.

La vallée d'Arequipa, remarquable par son agriculture, la sécheresse de son atmosphère (1) et la singularité de sa position, est située par 16° [illegible]' de latitude sud et 74° 2' de longitude à l'ouest de Paris.

Sa forme est celle d'un ovale alongé; elle a environ douze milles de long de l'est à l'ouest, et six de large du nord au sud : sa partie la plus

(1) L'hygromètre de Kater, qui, à Cadiz, ne descend qu'à —3,40,100, se tenoit ici de —1,23,100 à —2.29,000 pendant une année entière.

basse est élevée de 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle est bornée au sud par des chaînes de montagnes pierreuses dont la hauteur est de 2,000 à 3,000 pieds; dominée à l'est, et de là en faisant le tour au nord-ouest par des monts gigantesques, dont quelques-uns sont de 12,000 pieds plus élevés que son niveau; enfin, arrosée par une rivière qui, après l'avoir traversée dans toute son étendue, en sort à l'ouest en se précipitant en cataractes par-dessus des pentes rocailleuses.

Sur le côté du nord-est de cette vallée est la ville d'Arequipa, bâtie à 7,775 pieds d'élévation, et au-dessus de laquelle s'élancent trois des montagnes les plus colossales : le Chacheni, le Misté et le Pichu-Pichu. Le volcan ou pic de Misté est à trois lieues au nord-est de la grande place de la ville : tel est pourtant l'effet produit par sa grande hauteur, qu'à la nuit tombante, ou par un clair de lune, il semble presque ombrager cette cité.

Le terrain s'élève graduellement de la ville vers cette montagne, dans une étendue d'environ cinq milles, à travers un de ces espaces stériles connus au Pérou sous le nom de *Pampas;* ensuite il est entrecoupé par des hauteurs qui forment une partie de la base du mont, et qui sont couvertes de verdure dont la quantité augmente à mesure que l'on monte dans cette direction.

L'atmosphère, autour du pic de Misté, est

extrêmement transparente; ce qui peut être dû en partie à la nature poreuse des matériaux qui composent le pic et à la fonte rapide de la neige qui en est la conséquence, et qui est aidée d'ailleurs par le libre passage de l'air par-dessous. Les habitans d'Arequipa ne sont jamais surpris de ne pas voir, pendant plusieurs mois de suite, un seul nuage sur ce sommet; au contraire, ils sont toujours prêts à imaginer, quand ce phénomène arrive, qu'il est survenu quelque chose d'extraordinaire dans l'intérieur de la montagne, que des tremblemens de terre sont prochains, ou que le pic peut faire explosion et enterrer leur ville sous ses éruptions.

Ces craintes ont agi si fortement sur les habitans à différentes périodes, qu'ils ont plusieurs fois été sur le point d'abandonner la ville.

En 1667, l'éruption du volcan d'Omaté, éloigné à peu près de 40 milles, ayant été suivie de la présence de nuages épais autour du volcan de Misté, occasionna des alarmes extraordinaires, et le corrégidor Ayala ordonna à quatre personnes de gravir sur la montagne pour examiner son aspect autour du pic : ces personnes, négligeant les conseils des Indiens qui connoissoient le mieux la montée, ne purent exécuter leur commission. Les inquiétudes croissant toujours, le père Alvarez Merundez, dominicain, accompagné de quelques ecclésiastiques et d'un grand

nombre d'Indiens, essaya d'arriver au sommet. On raconte qu'ils effectuèrent leur projet, et, à l'aide d'un autel portatif, dirent la messe à mi-chemin. Quant au cratère tant redouté, ils racontèrent que certainement il y en avoit un, et que, dans son centre, s'élevoit une butte circulaire de sable, du milieu de laquelle sortoit de la fumée.

En 1784, un tremblement de terre qui ruina une grande partie d'Arequipa renouvela les terreurs des habitans relativement au pic de Misté. Personne de plus jeune ne s'étant trouvé assez hardi pour tenter d'aller l'examiner, Miguel de Pamplona, évêque d'Arequipa, vieillard de quatre-vingts ans, se chargea de l'entreprise.

Toutefois il sembleroit que l'intendant, voulant avoir pour lui-même le mérite de la découverte, comme on l'appeloit alors, engagea don Francisco Suero, Irlandois à tête ardente, à entreprendre l'ascension de la montagne, en opposition aux vœux du prélat. Suero, accompagné de ses Indiens, dépassa l'évêque pendant qu'il dormoit, escalada le pic par son flanc septentrional et le descendit par l'oriental, afin d'éviter la rencontre de son compétiteur.

Le vieil évêque, après avoir cruellement souffert du froid et d'autres causes, essaya de suivre Suero, d'abord à pied, puis en litière; enfin, épuisé de fatigue et meurtri par le choc de sa voi-

ture contre les rochers, qui avoit probablement eu lieu à dessein, il envoya ses Indiens en avant avec une croix, en leur recommandant de la planter sur le côté du pic se terminant au sud-ouest vers la ville d'Arequipa, et de bien examiner le prétendu volcan, situé au sud-est. Il est vraisemblable que le désir de planter la croix plus haut qu'aucun mortel n'étoit parvenu jusqu'alors, excita les Indiens à exécuter cette partie des ordres de l'évêque : quant au cratère, ils ne le visitèrent pas, et ne rapportèrent que des notions vagues semblables à celles qui étoient déjà en vogue.

Le récit de Suero fut si obscur, soit faute d'examen de sa part, soit d'après les ordres de l'intendant, que l'on douta qu'il eût visité le pic ou le cratère. Cet objet étant toujours regardé comme très-important, une commission fut nommée l'année suivante par l'intendant, qui plaça son secrétaire à la tête, et lui adjoignit Suero et trois autres personnes pour l'aider, ainsi qu'un grand nombre d'Indiens. Un ou deux hommes seulement de cette troupe atteignirent le sommet : leur rapport sur ce qu'ils avoient vu fut peu satisfaisant. Cependant on adressa une relation pompeuse de cette course à la cour de Madrid : c'étoit peut-être ce que l'intendant désiroit le plus.

Enfin, en 1796, Thaddée Haenk, naturaliste bohème au service de l'Espagne, atteignit au

sommet du Misté après avoir beaucoup souffert ; il y resta quelques heures, et constata la grandeur du cratère; mais je n'ai jamais pu connoître son idée sur l'état du volcan : l'opinion publique, à mon arrivée à Arequipa en 1811, étoit absolument incertaine sur ce point. Trop de gens étoient aussi disposés, et peut-être plus que jamais, à se croire à chaque instant exposés au danger d'une éruption nouvelle ; dès qu'un nuage s'arrêtoit sur la montagne, il excitoit des inquiétudes; la secousse d'un tremblement de terre fixoit sur le sommet du pic tous les yeux, qui le considéroient avec une anxiété affreuse pendant plusieurs jours de suite. L'extravagance des opinions et des récits relatifs au Misté m'inspirèrent un vif désir de le visiter. Ce projet fut combattu par plusieurs de mes amis, dont la tête étoit remplie des relations effrayantes des souffrances de Velez et de sa troupe; d'un autre côté, l'intendant et l'évêque m'encouragèrent par des espérances de succès, et trois autres personnes de mes amis se montrèrent disposés à partager avec moi les dangers et les fatigues dont on me menaçoit (1) : c'est pourquoi je me décidai à tenter l'aventure le 27 octobre 1811.

(1) Don Francisco Valdez de Velasco, don Vincente Cruz de Albistur et don Manuel Tello: le premier, Italien, de Rome; le second, né en Biscaye; le troisième, créole

Je me procurai un quart de cercle, le seul qui se trouvât dans Arequipa, des vêtemens épais pour le froid, des souliers très-forts, une provision de citrons, et une centaine de pieds de cordages pour descendre dans le cratère. De leur côté, mes compagnons se munirent de vivres et d'une grande quantité de fusées dont ils comptoient se servir pour annoncer leur arrivée sur le sommet du mont à leurs amis de la ville.

Le 27, à sept heures du matin, nous sortîmes d'Arequipa, montés sur des mules : ayant traversé la pampa ou plaine au-dessus de la ville, nous franchîmes la chaîne de collines qui en est éloignée de sept milles, et qui sépare la paroisse de Chiguata de la Campina d'Arequipa. J'estimai que le sommet de cette chaîne étoit à 3,000 pieds au-dessus de cette ville. Ayant descendu son flanc oriental, nous sommes arrivés sur les bords d'un ruisseau salé, duquel le village d'Agua Salada, distant de onze milles d'Arequipa, tire son nom.

Un mille plus loin, nous avons atteint Gangallo, petite ferme appartenant aux religieux de l'ordre de Buena-Morte; elle produit des pommes de terre et de l'herbe : comme elle est convena-

péruvien. Il me parut singulier que quatre personnes, venues de parties du globe si éloignées, se fussent rencontrées pour effectuer ensemble une semblable expédition.

blement située sur la route, il y a un tambo ou cabaret où l'on prend soin du bétail et où les voyageurs peuvent bien dîner, pourvu qu'ils aient apporté des provisions avec eux, et qu'ils aient la volonté et la possibilité de les faire cuire.

En cet endroit, mon baromètre se soutenoit à 21,430 pouces, le thermomètre de Fahrenheit étant à 68° (15°,98), ce qui indiquoit une élévation de 9,602 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'humidité de l'atmosphère n'étoit égale qu'à 1.48 centièmes ou 15 centièmes de moins qu'à Arequipa (1).

Le terrain, à Cangalla, est naturellement dénué de végétation : on y cultive un peu d'alfalfa ou luzerne, par le moyen de l'irrigation artificielle : le flanc de la montagne que l'on voit au nord a une ceinture de verdure très-distincte qui s'étend à peu près à un tiers de la distance vers le pic, et qui paroît entretenue par les vapeurs suspendues à la base de la montagne.

Pendant que je dessinois le paysage qui m'entouroit et que j'arrangeois mon baromètre, je reçus la visite de don Francisco Arenazas, cacique de Chiguata, qui avoit reçu de l'intendant

(1) Pendant toute l'année, le thermomètre se soutient, dans la ville d'Arequipa, entre 52 et 72° (8°,88 à 17°,76). On éprouve le plus grand froid dans le mois de juin, et la plus grande chaleur en décembre.

l'ordre de m'aider dans mon ascension : en conséquence, il amenoit avec lui un certain nombre d'Indiens, parmi lesquels j'en choisis six pour guides. Deux devoient porter des provisions à cheval, l'un en voyageant avec nous, l'autre en allant nous attendre sur le côté septentrional du pic, où nous nous proposions de dormir et ensuite de continuer notre course à pied. Les quatre autres Indiens devoient nous suivre à pied aussi bien qu'ils le pourroi nt.

Nous avons, en sortant de Cangallo, marché dans une plaine qui s'élève graduellement vers Yachy, au nord-est. La pente sur laquelle nous avancions ne tarda pas à se couvrir d'herbes menues, les plantes grossirent par degrés ; enfin, dans le voisinage d'Yachi, nous vîmes des buissons d'une dimension considérable. Au pied de l'éminence d'Yachi, nous avons traversé un de ces ravins dont plusieurs sont formés par les torrens rapides qui se précipitent du haut des montagnes dans les mois de janvier et de février : nous y sommes descendus à une profondeur de deux cents pieds ; les flancs étoient formés de couches alternatives de terre fine et grossière, avec quelques variations de couleur, et entremêlée de cailloux roulés, bien arrondis et bien usés, mais qui n'étoient pas encore décolorés. On apercevoit çà et là dans les couches des morceaux de pierre ponce ; quelques-unes de ces

couches, et notamment leurs parties supérieures, étoient d'une terre aussi fine et presque aussi blanche que la cendre.

Le fond du ravin étoit de roc vif, usé et uni par l'eau. Je n'eus pas le temps d'en casser un morceau; mais, d'après une observation passagère, je jugeai que c'étoit de la siénite; en quelques endroits, il avoit un aspect plus compacte et ressembloit à du porphyre gris.

L'humidité, dans cette cavité, étoit suffisante pour faire croître quelques arbrisseaux vigoureux; ils nous fournirent des bâtons pour nous aider dans la montée. Au sortir de ce défilé, nous avons escaladé, par un sentier presque perpendiculaire, la hauteur d'Yachi, d'où nous avons vu la plaine de ce nom et une route qui la coupe; elle conduit à une pyramide faite d'os de mules qui ont péri dans cet endroit, en conséquence de la raréfaction de l'air à cette élévation. L'effet de ce phénomène est connu au Pérou sous le nom de *Sorroché*. On l'éprouve rarement au-dessous de 11,000 pieds d'élévation; à 12,500 pieds, il affecte sensiblement les bêtes et les hommes, et, à 13,000 ainsi qu'à 14,000 pieds, peu de personnes sont en état de le supporter. Il agit sur les hommes de la même manière que le mal de mer, causant des vertiges et des nausées accompagnées d'une agitation extrême et de mal de tête. Les Péruviens l'attribuent à l'antimoine, dont ils sup-

posent que les montagnes sont plus ou moins chargées. Ce nom de *Sorroché* dérive probablement de la langue quichua ou péruvienne, et peut-être du mot « *Surruchec*, » s'évanouir ou disparoître.

D'après une observation faite avec le baromètre, le thermomètre de Fahrenheit étant à 62°, l'élévation de l'extrémité sud-ouest de la plaine entre le Misté et le Pichu-Pichu fut trouvée de 12,459 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'hygromètre marquoit 1,42 centièmes.

Nous avons ensuite parcouru une lieue dans la direction du nord-ouest, à travers une plaine sablonneuse qui alloit en montant vers le tas d'ossemens qui a donné son nom à ce lieu, Alto de los Huessos. J'observai dans cette plaine, par intervalles, des pierres rondes éparses de tous les côtés : au premier aspect, elles paroissoient avoir éprouvé l'action du feu. En approchant de quelques-unes dont la dimension étoit de six à huit pieds, je remarquai que le flanc méridional exposé au vent dominant avoit seul cette apparence rouge; les autres côtés gardoient leur couleur naturelle et offroient une surface parfaitement unie et dure. Il me sembla que ces pierres étoient en général de porphyre gris (1); quelques-unes

(1) Probablement du *trachyte*. (Note de l'éditeur du Journal de Boston.)

étoient d'une teinte plus foncée qui se rapprochoit de celle de l'ardoise.

De la pile d'ossemens nous sommes allés au nord-ouest, et nous sommes entrés dans un espace couvert de plantes hautes et épineuses qui bordoient tout le flanc oriental du pic. Elles croissoient dans le sable et dans une poussière légère; celle-ci nous incommoda beaucoup, car le moindre souffle d'air la soulevoit, et elle fut près de nous étouffer nous et nos mules. Tout cet espace étoit rempli de perdrix qui avoient placé leurs nids sous les touffes des plantes; elles étoient si peu farouches, qu'elles ne s'envoloient que lorsque nous passions tout près d'elles, et même elles ne s'éloignoient guère au-delà de la portée du fusil. Vu de la pile d'ossemens, le pic présentoit une large base du nord au sud; de grandes chaînes de collines tapissées de verdure s'élevoient du milieu de la plaine les unes au-dessus des autres, jusqu'au point où elles arrivoient à un escarpement sablonneux qui fermoit de ce côté tout accès au sommet de la montagne: nous ne pouvions voir qu'une masse de rochers raboteux que nous prîmes pour le sommet au-dessus de nous; ils y faisoient une saillie considérable et ressembloient très-peu à un volcan. Nos efforts répétés pour franchir les hauteurs qui barroient notre route, n'aboutirent qu'à nous fatiguer nous et nos mules; car la montée étoit trop rapide.

Notre guide indien montra là une si grande ignorance de la route, que je résolus de me charger de la conduite de la troupe : ayant fait le tour, à pied, du contre-fort du nord-est, je m'avançai directement à l'ouest, en montant autant que c'étoit possible. Il fallut user de beaucoup de précaution en pressant nos mules ; car le sorroché commença à les affecter, ainsi qu'un ou deux de nos compagnons.

Cependant nous avons continué à monter et à descendre au milieu de ces mornes herbeux ; et aux derniers rayons du jour nous nous sommes trouvés sur une haute crête de rochers qui descendoit vers le nord. Nous étions très-fatigués ; nous avons décidé de nous reposer là, quoique j'eusse bien envie de parvenir à l'endroit où nous devions quitter nos mules. Nous avons choisi un espace couvert de sable noir ; et, pendant que les uns préparoient de l'herbe pour y appuyer nos oreillers, d'autres allumèrent un grand feu avec de l'yarete (1) pour servir de signal aux Indiens que nous attendions, et pour faire cuire nos provisions et chauffer l'eau pour la limonade. Mes compagnons s'empressèrent de lancer des fusées,

(1) Plante résineuse qui a la forme d'une coupe renversée ; ses branches, rapprochées et entrelacées, et penchées au point de toucher la terre, cachent la tige qui n'a pas plus d'un pouce d'épaisseur. La plante a trois pieds de haut.

s'imaginant qu'on les verroit d'Arequipa, ce dont je doutois beaucoup. En gravissant sur les hauteurs pour les rejoindre, je me sentis presque épuisé par une difficulté soudaine de respirer, et je reconnus combien l'habitant de la côte est harassé lorsqu'il arrive pour la première fois dans ces hautes régions (1). Après nous être un peu reposés, nous avons essayé de prendre quelque bouchée de nourriture avant de nous livrer au sommeil, ce fut en vain. Le sorroché nous avoit ôté l'appétit à tous, à l'exception du guide et de mon domestique. La même cause nous empêcha, Valdez et moi, de dormir; nous fîmes la garde pendant toute la nuit qui fut très-belle. Pas une nuée n'obscurcissoit le firmament; la lune brilloit d'un éclat extraordinaire; mes pensées se portèrent vers tout ce qui m'étoit cher dans les pays éloignés, ces idées étoient naturellement animées par l'aspect de tout ce qui m'entouroit. L'arrivée de deux de nos Indiens fit évanouir toutes ces visions d'un homme éveillé, et ne me

(1) Quand Almagro et Pizarre se disputoient le gouvernement du Pérou, les amis du premier lui conseillèrent d'attaquer les soldats de son adversaire pendant qu'ils escaladoient les défilés des Andes, parce qu'accablés par le sorroché, ils ne pourroient opposer de la résistance. La fierté d'Almagro lui fit rejeter cet expédient comme dégradant pour un soldat espagnol. Bientôt après, à Salinos, près de Cusco, il paya de sa vie cet excès de générosité.

laissa que la réalité désagréable d'une augmentation de froid et de soif aggravés par les effets du sorroché. Vers l'apparition du jour, j'observai de nombreuses explosions électriques dans le nord-est ; quelques-unes avoient assez de vivacité pour éclairer entièrement l'horizon. Il est probable qu'elles étoient produites par la condensation de l'atmosphère de la côte en rencontrant l'air froid du Puna (1) lorsqu'il descend pendant la nuit à l'ouest.

Le temps fut très-froid, le 28, au point du jour. Ce fut inutilement que je réveillai ma troupe. Personne ne vouloit quitter son gîte chaud pour aller affronter l'air glacial de la Puna venant du nord-est. Les bonnets de nuit et les mouchoirs avoient été insuffisans pour tenir nos têtes chaudes ; les bords de nos couvertures exposés à notre respiration étoient garnis de glaçons. Tout le monde se plaignoit amèrement du froid, et ce n'étoit pas sans raison ; car notre petite provision d'eau, que nous avions placée dans de l'herbe sèche sous le chevet de notre lit, étoit entièrement gelée ; une bouteille de vin, exposée à l'air, étoit à moitié prise par la glace. L'hygromètre marquoit 1.33 centièmes, le thermomètre 26°

(1) Mot péruvien qui désigne une plaine élevée à plus de 11,000 pieds, et où l'on est par conséquent exposé au Sarroché.

(—2°,66) ; cependant nos citrons, qui dégeloient près du feu, durcissoient de nouveau lorsqu'ils étoient à l'air. Nos Indiens avoient bien dormi étendus sur l'herbe, et préservés seulement par une couverture velue assez légère, d'ailleurs les jambes et les pieds entièrement nus. Le baromètre indiqua, pour l'élévation de ce lieu, 13,567 pieds; ce qui est plus haut que le pic de Ténériffe.

Je restai là jusqu'au lever du soleil ; alors un autre de mes Indiens arriva à cheval ; il n'apportoit ni eau ni nouvelle de celui qui en étoit chargé. Quelque foible que fût notre provision, je me décidai à avancer, espérant que nos porteurs d'eau nous atteindroient avant que nous fussions parvenus à la lisière du nord-ouest. En conséquence, nous avons escaladé la barrière rocailleuse qui étoit devant nous, afin de nous diriger vers l'ouest : tout à coup nous fûmes arrêtés par un précipice qui, pendant quelque temps, rendit inutiles tous nos efforts pour le passer. Si nous eussions fait cette tentative la veille au soir, on peut imaginer quel en eût été le résultat, puisque, dans ce moment où il faisoit bien clair, nous eûmes beaucoup de peine à trouver une issue qui ne nous exposât pas à des dangers. Enfin nous parvînmes, sains et saufs, à une pente herbeuse d'environ un mille d'étendue, terminée par une autre lisière de rochers : en la traversant, nous

vons tous ressenti, plus fortement qu'auparavant, les effets du sorroché; nos mules avoient à peine la force de se tenir sur leurs jambes.

Notre position, dans ce trajet, n'étoit nullement agréable; car la pente, à peu de distance au-dessous, étoit coupée par un précipice dont l'escarpement, haut de plusieurs milliers de pieds, étoit baigné à sa base par la rivière d'Arequipa. Avant d'arriver à la lisière à l'ouest, ma selle glissa sur le derrière de ma mule, dans une montée sablonneuse, et je tombai, au péril imminent de ma vie, enveloppé de ponchos (1), de coussins et de valises.

La mule effrayée se laissa aller le long de la pente en descendant vers l'abîme, et ne fut sauvée que par l'adresse de Reymundo, mon domestique, qui lui lança un nœud coulant autour du cou, pendant qu'elle galopoit; cet accident me décida à ne pas aller plus avant avec les mules, et à continuer la route à pied, après la dernière lisière, croyant qu'elle communiquoit avec la

(1) Manteau long de neuf pieds et large de cinq; il a, dans le milieu de sa surface, une ouverture par laquelle le cavalier passe sa tête: on en fait de différens matériaux; de coton léger, pour préserver de la poussière; de laine, pour garantir du froid; de laine et de poil, pour mettre à l'abri de la pluie. Ces derniers sont très-chers.

grande chaîne du nord-ouest que j'avois projeté d'atteindre. C'est pourquoi, au pied du premier rocher, je fis la revue de ma troupe. Valdez et sa mule avoient succombé sous le sorroché dans la plaine en pente; je fus donc obligé de renvoyer Reymundo avec lui et avec tout notre bagage, en lui ordonnant de m'attendre dans la partie supérieure de la région herbeuse, à la gauche de la pile d'ossemens, d'y entretenir soigneusement du feu, une fois la nuit venue, et de lancer des fusées par intervallés. A sept heures, Tello, Albistur et moi, nous avons courageusement commencé notre ascension à pied, accompagnés de trois Indiens qui portoient de l'yarète pour faire du feu sur le sommet de la montagne, des cordes pour descendre dans le cratère, mon quart de cercle et quelques rafraîchissemens nécessaires : nous nous trouvions alors à une élévation de 14,000 pieds. Le pic qui dominoit sur nous, présentoit l'aspect de trois couches horizontales de rochers ; nous jugeâmes que la supérieure, qui paroissoit raboteuse et perpendiculaire, étoit la même crête rocailleuse que nous avions aperçue d'Arequipa. Les Indiens marchoient plus vîte que nous, quoiqu'ils souffrissent également de la difficulté de respirer. Quant à moi, j'étois incommodé du sorroché et du manque de sommeil durant la nuit précédente. J'éprouvai fréquemment des maux de tête, des vertiges et des nausées : je commençai à dou-

ter sérieusement que ma force ou mon courage me permissent d'arriver au but (1). Tello s'affoiblissoit graduellement, même plus que moi; car, bien qu'il fût accoutumé à voyager dans la Puna, il avoit contre lui le poids de cinquante-quatre ans passés d'une manière fort dure. Il fit de grands efforts, mais en vain; enfin il fut contraint de s'arrêter à chaque soixante ou quatre-vingts pas; en nous arrêtant chaque fois avec lui, nous aurions fini par nous trouver dans l'impossibilité d'atteindre au sommet avant la nuit; je le pressai donc de s'en retourner avant de souffrir davantage de la fatigue. Après quelques pourparlers employés à le convaincre qu'il étoit monté plus haut que l'évêque Pamplona, il céda, mais il lui fut impossible de rattraper Reymundo et les mules, car la poussière que cette troupe faisoit voler indiquoit où elle étoit; il fallut donc qu'il prît un autre chemin pour la rejoindre, et je fus forcé d'envoyer un Indien avec lui et de diminuer notre bagage en laissant les cordes et une partie de nos provisions. Je cédai à Tello et à ses Indiens ma seule bouteille d'eau-de-vie et la moitié

(1) Toutefois, dans une autre occasion, je souffris encore davantage en traversant les Andes de Lima à Pasco; ce qui venoit, je crois, de ce que j'avois mangé plus que dans cette occasion-ci, et de ce que je n'avois pas de citrons, qui soulagent beaucoup la poitrine dans cette situation.

de mon eau : nous nous dîmes un adieu cordial, et il partit.

Les derniers vestiges de végétation disparurent en cet endroit. A une certaine distance auparavant, l'yarète étoit devenu si menu qu'il ressembloit presque à de la mousse; la seconde partie du pic sur laquelle nous avons commencé à gravir alors, sembloit une masse de roc rouge; pour atteindre à son sommet, nous avons franchi deux montées sablonneuses, ce qui épuisa même la force de nos Indiens.

Les effets du sorroché avoient augmenté; la chaleur du soleil étoit également incommode. Nous avions trop peu d'eau pour en avaler à la fois plus d'une cuillerée, afin de débarrasser notre bouche de la poussière fine qui menaçoit quelquefois de nous suffoquer. Une douzaine de citrons nous furent d'un grand secours, surtout pour diminuer l'étourdissement qui commençoit à nous gêner beaucoup. Il étoit dix heures quand nous avons entrepris cette montée: je m'aperçus que j'avois gagné sur mes compagnons auxquels le courage manqua avec la force, tandis que j'avois au contraire été excité par l'idée que nous avions achevé les deux tiers de notre travail. Néanmoins le sorroché devint si fort, au sommet de cette chaîne, que nous ne pouvions parcourir plus d'une cinquantaine de pas sans être obligés de nous reposer pendant quinze ou vingt minutes.

La hauteur de ce lieu, déduite de l'évaluation faite par Haenk de l'élévation totale du pic, seroit à peu près de 16,400 pieds.

Nous découvrîmes là une autre barrière de rochers entre nous et le sommet du Misté, et le cœur nous manqua en considérant son flanc perpendiculaire qni sembloit nous boucher entièrement le passage; nos guides nous assurèrent pourtant que nous pourrions passer, et que les personnes qui avaient essayé l'entreprise avant nous, avoient escaladé ce même rocher. La seconde chaîne que nous venions de quitter étoit composée de porphyre schisteux d'une teinte rouge; je n'en pris pas d'échantillon, Tello ayant emporté mon manteau, et d'ailleurs le sorroché concentrant toute mon attention sur ce qui concernoit immédiatement notre sûreté et notre marche ultérieure. Après bien des peines, nous parvînmes au sommet de la troisième chaîne qui est de porphyre bleu, et à une élévation de 17,500 pieds. Cette chaîne se prolonge au nord-ouest vers celle du Chacheni qui a environ 21,000 pieds d'élévation; elle en est séparée par une ravine prodigieuse dont les côtés sont parfaitement escarpés, et au fond est la vallée de Charcani arrosée par la rivière d'Arequipa qui la traverse en formant une cataracte presque continuelle pour descendre vers la Campina. La hauteur perpendiculaire du précipice, du côté du Misté, est à peu près de 7,500

pieds. Il est difficile de s'imaginer la sensation que l'on éprouve en portant ses regards dans la vallée. Je ne pus pas l'examiner en détail, ni même regarder en bas, sans frémir d'horreur. A une distance moins dangereuse, on ne pouvoit distinguer qu'une ligne de verdure marquant l'étendue de la culture, et un filet blanc formé par la rivière écumante.

Nous apercevions, à l'ouest, Lignos, éloigné d'environ 25 lieues, et, à l'est et au nord-est, à une grande distance, la route de Cusco, à travers la Puna.

Nous fûmes, plus loin, obligés de descendre dans un défilé étroit et rocailleux, ayant le précipice de Charcani à notre droite; dans un endroit il y avoit un pas dangereux long d'une vingtaine de pieds au milieu des rochers; nous le franchîmes avec beaucoup de difficulté; il nous conduisit vis-à-vis d'un mur rocailleux haut d'une vingtaine de pieds et absolument perpendiculaire. A la vue de cet obstacle, Albistur m'assura gravement que nous ne parviendrions jamais au sommet, et me proposa de descendre ou de dormir dans l'endroit où nous étions; j'eus beaucoup de peine à lui persuader qu'en suivant le premier parti, nous ne pourrions jamais rattraper les mules qui étoient alors à plus de quatre milles dans l'est, et que nous n'avions pas des vêtemens suffisans pour nous garantir du froid

sur la pente où nous avions passé la nuit dernière ; qu'enfin rester où nous étions seroit une folie. La seule alternative et la meilleure chance pour notre vie, sembloit être d'escalader le rocher que nous avions devant nous, et ensuite de descendre par le flanc oriental du pic en glissant sur le sable. Ce n'étoit pas aisé ni très sûr; car il étoit déjà plus de deux heures, l'air devenoit plus froid, et nos forces diminuoient tellement que nous ne pouvions plus parcourir que trente pas en une fois. Au pied du rocher que nous avions devant nous, il y avoit un précipice sablonneux, profond de plusieurs mille pieds; le bord supérieur étoit en pente et couvert d'une quantité innombrable de petits morceaux de pierres brûlées qui, à chaque bouffée de vent, dégringoloient le long des côtés et quelquefois entraînoient de plus gros morceaux qui bondissoient et alloient tomber dans le sable du fond. Agité par le souvenir des différens dangers que nous avions déjà passés, et par les périls plus grands encore qui nous menaçoient, je conçus des craintes très-vives sur la possibilité d'atteindre au sommet. Notre situation étoit certainement critique. Nous étions à 18,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, affoiblis par la fatigue, accablés par le sorroché et tourmentés par la soif. Une suite confuse de réflexions tristes nous décourageoit tellement que nous nous assîmes tous deux au

pied de cette barrière rocailleuse : et nous y restâmes pendant une heure sans parler. A trois heures, nos forces étant revenues en partie, nous nous décidâmes à tenter l'escalade.

Un de nos Indiens monta le premier, soutenu par la troupe qui étoit en bas, et nous le suivîmes à l'aide d'une corde qu'il nous jeta.

Étant parvenus à cette élévation, toute la surface de la montagne, au-dessus et autour de nous, paroissoit comme une masse continue de pierres brûlées, de diverses couleurs, et si légères qu'elles étoient mises en mouvement par le vent qui les faisoit tomber sur nous dru comme la grêle. Alarmés de cet incident, nous nous pressâmes autant que nos forces nous le permirent, et nous ne nous arrêtâmes pour examiner le lieu que lorsque nous eûmes été débarrassés de nos craintes.

Je recueillis quatre échantillons des pierres de cette chaîne; c'étoient :

Du porphyre rouge et vert brûlé :

—Porphyre blanc et jaune avec du feldspath brûlé.

—Porphyre noir mêlé avec du feldspath et du quartz :

—Quartz ferrugineux, très-brûlé.

La surface de la montagne au-dessus du rebord étoit couverte de pierres brûlées, à l'exception d'un petit nombre d'endroits où un morceau de roc rouge restoit à nu. La fatigue de cette montée

fut très-grande ; la difficulté de respirer et notre foiblesse nous empêchèrent de parcourir plus d'une vingtaine de pas d'une fois, et à chaque pas nous glissions plus ou moins en arrière.

Le manque d'eau ajoutoit aussi beaucoup à nos souffrances. Nos bouches desséchées le devenoient encore davantage par l'aridité extrême de l'atmosphère ; car l'hygromètre ne marquoit que 0,93, et, dans certains momens, la poussière, extrêmement fine, nous étouffoit ; les artères de nos tempes étoient gonflées par le sorroché. A chaque lieu de repos, nous semblions être toujours plus près de suffoquer ; nous avancions avec un sentiment de désespoir, comme si nous nous fussions débattus pour conserver notre vie. Nos Indiens nous excitoient à persévérer, par l'espérance que chaque nouvel effort nous feroit arriver au sommet; il est douteux que, sans cet artifice de leur part, nous eussions réussi dans notre entreprise. Enfin nous atteignîmes une grande masse de roc rouge, située à peu près à 18,500 pieds d'élévation; et, à notre joie inexprimable, nous aperçûmes le sommet de la montagne, la croix de fer de Pamplona, et, sur le flanc oriental, la cavité qui marque la position du cratère. Animés par cet aspect, nous avons bu notre dernière cuillerée d'eau et mangé notre dernier citron ; et nous nous sommes trouvés en état de contempler, avec des sensations approchant de

l'admiration, le spectacle qui nous entouroit. Nous apercevions au-dessous de nous tout ce qui nous environnoit, à l'exception du Chacheni, qui sembloit élever sur sa tête neigeuse, dans le nord-est, à une hauteur encore plus considérable. Une longue bande de nuages blancs, au-dessous de nous, cachoit le ravin qui sépare les deux pics; dans l'ouest, la vue n'étoit bornée que par des déserts; à l'est-sud-est, on découvroit les cavités ou chaudières salines au-delà d'Yachi, par dessus le Pichu-Pichu; à l'est, le volcan d'Ubinas, sur la Cordillère, et le sommet blanchi de l'Illimani dans les Andes orientales près de la Paz; au nord-est, à l'horizon, les montagnes de Cusco, entre lesquelles et nous s'étendoit un désert immense, dans lequel la rivière d'Arequipa, réduite à un filet d'eau, disparoissoit aux yeux. Nous aurions pu employer beaucoup de temps à jouir de cette vue délicieuse, mais il étoit déjà tard; le froid augmentoit, le thermomètre ne marquant plus que 36° (1-72). La prudence nous ordonnoit d'avancer. Nous avons marché au sud-est en nous approchant du sommet, jusqu'à ce que nous ayons atteint une élévation de 19 mille 200 pieds (1). Vue de cet endroit, la montagne

(1) Cette élévation diffère de 200 pieds de celle à laquelle sont parvenus MM. de Humboldt et Bonpland.

(*Editeur.*)

de Chacheni présentoit un aspect volcanique ; elle sembloit formée de trois pics se rapprochant vers leur sommet, et laissant entre eux une vaste cavité ; chacun ressembloit à un cratère s'ouvrant au sud-est. Mon thermomètre descendit à 32°(o). Le vent, qui souffloit du sud-ouest, ayant augmenté de force, apporta une grosse masse de nuages qui cachèrent la plaine à plusieurs lieues de distance de la base du pic.

Je résolus de ne pas perdre de temps pour examiner le cratère. Mes Indiens, en arrivant à son ouverture, furent forcés par la violence du vent de se coucher à terre ; malgré cet inconvénient, et le froid, car le thermometre marquoit dix degrés au dessous de glace, je restai quelques momens muet d'étonnement et d'admiration à contempler le cratère. Sur son côté occidental s'élevoient des rochers hauts de 300 à 450 pieds, qui au nord n'en avoient plus que 120 et 150, et au sud et au sud-ouest étoient fort bas. J'estimai l'étendue de l'ouverture du sud-est au nord-ouest à 1800 pieds et la largeur à 900. Tous les rochers sur le côté occidental étoient d'une teinte rouge, leurs pointes étoient très-irrégulières et découpées comme si elles eussent été déchirées par les convulsions du volcan : sur le côté du nord-ouest, ils étoient colorés de taches blanches et jaunes, qui, suivant mon guide, étoient produites par le soufre. Le fond étoit presque entièrement couvert de sable

blanc disposé en bandes autour des rebords, comme s'il y eût été soufflé par le vent. Au milieu s'élevoit une masse circulaire de sable noir, basse et presque ouverte au sud-ouest, et très-haute au côté opposé. Les fortes raffales de vent qui entroient par le sud-ouest, traversoient le cratère souvent avec grand bruit, ce qui a pu faire croire à l'existence de feux souterrains. Chaque fois que ce tourbillon faisoit son circuit, il élevoit en l'air des colonnes de sable noir très-fin, sous une forme que l'on peut fort bien avoir prise à la ville et dans les villages voisins pour des éruptions de fumée. L'erreur ne put être découverte qu'en observant leur disparition soudaine. Le sable du cratère sembloit libre de tout mélange avec des pierres. Le froid dans l'intérieur du cercle sablonneux agissoit évidemment avec beaucoup de force sur l'air qui passoit par dessus, et qui étoit comparativement plus tempéré : car la vapeur légère qui atteignoit le bord du cercle, augmentoit brusquement de densité, et se déposoit au milieu de ce cercle, probablement sous forme de neige ou de neige fondue.

D'autres vapeurs se montroient sur le bord des rochers au sud-ouest, et sembloient s'alonger et blanchir davantage, à mesure qu'elles s'avançoient vers le cercle. Poussées et comprimées par le vent contre les rochers, elles avoient un aspect très-étrange. Mes Indiens appeloient ce phéno-

mène le serpent du volcan. Mon baromètre ne marquoit plus que 13° 459^{m} 000, ce qui indiqueroit une élévation à 17,026 pieds : mais le mercure ne vibra pas dans le tube, et de petits courans s'échappèrent tant du verre indicateur que de la cuvette, ce qui annonçoit que celle-ci étoit entièrement remplie par la colonne de mercure descendante, et que par conséquent cet instrument donneroit une mesure qui ne seroit pas exacte.

Le pic de Misté fut soigneusement mesuré en 1794 ou 1796 par des angles pris de la plaine près de la ville. Haenk, qui fit cette opération, trouva que la crête du sud-ouest étoit à 3.180 toises ou 20,327 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer; en conséquence, le lieu sur lequel j'étois seroit à 19,700 pieds, puisqu'il est à 600 pieds de la croix posée sur cette crête.

Pendant que j'étois arrêté à cette grande hauteur, je ne pus m'empêcher de former une sorte de théorie plausible qui pût expliquer les phénomènes les plus frappans que mes yeux rencontroient. Il me parut invraisemblable que le sable existant en quantité si considérable sur le flanc du pic, du nord-est au sud-ouest, dans une direction opposée à celle des vents régnans, eût pu être rejeté par le volcan. Les pierres détachées, éparses sur un des côtés de la montagne, n'en sont pas couvertes : si elles ont été vomies les dernières, pourquoi n'ont-elles pas été éparpillées plus ou

moins sur la surface entière où on les trouveroit encore? Le fait est que les vestiges d'éruptions antérieures de ce cratère n'existent qu'à une élévation d'au moins 18,000 pieds, ou bien sont ensevelies au pied de la montagne, tandis que le cratère et la déclivité méridionale sont chargés de sable. Ces faits ne peuvent-ils pas nous donner lieu de présumer que le volcan étoit antédiluvien? L'action des grandes masses d'eau arrivant impétueusement du sud, a dû produire une apparence telle que celle que montrent le Misté et le Chacheni. Le premier a dû être, tel que nous le voyons aujourd'hui, encombré et recouvert par le sable, tandis que le second, présentant une barrière insurmontable au passage des eaux, a dû être dépouillé de la terre qui le revêtissoit; et l'océan s'ouvrant de force un passage entre les deux montagnes vers la plaine des Andes, a laissé le flanc du Misté, exposé au nord-ouest âpre et escarpé, comme on le voit présentement.

Tandis que je m'amusois de ces spéculations, un de mes Indiens vint m'annoncer qu'Albistur vomissoit le sang, et qu'eux tous mouroient de froid. Je me dépêchai de rejoindre mon compagnon; la quantité de sang qu'il avoit rendue m'alarma beaucoup; cependant je traitai la chose assez légèrement pour ne pas le décourager. Cet accident nous empêcha d'atteindre à la croix qui est à 628 pieds plus haut; il fallut se résigner

à gagner, le mieux que nous le pourrions, le côté oriental du cratère pour commencer à descendre. Nous venions de nous mettre en marche, quand nous fûmes extrêmement surpris d'apercevoir l'empreinte d'un pied humain sur le sable; elle paroissoit très-fraîche. Nous supposions que l'homme qui étoit monté jusque-là sans que nous l'eussions aperçu ne pouvoit pas avoir plusieurs heures d'avance, mais nous nous perdions en conjectures pour deviner par quel motif ou par quel chemin il étoit parvenu avant nous à cette grande élévation. Il sembla très-probable que quelqu'un de notre troupe s'étoit écarté de ce côté après être monté par un sentier encore plus escarpé que celui que nous avions suivi. Mes Indiens soupçonnèrent que la personne, quelle qu'elle fût, avoit pu venir là pour chercher du soufre, et firent entendre en même temps qu'elle avoit pu y être attirée par l'espoir d'y trouver quelque chose de plus précieux.

En continuant notre marche, j'observai que les guides indiens prenoient une direction très-tortueuse; j'en demandai la cause, et je reconnus qu'ils suivoient les vestiges de l'étranger qui nous avoit précédé. Ils finirent par s'arrêter, et annoncèrent qu'ils avoient découvert la cause de sa visite; et m'indiquant une petite excavation devant moi, ils m'assurèrent que l'argent et l'or avoient amené l'inconnu vers ces lieux. Le jour

alloit finir; il restoit à peine assez de lumière pour que je pusse remarquer si la surface de la terre différoit de ce qu'elle avoit été auparavant. Nos Indiens paroissoient ivres de joie de la découverte de cet endroit; ils dirent que depuis quelque temps ils avoient soupçonné que les habitans de Chiguata ne pouvoient pas venir si loin seulement pour chercher du soufre. En même temps ils m'assurèrent gravement que toutes les apparences promettoient une riche veine d'argent. Je pris donc quelques échantillons de cette roche, et je reconnus que c'étoit du porphyre gris, non brûlé, avec du feldspath.

Quittant la trace de l'Indien, nous avons marché au nord-est; et nous avons été agréablement surpris par la rencontre d'une masse de glace qui nous rafraîchit beaucoup, notamment Albistur qui étoit prêt à succomber à ses fatigues de tout genre. Nos Indiens emportèrent de gros morceaux de cette glace. Ayant continué à descendre le long du côté nord-est du cratère, je fus frappé d'une forte odeur de soufre, qui étoit cependant bien loin de ressembler aux vapeurs suffocantes, qui, suivant le témoignage de Don Francisco Velez, sortent de la bouche du volcan. Il paroît que les Indiens montent souvent par ce côté de la montagne pour chercher du soufre; d'ailleurs de nombreuses traditions parlent de grands trésors, des richesses dès

incas enfouies dans cette montagne, de veines de métaux précieux. Leur existence n'est certainement pas impossible, elle acquiert même quelque degré de probabilité, par le secret impénétrable de ces peuples, relativement aux superstitions reçues de leurs aïeux, par les visites fréquentes qu'ils font à la montagne de ce côté, et par leur connoissance familière des sentiers qui la traversent.

Une chaîne de rochers élevés nous ayant empêchés d'avancer dans la direction que nous avions prise, nous avons tourné à l'est, marchant sur la même masse de pierre brûlée qu'auparavant, et nous avons fait le tour du pied du cratère. Le jour avoit fini; mais la lune étant dans son plein, nous apercevions très-distinctement notre chemin : la clarté nous fit bientôt distinguer au-dessous de nous un phénomène très-singulier. La grande masse de nuages qui, poussée, durant l'après-midi, à travers le passage de Charcani, avoit couvert toutes les descentes au nord et à l'est, étoit alors répandu de tous côtés au-dessus de nous, et les pointes du Pichu-Pichu, ainsi que les sommets voisins, perçant cette vapeur çà et là, ressembloient à des îles éparses au milieu d'une mer de brouillard; quelquefois même ces points disparoissoient, et nous étions alors comme isolés dans l'univers. L'effet de ce phénomène sur nos sensations fut très-marqué : sans

doute il agiroit avec force sur l'imagination l
plus froide.

Après avoir éprouvé quelques inquiétudes su
la direction de notre marche, parce que nou
avions inutilement regardé pour apercevoir l
signal que devoient nous faire d'en bas Reymund
et sa troupe, nous fûmes enfin tirés de peine
près de huit heures, à la vue d'une fusée qui par
tit précisément du côté vers lequel nous allions
La distance paroissoit être très-grande ; elle fut u
peu diminuée par la nature sablonneuse du terrain
car il nous suffisoit de nous élever sur un pied e
de garder l'équilibre avec l'autre aussi long-temp
que nous pouvions pour avancer de plusieurs pa
sans aucun effort.

Ces signaux nous ayant indiqué la véritable
ligne que nous devions tenir, je finis par consentir à me séparer d'Albistur que sa grande foiblesse forçoit de rester en arrière, et qui, depuis
quelque temps, me pressoit de prendre les devants
et de lui laisser un Indien pour lui servir de
guide. En peu de temps j'arrivai si près des
nuages au-dessous de moi, que je distinguai un
feu brillant foiblement à travers leurs masses. A
neuf heures un quart j'entrai dans cette barrière
nébuleuse ; et, sortant bientôt par son extrémité
inférieure, je me trouvai assez près de nos gens
pour donner avis de mon arrivée par de grands
cris ; on me répondit de la même manière, on

poussa plus vivement le feu, et une volée de fusées célébra notre retour. Toutes mes fatigues étoient oubliées, et je m'élançai, en bondissant, à travers les plantes épineuses, insensible à leurs piqûres, laissant mes Indiens bien loin derrière moi.

Il étoit neuf heures et demie quand j'atteignis le camp de Reymundo; j'avois descendu rapidement en parcourant une distance de près de quatre lieues. Tello n'étoit arrivé qu'une demi-heure avant moi; il avoit beaucoup souffert en faisant le tour depuis le point où il nous avoit quittés. Toute la troupe s'étoit logée dans les hautes herbes à l'ouest de la pile d'ossemens. Tello étoit garanti du vent du nord-est par un grand rocher, et enseveli sous un amas de manteaux et de couvertures: Valdez, accablé par le sorroché, s'étoit retiré à Cangallo.

Je recommandai de bien attiser le feu et de lancer des fusées en ligne perpendiculaire, afin qu'elles pussent traverser le brouillard et guider sûrement Albistur; ensuite je me plaçai à côté de Tello. Albistur ne tarda pas à nous rejoindre, il avoit besoin de tout ce que nous pouvions lui offrir, soit pour le rafraîchir, soit pour le faire reposer. Quant à moi, je n'avois pas faim, quoique je n'eusse mangé que deux onces de pain depuis seize heures.

Nous eûmes le loisir de causer des aventures de

la journée. Les traces de notre prédécesseur inconnu, et l'excavation qui promettoit tant, ne furent pas les choses les moins intéressantes pour Tello qui me dit que les environs d'Arequipa avoient été très-riches en argent du temps des incas ; il ajouta que les Indiens conservoient plusieurs traditions de ce genre, et que probablement quelques-uns possédoient le secret de mines précieuses qui existoient ; pour les trouver, plusieurs personnes avoient suivi les Indiens à travers les déserts, et avoient inutilement exploré le sommet du Pichu-Pichu, ainsi que la base du Chacheni ; mais aucune n'avoit encore examiné le pic du Misté, parce que c'étoit un volcan. Tello supposa donc que l'excavation que nous avions vue pouvoit être l'ouverture d'une ancienne mine; il étoit si plein de cette idée, qu'il quitta son lit bien chaud pour regarder les échantillons de roche que j'avois apportés ; et, en me les rendant, il dit qu'ils ressembloient beaucoup à une guia ou indication sûre d'un minérai riche.

Tout le monde s'endormit. A notre réveil, nous nous aperçûmes que la nuit avoit été très-froide : au lever du soleil, le thermomètre étoit encore au point de la glace. Etant remontés sur nos mules, nous nous sommes acheminés vers le Tambo, où ces animaux mangèrent après leur long jeûne. A deux heures nous sommes rentrés dans Arequipa, où nos amis, qui attendoient notre retour,

étoient impatiens d'apprendre le résultat de notre course. L'amour du merveilleux les empêcha d'abord de croire que le volcan eût cessé de brûler et ne vomit plus de colonnes de fumée. Plusieurs personnes regrettoient que je n'eusse pas examiné la crête du sud-ouest, et d'autres pensoient que j'aurois fait des découvertes bien plus importantes si j'avois passé dans l'intérieur du cercle sablonneux du volcan. Cependant le récit des souffrances de mes compagnons et des miennes, ma voix rauque, mes yeux gonflés, mon visage brûlé, et mes doigts gelés, empêchèrent les discoureurs de souhaiter d'entreprendre eux-mêmes une recherche plus exacte. Mais lorsqu'ils entendirent l'histoire de la visite mystérieuse de l'inconnu au cratère, et qu'ils eurent vu les échantillons de la roche de l'excavation, les connoisseurs déclarèrent que cela promettoit de l'or. Alors ce fut à qui se proposeroit pour m'accompagner dans une nouvelle excursion. Tello et moi nous étions presque décidés à monter de nouveau sur le Misté ; cependant, au bout d'un certain temps, les circonstances empêchèrent l'exécution de ce projet. Du reste, quoique mes amis eussent d'abord eu l'air de douter que l'on trouvât le volcan tel que je l'avois vu, et qu'il fut convenable de leur laisser croire qu'ils n'y courroient pas de danger, j'eus la satisfaction d'observer, avant de partir d'Arequipa, que leurs craintes avoient gra-

duellement diminué : au contraire, il régnoit alors, relativement au volcan, un degré d'espérance et de confiance qui certainement n'existoit pas avant que j'eusse exécuté mon entreprise.

Boston, novembre 1823.

(Extrait du *Boston, journal of philosophy and the arts*, etc., *novembre* 1823.

RELATION

DES DÉCOUVERTES DES PORTUGAIS

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

ENTRE ANGOLA ET MOZAMBIQUE,

TIRÉE DES MANUSCRITS ORIGINAUX;

PAR FEU M. T.-E. BOWDICH.

Traduit de l'anglois, avec deux cartes géographiques.

(SUITE.—*Voyez* Tome XXIII, page 381.)

DANS les treizième et quatorzième volumes de l'*Investigador Portuguez*, ouvrage périodique qui a cessé de paroître, on trouve des notices historiques intéressantes sur Mozambique et sur les pays autour de Sena et de Tête. L'auteur, qui étoit un ancien employé dans ces cantons, dit qu'en 1570 Baretto équipa une expédition à Sofala, afin de pénétrer par le pays des Mongas

jusqu'aux mines d'or de Manica, appartenant au quitevo ou souverain de Motapa, dont les états, à cette époque, s'étendoient de Sofala jusqu'au Cuama ou Zambèze, et renfermaient des pays nombreux. Le roi de Chikanga, qui professoit l'islamisme, étant alors en querelle avec le quitevo, reçut Baretto très-courtoisement. Les Motapans s'étant aperçus, après quelques escarmouches, qu'ils ne pouvoient pas résister aux Portugais et à leur nouvel allié, se retirèrent dans leurs montagnes. Baretto, n'ayant pas rencontré les mines qu'il cherchoit, et voyant qu'il avoit perdu beaucoup d'hommes, conclut avec le quitevo un traité par lequel il convint de remettre à ce prince, tous les ans, deux cents pièces de toile pour avoir la permission de passer sur son territoire.

Dans une seconde expédition, Baretto fonda le comptoir de Sena; et, pour la première fois, cet aventurier entreprenant traversa les forêts de Lupata qui couvrent une chaîne de montagnes nommée figurément l'*Épine du monde*. Ensuite il parvint jusqu'à Chicova, excité par l'espoir de trouver dans cette direction une mine d'argent. N'ayant pas réussi dans sa tentative, il construisit le fort de Tête, et s'arrêta, content de la possession tranquille de la côte maritime et des rives du Coanza.

La même relation nous apprend aussi que Da-Silva, le premier missionnaire portugais accueilli

favorablement à la cour du quitevo, en 1571, fut ensuite victime de son zèle trop ardent et de l'intolérance des Musulmans.

Manica, où il se tient annuellement une foire, et qui est le principal marché de l'or, est à vingt journées au sud-ouest de Sena. Au commencement du dix-septième siècle, le simple lavage de la terre dans les environs de ce lieu, les naturels étant trop indolens pour exploiter les mines, rapportoit chaque année cent mille cruzades d'or (250,000 francs). Le pays autour de Manica est élevé, fertile et rempli de bétail, en revanche très-exposé à des orages et au tonnerre; ce que les habitans attribuent à la quantité de substances métalliques renfermées dans le sein de la terre. Les Portugais y échangent des toiles de Surate, des soieries grossières et du fer contre de l'or, de l'ivoire et du cuivre.

On compte 247 milles, ou douze journées de route de Quilimane à Sena. Un tribut annuel est envoyé de ce dernier comptoir à Zimbao, l'ancienne capitale du quitevo; la distance de ce lieu à Sofala est de quinze jours de route.

Le Reizigo, rivière qui prend sa source dans le pays de Maravi, se jette dans le Cuama, à une demi-lieue au-dessous de Tête; de cet endroit à Sena, l'éloignement, en tenant compte des sinuosités de la rivière, est à peu près de 230 milles. Au nord-ouest des monts Lupata,

on trouvé le Djambara, pays qui est entièrement indépendant des Portugais, et très-abondant en vivres et en ivoire. Très loin à l'ouest du Chichova, on renconte le Tippouai et le Mossangani, deux états souverains; Zoumbo, où les Portugais ont un comptoir, est sur le Guama, à un mois de route de Tête. Durant les quinze premiers jours, les voyageurs sont obligés d'aller par terre, jusqu'à ce qu'ils arrivent à Chicova, afin d'éviter le saut de Sacoumbé qui empêche la navigation; ensuite elle n'éprouve plus d'interruption.

Il paroît, d'après le témoignage d'un manuscrit précieux, sur l'état du commerce du Portugal à Mozambique (1), que le quitevo céda la moitié de son royaume à Sébastien, roi de Portugal, en considération de secours qu'il venoit d'en recevoir, et de ceux qu'il en attendoit à l'avenir; mais, en 1759, la guerre civile eut pour résultat un démembrement de l'empire, qui fut divisé en petites principautés; les hostilités continuelles de ces états, les uns contre les autres, ne laissoient aucun espoir de voir l'ancien gouvernement se rétablir. On assure que cet ordre de choses a porté un coup fatal aux Portugais.

(1) Voici le titre du manuscrit: *Do Estado em quem ficavao os negocios da capitania da Mossambique no fin de novembre* 1790. *Escritta en* 1790, por Jeroninomo José Nogueira de Andrade.

N'ayant plus de liaisons avec une grande puissance dans cette partie de l'Afrique, ils s'aperçoivent que leurs relations commerciales sont très-précaires, et exposées à des déprédations continuelles. Le changamera, chef maravin, profita de ces troubles pour prendre le titre de quitevo; toutefois ce changement ne procura pas plus de sécurité aux marchands, parce que, cet homme n'étant qu'un brigand de profession, qui commandoit à d'autres bandits, on ne put placer aucune confiance dans son gouvernement. Les sujets de ce chef lui sont extrêmement dévoués; ils passent leur temps, soit dans l'indolence et la sensualité, soit dans des excursions de pillage. Ils ont le plus profond mépris pour l'agriculture et le commerce, et se regardent comme étant d'une race supérieure au reste du genre humain; ils pensent que travailler c'est se dégrader. Le pillage est par conséquent le seul objet dont ils s'occupent : pour l'exercer, ils prennent une permission formelle de leur souverain; c'est une des branches les plus considérables de son revenu. Il suffit, dit-on, d'une demi-douzaine de ces désespérés, que l'on distingue par le nom de membays, ou soldats, pour intimider six cents nègres des autres tribus, et même inspirer de la terreur à ceux qui ont été longtemps au service des blancs. Tels sont les bandits avec l'aide desquels le changamera est parvenu à

faire toutes ses conquêtes, et à contraindre les habitans de plusieurs cantons à quitter leurs maisons, et à se réfugier sur la rive gauche ou septentrionale du Zambèze.

A 50 lieues de Tête, est Darambari, où se tenoit autrefois une foire considérable, car c'étoit alors une ville grande et florissante, comme le montrent ses murs ruinés, dont les matériaux sont joints avec du mortier. Le clocher de l'église et même la cloche restent encore; le corps de l'édifice sacré fut détruit par un des ancêtres du changamera, quand il prit la ville, qui, en conséquence, perdit ses habitans; quelques-uns de ceux qui étoient Canariens, nom donné aux mulâtres portugais de Goa et à leurs descendans, s'enfuirent à Tête, d'autres à Zoumbo; quoique ce dernier endroit ne soit pas fortifié, et soit entouré de forêts, et non de campagnes cultivées, il est néanmoins très-fréquenté à cause de sa foire. On y apporte la plus grande partie de l'or des riches mines d'Aboutoua, qui sont distantes de 120 lieues à l'ouest, dans le territoire du changamera, celui des mines de Pamba et de Mourousoura, et, ce qui paroît plus extraordinaire, une quantité considérable d'ivoire qui vient de l'Orange-Revier. Indépendamment de ces marchandises précieuses, on trouve beaucoup de dents de rhinocéros au marché de Zoumbo. Dans cette partie de l'intérieur, le climat est doux et salutaire;

quant aux habitans, il est fâcheux de dire que les mulâtres portugais sont très-dépravés ; et, ce qui est pire, s'il faut s'en rapporter au témoignage d'Audradé; ils sont encouragés, dans leur conduite criminelle et leurs habitudes rapaces, par les missionnaires qui partagent avec eux le fruit de leurs vols. Il y a des mines de cuivre et de fer près de Zoumbo, ainsi que des couches de houille, diverses espèces de cristal, et des bois excellens en abondance.

L'auteur que l'on vient de citer observe qu'il ne peut exister des doutes sur l'existence des mines d'argent de Chicova ; il ajoute que ce qui prouve qu'elles sont très-riches, est le nombre des lampes massives que l'on voit dans les églises voisines de ce fort. Il paroît, d'après un manuscrit, que Diégo de Conti fit, de 1560 à 1570, une suite d'essais à Mozambique sur des échantillons de minérai d'argent, apportés de Chicova par Vasco F. Homen : le résultat général fut que le minérai contenoit deux parties d'argent contre une de grès. On apporte encore de l'intérieur à Tête de petites barres d'or. Dans ce dernier lieu, les grains sont cultivés avec grand avantage, et il s'en expédie au-dehors six mille boisseaux de Portugal par an; la moitié de cette quantité vient de chez les Maravins qui le récoltent pour le vendre. Ce peuple fabrique les bèches dont il se sert, avec le fer qu'il trouve dans son pays. On élève aussi à Tête la canne à

sucre ; ce végétal y est indigène et si abondant, que six familles qui, en 1806, s'occupoient de cette branche d'industrie, fabriquèrent 115 arrobes, ou à peu près 33 quintaux de sucre blanc, et 569 arrobes, ou environ 160 quintaux de moscouade. Le café, le coton, l'indigo, qui y est la plus commune de toutes les plantes, croissent aussi dans ce pays. Le tabac et le ris sont cultivés en plus grande quantité à Quilimané, mais leur qualité est meilleure à Sena. La cassave est abondante et croît spontanément ; on ne se donne pas la peine de la soigner ; il n'en est pas de même des choux, des laitues, des épinards, des pois, des haricots, des ignames, des pommes de terre et de différentes plantes qui produisent de l'huile, notamment le ricin ; enfin de la rhubarbe, du jalap, du séné, de la rhubarbe et d'une quantité d'herbes médicinales, et d'autres bonnes pour la teinture, que l'on sème, soit pour s'en servir, soit pour en faire le commerce. Les abeilles sauvages fournissent beaucoup de miel et de cire ; enfin on rassemble l'huile et les dents d'hippopotame pour les envoyer au-dehors.

Il arrive abondamment du cuivre de Moviza ; de Zoumbo et d'Inhabané. Quoique le salpêtre soit très-commun dans les terres de la couronne, on le néglige. Ces terres, à Tête, Sana et Quilimané, produisirent, en 1806, un revenu de 2,900,000 reis (18,125 francs). Depuis cette épo-

que, les conquêtes ont ajouté treize cantons nouveaux à ces possessions; dix ont été enlevés à la jasora ou reine d'un territoire dans le pays de Maravi, au nord du Cuama, et un au chef de Bève, qui, de même que la précédente, avoit offensé les Portugais, en donnant asile à des esclaves fugitifs. Ces nouvelles terres, qui sont extrêmement fertiles, ont été réparties entre différentes familles, qui en paient annuellement une redevance à la couronne. Le nombre et l'ascendant des Portugais se soutiennent, dans cette partie de l'intérieur, par une concession de terres à chaque femme indigène qui épouse un Portugais. Toute cette portion du pays que baigne le Zambèze, est rafraîchie par le vent qui souffle tous les jours du sud, ce qui la rend très-salubre; de sorte que la seule maladie un peu grave dont on y souffre, est la fièvre intermittente. En 1806, on ne comptoit pas plus de 400 habitans, libres et chrétiens, à Quilimané, Tête, Sena, Zoumbo et Manica; en revanche, il y avoit 10,867 esclaves fugitifs, et 10,960 indigènes nés dans l'esclavage. Ce pays possède de nombreuses sources de commerce; et ses rivières, telles que le Cuama, le Chireis, le Reizigo et l'Arvanha, lui procurent de vastes et faciles moyens d'étendre sa navigation intérieure.

Les troupes sont reparties de la manière suivante, dans les différens établissemens : à Tête, il y a deux compagnies de soldats, fortes en tout

de 90 hommes; à Sena, une de 45 ; à Quilimané, une de 72 ; à Zumbo, une de 37 ; et à Manica, une de 12, faisant un total de 264 soldats postés dans les diverses garnisons. Il devroit y avoir, indépendamment de ces troupes régulières, cinq régimens d'infanterie de milice; actuellement ils sont très-incomplets et mal disciplinés. Les gouverneurs militaires ont en main toute l'administration, mais ils sont assistés par des juges civils qui sont responsables de leur conduite à l'auditeur général de Mozambique.

Andradé assure dans son mémoire qu'en conséquence du commerce de contrebande qui a lieu avec l'Ile-de-France, les colonies portugaises ne reçoivent pas plus de 600 esclaves, sur près de 5,000 qui sont tous les ans fournis par l'intérieur. Sur la liste des exportations de Quilimané pour 1806, on trouve un article de 1080 esclaves pour Mozambique, et de 404 pour l'Ile-de-France. En 1818, il fut exporté de Mozambique 8164 esclaves, pour lesquels le gouvernement perçut un droit de 52,815,600 reis (330,000 francs.)

Les appointemens du capitaine général de Mozambique sont de 2,400,000 reis (15,000 f.), et ceux de l'évêque, qui est suffragant de l'archevêque de Goa, sont de 1,600,000 reis (10,000 f.). La garnison consiste en un bataillon de 200 fantassins, 100 artilleurs, et 250 cipayes, postés à Mossoroul, indépendamment de la milice.

La baie et la rivière de Mocambo, dans le pays de Jancoul, confinent au sud avec Mossoroul et forment un havre spacieux qui peut recevoir de grands navires. On y fait la pêche de la baleine avec beaucoup d'avantage. Sofala est un petit port où les navires peu considérables peuvent seuls entrer. On y entretient néanmoins un gouverneur, un juge, un major, un adjudant et une compagnie de soldats. Inhambène est un beau port, aucune fortification ne le défend : il y a le même nombre d'officiers du gouvernement et de soldats qu'à Sofala. On a réussi à y ouvrir une communication, par l'intérieur des terres, avec Tête et la baie de Lorenzo-Marquez. Ce dernier port est grand et sûr, le climat y est très-sain ; le pays est riche en or, cuivre, fer et ivoire : on dit que l'on n'y achète pas d'esclaves, les indigènes ayant ce commerce en horreur. Ce port est aussi laissé sans défense, car il n'y a qu'une chétive redoute et 40 soldats pour le garder.

Le gouvernement de Cabo del Gado comprend les îles de Quérimba ; Ibo, l'une de ce groupe, est la résidence du gouverneur, qui a sous ses ordres 150 soldats, et d'un administrateur des finances. Ces îles étoient autrefois très-fertiles : les déprédations continuelles des Jacalvas de Madagascar en ont fait un désert.

Les droits de douane et les autres revenus de

Mozambique produisirent, en 1816, qui fut une bonne année, 49,408,263 reis (290,050 francs); les dépenses s'élevèrent à 128,853,781 reis (850,337 fr.); la solde des troupes comprise, qui fut de 27,471,134 reis (171,695 fr.), et les appointemens civils et du clergé, montant à 19,231,562 reis (121,198 francs).

Je dois à la complaisance de M. le comte de Linharez la lecture d'un mémoire manuscrit de D'Anville renfermant tous les renseignemens que le gouvernement portugais lui fit communiquer par le comte da Cunha, son ambassadeur à la cour de France, pour qu'il pût construire une carte particulière de cette partie de l'Afrique.

Les extraits que je vais présenter sont la partie la plus importante de ce mémoire; en le lisant, il ne faut pas perdre de vue qu'à l'époque dont il s'agit, le démembrement de l'empire de Motapa n'avoit pas encore eu lieu.

« Dans les mois de mars, avril et mai, le courant du cap Lopez porte au sud, ce qui facilite la navigation le long de la côte dans cette direction; mais comme, durant les autres saisons, le courant porte au nord, tandis que la mer est poussée par les vents qui viennent du côté opposé, on ne peut aller au sud qu'en naviguant contre le

vent et la marée. Il y a deux saisons pluvieuses ; la grande dure pendant cinq mois ; savoir, avril, mai, juin, juillet et août : il pleut alors à peu près chaque jour ; c'est l'hiver de ces contrées. Durant les mois de septembre et d'octobre, les pluies sont moins fréquentes ; cette saison peut être regardée comme le printemps ; depuis cette époque jusqu'à la fin de mars, il ne pleut pas du tout.

« Le royaume de Loando est très-considérable ; les habitans prétendent que leurs aïeux portoient le nom de Bramas. D'autres indigènes nous apprennent que le pays fut autrefois divisé entre plusieurs tribus distinctes, qui, toutes, étoient cannibales, de même que leurs voisins de l'intérieur ; elles vivoient dans un état perpétuel d'hostilité les uns contre les autres. Après une longue guerre entre les différens chefs, le Mani-Loango, ou prince de Loango, ayant été le plus fort, réussit à soumettre tous les autres à son autorité.

« Entre le cap Setté et le cap Lopez, on trouve les pays de Gobbi et de Camma ; le premier est extrêmement coupé de lacs et de marais ; sa principale ville est à une journée de marche de la mer. Après Majoumba, on rencontre le pays de Caloango, qui est vaste et important. A deux lieues au sud des montagnes de Loando, est l'embouchure du Quila, qui, après avoir serpenté dans des campagnes très-fertiles, se jette dans

la mer avec grand bruit. Ce fleuve forme la limite du Caloungo, et le sépare du pays de Loango, où la capitale du royaume de Loando est située; on la nomme en langue nègre Boarie, mais plus ordinairement Loango. Cette ville est par 4°. 30'. de latitude sud, et à une lieue et demie de la mer: elle est grande, le roi y fait sa résidence. Les autres provinces du royaume de Loando sont Piri, qui de même est étendue, et Loando-Mogo: une autre province, contiguë à cette dernière, est partagée entre plusieurs petits chefs, qui reconnoissent le roi de Loango pour leur supérieur. Ces nègres commercent en ivoire, cuivre, étain, plomb et fer, qu'ils tirent de mines situées à une certaine distance; quant au cuivre, ils le trouvent dans les montagnes du Soundy, qui dépend du Congo. L'ivoire, qui est très-beau, vient du Pakaméla, ou Bokkemalé, éloigné de 150 milles, à l'est ou au nord-est de la côte.

» Le commerce entre le Loando et le Pombo, le Soundy et Mousol, capitale de l'Anzicaino, seroit bien plus florissant si les Jagas, qui sont en même temps voleurs et cannibales, n'infestoient les routes.

» L'air est si malsain dans le Pombo, que si un étranger voyage par un clair de lune, sa tête s'enfle prodigieusement. Les indigènes de ce pays font un trafic très-étendu avec plusieurs

contrées, même à une distance considérable. Ils achètent des esclaves et des étoffes de Matomba ; dans le Fungeno, royaume situé à l'est de Coundi et d'Ocango, et que l'on dit tributaire du Macecoï, où l'on rapporte que les habitans du grand pays de Niniamaï vont aussi pour trafiquer. Les Portugais envoient leurs pomberos dans l'Anzico et dans le Mossol pour y acheter des esclaves et de l'ivoire. Le premier royaume est très-puissant, et situé au nord du Zayre derrière Loango et le Congo. . . . .

» Le grand fleuve qui a sa source dans le Manica est navigable ; les indigènes qui en sont peu éloignés y embarquent leurs marchandises pour les transporter dans ce pays qui est distant de soixante-dix lieues de la mer. Sur la partie supérieure du fleuve, seulement à deux journées de route de la frontière du Manica, est la ville dans laquelle réside le quitévé ou roi du fleuve et du pays de Sofala. On la nomme Zimbao, dénomination qui, dans ce pays, distingue la capitale de chaque royaume, où le souverain tient sa cour. Les Portugais ont deux foires dans le Manica, pour la commodité du commerce ; les marchands de Sofala et de Sena les fréquentent pour leur trafic, ou, suivant leurs expressions, pour l'achat de l'or. Sur les rives de ce grand fleuve, il y a deux empires ; le territoire de l'un, qui est le Batonga, s'étend à une grande

distance, depuis la mer le long du fleuve; l'autre, le Bororas, est situé au nord-est à l'est du fleuve.

» La principale île du Zambèze est Imbragona, près de Sena; elle a dix lieues de long, et une et demie dans sa plus grande largeur; elle est très-fertile, mais sujette aux inondations causées par les débordemens du fleuve. Sena est éloignée de quarante à cinquante lieues du royaume de Manica; on trouve dans cet intervalle les royaumes de Baroé et de Macoumbé qui sont vis-à-vis de Sena. De l'autre côté du Zambèze, à six ou sept lieues dans l'intérieur, s'élève le Ching, haute montagne bien peuplée et fertile, et au pied de laquelle coule une belle rivière, que l'on dit être un bras du Suabo; celle-ci, fameuse dans ces régions, est le canal, par lequel les Cafres et les Portugais de Sena font leur commerce. Cette rivière se réunit au Zanbèze, à dix lieues au-dessous de Sena. On dit que le fort de Tête est à soixante lieues de Sena. A peu près à la moitié de cette distance, la rivière s'est ouvert un passage à travers une chaîne de hautes montagnes, qui ont quatre à cinq lieues de largeur, et qui s'étendent très-loin; ce qui les a fait nommer, par les Cafres, Lupata ou l'Epine du monde. La petite nation des Mongas est contiguë à Sena, sur la rive méridionale du fleuve; son roi s'est toujours maintenu indépendant de l'empire de Motapa. Vis-à-vis de ce pays,

et au pied des montagnes à l'est du Zambèze, est le lac de Roufoumbo ; les Cafres lui ont donné ce nom : il a trois milles de circonférence, et renferme une île très-haute et très-escarpée.

« De Tête nous pénétrons dans l'intérieur du Motapa, et nous entrons dans le royaume de Mounhai, qui est le patrimoine du prince héréditaire. Les territoires de Motapa, plus éloignés, sont compris sous le nom général de Mocararaïa ; on ne distingue, par une dénomination particulière, que le Botonga qui est baigné par le fleuve. Le Mocararaïa s'avance dans les royaumes de Manica, Sofala et Sabia, qui sont des démembremens de l'empire du Motapa, et qui jadis étoient tous réunis à Mocararaïa jusqu'au moment où l'empereur jugea convenable d'en faire des gouvernemens particuliers pour chacun de ses fils les plus jeunes ; les noms adoptés par leurs descendans sont, dit-on, ceux des princes qui fondèrent les royaumes. . . . .

» Deux foires se tenoient autrefois ; il n'en est plus question ; l'une étoit à Louanza, à peu près à 35 lieues au sud de Tête, entre deux petites rivières qui se joignent et tombent ensuite dans le Manzora, qui, plus loin, se réunit au Zambèze ; la seconde étoit à Bocouto, situé à 13 lieues en ligne directe de Louanza, et de même entre deux rivières qui, à une demi-lieue au-dessous de cette ville, vont grossir le Manzora. Jadis l'or,

l'argent, les denrées abondoient dans ces villes, et les dominicains y avoient des églises. A 50 lieues de Tête, à 10 de Bocouta et à une demi-journée de route du Manzora, est le village de Massapa qui fut autrefois la principale des foires des Portugais; quoiqu'elle n'existe plus, un officier de cette nation réside toujours dans ce lieu avec le titre de capitaine de port, parce que vis-à-vis il y a des mines d'or. Près de ce lieu est la grande montagne de Foura qui renferme une si grande quantité de ce métal précieux que quelques auteurs ont assuré que c'étoit l'ophir d'où Salomon tiroit ses trésors. Quoi qu'il en puisse être, il convient de noter qu'on remarque encore aujourd'hui dans le Foura des pierres taillées qui jadis etoient posées les unes sur les autres avec beaucoup d'art, quoique sans mortier. Cette particularité, dans l'intérieur de la Cafrerie, est d'autant plus extraordinaire et digne d'attention que, dans cette contrée, tous les bâtimens et même les palais, sans excepter celui de Motapa, ne sont construits qu'en bois et en terre. Il est donc évident qu'à une époque reculée, cette montagne fut fréquemment visitée et même occupée par des tribus plus puissantes et plus adroites que les peuples qui l'habitent présentement, et probablement bien long-temps avant qu'elle fût connue aux Arabes de Quiloa et de Mozambique qui avoient précédé les Portugais dans le commerce de ce pays. Du Mont - Foura

sort le Mazaras, rivière qui charie de l'or mêlé avec le sable. A 35 lieues de Massapa, on trouve Dambarari, qui fut autrefois un marché pour l'or, et, à quatre journées de route, plus au nord, Logoé, autre entrepôt de commerce aujourd'hui ruiné. Ces deux endroits furent détruits, en novembre 1693, par Changamera, général cafre.

» Au-delà du pays des mines est le royaume de Chicova, qui abonde en denrées; le bois y est rare à cause de l'extension qu'y ont prise les champs de riz et les pâturages pour le bétail. A l'ouest de ce territoire sont ceux de Roupandé et de Changra, près duquel est le grand royaume d'Abatoüa.

» On assure qu'en remontant le Zambèze, au-dessus de Tête, on rencontre, à une certaine distance, le village d'Empango, situé sur la même rive. En poursuivant sa route, on arrive dans le royaume de Jamoubé, où l'on dit que les jésuites ont une église. Dans cette partie du fleuve, et à 30 lieues de Tête, il y a un rocher qui traverse son lit et interrompt entièrement la navigation. Des obstacles de même nature se présentent pendant un intervalle de 20 lieues: à Chirova, le fleuve redevient navigable, on ignore jusqu'à quelle distance; on conjecture seulement que sa source est très-éloignée. Le royaume de Chicova, qui est au nord-ouest du Motapa, le long du Zambèze, est fameux pour ses mines d'argent; bien que Francisco Barreto, le premier Portugais qui

forma un établissement dans ces cantons, n'ait pu les découvrir. Le Motapa est dans un état florissant, le long de la rive droite du fleuve ; il le cède néanmoins à l'Abatona, qui se prolonge, dit-on, jusqu'aux confins d'Angola. Ce royaume est arrosé par une grande rivière ; c'est probablement le Coumené, qui prend sa source à l'est de Benguéla, et par lequel les nègres de l'ouest, que l'on suppose les indigènes de ce pays ou d'Angola, descendent jusqu'à une certaine station.

» Ayant suivi jusqu'à son extrémité l'empire du Motapa, nous arrivons à celui du Bororos ; il est sur la rive gauche du Zambèze ; du même côté sont deux états considérables vis-à-vis des forts de Sena et de Tête ; le premier est celui de Zimbas ou Mazimbas, nation dont le territoire se prolonge principalement au nord ; l'autre royaume, à l'est, est celui du Moumbo ; Chiceringo, un de ses villages, est vis-à-vis de Tête. A une grande distance, au nord-est de ce dernier fort des Portugais, coule le Mangaza, rivière remarquable par un ruisseau salé qui s'y jette.

» Il paroît que l'empire du Bororos est composé de plusieurs petites souverainetés ; il a été constaté récemment que l'une d'elles prend son nom de Maravi, de celui d'une ville située à un peu plus de soixante lieues au nord de Tête. A une demi-lieue de Maravi s'étend un lac qui tourne vers le nord-nord-est : il a quatre à cinq lieues de large,

et en quelques endroits davantage : sa longueur est bien plus considérable et l'on sait qu'il va jusqu'à Mombaca ; il y a même des raisons de supposer qu'il se prolonge bien plus loin. On doit faire l'observation que les Nègres ou les Maures de la côte de Melinde ont parlé d'un grand lac dont la position, suivant leurs récits, correspond assez bien avec celle que le lac Maravi occupe sur les cartes ; il est donc probable que c'est le même. Du reste, on peut se faire une idée de la grandeur du lac dont il est question, en se rappelant la conjecture des missionnaires jésuites : ils croyoient qu'il communique avec l'Abyssinie. Le père Louis Mariana, qui demeuroit à Tête, recommanda, en écrivant au gouvernement à Goa, d'envoyer une expédition pour reconnoître et déterminer l'étendue de ce lac ; la lettre de ce père est conservée dans les archives de cette ville.

» Il dit dans cet écrit que la route étoit praticable, parce que les bords du lac abondoient en mil et autres denrées, et que l'on pouvoit aisément se procurer des almadiés ou pirogues ; que le poisson y est très commun, et que la profondeur ordinaire de l'eau est de huit à dix brasses ; le père Mariana ajoute que, pour le succès de l'expédition, il suffit d'avoir une demi-douzaine de ballots de toile, une quantité de verroterie, et environ une quarantaine d'hommes, par proportion égale de blancs et de noirs. Enfin il recommande

de commencer la navigation en mars, avril et mai, parce que, dans cette saison, les vents d'ouest règnent sur le lac de même que sur la côte de Mozambique. Pour exciter encore plus à cette entreprise, le père Mariana observe que le lac est rempli d'îles nombreuses toutes habitées, qui procureroient un abri à ceux qui essaieroient de le parcourir.

» Une autre circonstance curieuse relativement à ce lac est que les marchands natifs du Pombo do Congo, le canton le plus reculé de cette contrée, l'ont indiqué dans la partie occidentale de l'Afrique. Ils racontent qu'à peu près à 60 journées de chemin de chez eux, en faisant constamment route à l'est, ils parviennent à une grande masse d'eau entremêlée d'une prodigieuse quantité d'îles; ils les représentent comme peuplées de nègres, avec lesquels viennent des hommes d'une couleur brune arrivant de l'est. Ils ajoutent que ce lac immense est à l'est du royaume de Nineanaï, dont le souverain qui prend le titre de Mono-emugi, est voisin du Macoco. A quinze journées de marche de Maravi, est le royanme de Massy, et, à quinze autres journées plus loin, en approchant des hauteurs de Mombuca, le royaume de Ruengas.

SUR LA LANGUE BOUNDA.

On dit que la langue bounda (1), qui est la plus générale du côté d'Angola, a pris naissance dans le Cassânghé, et qu'elle fut ensuite introduite dans l'Ambaca, le Quiloungo, l'Icolo et le Bengo par des hommes qui envahirent ces pays. Une circonstance vient à l'appui de cette tradition; quoique cette langue soit tant répandue dans l'intérieur, elle n'est en usage, le long de la côte, que sur un espace de quarante à cinquante lieues, entre les rives du Lifouné et celles du Coanza. Son nom confirme également ce récit, car abounda ou bounda, signifie un conquérant, dans le dialecte du Congo et dans celui d'Angola, tandis que le nom de royaume, près de la côte où le bounda est parlé par tous, est Dongo. De plus, les habitans du Congo, qui assurent qu'ils sont la nation qui, dans le principe, fut dépossédée de cette partie du pays, continuent à s'appeler eux-mêmes Moucha-Congo ou Acha-Congo, ce qui signifie chez eux *dominateurs* ou héritiers. Angola étoit le nom d'un vassal du roi de Congo, qui rendit d'abord le Dongo un état indépendant, et lui donna le nom composé de Dongo-Angola. Loanda, ou mieux en-

(1) *Voyez* l'introduction de Cannécattim à sa grammaire et à son dictionnaire.

core Louanda, désigne un tribut, parce que l'on y pêche les zimbos ou coquillages avec lesquels on payoit jadis l'imposition annuelle au roi de Congo (1). La fameuse reine Zinga ou Gongo-Amena, comme ses sujets la nommoient, régnoit sur le Mattemba, dont l'extrémité orientale est baignée par le lac Zembra ; les habitans du pays ont, en conséquence, reçu ordinairement des Portugais le nom de Zingas ou Gingas, d'après celui de cette princesse que ses exploits leur avoit rendu si familier.

La langue bounda, qui est également parlée dans le Mattempa et le Cassanghé (2), a de l'affinité avec celle de Mahounga, pays de l'intérieur au nord-ouest de ce dernier, ou entre ce territoire et le Hocanga. Quelquefois le Mahounga est aussi appelé Cacongo, épithète composée qui signifie un petit royaume.

(1) Presque tous les papiers qui se trouvoient dans les archives de Saint-Paul de Loando ont été détruits par le salalé, espèce de vers dont les dévastations, suivant Cannécattim, sont si terribles, que même le marbre et le bronze ne sont pas à l'abri de leur effet.

(2) Les tribus des Jagas réussirent d'une manière singulière à conserver une neutralité parfaite durant les guerres des Gingas et des Portugais : ils répondirent aux ambassadeurs de ces derniers, qui s'efforçoient de les attirer dans leur parti, qu'ils étoient les vassaux de la reine, et, à ceux de cette princesse, qu'ils étoient les sujets de *Moueni-Pout*, c'est-à-dire du roi de Portugal.

Lorsque le père Cannécattim alla, comme missionnaire, dans ce pays, ses interprètes firent usage du dialecte bounda, et on leur répondit dans celui de Mahounga et de Cacongo ; néanmoins, les interlocuteurs se comprenoient respectivement.

La langue bounda a donc beaucoup d'affinité avec celle de Congo, notamment avec le dialecte de cette dernière qui se parle dans le pays de Sonho (1).

Le Congo est la langue usuelle, depuis les rives du Lifouné jusqu'au cap Catherine, qui est au nord du royaume de Loango et dans toute l'étendue duquel elle se parle aussi ; les Portugais s'en assurèrent dans leur expédition à Cabonda en 1784.

Le trait caractérisque de la langue bounda consiste en ce que le singulier et le pluriel des noms,

(1) Nom de nombres.	En souho.	En bounda.
1.	Mochi.	Mochi.
2.	Soilé.	Yari.
3.	Satou.	Satou.
4.	Maia.	Ouana.
5.	Sanou.	Sanou.
6.	Samanou.	Samannou.
7.	Samboari.	Sambourai.
8.	Nané.	Naqui.
9.	Boua.	Ivoua.
10.	Cumi.	Cunhi.

et les voix, temps et personnes des verbes sont distingués par des préfixes, au lieu de l'être par les terminaisons. Les diminutifs se forment en plaçant la syllabe *ca* devant un mot; par exemple : *caconga*, petit royaume; *camana*, petit-fils. Un augmentatif est exprimé par une répétition de la dernière syllabe de l'adjectif; par exemple : *riata quinené*, grand homme; *riata quine-nene*, très-grand homme. Quelquefois la supériorité est marquée par l'adjectif *mouené*, même, par exemple : *riata muené*, c'est l'homme même, comme pour dire qu'il agit uniformément dans tout ce qu'il fait. L'article, dans cette langue, varie en cas et en nombre, mais non en genre; par exemple : *o riata*, les hommes; *rio riata*, des hommes; *co mala*, les hommes; *quia mala*, des hommes; *ria mougatta*, des femmes; *co agatta*, les femmes. Les noms ont six cas, et les pronoms démonstratifs cinq, tous distingués par l'article. Le verbe a une voix active et une passive, trois conjugaisons, quatre modes, un gérondif et un participe déclinable. L'indicatif a un présent, un parfait et un futur : le subjonctif a les mêmes temps, et de plus un second futur. On fait peu d'usage du verbe neutre *cuia* : les prépositions, les conjonctions, les adverbes sont très-nombreux.

Le père Cannécattim, qui étoit un homme doué de beaucoup de moyens, composa une grammaire de la langue bounda, qui est très-complète;

elle renferme cent-quarante-huit pages, et un dictionnaire abrégé du dialecte sonhi de la langue congo, contenu dans un peu plus d'une soixantaine de pages. Son dictionnaire de la langue bounda forme un petit volume *in-quarto* de sept-cent-vingt pages, chacune de trois colonnes, la première en portugais, la seconde en latin, la troisième en bounda (1).

Cannécattim remplissoit les fonctions de missionnaire à Mahounga où il convertit au christianisme le roi Quissequi et toute sa famille; il apprit que, dans le pays de Mouloua, il y avoit plusieurs grands lacs, et des rivières profondes sur lesquelles naviguoit nue nation qui demeuroit dans les parties nord-est de ce pays; on lui dit aussi que Mousol, capitale du Makoko, nommé quelquefois Anzico, d'après son roi, est à peu près à 300 lieues de la côte.

Le même missionnaire rapporte que l'on compte 180 lieues de Saint-Paul à Cabenda, le plus éloigné des établissemens religieux des Portugais dans l'intérieur, et situé sur la frontière méridionale de Mahounga; il ajoute qu'ils ont un

(1) Voici les titres de ces ouvrages : *Colleças de Observaçoes grammaticas sobre a lingua bunda ou angolense.* Lisboa, 1805.

Diccionario da lingua bunda ou angolense, por Fr. Cannecattim, prefeito das missoes de Angola e Congo. Lisboa, 1804.

comptoir ou une foire à Cassanghé, à 500 lieues de la mission de Cabenda. On assuroit et on croyoit généralement que deux soldats de la garnison de Benguela ayant déserté, étoient allés par terre à Mozambique.

Les esclaves de Mouloua, dont la position a été corrigée par l'ambassade du comte de Saldanha, apprirent le bounda peu de temps après leur arrivée à Angola; ainsi on ne peut douter qu'il n'ait de l'affinité avec leur langue naturelle. Le bounda est aussi le langage de Libolo; quant aux Quisamas, ils parlent celui de Benguela qui, bien que différant radicalement, offre un mélange de mots de bounda: par exemple, le mot de Benguela signifie, en bounda, défense. Libolo et Quisama étoient jadis réunis sous le titre de roy aumede Matamao.

Plantes de Mozambique.

La liste des plantes trouvées à Mozambique par Loureiro, durant son court séjour dans ce pays, et qu'il a publiée dans sa *Flora Cochinchinensis*, est incomplète pour le nombre, car elle ne comprend que quarante-trois espèces; d'ailleurs elle est si défectueuse sous d'autres rapports, notamment en ce qu'il n'est pas question de la saison dans laquelle on les a trouvées, de l'étendue de pays traversé, en les recueillant, et de la

hauteur à laquelle elles croissent, que les descriptions ne peuvent fournir rien de satisfaisant, et qu'on ne peut se former une idée juste des grandes divisions des productions végétales de cette contrée. Le nombre des familles s'élève, suivant ce naturaliste, à vingt-deux, indépendamment de quelques genres dont les descriptions n'existent pas dans les ouvrages de botanique que je possède, ou sont trop concises pour qu'on les rapporte à un ordre naturel quelconque. Le plus grand nombre d'espèces appartient aux rubiacées et aux légumineuses; et il est remarquable que parmi ces dernières il n'y a ni *acacia* ni *mimosa*. Il paroît que le *coripha* est le seul palmier trouvé dans d'autres parties de l'Afrique; le *borassus* de Mozambique y a vraisemblablement été apporté de l'Inde.

Il est singulier que l'on ne puisse établir aucune comparaison entre cette liste et celle des plantes de Congo, où l'on devroit naturellement chercher de l'analogie. En effet, la végétation de Mozambique, à l'exception de quatre genres à peu près, semble prendre un caractère totalement différent de celui qui distingue la côte occidentale d'Afrique.

DESCRIPTION

DE LA VALLÉE DE VETTIE,

DANS LE BAILLIAGE DE BERGEN,

EN NORVÈGE,

PAR M. F.-G. BORGESEN, M. D. S. E.;

Lue dans la séance de la Société wernériene du 31 mai 1823.

(Traduit de l'anglois.)

J'AVOIS souvent entendu parler de la vallée de Vettie ou Vettiés-Giel (1), qui offre le seul passage par lequel on arrive à une ferme considérable, surtout par la quantité de bétail qu'on y élève. Les dangers et les difficultés du chemin avoient été cause que jamais ni ecclésiastique ni aucun autre fonctionnaire public n'étoient allés

(1) *Giel*, en norvégien, signifie une vallée très-étroite située entre des montagnes très-escarpées, et baignée par une rivière. Le Vettiés-Giel a plusieurs milles de Norvège de longueur.

à la ferme de Vettie. Ce qui est même plus remarquable, jamais un paysan de Farnaes, le canton le plus voisin n'y avoit porté ses pas. On passoit sa vie entière tout près de cette ferme sans la voir; elle n'étoit visitée que par des parens de la famille qui l'occupoit; celle-ci, par conséquent, menoit la vie la plus isolée que l'on puisse imaginer au milieu d'un pays habité. Ces circonstances excitèrent vivement ma curiosité; d'ailleurs, m'étant fait un devoir de visiter ma paroisse jusque dans le moindre recoin, je voulois connoître exactement les habitans et le canton. Les dangers de la route furent pour moi une sorte d'attrait, car c'étoit un triomphe de les surmonter.

Le dimanche 12 juin 1808, après le service divin, je partis de mon presbytère d'Aardal, accompagné de plusieurs de mes paroissiens, et je me mis en route pour le lac d'Aardal ; sa longueur est à peu près de trois quarts de mille (1), et sa largeur d'un huitième de mille; il est entouré de tous côtés de hautes montagnes, dont les flancs escarpés et souvent perpendiculaires empêchent d'en approcher autrement que par ses extrémités; ce lac forme ainsi la seule communication entre les habitans qui vivent plus haut et ceux des

(1) Le mille de Norvège est de 10 au degré; par conséquent il équivaut à 2 lieues et demie de 25 au degré.

autres parties du canton d'Aardal. Nous étant embarqués dans nos canots, ce fut à qui dépasseroit l'autre : tous ces paysans sont d'excellens bateliers ; lorsqu'ils vont ainsi à l'église ou en reviennent par eau, toujours ces luttes pour se gagner de vitesse ont lieu, uniquement pour l'honneur de l'emporter sur ses compétiteurs ; c'est un spectacle réellement divertissant. Six hommes, ordinairement jeunes et robustes, tiennent les avirons : le bateau part avec la rapidité de la flèche ; l'on peut se faire une idée de la vigueur que chaque rameur déploie, lorsque la lame de son aviron se rompt dans l'eau ; cet accident, arrivé au bateau qui luttoit avec le nôtre, le fit rester à une grande distance en arrière ; cependant, comme nos rivaux avoient un aviron de réserve, ils en firent usage aussitôt, et notre canot, qui étoit pesamment chargé, puisqu'il portoit une vingtaine d'hommes, fut promptement rattrapé et dépassé. Dès que le bateau que l'on défie à la course se trouve éloigné à une distance considérable en arrière, ou dès que l'on s'aperçoit que, malgré tous ses efforts, on ne peut le rejoindre, le combat cesse ; mais la dispute ne finit pas sans quelques railleries de la part des vainqueurs.

En avançant, nous n'avons pas tardé à entrer dans le Farnæs, lac magnifique, dans lequel l'Utledalely se jette par sept embouchures, après avoir, depuis sa source, qui est dans les montagnes

du Guldbrandsdal, traversé l'Utledal, le Vettiès-Giel, le Svalemsdal et Farnæs. Il étoit déjà tard, et il faisoit passablement sombre: je me décidai donc à passer la nuit dans la ferme de Vee, qui est assez grande et dans une situation intéressante, sur la rive gauche de l'Utledalelv, à peu de distance de Farnæs; mon guide m'y attendoit; c'étoit un métayer qui connoissoit bien la famille de Vettie.

Nous nous mîmes en route le lendemain matin; nous étions à cheval, parce que nous devions d'abord traverser de belles plaines. A peu de distance de Vee, nous avons passé devant une superbe cascade qui, sortant du Roesdal, vallée latérale, se précipite d'une hauteur de 150 brasses. Plus à l'est, est le Valdersdal, vallée ainsi nommée, parce que, dans une étendue de quatre milles, elle monte vers les monts de Valders; elle est traversée par le Thyaelv, rivière qui sort du lac de Thya, et qui, dans cet endroit, tombe en formant trois cascades. On a construit un pont sur son embouchure. Un peu plus haut dans la vallée, sur la rive opposée de l'Utledalelv, dont nous suivons constamment le cours, on voit le Moëkam, montagne rocailleuse qui est dans la direction de l'est à l'ouest, comme si elle s'étoit enfoncée entre les monts de chaque côté qui sont beaucoup plus hauts; on aperçoit autour de sa base deux fermes et plusieurs habitations de métayers. Après

le Thyaelv ; on rencontre une colline sablonneuse très-élevée, au-dessous de laquelle est la ferme de Moë. Quand on a péniblement gravi sur cette colline très-difficile et très-escarpée, on arrive au Svalembakké, petite chaîne de montagnes qui court de l'est à l'ouest : elle est composée entièrement de rochers nus et glissans, sur lesquels il est aussi dangereux que pénible de passer à cheval. On arrive alors dans la belle et grande plaine de Svalem, qui se prolonge jusqu'à la ferme de Jelde. Là, on est à peu près à un demi-mille de Farnæs, et l'on ne tarde pas à s'apercevoir que l'on est près du Giel.

La nature prend un caractère plus sévère ; elle perd tout ce qu'elle avoit de gracieux ; la vallée se resserre de plus en plus : la masse noire des montagnes s'élève de chaque côté à une plus plus grande hauteur, répandant au loin une ombre qui inspire la mélancolie. Avant de parvenir à la ferme de Jelde, on passe sur un pont le Jelderlv, qui, venant de vallons où sont des pâturages appartenant à la ferme, se précipite par une chute de 200 brasses. Tout a un aspect gigantesque et menaçant : la nature est là vraiment grande ; les petits objets disparoissent, le cœur bat en devinant le danger qui approche. A Jelde, l'on fait bien de renvoyer son cheval et de voyager à pied. Il est de même très-important de prendre un guide de plus. Le fermier Civind offrit de

m'accompagner; mais comme il ne pouvoit faire toute la route avec moi, il emmena son domestique. J'avois ainsi trois compagnons habitués à cette route, et qui, par conséquent, ne s'inquiétoient guère des périls avec lesquels ils étoient familiarisés, mais qui pouvoient bien concevoir quelles devoient être les sensations d'un homme accoutumé à un genre de vie différent, qui entroit pour la première fois dans un chemin qu'il n'avoit jamais vu, et dont il lui étoit impossible de se faire une idée. Civind, ayant trouvé sa hache qu'il avoit long temps cherchée, et dont j'appris ensuite, à ma grande frayeur, à connoître l'usage et la nécessité, nous partîmes.

Cette route terrible commence à peu de distance de l'habitation de la ferme de Jelde; l'entrée de la vallée est digne de ce qui la suit. On escalade le Jeldebakke; une saillie de la montagne, qui est granitique, s'avance en fléchissant vers l'intérieur, et reste ainsi suspendue au-dessus de la rivière qui en baigne le pied; il est donc impossible de trouver une route plus basse, puisque ce précipice forme la rive du torrent. C'est un travail fatigant que celui de grimper, par ce sentier roide et difficile, à une si grande hauteur, et sans cesse sur le bord de l'abîme.

C'est probablement cette montagne qui a déterminé la hauteur à laquelle le sentier se prolonge dans le Giel; car autrement on ne voit

pas pourquoi on l'auroit taillé, sur le flanc de cet affreux mur de rocher, à une telle élévation, que, si l'on tomboit, on seroit moulu avant d'atteindre à la surface de l'eau. Parvenu au sommet de cette montagne, on tourne à droite, et l'on entre dans le Giel par un pont de troncs d'arbres plians, revêtu d'écorces de bouleau, et recouvert de mottes de terre et de gravier, qui se balance sous les pieds du voyageur pendant que la montagne s'incline sur sa tête : l'on se penche volontiers vers ses côtés comme vers un soutien amical, afin d'éviter de voir, et, s'il est possible, de se rappeler qu'on est balancé au-dessus d'un gouffre ; mais le gravier que le mouvement du pont y jette, en fait souvenir sans cesse. Maintenant, voyageur, tu es dans le Giel : que le Seigneur soit avec toi.

Le chemin n'a justement que la largeur suffisante pour qu'une personne puisse y passer en tenant ses pieds l'un à côté de l'autre ; quelquefois l'on n'a de la place que pour un pied ; assez souvent même, la quantité de terre et de petites pierres qui, l'on peut aisément le supposer, est tombée d'en haut et couvre fréquemment le chemin, empêche de trouver un espace suffisant pour poser le pied ; il faut l'employer d'abord à nettoyer cet espace de toutes ces décombres, qui sont répandus ici sur toute la surface du précipice, dont la partie supérieure forme un angle très

aigu avec le corps du voyageur, tandis que la partie inférieure se rapproche tellement de la ligne perpendiculaire qu'on en est effrayé.

A peu près à un quart de mille en avant dans la vallée, sur la rive septentrionale de la rivière, à une assez grande élévation vers le sommet de la montagne, on aperçoit l'ouverture d'une vallée latérale; c'est l'Afdal. Les bâtimens d'une ferme, située dans ce lieu, se trouvent sur une pente si roide, que les solives inférieures ont une de leurs extrémités appuyées sur le terrain dans une position horizontale, tandis que l'autre est supportée par un mur haut de huit pieds. Les champs aussi sont dans une position si escarpée et si proche de l'affreux précipice, qu'une personne, qui n'en auroit pas l'habitude, n'oseroit y poser son pied. Lorsque de la vallée on voit les pâturages qui sont suspendus plutôt que situés au-dessus de la cavité qui est au-dessous, et qui, chaque année, sont fauchés par une espèce de faux mise en action par une seule main, on a de la peine à concevoir le courage ou plutôt la témérité de l'ouvrier qui remplit froidement sa tâche, devant un abîme qui semble prêt à l'engloutir pour le punir de son audace.

Un peu au-dessus de l'habitation, il y a une pièce de terre passablement plate; lorsque l'on demande pourquoi cet endroit n'a pas été choisi de préférence pour y bâtir, on apprend qu'il est impossible de construire sur cet emplace-

ment, à cause de la quantité de neige qui s'y amasse eu roulant de plus haut. Cette vallée est traversée par l'Afdalelf, qui descend de la cime des monts nommés *Unge Pige Tind* (1). L'Afdalelf coule à une soixantaine de pieds de la maison, et, à peu près à trois cents pieds plus loin, s'élance, par une chute terrible et avec un fracas égal à celui du tonnerre, par dessus le précipice : la violence de la chute et l'agitation qu'elle occasionne sont si fortes, notamment en été, que la maison tremble sans cesse, et tous les liquides contenus dans des vaisseaux ouverts montrent les indices d'un ébranlement continuel. Les fenêtres et les murs qui sont le plus près de la rivière, sont toujours mouillés par la vapeur qui s'élève de la chute. L'on m'a dit que ce saut avoit deux cents brasses d'élévation ; quand on regarde en bas dans l'abîme, et qu'ensuite relevant la tête, on porte les yeux vers le point par lequel l'eau sort de cette haute vallée, on ne doute guère de la réalité de

(1) On les compte au nombre des plus hautes du grand-bailliage de Bergen; elles sont plus élevées que le Gatetind, dont la hauteur est estimée 5,514 pieds au-dessus du niveau de la mer; elles doivent leur nom à une tradition singulière répandue dans le pays : une troupe de gens mal famés s'étant réunis pour un mariage, fut transformée par la vengeance céleste, lorsqu'elle alloit à l'église, en ces cimes rocailleuses; on en compte sept. Le prétendu et la prétendue sont les plus hauts.

l'assertion. A côté de la chute, on a creusé, dans l'escarpement du roc granitique qu'elle baigne, une ornière, car on ne peut pas nommer cet ouvrage un chemin, quoiqu'il en tienne lieu; elle est suffisamment large pour le passage d'un homme, ou tout au plus pour celui d'un cheval bien dressé; mais deux hommes ou deux chevaux n'y peuvent marcher de front.

Cette ornière, dont la partie supérieure, formant le toit, est assez haute pour qu'un homme puisse s'y tenir debout, est la seule voie pour aller à la ferme, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à une hauteur considérable, car elle ne continue pas dans toute l'étendue de la route; il y a une fente remplie par des poutres de douze à quatorze pieds, jointes ensemble; une de leurs extrémités repose sur cette ornière, l'autre sur une saillie de la montagne, qui supporte également un pont jeté par dessus la chute. L'on a creusé dans ces poutres des entailles qui servent à poser les pieds; en s'avançant le long de ces entailles, on voit, dans les intervalles qui séparent les poutres, la cataracte écumante au-dessous de soi, et l'on est enveloppé d'un brouillard humide; de sorte qu'il faut être né dans le Leirdal pour ne pas sentir que l'existence tient à la solidité d'une pièce de bois, dont l'épaisseur n'est que de quelques pouces. Ni ce sentier en bois, ni l'ornière sur le flanc du rocher ne sont garnis de balustrade ni de

rampe d'aucune espèce : un Leirdalien ne sait ce que c'est qu'un étourdissement ; il en ignore le nom, il n'en peut concevoir l'idée ; il tombe comme d'autres, mais il se tient ferme dans des endroits où d'autres choiroient : il est, comme d'autres, fracassé dans sa chute, mais cela vient de sa témérité incroyable et de son manque d'ailes. Depuis dix ans que je demeure dans ces pays, il ne s'en est pas passé un seul sans que quelques personnes aient été tuées en tombant du haut du précipice. C'est un accident si commun, qu'il ne réveille aucune sensation particulière. Néanmoins, les habitans de ces cantons croient que l'esprit des gens qui meurent par ces accidens court de côté et d'autre après leur mort, et ils ont un nom particulier pour les distinguer des autres revenans. Quand le fermier d'Afdal rapporte quelque chose chez lui, il doit, en arrivant sur le bord de la rivière, l'ôter de dessus son cheval, et laisser marcher l'animal devant lui ; quant à lui, il doit, avec son domestique, porter la charge sur son dos.

Plus on avance dans le Vettiès-Giel, plus la route devient difficile et effrayante. Tantôt on est arrêté par de la neige qui s'est éboulée d'en haut ; et ce n'est qu'en passant avec promptitude sur ces monceaux sans consistance que l'on peut éviter de glisser sur la pente roide, et, dans sa chute, d'être fracassé contre les rochers, puis

noyé ; bientôt on recule d'effroi à la vue d'un mur de glace, reste d'un courant gelé, qui semble empêcher absolument que l'on aille plus loin. Civind s'étoit préparé pour vaincre cet obstacle. Avec sa hache, il fit dans la glace une entaille où il posa son pied, puis il en fit une autre, et continua ainsi jusqu'à ce qu'il fût parvenu de l'autre côté. Le reste de la troupe suivit ses traces. Il faut s'armer de résolution ; rien ne peut y suppléer : l'œil fermement fixé sur le point où l'on doit mettre le pied, on s'avance pas à pas avec la plus grande précaution, sans s'arrêter pour reprendre haleine, quoique l'on se sente la poitrine terriblement oppressée. Pendant plus d'un demi-mille, nous avons marché de cette manière sur le bord d'un abîme épouvantable, passant quelquefois sur des masses de neige qui n'étoient pas encore fondues, tantôt franchissant des glaces transparentes qui pendoient presque perpendiculairement du sommet de la montagne jusque sur le gouffre au-dessous : nous ne pouvions en venir à bout qu'en taillant avec la hache des trous qui avoient à peine la largeur de la main, et formoient un sentier fort dangereux ; un faux pas, un pied mal posé, un étourdissement qui menace toujours le voyageur peu accoutumé à une excursion de ce genre, suffisent pour qu'en un clin d'œil le torrent devienne le tombeau de son cadavre défiguré. C'est cependant

toujours de cette manière qu'il faut avancer dans le Vettiès-Giel sur un sentier où le plus souvent on ne peut placer ses pieds l'un à côté de l'autre.

Épuisé par la violence des efforts que j'étois obligé de faire, je m'arrêtois un instant; cette pause, bien loin de me donner du soulagement, étoit remplie d'horreur; il vaut mieux continuer, quelque fatigue que l'on éprouve, parce qu'alors on est si occupé du lieu où l'on pourra trouver à placer son pied, que l'on a trop peu de temps pour examiner les dangers qui, de tous côtés, menacent de la mort. Si l'on s'asseoit, l'on ne peut s'empêcher de s'apercevoir que l'on est placé sur le bord d'un abîme : la chaîne de montagnes forme des saillies menaçantes au-dessus de la tête, et leur pente roide, bien plus effrayante, s'abaisse perpendiculairement au-dessous des pieds : du côté opposé du Giel, de larges torrens se précipitent de plusieurs centaines de brasses de hauteur, tandis qu'au fond, la rivière écumante et mugissante, qui assourdit par son fracas, coule avec la rapidité de la flèche. Enfin, la route que l'on doit parcourir se prolonge constamment sur les bords du précipice suspendu au-dessus de ce torrent; en un mot, on n'aperçoit que la nature avec ce qu'elle a de terrible. Je fermois involontairement les yeux; mon cœur battoit; et, afin de n'être pas abattu par ces sensations, je me levai pour m'exposer à

de nouveaux dangers ; je demandai à mes guides si quelqu'un avoit été victime d'un accident en passant par cette route ; ils ne se souvenoient que d'un voyageur avec un havresac d'écorce de bouleau sur le dos : ayant fait un faux pas, il étoit tombé précisément de l'endroit où nous étions. La crainte d'être le second me fit aussitôt éloigner de ce lieu : cependant je ne trouvai pas le chemin plus sûr.

Alors la pluie a commencé ; la partie du sentier sur laquelle nous étions étant regardée comme dangereuse, nous nous sommes dépêchés autant que nous avons pu. Le fond de la vallée commença enfin à s'élargir un peu, et à Hœliefoss, à peu près à un quart de mille de Vettie, elle a 150 pas de développement d'un côté à l'autre. Dans d'autres endroits, elle n'a jamais plus de 60 pieds, et même, sur quelques points, pas plus de 12 à 14. Civind, mon guide, me quitta là, et s'en retourna seul avec sa hache dont il avoit fait un si bon usage ; il me dit adieu, en ajoutant que toutes les difficultés de la route étoient passées : c'étoit exact, en comparaison de celles que nous avions rencontrées.

Hœliefoss est une chute de l'Utledal ; elle n'a pas une hauteur considérable, mais une violence que l'on n'observe guère dans les autres, et qui est accompagnée d'un fracas dont on est tout étourdi. Un rocher, précipité de la montagne,

s'est placé de lui-même dans le fond de la vallée ; le torrent a été obligé de se creuser un passage étroit entre ce roc et l'escarpement de la montagne ; il s'élance par-là avec une impétuosité tellement irrésistible, qu'une pierre que l'on y jette ou qui y tombe du flanc de la hauteur, est entraînée sur la surface de l'eau.

La pluie avoit si fort augmenté, que l'eau traversoit notre sentier : je hâtai le pas, afin d'atteindre au plus tôt la fin de cette excursion si fatigante et si périlleuse. Malgré ma célérité, je fus complétement mouillé par la pluie. Le chemin descendoit graduellement vers la rivière. La montagne, sur le flanc de laquelle nous avions été en quelque sorte attachés tout le long de la route, s'éloigna de nous en laissant un chemin plus large, quoique irrégulier : tout à coup elle tourne à droite, et donne naissance à une nouvelle vallée latérale ; et, avant que je pusse savoir où j'étois, je me trouvai dans les champs de Vettie, à une très-petite élévation du torrent. Accablé sous le poids de mes habits mouillés, et épuisé des violens efforts que j'avois faits, je ressentis une grande joie d'arriver à la maison du métayer qui étoit près de nous, avant d'essayer d'escalader la longue et haute montagne sur laquelle est la ferme de Vettie.

Je rencontrai, sur le chemin qui y conduit Olé, le fermier qui guida mes pas jusque chez lui : on

finissoit de dîner ; la famille, jugeant que le repas n'étoit pas assez bon pour moi, tout fut enlevé à l'instant ; bientôt après on servit du beurre excellent, du fromage, de la viande fumée et du pain de froment ; en un mot, tout ce qu'on avoit de meilleur pour satisfaire l'appétit du voyageur fatigué ; mais j'étois tellement mouillé, que je me sentois mal à mon aise dans mes vêtemens. Olé trouva promptement un remède à ce triste inconvénient, et tira de son coffre tous les objets dont je pouvois avoir besoin. Vêtu des pieds à la tête de ses habits de dimanche, je m'assis, métamorphosé en Leirdallien, au milieu de cette famille de braves gens, qui ne cessoient de manifester leur étonnement d'une visite non moins inattendue qu'inouie dans son genre. Ils ne savoient par quel moyen me témoigner leur satisfaction ; ils se plaignoient sincèrement de ce que je ne les avois pas avertis d'avance, ce qui les avoit empêchés de se préparer à me mieux recevoir. La femme d'Olé étoit très-avancée dans sa grossesse. Après lui avoir exprimé combien je souhaitois que son accouchement fût heureux, je lui demandai comment son enfant pourroit être porté à l'église ? — « Oh ! répondit-elle en souriant, quand les choses en seront à ce point, il n'y aura pas la moindre difficulté : l'enfant, bien enveloppé, est attaché convenablement sur les épaules d'un domestique, et ainsi transporté à l'église. » — « Par le même

chemin que je suis venu?» — «Il n'y en a pas d'autre.» — «A la bonne heure; que Dieu protège le domestique et l'enfant!» — «Oh! la route ne nous inspire aucune crainte, nous y sommes habitués : dans quelques semaines, elle sera meilleure, quand toute la glace sera fondue. Avec l'aide de Dieu, j'irai aussi bientôt à l'église, et le père (1) m'y fera entrer.» — J'étois enchanté du courage, de la gaieté et du sang froid de cette femme. Olé me dit que, dans les plus beaux jours d'été, on peut voyager à cheval dans le Giel, et qu'alors tout est apporté de cette manière à sa maison sur son propre cheval, qui est accoutumé à cette route. On n'en est pas surpris, quand on voit la légèreté et la sûreté extraordinaires de la marche des petits chevaux du Leirdal; car ils vont sans broncher dans les sentiers les plus étroits sur le bord des précipices les plus affreux, mettant un pied à côté de l'autre, de telle manière qu'aucun chemin n'est trop resserré pour eux.

Au-delà de la ferme de Vettie, le Giel continue à monter dans une étendue de trois milles; de sorte que sa longueur totale est de plus de

(1) Elle vouloit parler du prêtre. Dans ces cantons reculés, où les mœurs simples règnent encore, lorsqu'une femme vient à l'église pour la première fois après ses couches, le ministre va au-devant d'elle jusqu'à la porte et la conduit dans le temple.

quatre milles et demi (1). Olé me dit qu'au-dessus de la ferme de Vettie la vallée est plus étroite, plus difficile et plus effrayante que la partie que j'avois vue. Il étoit, ainsi que ses gens, souvent obligé d'aller de ce côté pour y prendre du petit bois de charpente et d'autres choses dont on avoit besoin à la ferme; il ajouta que les flancs de la montagne offroient des pâturages magnifiques extrêmement précieux pour la nourriture du bétail. Souvent le grain est détruit par la gelée au moment de la récolte. Pendant plus de la moitié de l'année, les deux familles qui demeurent dans cette ferme sont séquestrées de toute communication avec le reste des humains. En hiver, le chemin ordinaire est impraticable à cause de la neige et de la glace et surtout de ces colonnes de glace si fréquentes qui laissent des traces de leur existence pendant une grande partie de l'été, parce que les rayons du soleil ne frappant que durant un temps très-court sur ce gouffre si long et si prodigieux, il est rare que toute cette masse gelée fonde entièrement avant le mois de juillet. Pendant une petite partie de l'hiver, quand l'Utledalelv est gelé, on peut passer dans le fond du Giel; mais alors on est exposé aux dangers des avalanches, qui, avec une impétuosité épouvantable, se précipitent dans l'abîme, et qui,

(1) Plus de dix lieues.

par l'agitation seule qu'elles impriment à l'air, renversent tout ce qui se trouve à côté de leur passage. A la fin de l'été et du printemps, toute issue pour aller à Vettie ou pour en sortir est fermée : c'est surtout à la fin de l'été, à cause de la chute des pierres et de la terre, que les pluies fréquentes détachent de la montagne.

A une petite distance, derrière la maison du fermier de Vettie, vers le fond de la vallée, s'ouvre un précipice immense, au-dessus duquel commence un nouveau Giel. C'est par cette ouverture que le Markefoss, la chute d'eau la plus haute que j'aie vue, se fraye un passage. Ces sauts, extrêmement hauts, sont si communs dans ces cantons, que l'on finit par n'y plus faire attention, surtout quand leur masse n'est pas très-considérable ; mais ce qui me sembla très-singulier dans celui-ci, c'est qu'il est si perpendiculaire, que pas une seule goutte d'eau ne touche les flancs de la montagne, parce que, au-dessous de l'ouverture, ils fléchissent en arrière comme les côtés d'une arcade; de sorte que, si ce lieu étoit accessible, on pourroit passer entre le saut et le rocher. Le volume d'eau, ne rencontrant pas de résistance, il ne produit pas un bruit alarmant. Je n'entendis que de loin celui qu'il produit dans le fond du Giel, que je ne pus voir à cause des rochers à pointes aiguës qui empêchent de s'approcher et de regarder, et

à cause d'un amas de grands blocs de granit entassés de la manière la plus confuse; c'est au-dessus de ce précipice que sont situés les pâturages de la ferme de Vettie; il s'y trouve aussi quelques-uns des plus beaux bouquets de bois qui existent peut-être dans toute la province; il y a des arbres superbes d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires qui seroient excellens pour faire des mâts; mais ils croissent inutilement, car il est impossible de les faire descendre par le saut sans qu'ils soient éclatés en mille morceaux; il est même difficile de se procurer par cette voie des pièces de charpente pour l'usage ordinaire de la ferme, puisque sur dix il n'y en a peut-être pas une qui conserve une longueur suffisante. Jadis ce bois appartenoit à la compagnie de la mine de cuivre d'Aardal, qui en faisoit venir sa principale provision de charbon; cette forêt lui étoit d'autant plus précieuse, que sa situation empêchoit absolument d'en tirer un autre parti; je vis un homme escaladant un précipice qui conduit à ce bois; à la distance où j'étois de lui, il ne paroissoit pas plus gros qu'un insecte qui rampe le long du mur. A force de tourner fréquemment, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, il est possible d'atteindre à un sentier duquel cependant on peut choir très-aisément et se rompre le cou; mais, nés et élevés au milieu de ces dangers, les habitans de ces lieux n'y font pas attention, ou

bien les méprisent. L'enfant, le jeune homme grandissent en se signalant par des actions aventureuses ; le courage est leur guide constant.

Des cimes des montagnes de ce canton je ne citerai que le Fleskenaastind, parce qu'elle passe pour la plus haute après celles de l'Unge-Pigétind.

Je passai la nuit à Vettie; le lendemain matin, je sortis avec Olé pour bien examiner sa petite vallée pittoresque dans laquelle les hauteurs et les enfoncemens, les bois et les eaux et les montagnes noires et sourcilleuses par-dessus lesquelles l'Usdalelv précipite majestueusement ses eaux écumeuses, se groupent d'une manière admirable en formant un paysage dans lequel les traits les plus austères de la nature sont mêlés avec quelques-uns de ses linéamens les plus gracieux, et, par cet heureux rapprochement, gagnent à être considérés ensemble. Le chant des oiseaux manquoit seul pour animer ces bois et ces forêts ; le climat est trop rigoureux pour eux ; nulle part on ne voit ici l'alouette s'élever dans les airs en les faisant retentir de sa voix; le merle même fuit vers des régions plus tempérées ; le coucou seul rompt par son cri monotone, et seulement pendant un temps fort court, le silence de ces bois.

La femme du fermier m'avoit raconté comment les enfans sont transportés à l'église ; j'avois bien envie d'apprendre de son mari comment on

porte les morts au cimetière, puisqu'il est impossible que deux personnes marchent à côté l'une de l'autre dans le Giel, et je ne pouvois concevoir qu'un cercueil pût se placer sur un cheval. Voici les détails que me donna ce brave homme : Le cadavre, enveloppé de son linceul, est posé sur une planche percée de trous à chacune de ses extrémités, auxquelles on attache des bouts de corde ; le corps, fixé par leur moyen sur la planche, est porté par deux hommes, l'un marchant devant, l'autre derrière ; ils suivent ainsi la vallée, et, arrivés à la ferme de Selde, le corps est déposé dans une bière, puis porté au cimetière à la façon ordinaire. Si quelqu'un meurt en hiver, lorsque le fond du Giel n'est point praticable, ou bien au printemps ou à la fin de l'été, on tâche de conserver le corps en le laissant geler, ce qui est rarement difficile, jusqu'à ce qu'il puisse être transporté de la manière décrite plus haut.

Le moyen employé, il y a quelques années, par un métayer de Vormélie pour envoyer un corps mort à sa sépulture, est encore plus singulier : ce lieu est situé dans l'Utledal, qui confine aux champs de Vettie ; sa position est affreuse ; profondément enfoncé dans le Giel, sur le bord du torrent, il n'a, non plus que Vettie, d'autre route qu'un petit sentier escarpé sur le penchant d'un précipice épouvantable. Comme il y avoit eu de fréquens changemens dans les habitans de

ce lieu, personne n'y étoit mort. Enfin, un jeune homme de dix-sept ans fut le premier qui paya ce tribut. On ne songea nullement au moyen à employer pour le transporter à son dernier gîte, et l'on prépara pour lui un cercueil; quand on l'y eut déposé et que l'on fut sorti de la maison, l'on s'aperçut avec étonnement qu'il seroit impossible de le porter bien loin de cette manière. Que faire? Un bon conseil est précieux dans un cas semblable. On laissa la bière à la maison comme un avertissement de la dernière heure pour chacun, et le cadavre fut placé sur un cheval; on attacha les jambes sous le ventre de l'animal; on fixa sur son dos une botte de foin sur laquelle le haut du corps fut appuyé et lié, et, de cette manière, le mort chevaucha par-dessus les montagnes jusqu'à sa fosse dans l'église de Forthuus, dans le Lyster: terrible cavalier à remonter.

Après une promenade longue et très-fatigante, je retournai avec Olé à sa maison. Une soupe excellente faite avec un mouton gras tué la veille au soir fumoit sur la table, couverte d'une nappe bien blanche: d'ailleurs, quel est le mets qui ne seroit pas exquis, lorsqu'il est présenté par une main hospitalière! Mes hôtes me pressèrent beaucoup de passer encore un jour avec eux; mais, ayant résolu d'aller ce même jour à Aftdal et ensuite au-delà des montagnes, à quelques-unes

des mines des usines de cuivre d'Aardal, je fus obligé de dire adieu à ces braves gens, dont je venois de voir pour la première, et, je crois, pour la dernière fois, la demeure extraordinaire.

Accompagné de mes anciens guides et d'un domestique de Vettie, je retournai par ce chemin effrayant. L'abondance de la pluie avoit fait disparoître beaucoup de glace. J'eus dans ma route le dangereux plaisir de voir une de ces masses de glaces tomber en mille morceaux dans l'abîme. Nous ne fûmes obligés de nous frayer un passage avec la hache que par-dessus deux de ces murs gelés. J'arrivai d'assez bonne heure à Jelde; et là, où personne ne songeoit au danger, mon cheval tomba avec moi sur le penchant d'une colline : ce fut ainsi que se termina une excursion dont l'unique objet avoit été de voir la vallée de Vettie.

(Extrait de l'Edinburgh philosophical journal.)

REVUE

D'OUVRAGES GÉOGRAPHIQUES.

Voyage dans la république de Colombia, fait en 1822 *et* 1823 par G. MOLLIEN ; 2 vol. in-8° ; ouvrage accompagné de la carte de Colombia et orné de vues et de divers costumes (1).

Il y a quatorze ans, un événement que toute la prudence humaine ne pouvoit prévoir, causa un soulèvement général dans les colonies espagnoles de l'Amérique. Par suite du mouvement qui fut imprimé aux esprits, ces colonies se sont déclarées indépendantes. La métropole veut maintenir son autorité dans ces vastes pays ; une lutte terrible s'est engagée entre les deux partis. Cependant les étrangers, autrefois rigoureusement

(1) Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23. Prix, 14 fr. ; colorié, 16 fr. ; par la poste, 3 fr. de plus.

exclus de ces contrées, ou qui n'y pouvoient pénétrer qu'à la faveur de permissions spéciales, y abordent et les parcourent librement. Déjà quelques relations nous ont donné des détails sur diverses régions de l'Amérique fermées aux Européens qui n'étoient pas Espagnols, et même ouvertes seulement à ceux de cette nation qui obtenoient la faculté d'y aller. M. Mollien est le premier François qui, ayant voyagé dans un des nouveaux états de l'Amérique, donne d'amples renseignemens sur celui qu'il a visité.

C'est à Carthagène des Indes que M. Mollien a débarqué sur le continent de l'Amérique du sud; il a ensuite remonté le Rio-Magdalena jusqu'à Honda, où il a quitté le fleuve pour gagner par terre Santa-Fe de Bogota, capitale de la nouvelle république. Après un court séjour dans cette ville, une excursion au nord-est lui fit connoître la province de Socorro; de retour à Santa-Fe, il visita les mines de cuivre de Moniquira et les mines de sel de Zipaquira. Il alla ensuite à travers les Andes à Popayan; il auroit bien voulu porter de là ses pas vers cette ville de Quito, située sous l'équateur, dans une position si élevée et intéressante pour un François, à qui elle rappelle la mesure des trois premiers degrés de l'équateur faite par plusieurs savans

de ses compatriotes : ce fut impossible. Une révolte avoit éclaté dans le Pasto contre les nouvelles institutions ; il auroit été trop dangereux de s'exposer à parcourir cette province, où un voyageur courroit le risque d'être atteint d'un coup de fusil, soit par les révoltés comme patriote, soit par les indépendans comme Espagnol ; car, dans un temps de trouble, tout homme inconnu est suspect, et l'on sait ce que c'est qu'être suspect aux yeux de gens dont les passions sont déchaînées. M. Mollien prit donc la route de San Buenaventura, port sur le Grand-Océan, où il s'embarqua pour Panama, qui a donné son nom à l'isthme destiné peut-être à ouvrir une nouvelle route au commerce. Il traversa cette fameuse langue de terre, et descendit le Chagre : un navire anglois le transporta de l'embouchure de cette rivière à la Jamaïque, et un autre des rives de la mer des Antilles en Europe.

Plusieurs fois dans son voyage en Amérique, au milieu d'une contrée où les Espagnols dominent depuis trois siècles, M. Mollien a pu se croire, à la vue de ce qui l'environnoit, au milieu du pays des nègres de l'Afrique qu'il avoit visité quatre ans auparavant, tant la civilisation européenne est encore en arrière dans plusieurs endroits : cette circonstance ne contribue pas à

donner une haute idée du système adopté par la métropole pour l'administration de ses colonies ; elle vouloit les tenir dans une éternelle enfance.

Malgré ses efforts, elle n'a pu y parvenir : dès 1794, un soulèvement éclata dans le Socorro au sujet de la perception du droit d'alcavala, le plus impolitique comme le plus désastreux des impôts pour l'industrie. Le mouvement qui avoit agité le Socorro fut comprimé ; et, pendant quelque temps, le pays fut tranquille ; mais de nouveaux troubles se manifestèrent plus tard. L'exposé de ces faits est présenté, par M. Mollien, avec une rare impartialité. Il raconte succinctement tout ce qui s'est passé dans la république de Colombia depuis la déclaration de l'indépendance jusqu'au moment où il a quitté cet état ; l'on reconnoît, par son récit, que le gouvernement espagnol n'a pas pris les moyens convenables pour ramener à lui les esprits, et que constamment il a oublié cet adage si vrai : *Plus fait douceur que violence.*

La description du pays, des remarques sur le caractère, les mœurs et les usages des habitans, des observations sur les généraux de la république et sur la manière singulière dont la guerre se fait dans les plaines, des notices sur le commerce de la Colombia, donnent un grand inté-

rêt au livre de M. Mollien : c'est une acquisition précieuse pour la géographie de contrées assez imparfaitement connues. Lors même que l'on ne partage pas les sentimens de l'auteur sur quelques points, on est convaincu qu'il a écrit de bonne foi, ce qui n'est pas un petit mérite. Souhaitons que les circonstances mettent M. Mollien à même de parcourir des régions sur lesquelles nous manquons de renseignemens récens ; car il aime à voyager, et l'on a du plaisir à lire ses relations.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Recueil des Voyages et des Mémoires, publié par la *Société de Géographie*. Volume 1er; un vol. in 4° de plus de 500 pages.

(Premier Article.)

Voila le premier résultat des travaux intérieurs d'une société dont nous avons soutenu les efforts chaque fois qu'ils se sont dirigés vers le véritable but; savoir, d'encourager les progrès de la Géographie. Les voyages de découvertes, les mémoires scientifiques et le concours pour des questions bien choisies, bien posées, tels sont les trois buts que la société a proclamés comme les siens. Des conseils perfides ou ineptes peuvent seuls tendre à l'engager dans d'autres routes où les embarras et les pertes l'attendent.

Ce premier volume, consacré presque tout entier à une seule publication, pourroit ne pas donner une idée juste et complète de ce que le recueil doit devenir. On l'a donc fait judicieusement procéder par un *avant-propos* dans lequel est développé le plan général de la collection.

Nous nous faisons un devoir de citer la plus grande partie de ce morceau rédigé au nom de la Société par M. Malte-Brun.

« La Géographie embrasse les sujets les plus intéressans et les matières les plus arides. Elle est l'image du globe terrestre, semé de montagnes sauvages et de plaines riantes, partagé en déserts et en pays cultivés. Ici l'imagination et le sentiment éprouvent les émotions les plus vives et les plus douces ; là, une froide raison s'ouvre péniblement des routes épineuses, mais non pas toujours ingrates. »

« De là le sort si différent des ouvrages qu'on publie sur la géographie. Si quelquefois les agrémens, réunis au savoir, assurent un succès mérité, plus souvent la multitude prodigue ses suffrages à des productions très-frivoles, tandis que des travaux importans ne trouvent pas même un éditeur, parce que leur nature scientifique n'en promet pas un débit proportionné aux dépenses considérables qu'ils nécessiteroient. »

« Remédier à ces inconvéniens étoit naturellement un des plus nobles buts de la *Société de Géographie*. C'est pour protéger, pour encourager les entreprises au-dessus des forces d'un individu, que les associations sont nécessaires et même indispensables. En géographie, ce sont les voyages lointains, l'impression des écrits scientifiques et la gravure des cartes à grand point, qui exigent de fortes dépenses, et qui demandent des secours extraordinaires. Les hommes éclairés et bienveillans qui ont contribué à former notre société voient aujourd'hui, dans le commencement de la publication du *Recueil des Voyages et des Mémoires*, un premier résultat de la protection qu'ils accordent aux sciences géographiques. Mais comme cette première partie du Recueil se trouve remplie par un seul morceau, d'une nature tout-à-fait spéciale, nous avons

cru devoir indiquer ici tous les genres de travaux qui pourront entrer dans les volumes suivans, et développer les principes qui doivent présider à leur rédaction. »

« Augmenter la somme des connoissances positives, soit par l'observation personnelle des faits nouveaux, soit par la discussion des observations antérieures dûment vérifiées; tel doit être le caractère général de toute publication d'écrits, faite au nom de la Société de Géographie. »

« Ce principe va droit au fond des choses; il n'exclut aucune forme d'ouvrage; il ne repousse aucun genre de travail, aucune méthode de recherche, aucun mode de publication; il n'exclut que le faux; il ne repousse que l'inutile; il promet les encouragemens de la Société à tout ce qui peut contribuer aux progrès de la science. »

« Les travaux, spécialement propres à entrer dans notre Recueil, se divisent naturellement en deux grandes classes, les *Relations* et les *Mémoires*; les premières, fruit du courage des voyageurs; les secondes, fruit de l'étude des savans. Tous les deux, ils ont un titre à la bienveillance de la *Société de Géographie*, dès que leur publication peut augmenter la masse des connoissances acquises et des vérités démontrées. »

« Au premier rang se présentent ces relations scientifiques où un voyageur exact, sévère, consciencieux, a réuni des observations neuves et importantes, sans les alonger par ces détails inutiles et par ces ornemens étrangers que réclame le goût de la multitude. Un itinéraire, un vocabulaire, constituent souvent le mérite d'une relation, aux yeux du monde savant. Quelques grandes et belles cartes suffisent pour renfermer le résultat d'un voyage étendu et mémorable. Mais nous avons des éditeurs dont le premier soin est de retrancher ou de réduire ces objets, qu'ils ne savent

pas apprécier. Qu'un voyageur ne livre plus ses manuscrits à des spéculateurs qui les dénaturent au détriment de la science, la Société est là pour lui en faciliter la publication. »

« La perfection où est arrivée à Paris l'art de graver des cartes géographiques, nous permettra de présenter les objets qu'on nous aura confiés, avec l'exactitude et l'élégance dignes de leur mérite intrinsèque. L'universalité de la langue françoise aidera même les savans étrangers à obtenir toute la célébrité due à leurs travaux. »

« Nous espérons que cette seule indication suffira pour animer le zèle de beaucoup de voyageurs savans, qui, riches de courage, reviennent chargés du butin des contrées lointaines, mais qui, moins riches de patience, ne veulent pas subir les peines et les embarras inséparables de la rédaction littéraire et de la publication typographique de leurs matériaux. Ne laissez plus, leur dirons-nous, les résultats de vos recherches vieillir dans un stérile oubli. Voici un temple hospitalier; venez y apporter vos offrandes, y tracer vos noms, et y suspendre vos trophées. »

« Une seconde classe d'ouvrages offre moins d'éclat, au premier abord; mais elle n'est pas moins digne de tout l'intérêt de la Société. »

« Il est, dans les bibliothèques, d'anciennes relations inédites, qui, sous le rapport de l'histoire de la Géographie, méritent d'être mises au jour, mais qui demandent d'être accompagnées d'éclaircissemens, de commentaires et d'autres accessoires critiques et bibliographiques. Un morceau de ce genre est la *Relation de Marco Polo*, imprimée dans ce volume d'après un manuscrit de la bibliothèque du Roi, contenant beaucoup de chapitres inédits, et offrant des variantes remarquables. L'intro-

duction qui précède cette Relation expose plus amplement les motifs qui en ont déterminé la publication. Les éclaircissemens, les notes, les commentaires que ce texte a fait naître ou pourra faire naitre seront publiés dans un des volumes suivans. »

« Quelle vaste et féconde carrière s'ouvre ici à des savans de plus d'une classe! combien de recherches de géographie, de philologie, d'histoire, ne doivent pas se rattacher à l'explication d'un voyage qui, plus que tout autre, a contribué à mettre en activité le génie entreprenant de Christophe Colomb et à porter la pensée de l'Europe au-delà des limites de la Géographie ancienne! Plusieurs travaux de ce genre sont déjà préparés au sein de la Société : ceux qui lui seront présentés par des personnes étrangères, ne recevront pas un accueil moins honorable. »

« Un troisième genre de relations, propres à être publiées dans notre recueil, résulte de l'universalité actuelle de la civilisation, qui multiplie sur beaucoup de points du globe une classe d'observateurs, distincts à la fois de celle des voyageurs proprement dits, et de celle des savants de cabinet, classe dont la haute importance pour les progrès de la science mérite de fixer toute notre attention. »

« Les voyageurs ont tracé des sillons de lumière autour du globe; mais entre ces sillons, il reste de grands espaces encore couverts de ténèbres plus ou moins épaisses. Quelques-uns de ces espaces ne seront connus que grâce à des expéditions hasardeuses; mais d'autres peuvent aujourd'hui être décrits par les habitans eux-mêmes, et décrits bien plus exactement et plus facilement que par des voyageurs envoyés de loin et n'y faisant qu'un séjour temporaire. Les exemples se présentent en foule à quiconque a réfléchi sur ces matières; les Etats-Unis, les Amériques

espagnole et portugaise, les Indes britanniques, toutes les colonies européennes renferment un grand nombre d'objets intéressans, et un nombre non moins grand d'observateurs à poste fixe, qui, mieux qu'aucun voyageur, peuvent décrire ces objets. La société a espéré qu'en répandant des questions, elle pourroit stimuler le zèle de ces observateurs; et déjà quelques résultats, obtenus par cette voie, ont accru les matériaux destinés à notre recueil.

» Au sein même de l'Europe, n'est-il pas des contrées, des villes, des monumens qui échappent à l'œil du voyageur, à l'érudition du géographe, mais que les hommes instruits, établis sur les lieux, s'empresseront de décrire, pour obtenir une place dans notre recueil. La France elle-même renferme, dans son heureuse enceinte, plus d'une merveille ignorée; elle possède des élémens de prospérité que la statistique et la géographie physique doivent révéler à l'administration et au public. Un simple fait de géographie peut exciter l'esprit patriotique à des entreprises de la plus haute utilité, peut ouvrir des routes nouvelles à l'industrie, ou faire naître sur un rivage lointain des empires nouveaux; mais, limité même aux détails les moins brillans, le goût des recherches de statistique produit tous les jours des résultats avantageux pour l'état comme pour la société. La *Société de Géographie*, en consacrant des prix spéciaux aux relations descriptives de la France, a cru remplir à la fois un devoir envers la science et envers la patrie.

A l'égard des Mémoires, il ne seroit pas possible d'en spécifier tous les genres : qu'il nous soit seulement permis d'exposer ici deux vues générales qui ont reçu l'approbation de la commission centrale.. »

« Les Mémoires les plus utiles dans l'état actuel de la géographie, sont ceux où l'on s'attache à établir solide-

ment des faits nouveaux, ou à éclaircir, par une critique philosophique, quelque grand principe de la science. La géographie physique est encore remplie de lacunes et encombrée de préjugés, d'erreurs, qu'un esprit lumineux peut faire disparoître à force d'études et de recherches. Toutes les autres branches de la Géographie offrent également des parties, où un mémoire, conçu dans le véritable esprit de la science, peut produire des résultats non moins importans que ceux d'un voyage. Une érudition dirigée par de grandes vues, et qui se fraie des routes nouvelles, peut même préparer des entreprises glorieuses ; et même lorsqu'elle ne feroit qu'effacer des erreurs anciennes, elle est encore la puissante et indispensable alliée de la science positive. Ainsi, qu'aucune classe de travaux ne soit exclue du rang de nos Mémoires, c'est le principe que nous prescrit la raison elle-même.

» Nous avons encore formé le vœu de voir régner une sorte d'unité de direction dans les Mémoires ; vœu difficile à réaliser, que nous devons néanmoins rappeler sans cesse.

» Pourquoi les sciences ont-elles si long-temps retiré, de tant d'écrits individuels ou collectifs, moins de résultats que l'énorme masse de tant de volumes n'en sembloit promettre au monde ? C'est que les efforts des savans ont long-temps manqué d'une direction uniforme et raisonnée. Ici, on voyoit des esprits supérieurs, en marchant chacun par son chemin, laisser entre eux d'immenses lacunes ; là, des esprits communs s'arrêtoient immobiles au point où leur chef d'école les avoit placés. Nulle idée de la marche progressive, infinie, illimitée, de l'esprit humain ; nulle idée de cette association des êtres pensans, qui substitue à la force individuelle toute la puissance de l'espèce. C'étoit au hasard qu'on se soutenoit, qu'on se contrarioit. Aujour-

d'hui, quel heureux changement s'est opéré à l'égard des sciences mathématiques et physiques ! Elles suivent une impulsion commune, elles marchent en ordre, en ligne, comme un corps d'armée, à la conquête de la vérité. Il n'en est pas encore tout-à-fait de même à l'égard des sciences historiques; cette moitié du monde savant n'est pas entièrement sortie des ombres du chaos. Là, trop souvent encore, la critique flotte incertaine entre les vraies et les fausses méthodes; l'amour des hypothèses dédaigne l'étude des faits; l'esprit de parti, sous toutes ses formes variées, repousse la recherche libre et la pensée indépendante ; une paresse orgueilleuse néglige les communications les plus nécessaires et ignore les travaux publiés dans d'autres lieux, dans d'autres langues ; enfin, la marche de la science présente le spectacle d'une oscillation souvent rétrograde.

» Placée sur les confins des sciences mathématiques et des doctrines historiques, la Géographie doit naturellement participer aux biens et aux maux dont nous venons de tracer la peinture. C'est à la *Société de Géographie* qu'il appartient d'imprimer à cette science un mouvement plus uniforme, plus rapide, plus décisif, en un mot plus analogue à la marche actuelle des sciences exactes et des sciences naturelles. C'est en proposant des sujets de prix choisis avec discernement et avec des vues d'ensemble; c'est en dirigeant une correspondance déjà très-étendue, c'est en publiant une série de questions relatives aux lacunes les plus urgentes de la Géographie, que la commission espère signaler d'avance aux auteurs qui voudroient lui présenter des mémoires, la route qu'ils devront suivre pour établir entre tous ces travaux une liaison toujours utile, même quand elle resteroit imparfaite.

» Car dans toutes nos tentatives pour donner au Recueil

des Mémoires une direction uniforme et scientifique, il ne nous faut jamais oublier que les sciences, et particulièrement la Géographie, sont constamment dans une marche progressive: leur but n'est jamais complétement atteint, parce qu'il recule et s'agrandit en raison même des efforts que nous faisons pour l'atteindre; au moment même où la persévérance comble une lacune dans les sciences, le coup d'œil du génie en signale d'autres plus grandes encore. Que de siècles n'exigeroit pas le seul achèvement parfait d'une seule branche de la géographie physique! Ce globe périra peut-être avant d'être complétèment décrit.

» Nous nous arrêtons. C'est à l'expérience, au zèle des membres de la Société de Géographie, c'est à la bienveillante coopération de savans, qu'il appartient de développer, de rectifier, d'agrandir ces idées..... »

Si la *Société de Géographie* exécute ce plan, son Recueil de voyages et de mémoires obtiendra, dans les bibliothèques, une place à côté des meilleurs recueils académiques, et peut-être même une sorte de prééminence fondée sur l'unité des vues qui y aura présidé. Mais, pour atteindre à ce but, il faut non seulement une persévérance laborieuse et un jugement éclairé chez un nombre suffisant de collaborateurs; il faut encore que ces savans délibèrent ensemble dans un esprit de concorde et de science; les volumes de *Mémoires* ne peuvent pas être dignement remplis, si l'on attend les matériaux d'un concours de circonstances et de coopérations incertaines. La Société doit y pourvoir.

Nous nous occuperons, dans un second article, de l'édition du Marco-Polo, et de l'introduction dont M. Roux, chef de division au ministère des affaires étrangères, l'a fait précéder.

Statistique du département de l'Aisne, publiée sous les auspices de M. le comte de FLOIRAC, préfet, et de MM. les membres du conseil général; par M. BRAYER, chef de bureau à la préfecture. Première partie; un volume in-4°. Laon, 1824 (avec une carte).

Essais historiques sur le Bigorre, accompagnés de remarques critiques, de pièces justificatives, de notices chronologiques et généalogiques; par M. A. DAVEZAC-MACAYA; deux volumes in-8°. Bagnères, 1823 (avec une carte).

Essais historiques sur le Rouergue, par M. le baron de GAUJAL, correspondant de l'Institut royal de France, etc., etc.; premier volume in-8°. Limoges, 1824.

L'histoire et la géographie des départemens de la France ont droit à une place éminente dans les Annales de voyages, de l'histoire et de la géographie; mais comme l'espace destiné à nos analyses est très-circonscrit, nous réunirons habituellement plusieurs ouvrages relatifs à ces matières dans un seul article, et nous tâcherons moins d'en analyser méthodiquement le contenu que d'y appeler l'intérêt du public par des extraits intéressans.

La *Statistique du département de l'Aisne*, par M. *Brayer*, est déjà avantageusement connue de tous les lecteurs des Annales par les extraits du chapitre *Population* que l'auteur a bien voulu nous communiquer avant la publication de l'ouvrage. Les observations sur la proportion des naissances et des décès, ainsi que sur la force et la santé comparative des classes, formant la population, ont montré dans M. Brayer un homme qui réunit la pensée d'un philosophe à l'industrieuse exactitude d'un géographe. Les sections où

il traite de la nature du sol, du cours des rivières, de l'état de l'instruction publique, des établissemens de bienfaisance, des monumens celtiques et romains, ne présentent pas moins d'intérêt. Il faut observer que trois objets importans, *l'agriculture*, *l'industrie* et le *commerce* sont réservés pour la partie seconde du volume qui n'a pas encore paru. Tout l'ouvrage fera infiniment d'honneur à l'homme savant et laborieux qui en est le redacteur, ainsi qu'à l'administration éclairée et bienveillante qu l'a soutenu et protégé.

Afin de montrer au public que cette statistique contient des pages agréables à lire, nous en citerons quelques traits relatifs aux anciens usages du pays.

De temps immémorial, les époux se rendoient, accompagnés de leurs proches et de leurs amis, à un quart de lieue de Neuilly-St.-Front, dans un lieu connu jadis sous le nom de *désert*, et depuis sous celui de *l'hermitage* ou *Chapelle-St.-Front*; là se trouve un grès de forme presque cylindrique, d'environ 4 pieds et demi de diamètre, dont la face supérieure présente deux sillons d'inégale profondeur, sur 16 pouces environ de longueur; arrivés à la chapelle, les époux s'agenouilloient devant le grès pour boire le vin qui leur étoit versé dans chacun des sillons. Cet usage, sur l'origine duquel on n'a établi que des conjectures, pourroit provenir des libations qui avoient lieu chez les païens à la cérémonie du mariage.

Avant la révolution, l'abbé de Nogent, ou son fermier, entrait le matin à Coucy, trois fois l'an (les jours de pâques, de pentecôte et de noël) par la porte qui conduit à Laon; il s'y rendoit monté sur un cheval isabelle qui avoit la queue et les oreilles coupées, et revêtu d'un semoir rempli de blé, auquel étoient attachées des pâtisseries vulgairement appelées *rissoles*; un chien roux, qui le suivoit, devoit aussi n'avoir ni queue ni oreilles, et porter une ris-

solle au cou. Le fermier attendoit, dans cet équipage, les officiers de la justice et la municipalité; puis il s'avançoit au milieu d'eux, faisoit trois fois le tour d'une croix plantée sur la place, en donnant trois coups de fouet, et alloit mettre pied à terre devant quatre lions de pierre placés au-dehors de l'église. Là, monté sur la table qui portoit la plus grande de ces statues, il recevoit l'acte de son hommage rendu, et finissoit par distribuer ses rissoles au peuple. S'il avoit manqué un seul clou aux fers du cheval, ou si la monture indiscrète avoit fait quelques incongruités pendant la cérémonie, le cheval et tout l'attelage étoient confisqués au profit du seigneur.

Les écoliers de Château-Thierry rendoient hommage à l'abbé de Valsecret.

Cet hommage étoit précédé de jeux dont on attribue l'institution à Blanche d'Artois, reine de Navarre.

L'un de ces jeux étoit connu sous la dénomination de la *neude* ou de l'*engueule*; il avoit lieu le lundi gras. Un bâton suspendu à l'extrémité d'une allée qui aboutissoit à la porte du jardin de l'ancien collége de Château-Thierry, supportoit une espèce de couronne que chaque écolier devoit chercher à abattre. Celui qui y parvenoit, recevoit les applaudissemens de ses camarades, et étoit déclaré *roi de la neude*.

Le mardi gras étoit signalé par un autre jeu. Tous les écoliers, pourvus d'un coq, se rendoient à la salle d'étude; là, deux d'entre eux, sortant de la foule, lâchoient chacun leur coq. Le combat s'engageoit de suite entre les deux champions. Celui qui succomboit dans la lutte étoit aussitôt remplacé par un nouveau combattant, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous eussent figuré dans l'arène. Le titre de roi et les honneurs du triomphe étoient décernés à l'écolier dont le valeureux coq étoit resté maître du champ de bataille.

Le jeudi suivant, les mêmes acteurs, formant une escorte au roi de la neude, se rendoient à cheval et militairement à Val-Secret. Leur chapeau étoit surmonté d'un brin de houx dont on avoit doré les feuilles et qu'on nommoit *houx pagnon.* Arrivés à l'abbaye, un écolier haranguoit l'abbé, qui, après la réponse d'usage, faisoit servir un dîner au roi et à sa troupe. S'il arrivoit que le roi n'eût pas effectué le voyage de Val-Secret, il étoit tenu, le lendemain, d'aller au château, ainsi que tout son cortége, pour y renouveler l'hommage que l'on avoit rendu jadis à la reine Blanche. Il y portoit une poule qu'on attachoit à la porte de la cour donnant sur l'église; elle devoit être mise à mort par cette jeunesse. Le roi portoit le premier coup.

Tout porte à croire que ces jeux sont dus au comte de Lancastre, second époux de la reine Blanche. On sait que le combat des coqs est encore aujourd'hui très en vogue en Angleterre.

La reine Blanche s'étant beaucoup occupée d'institutions en faveur de la jeunesse, a laissé des souvenirs qui se sont perpétués d'âge en âge. C'est ainsi qu'à certaines fêtes les enfans chantoient ce refrain:

« Quand le roi fut couronné
« A la Saint-Jean d'été,
« Vive en France
« La reine Blanche. »

Les clercs avoient des priviléges particuliers dont la concession est attribuée sans preuves à la reine Blanche. L'usage suivant a survécu à la destruction de beaucoup d'autres, et est encore pratiqué aujourd'hui tel qu'il étoit autrefois, à quelques modifications près.

La veille de l'épiphanie, au soir, tous les clercs de la basoche réunis, précédés d'une musique et éclairés par des torches, se rendent au moulin dit *du roi*, pour chercher

le gâteau qui leur est destiné. Arrivés à ce moulin, ils forment une contre-danse avec la meunière et d'autres personnes de la maison. La contre-danse achevée, ils emportent le gâteau qu'ils vont offrir aux divers membres du tribunal, ainsi qu'aux premières autorités de la ville. La journée est couronnée par un banquet qu'assaisonne la joie des convives.

Le mardi gras, un jeune clerc, habillé en femme et portant les insignes de la royauté, sous le nom de reine Blanche, traverse la ville de Château-Thierry, accompagné des autres clercs, pour se rendre à différens moulins, où le meunier offre ordinairement une poule. Cette cavalcade revient ensuite présenter ses hommages aux autorités judiciaires et civiles, et sa visite se termine également par un festin.

Parmi les priviléges dont jouissoit la basoche, nous rappellerons celui-ci : depuis la fête des rois jusqu'au mardi gras, la basoche tiroit un droit de cinq sous de chaque meunier qui venoit acheter du blé au marché.

A Saint-Quentin, le commandant de la place et le payeur allumoient eux-mêmes un feu de joie qui avoit été préparé sur la place ; tandis qu'il brûloit, on tiroit les arquebuses des fenêtres de l'hôtel de ville.

Cette cérémonie, dont on fait remonter l'origine au 15e siècle, et qui avoit lieu dans beaucoup de villes du royaume, étoit suivie d'un banquet où se réunissoient les principales autorités.

Sur d'autres points du département, les nouveaux habitans d'un quartier allumoient un feu devant leur porte, et dressoient dans la rue une table qu'ils couvroient de pâtisseries légères; ils invitoient ensuite les voisins à ce repas, qui avoit lieu après le soleil couché et se prolongeoit bien avant dans la nuit. Cet usage, établi de temps immémorial, viendroit-il de ce que la Saint-Jean, étant autrefois un

principal terme de louage, on avoit adopté ce jour pour faire connoissance avec ses nouveaux voisins? L'époque du terme a changé, celle de la Saint-Martin l'a remplacé. Cet usage subsiste encore, dit on, en quelques lieux.

Passons maintenant aux *Essais historiques sur le Rouergue*. La province très-remarquable dont M. de Gaujal a compulsé les Annales poudreuses, a été l'objet d'un bon travail de géographie physique et de statistique par M. Monteil, mais il lui manquoit une histoire puisée dans les sources. Les *Mémoires* de l'abbé Dubosc, publiés en 1797, renferment, selon M. de Gaujal, des fautes chronologiques et des erreurs sur les personnes d'une nature assez grave pour lui ôter la confiance; d'ailleurs il n'a compulsé que les seules archives de Conques, et, à l'exception de ce qu'il y a trouvé, les documens qu'il cite étoient pour la plupart publiés par D. Vaissette.

Il existe deux grands dépôts de titres intéressant le Rouergue, qui heureusement ont échappé à la révolution, l'un est à la bibliothèque du roi, à Paris; le second, au château royal de Pau. En 1666, M. de Doat, président à la chambre des comptes de Navarre, fut chargé, par commission de Louis XIV, de recueillir dans les anciennes possessions des maisons de Navarre, Foix, Armagnac, Rodéz et Albret, tous les titres et documens qui pouvoient être utiles soit au domaine royal soit à l'histoire. Ce magistrat fouilla dans les archives des villes, des monastères, du domaine; et, à mesure qu'il découvroit un titre utile ou curieux, il en faisoit faire une copie qu'il collationnoit et déclaroit authentique. De ces immenses recherches il est résulté 1° 20 vol. *in-folio* qui contiennent uniquement des titres relatifs au Rouergue; 2° 77 vol. *in-folio* contenant des titres qui concernent les maisons de Foix, Armagnac, Rodez, Albret et Navarre; les titres de Rodez forment la partie la plus

volumineuse de ce recueil. On doit aussi à M. de Doat la connoissance de l'*Histoire manuscrite du comté et des évêques de Rodez*, composée par Antoine Bonal, juge des montagnes du Rouergue, né en 1548, et de laquelle M. de Doat fit faire, à Rodez même, une copie déposée à la bibliothèque du roi où elle forme 3 volumes *in-folio*. Les archives de Lectoure, château qu'habitoient souvent les comtes d'Armagnac: celles de Nérac, résidence de la maison d'Albret et où elle avoit établi, en 1527, une chambre des comptes pour ses domaines de France, contenoient pareillement une foule d'actes concernant le comté de Rodez; elles ont depuis été transportées à Pau, en 1624, lorsque la chambre des comptes de Nérac y fut transférée; la collection des titres de Doat à la bibliothèque du roi, l'histoire manuscrite de Bonal, er les archives de Pau, voilà donc les principales mines que doit fouiller tout homme qui voudra parler de l'ancien Rouergue; c'est ce qu'a fait l'auteur des *Essais*. Il y a joint tous les documens que pouvoient lui fournir les ouvrages où il est question du pays dont il vouloit faire l'histoire: et enfin il a été assez heureux pour se procurer des manuscrits authentiques, qui racontent avec détail des faits qui seroient ignorés sans leurs secours. On voit qu'il n'a rien négligé pour mettre sous les yeux des Aveironnois tout ce qui méritoit de les intéresser.

Il lui auroit été facile d'insérer dans son livre les actes qu'il a consultés, et peut-être c'eût été un moyen de le rendre plus utile; mais l'ouvrage s'en seroit considérablement accru, et ce n'est plus le temps des *in-folio*. L'auteur a cherché au contraire à être concis autant que possible; mais il s'est imposé l'obligation de citer constamment ses autorités; chaque fait qu'il avance porte donc avec lui sa preuve ou sa garantie.

Le premier volume contient, parmi d'autres articles, une *Idée générale de l'histoire du Rouergue*, des *Listes des souverains et des seigneurs qui ont dominé* sur ce pays, et un résumé chronologique des *Annales* de la province. Le premier est un morceau bien écrit et bien pensé; on peut en juger par cet aperçu de l'histoire littéraire du Rouergue.

« Une province couverte de châteaux offroit trop d'occasions de *romaniser* pour ne pas attirer et produire un grand nombre de troubadours. Enclavé dans les pays de la *langue d'oc*, soumis d'ailleurs aux comtes de Toulouse, protecteurs *de la gaie science*, le Rouergue devoit fréquemment entendre les concerts des jongleurs et la harpe des menestrels. L'union de Gilbert de Millau et de *Gerberge* d'Arles, qui, à la fin du onzième siècle, annexa, pour cent cinqnante ans, le vicomté de Millau à la Provence que, suivant l'expression de Philippe Mousker, « Charle-»magne avoit donné aux poètes pour leur servir de patri-»moine », accrut les rapports moraux aussi bien que les liens politiques de ces deux pays. On vit bientôt après *Stéphanie de Millau*, fille de Gilbert et de Gerberge, devenue dame de Baux, présider, en Provence, des cours d'amour, et faire servir l'empire de son sexe à adoucir les mœurs, à étendre le goût de la société, à répandre dans tous les rangs cette politesse attentive qui, dès-lors, distinguoit les François.

» Les comtes de Rodez, descendans des vicomtes de Millau, conservèrent ces heureuses inclinations que Gerberge avoit apportées dans leur famille; ils firent fleurir autour d'eux la poésie provençale. Le troubadour Dieu-Donné de Prades, qui adopta, pour l'honorer, le nom de sa patrie, étoit contemporain du comte Hugues II, qui avoit été célébré dès sa jeunesse par Bernard de Venzenac, dans une pièce de vers adressée à Hugues, évêque de Rodez, son

oncle. Un *sirvente*, envoyé par Bertrand de Páris à Irdoine de Canillac, épouse du comte Guillaume, successeur de Hugues II, atteste que le goût de la poésie provençale se maintenoit à Rodez. Bertrand-Carbonnel de Marseille rendit le même hommage à Henri Ier, qui ne dédaigna pas lui-même d'entrer en lice contre Hugues de Saint-Cyr. Hugues Brunencs, de Rodez, qui vécut long-temps à la cour de son seigneur, consacra la plupart de ses vers à la comtesse Algayette de Scoraille, dont le nom devoit, dans le dix-septième siècle, devenir bien plus fameux dans les annales de la galanterie. Vers la même époque, le vicomte de Saint-Antonin, Raimond Jourdain, ne se bornoit point à protéger les lettres : émule des troubadours, comme eux, il célébra les dames et les combats. Avant lui, le comte de Rouergue, Raimond V, avoit, joint à l'avantage de servir la beauté, le talent de la chanter, et ces éminens exemples furent imités par une foule de chevaliers.

» Le comte de Rodez, Hugues IV, successeur de Henri Ier, fut loué par Raimond de Castelnau comme le meilleur des comtes : mais c'est surtout Henri II qui fit éclater son amour pour les lettres. Protecteur de Folquet de Lunel, qu'il avoit admis à être son commensal, bienfaiteur de Serveri de Gironne, qui chanta sa libéralité, il ne se contentoit pas d'être généreux envers les poètes. Son esprit précoce et son goût exercé l'avoient fait choisir, dans un âge encore tendre, pour juge d'une *tenson*, entre Guillaume de Mur et Giraud ; et plus tard, on le vit, soigneux de la gloire de Giraud de Calanson, ordonner à Giraud-Riquier d'être son commentateur. La marquise de Baux, sa première femme, qui portoit un nom célébré par la reconnoissance des troubadours, inscrit même honorablement parmi les leurs, s'intéressoit autant que son époux à leurs travaux et à leurs succès. Mascarone de Comminges, qui la remplaça, fut l'objet des

éloges d'Amarieux des Escas par sa courtoisie et sa conduite, après Henri II; il n'est pas vraisemblable que Cécile, sa fille, qui se distingua par de sages réglemens et une habile administration, méconnût le prix des talens et négligeât de les encourager; mais, après cette époque et tant que le comté de Rodez fut gouverné par la maison d'Armagnac, aucune lueur ne vint percer l'obscurité qui l'enveloppa. Une maison, dont l'ambition et le despotisme formoient le caractère, devoit peu s'occuper de favoriser dans ses vassaux l'essor de l'esprit : peu lui importoit que leur volonté fût éclairée, pourvu qu'elle fût asservie; peut-être même savoit-elle qu'un haut degré d'instruction pourroit être un obstacle à l'obéissance aveugle qu'elle exigeoit. Comment d'ailleurs les poètes auroient-ils pu se faire écouter au milieu des troubles continuels qui agitèrent son orageuse domination ? La culture et le goût des lettres ne peuvent être dans une province resserrée que le fruit des loisirs de la paix; et le Rouergue n'en jouit qu'après l'extinction de la maison d'Armagnac quand il passa à Marguerite de Vallois, et par elle à Henri d'Albret.

» Ces comtes d'Armagnac devaient néanmoins être entourés d'une cour brillante, puisqu'ils étoient les plus puissans seigneurs du midi de la France. Rivaux des comtes de Foix, qui avoit fait d'Orthez une école de chevalerie, de politesse et de poésie, ils leur envoyoient sans doute cet éclat et cette supériorité : cependant, durant les deux siècles qu'ils furent les maîtres de Rodez, ils semblèrent ne s'apercevoir du charme des talens que dans une seule occasion; ce fut quand le duc Charles d'Orléans vint à Gages épouser Bonne d'Armagnac, fille du comte Bernard. Les nobles plaisirs de l'esprit furent associés aux exercices chevaleresques et aux jouissances du luxe. Des pantomimes, des représentations dramatiques embellirent les fêtes que

Bernard donnoit à son gendre; il devoit ces spectacles à un prince qui lui-même étoit alors le meilleur poëte dont la France pût se glorifier, et qui, long-temps prisonnier sur les bords de la Tamise, se consola des ennuis de la captivité en transportant les muses françoises sur ces rives étrangères, étonnées d'entendre ses accords si harmonieux. Mais, devenu bientôt après connétable, dans les temps les plus agités de la monarchie, Bernard eut à se livrer à d'autres soins, et sa postérité ne respira qu'ambition et vengeances.

» Marguerite de Valois, sœur de François Ier, qui protégeoit les lettres autant que son frère, qui les cultiva elle-même avec succès, et qui donnoit une attention particulière au comté de Rodez, auroit pu y faire renaître le goût de la poésie; elle en laissa le mérite au cardinal d'Armagnac, ami zélé des sciences et des savans, qui répara envers sa ville épiscopale la négligence de la maison dont il étoit issu. Il y appela les Jésuites et fonda leur collége; la première dotation de cet établissement fut l'effet de sa magnificence. Honneur et reconnoissance à ce généreux prélat, qui mit à portée de tant d'Aveironnois des leçons que le défaut de fortune de la plupart d'entre eux ne leur auroit pas permis d'aller chercher ailleurs! Il en a été récompensé par l'importance et la durée de ce bienfait. Le palais qu'il bâtit à Gages n'eut qu'une existence éphémère; le collége qu'il fonda répandit en Rouergue, pendant deux siècles et demi, l'inappréciable avantage de l'instruction publique. Il est consolant de penser que les monumens de l'orgueil durent moins que le bien que l'on fait aux hommes. »

Les *Annales du Rouergue*, quoique composées en part de petites notes sans liaison, présentent des traits fort curieux. Tels sont, entre autres, ces détails sur l'institution du *commun de paix*.

Ce fut le comte de Rodez, Hugues II, qui, d'accord avec son frère Hugues, devenu évêque de Rodez, en furent les fondateurs; voulant pourvoir dans leurs domaines à la sûreté des personnes et des biens, soit meubles, soit immeubles, ils assemblèrent, en 1164 ou 1165, les abbés, prévôts, archidiacres et seigneurs de leurs terres, et, de concert avec eux, établirent la taxe du *commun de paix* destiné à couvrir les frais d'une espèce de garde nationale. Comme les chevaliers seuls avoient le privilége d'être armés d'épées, et que leurs vassaux ne pouvoient porter que des bâtons, cette taxe étoit imposée pour fournir aux frais d'une garde qui devoit veiller à la sûreté des chemins, pour les garantir des brigands, alors fort nombreux. Sur la demande de l'évêque de Rodez, le pape Alexandre III confirma « le commun de paix » par une bulle, en 1170.

Tous les membres du clergé, les chevaliers, les marchands, les bourgeois, enfin tout homme, clerc ou laïque possédant des bestiaux, devoient payer le commun de paix. Le tarif étoit celui-ci : Pour une paire de bœufs ou d'animaux de labour quelconques, pour une bête de somme, soit cheval, jument, mule ou mulet, douze deniers *rodanois*, ou l'équivalent : par bergerie de brebis, trois deniers : autant pour un bœuf seul, ou tout autre animal de labour, ou pour un âne susceptible d'être loué. Tout ouvrier et artisan, tel que tailleur, forgeron, etc., payoit six, huit ou douze deniers, suivant la décision du curé ; un travailleur de terre vivant de son salaire, trois deniers. Le père de famille vivant avec ses fils étoit dispensé de payer pour eux. Si ses enfans se séparoient et faisoient la division de leur patrimoine, chacun payoit pour soi. La taxe se levoit par paroisses.

Le commun de paix étoit une sorte de société d'assurance. Si, après l'avoir payé, quelqu'un étoit dépouillé,

on lui rendoit ce qu'il avoit perdu, pourvu toutefois qu'i indiquât ou la personne qui avoit enlevé ces objets; ou le lieu dans lequel ils avoient été portés. S'il y avoit force majeure, par exemple, invasion de l'ennemi, l'on ne restituoit pas les effets mobiliers. Les ecclésiastiques qui n'avoient qu'une église et point de bétail, pouvoient se dispenser de payer; mais, dans ce cas, ils n'avoient droit à aucune restitution.

Les *Essais sur le Rouergue* renferment bien d'autres passages d'un intérêt plus national que provincial; ceux où l'auteur insiste sur les bienfaits des administrations provinciales, nous ont singulièrement édifiés; ils sont d'un bon citoyen et d'un véritable homme d'état.

M. le baron de Gaujal promet pour sa troisième partie plusieurs dissertations sur des questions géographiques, et une *sur la déesse Ruth*; nous les attendons avec intérêt.

Il nous reste à parler des *Essais historiques sur le Bigorre*, par M. *Davezac-Macaya*. C'est encore un très-bon et très-intéressant ouvrage; il est peut-être mieux disposé sous le rapport littéraire que les *Essais* de M. de Gaujal, mais l'auteur n'a pas réussi à se procurer autant de titres inédits que le savant Ruthenois. L'ouvrage n'en jette pas moins un jour nouveau sur plusieurs points de l'histoire spéciale de ce petit pays, remarquable non seulement par les grandes et sublimes scènes de la nature, mais encore par le bonheur avec lequel il a su conserver ses libertés politiques. Les *coutumes*, les *fors* et autres constitutions forment une partie intéressante des *Essais*, de M. Davezac-Macaya; il rapporte plusieurs documens relatifs à cet objet, et qui méritent toute l'attention de celui qui voudroit écrire l'histoire des libertés provinciales de France.

Voici le tableau de l'état politique de Bigorre, en 1789:

L'administration politique du Bigorre étoit le résultat de la

combinaison des intérêts du pays avec ceux du souverain. Le gouvernement avoit ses agens : c'étoient les subdélégués de l'intendant d'Auch ; il n'y en eut d'abord qu'un seul qui, par la suite, demanda et obtint un collègue. Un syndic général de la province et un syndic de la noblesse, nommés triennalement par les états, veilloient à ce que les droits des Bigorrois fussent toujours respectés par ces chefs politiques ; les syndics étoient les représentans des états dans l'intervalle de leurs passions, et ils étaient chargés de pourvoir à l'exécution de leurs délibérations ; les états concouroient donc avec les officiers du roi à l'administration publique du Comté.

Ce concours étoit encore plus sensible dans le maniement des finances ; le commissaire du monarque venoit exposer aux états les besoins du trésor royal ; ce commissaire fut pendant long-temps le sénéchal. Le commandant militaire fut, dans les derniers temps, investi de cette délégation.

Les états divisés en trois chambres ; savoir : celle du clergé, composée de l'évêque et de sept abbés ou prieurs ; celle la noblesse, composée de douze barons, et celle du tiers-état, où étoient réunis vingt-neuf députés des communes délibéroient sur la demande du gouvernement, et établissoient le budjet général des recettes à effectuer pour satisfaire aux besoins du trésor royal et subvenir aux dépenses de la province ; ils nommoient leur trésorier, chargé de verser les fonds accordés au roi entre les mains du trésorier des finances de la généralité d'Auch, et de fournir aux dépenses locales sur les mandats des subdélégués.

Le gouvernement militaire, long-temps exercé par le sénéchal, étoit depuis quelque temps distrait de sa charge, et le comte de Gontaut avoit reçu le titre de commandant

pour le roi en Bigorre, sous l'autorité du gouverneur de Guienne.

Quant à l'ordre judiciaire, outre la cour du sénéchal, où la justice se rendoit en son nom, et à laquelle ressortissoient toutes les justices seigneuriales et communales, sauf quelques exceptions, il existoit encore des tribunaux royaux civils dans quelques villes principales, telles que Bagnères, Tournay, Trie, Rabastens, qui ressortissoient directement, ainsi que le sénéchal, au parlement de Toulouse. Auprès de tous ces tribunaux se trouvoient des procureurs et avocats du roi, qui correspondoient avec le procureur général de Toulouse.

L'ordre ecclésiastique avoit conservé son antique hiérarchie : l'évêque suffragant d'Auch avoit sous lui les archidiacres, les archiprêtres et les curés.

Le Bigorre étoit ainsi une monarchie complète, quoique en petit. Le célèbre voyageur Swinburne avoit déjà remarqué les effets heureux de la noble prérogative de s'administrer elle-même que le Bigorre partageoit avec plusieurs autres petites provinces situées dans les Pyrénées.

Les *Essais* sur le Bigorre sont accompagnés d'une petite carte géographique, représentant les anciennes divisions du pays..

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Détails sur le Kordoufan et élémens de la carte de ce pays selon Méhémed-Beg; par M. Rüppel (1);

Ambukol (en Nubie), le 3 mai 1824.

Avant tout, je dois mettre sous vos yeux les matériaux, ou les premiers élémens de la carte qui m'ont été confiés par *Mehemet-Beg*; j'ai l'honneur de vous en envoyer ci-contre une copie exacte. Tous les noms sont d'abord écrits en lettres latines, et à côté en lettres arabes, selon l'orthographe du *Beg* (2). J'ajoute à ces feuilles de route les miennes, de *Dabbe* à *Gurkab*, et de là de retour à *Ambukol.*

Vous serez sans doute surpris de ne pas voir sur la carte de *Mehemet-Beg* la rivière *Mogran* que l'on trouve sur les cartes de *Bruce* et de *Burckhardt.*

Cela m'a aussi étonné, d'autant plus que *Bruce* a suivi tout le cours de l'*Atbara*, depuis *Gos Regiab* jusqu'à *Ras l'Wadi.* Après m'en être informé chez les gens du pays, j'ai reçu l'explication suivante, qui est très-satisfaisante.

(1) Extrait de la Correspondance astronomique de M. de Zach, volume XI, n° 4, p. 359.

(1) M. de Zach dit dans une note : « N'ayant pas les moyens ici d'imprimer l'arabe, nous sommes obligés d'omettre ces noms écrits avec ces caractères. » — Il est évident que nous aurions tort de chercher à les deviner; nous devons reproduire le document tel qu'il nous est parvenu. Nous reviendrons sur les noms.

Il n'existe point de rivière en ce pays sous le nom de *Mogran*; ce mot arabe signifie *confluent* ou *jonction* de deux rivières, dérivé du mot *gurn*, qui veut dire *coin* ou *angle aigu*. C'est ainsi qu'on appelle ici *Mogran* la contrée de *Kurdan*, où le *Bahher Abbiad* et le *Bahher Asrak* se réunissent.

Quelques Arabes (c'étoient des gens de confiance) que j'ai questionnés sur les anciennes ruines de ce pays, m'ont unanimement assuré, et m'ont même beaucoup vanté la grandeur et la magnificence de celles qui existent à *Mandera*, qu'ils avoient souvent été visiter eux-mêmes.

Ces édifices, selon leur description, sont très-vastes, bâtis en pierres de taille d'une grosseur démesurée et remplies de sculptures hiéroglyphiques. Ce lieu remarquable est à peu près à égale distance de quatre points suivans: de *Gos Regiab*, de *Sofie*, d'*Abuharaze* et de *Gurkab*. Cette distance est à peu près de six journées. Sur ces routes, m'a-t-on raconté, on trouve de distance en distance de grands puits murés, ou taillés dans le roc. Je vous ai donné une petite description des ruines de *Gurkab* dans ma dernière lettre (1); *Burckhardt* a fait mention de celles de *Gos Regiab*.

Un *Kaschif* que *Mehemet-Beg* avoit envoyé faire une excursion de *Sofie* au sud-est m'a raconté de son chef, sans que je l'eusse questionné, qu'il avoit rencontré dans cette partie du pays un assemblage d'édifices pyramidaux en grand nombre, tous construits en grosses pierres de taille travaillées avec soin, ce qui fait présumer qu'il doit exister dans les environs d'*Abuharaze* des monumens d'antiquité très-remarquables.

Mandera se trouve, comme vous le verrez dans la carte,

(1) Volume XI, page 66 de la Correspondance.

au milieu d'un grand pays, qui est, pour ainsi dire, enclavé par les rivières *Atbera*, *Rahad*, *Bahher Asrak* et le *Nil*, qui forment une île, que *Bruce* avoit déjà soupçonné être la fameuse île *Méroë* tant vantée par les anciens.

Cette grande plaine est régulièrement arrosée par des pluies d'été très-abondantes, qui humectent et fertilisent ces terres, et les rendent propres à la culture du *durra* et autres espèces de grains, même plus que les terres entre *Gekdad* et *Gurkab*, où j'ai vu moi-même des beaux champs de *durra* de la plus grande étendue, qui doivent toute leur fécondité à ces pluies naturelles et réglées pendant l'été.

L'immense plaine de *Mandera* pouvoit donc nourrir une population très-considéable ; l'état florissant de ces anciens peuples, que les restes de leurs édifices somptueux attestent, doit avoir pris sa source dans un commerce très-actif et très-étendu qui partoit de ce point central, et se répandoit dans toutes les directions à l'entour.

Les ruines au sud-est de *Sofie* étoient sur la route de communication d'*Axum* et d'*Adulis*; il existe même encore dans ce moment une route régulière pour les caravanes qui se rendent de *Suakin* par *Gos Regiab* directement à *Abuharaze*, et qui passent fort près des ruines de *Mandera*. *Gurkab* étoit sur la ligne de communication avec la moderne *Méroé* qui est la même dont parle *Hérodote*, et de laquelle je vous ai envoyé une petite description dans le temps (1).

Je suis bien surpris qu'il y ait si peu de personnes qui soient venues parcourir cette partie de l'Afrique si peu connue et si intéressante, dans laquelle il y auroit cepen-

(1) Volume IX, page 370 de la Correspondance.

dant de belles découvertes à faire. Depuis dix-huit mois que je rôde dans ces environs, je n'ai rencontré d'autres européens que depuis peu, une société de huit marchands françois et grecs qui avoient l'intention d'aller *à Sennaar*, pour des entreprises commerciales.

Le plus marquant dans cette troupe étoit un François nommé *Vessier*, dont je crois vous avoir déjà parlé, et que j'ai appris depuis à mieux connoître.........

Naturellement j'ai recueilli autant d'informations que j'ai pu, du pays que j'ai le projet de parcourir; voilà, en attendant que je puisse vérifier moi-même, s'il plaît à Dieu, tout ce que j'en ai pu apprendre par des personnes sensées et véridiques.

Les nègres qui habitent la partie montagneuse du *Kordufan*, s'appellent eux-mêmes *Nubas*. Ils sont partagés en diverses tribus ou peuplades, dont chacune est établie sur le sommet d'une haute montagne. La plupart de ces tribus ont un idiome particulier qui leur est propre, et qui a pour base ou pour racine les quatre langues suivantes, celles de *Koldagi*, de *Schabun*, de *Dia* et de *Tekala*. Dans chacune de ces langues, le lieu dans lequel les nègres sont établis et domiciliés s'appelle *Danka* ou *Donga*.

La plupart des *Nubas* sont païens ou idolâtres ; ils adorent, à ce qu'on dit, la lune, du moins ils adressent leurs prières à cet astre. Quelques tribus qui habitent les environs du *Bahher Abbiad* sont mahométans, ce que j'ai toujours noté à côté de leurs noms dans les routiers de *Mehemet-Beg*.

Tous les *Nubas* du *Kordoufan* sont agricoles; ils cultivent surtout le *durra* dans les plaines ; la plupart fabriquent les étoffes de coton. Dans plusieurs tribus on connoît l'art de fondre le minérai, de forger et de façonner le fer. En général, tous ces peuples sont d'un caractère doux,

débonnaire et laborieux; il n'y a que ceux de *Kolfan* qu'on accuse d'un penchant au vol. Au sud-est du *Kordoufan*, on prétend qu'il y a des *anthropophages*.

Le dialecte de *Koldagi* a quelque affinité avec la langue *berber* que l'on parle généralement dans le *Wadi' Nuba*, entre *Assuan* et *Dongola*. La circoncision de filles y est aussi commune que celle des garçons chez les *Berbers*.

Tous les indigènes du *Kordoufan* qui ne descendent pas d'un sang Arabe pur (les Arabes étant venus s'établir en ce pays), ont les cheveux crépus ou cotonnés. Quoique leurs nez épatés et leurs lèvres épaisses annoncent la race nègre, ils n'ont cependant pas ces os de la joue proéminens, qui caractérisent et distinguent les nègres de l'Afrique tropique occidentale de toutes les autres races. Je possède le crâne d'un *Nuba* de *Dguke* ou *Dgdukeb* (peut-être le *Schungalla* de *Bruce*) du bord oriental de *Bahher-Abbiad*.

M. *Hey*, qui a remonté ce *Bahher* plus de 60 lieues, me l'a décrit comme une masse d'eau marécageuse, laquelle, pendant l'hiver, n'a point d'écoulement; l'eau, quoiqu'elle ne soit ni trouble ni sale, a cependant une couleur blanchâtre qui ne se mêle pas au confluent avec les eaux du *Bahher-Asrak*; on distingue les couleurs à une distance considérable.

Routier du chemin que les caravanes prennent de Dabbe *à Ubeit*

Stations.	Heur.	Remarques.
De Dabbe à Musetere.....	26	De *Dabbe* jusqu'à *Simrie*, la direction du chemin est toujours droit au sud. De *Simrie* à *Bare* sud-ouest-sud, et de *Bare* à Ubeit sud-ouest.
De Musetar à Simrie......	6	Près *Musetere* et *Nasbusan*, on ne trouve de l'eau que vers la fin de la saison des pluies et un peu après.
De Simrie à Nasbusan.....	30	À *Simrie*, il y a un réservoir dans le roc toujours rempli de la bonne eau.
De Nasbusan à Haraze....	20	Dans les montagnes près *Haraze*, il y a quelques Arabes, et des puits d'eau potable, lesquels, dans les grandes chaleurs, sont quelquefois à sec.
De Haraze à Ketsmar.....	18	*Ketsmar* est un petit lac d'eau salée, dans le voisinage duquel il y a quelques puits d'eau saumâtre, potable en cas de nécessité.
De Ketsmar à Bare........	23	À *Bare* commence le pays habité. On y trouve beaucoup de roues hydraulyques pour l'arrosage des champs.
De Bar à Ubeit...........	12	
Somme....	135	Heures.

*Chemin d'*Ubeit *par* Omganater, *au* Bahher-Abiad.

Stations.	Heur.	Remarques.
D'Ubeit à Bare............	12	De *Bare* à *Omganater*, le chemin court toujours est nord-est.
De Bare à Iberbenaz.......	10	De *Omganater* à *Bahher-Abbiad* il décline au sud-est. *Omganater* est le dernier lieu habité du *Kordufan*.
D'Iberbenaz à Omganater..	18	*Siale* et *Schakik* ne sont que des puits abondamment fournis d'eau pendant toute l'année.
De Omganater à Siale.....	4	
De Siale à Gebel-Dejus.....	8	*Gebel-Dejus* est une contrée montagneuse où il n'y a point d'eau.
De Gebel Dejus à Schakik..	8	*Hassanie* n'est pas un village, mais un camp temporaire et périodique d'un *Scheik* de *Bahher-Abbiad*.
De Schakik à Hassauie.....	8	
Somme....	68	Heures.

Route de Mehemet-Beg *dans son excursion par le* Kordufan *dans les montagnes habitées par les* Nubas.

Stations.	Heur.	Remarques.
D'Ubeit à Kesarir........	10	D'*Ubeit* jusqu'à *Uater*, la direction du chemin est toujours droit au sud-ouest; de *Uater* à *Bitragot* sud-ouest-sud; de *Bitragot* à *Gukin* sud-est-sud. *Oder* gît directement au sud de *Gurkin*; de ce dernier lieu à *Sisbat* la direction est nord-est, et de *Sisbat* à *Ubeit* presque toujours au nord. *De Birke-Rahed*, en droite ligne, jusqu'au *Bahher-Abbiad*, il y a 45 heures. De *Takle* au B. Abb. 30 heures. De *Dar-Gorise* au B. Abb. 25 heures. Au nord de *Gurkin* il y a un lac d'eau douce, et pas loin de là est la demeure d'une tribu de *Nubas* très-puissante, à *Gebal-Schad*. Cette tribu, ainsi que les suivantes, sont toutes mahométanes. *Takde*, *Takle*, *Om Talahe*, *Dar-Gorise*, *Oder*, *Gawasle* et *Bitramandi*. *Dar-Gorise*, *Takle* et *Dier*, sont les tribus les plus formidables; contre cette dernière *Mehemet-Beg* a fait deux campagnes sans avoir pu les subjuguer. Autour des lacs d'eau douce, près *Koli* et *Rahed*, sont établies des tribus arabes immigrées, désignées sous le nom générique de *Bakara*.
De Kesarir à Birke Koli....	8	
De Birke Koli à Koldagi....	12	
De Koldagi à Abulec.......	10	
D'Abulec à Huater........	6	
De Uater à Kolfan.........	3	
De Kolfan à Omheidan.....	9	
D'Omheidan à Shabun.....	12	
De Shabun à Shawawi......	4	
De Shawawi à Bitragot....	4	
De Bitragot à Bitramandi...	4	
De Bittamandi à Gawaslé...	14	
De Gawaslé à Gurkin......	12	
De Gurkin à Oder.........	12	
De Gurkin à Dar Gorise....	14	
De Dar Gorise à Om Talahe.	14	
d'Om Talahe à Sisbat......	14	
De Sisbat à Takle.........	12	
De Takle à Takde.........	8	
De Takde à Tamam.......	4	
De Tamam à Dier.........	12	
De Dier à Birke Rahed.....	9	
De Birke Rahed à Agri.....	8	
D'Agri à Ubeit............	8	

Route des caravanes entre Ubeit *et le désert sur le chemin de Darfour.*

Stations.	Heur.	Remarques.
D'Ubeit à Abuharaz.......	14	La direction du chemin est presque toujours ouest au nord.
D'Abuharaz à Onsemie....	18	*Onsemie* est le dernier endroit habité du *Kordoufan* de ce côté.

Route de Hassanie *sur le* Bahher-Abbiad *à travers la péninsule à* Wed-Medina, *sur le* Bahher-Asrak.

Stations.	Heur.	Remarques.
De Hassanie à Masle.......	8	La direction du chemin est est-sud-est. De *Wed-Medina* à *Sennaar* il y a 18 heures de chemin par terre, mais par eau il faut presque le triple à cause du cours tortueux et les grands contours que fait le Nil.
De Masle à Ebour.........	18	
D'Ebour à Wed Medina....	18	

De *Sennaar* à *Tezolo* il y a soixante-dix heures de chemin. La direction du chemin de *Wed-Medina* à *Tezolo* est presque toujours droit au sud. Au-dessus de *Tezolo*, le Nil vient du sud-est. *Gebel-Atun*, habité par des Nubas, sur le bord occidental du Nil, est vingt heures de *Tezolo*. Sur le bord oriental du *Bahher-Abbiad*, à peu près dans le parallèle de *Dar-Gorise*, demeure la redoutable tribu de *Nubas* appelée *Dgenka*; c'est peut-être le *Shan-Galla* de *Bruce*.

Route entre Hassanie *et* Gamusie, *le long du bord occidental du Bahher-Abbiad.*

Stations.	Heur.	Remarques.
De Hassanie à Hasaniat....	18	Ces stations ne sont pas des lieux stables, mais des camps périodiques de quelques brigades de *Hassanie*. Le cours de la rivière ainsi que du chemin est nord-est.
De Hasaniat à Hassanat....	4	
De Hassanat à Mehamudie.	18	
De Mehamudie à Gamusie..	18	

Distances des lieux principaux sur le bord oriental du Nil, entre Wed-Medina *et le confluent avec l'*Atbara, *près* Ras-l'Wadi.

Stations.	Heur.	Remarques.
De Wed-Medina à Abuharaz.	2	Tous ces points, à l'exception de *Wed-Medina* et *Gurkab*, sont sur le bord oriental du Nil. Entre *Wed-Medina* et *Gukalie*, le cours du Nil est du nord à ouest. De *Gukalie* à *Damer* il coure au nord-nord-est. Près *Abuharaz* il s'unit avec la rivière *Rahad*. Dix lieues au sud il embouche la rivière *Dinder*. Entre *Halfaje* et *Beninake* les rivages du Nil de deux côtés, sont étroitement resserrés; le lit de la rivière est rocailleux, et dans la saison des basses eaux les barques chargées ne peuvent plus passer. À *Gurkab* des montagnes calcaires descendent jusqu'aux bords du Nil, et en resserrent le canal.
D'Abuharaz à Helulie......	14	
De Helulie à Beskere.......	12	
De Beskere à Ketzenk.......	10	
De Ketzenk à Halfun......	10	
De Halfun à Gukalie.......	8	
De Gukalie à Halfage......	3	
De Halfaje à Schellal......	16	
De Schellal à Beninake......	10	
De Beninake à Schendi....	8	
De Séhendis au camp de Gurkab................	10	
Du camp de Gurkab à Hawaje................	20	
De Hawaje à Damer......	7	
De Damer à l'Atbère.......	2	

Route des caravanes de **Wed-Medina** *par* **Abuharaz** *et* **Kedarif** *à la frontière de l'Abyssinie, vers* **Ras-l'Fiel.**

STATIONS.	HEUR.	REMARQUES.
De Wed-Medine à Abuharaz	2	Depuis *Abuharaz*, on suit le bord de la rivière *Rahad* jusqu'à *Ajouk*; le chemin coure ensuite dans une direction est nord-est jusqu'à *Kedarif*; de là on tourne au sud-est jusqu'à la frontière de l'Abyssinie, qui commence pas loin de *Beskir*. Le pays au sud de *Gebel-Agmar* est marécageux et couvert de bois.
D'Abuharaz à Scherife.....	8	
De Scherife à Ajouk.......	6	
D'Ajouk à Arang..........	14	
D'Arang à Kedarif.........	22	
De Kedarif à Rashib.......	8	
De Rashib à Gebel-Agmar..	12	
De Gebel-Agmar à Takruri.	14	
De Takruri à Beshir.......	8	

Excursion de Mehemet-Beg *de* Keradif *par la province* Taka *à* Gos-Regiab, *et de là le long de l'*Atbara *à* Damer.

Stations.	Heur.	La Direction des Chemins est :
De Kedarif à Sofie.........	14	De *Kederif* à *Sofie* au nord-est.
De Sofie à Kosle..........	15	De *Sofie* à *Kosle*, nord-nord-est.
De Kosle à Scherfa.........	18	De *Kosle* à *Soderab*, est-nord-est.
De Scherfa à Soderab........	5	De *Soderab* à *Miktab*, droit nord.
De Soderab à Aburega......	8	De *Miktab* à *Hodendova*, nord-nord-est.
D'Aburega à Halanka.......	7	De *Miktab* à *Gos-Regiab*, nord-ouest.
De Halanka à Miktab......	7	De *Gos-Regiab* à *Omhandal* nord-nord-ouest.
De Miktab à Hodendova...	14	D'*Omhandal* à *Damer*, ouest-nord-ouest.
De Miktab à Seglab.......	7	Près *Sofie*, la rivière *Setif* se jette dans l'*Atbara*. De *Kosle* à *Gos-Regiab*, en suivant les bords de l'*Atbara*, il y a 55 heures de chemin.
De Seglab à Gos-Regiab.....	15	Près *Soderab* il y a un passage fort étroit par les montagnes duquel, dans la saison des pluies, sort une grande masse d'eau qui inonde régulièrement toute la province *Taka* à la hauteur de plusieurs pieds.
De Gos-Regiab à Omhandal.	45	Entre *Gos-Regiab* et *Damer*, on ne trouve aucun établissement permanent.
De Omhandal à Damer.....	30	

Route des caravanes de Gurkab *à* Ambukol, *d'après mes propres observations.*

Stations.	Distances.	Directions.
De Gurkab à Abulée.......	9h 45'	80° Nord-ouest.
D'Abulée à Gekdud.......	0 45	0 Nord.
	18 45	30 Nord-ouest.
De Gekdud à Miliek.......	10 45	70 ———
De Miliek à Ambukol......	14 15	80 ———
	9 15	70 ———

Près Abulec, il y a des puits avec de la bonne eau. Le réservoir dans le roc, à *Garkab*, est considérable et toujours rempli d'excellente eau. Le réservoir de roc, à *Meliek*, est également pourvu d'eau en tout temps, mais malproprement tenu.

*Autre route d'*Ambukol *à* Gurkab, *selon mes observations.*

Stations.	Distances.	Directions.
D'Ambukol à un camp des Hunies................	24h 45'	70° Sud-est.
	1 0	10° ———
De ce camp à Meliek.......	3 0	60° ———
De Meliek à Gekdud.......	10 30	60° ———
	5 30	30° ———
	2 45	40° ———
De Gekdud à Abulee......	5 0	10° ———
	2 0	30° ———
	4 45	55° ———
	4 30	0° Est.
D'Abulee à Gurkab........	4 0	70° Sud-est.
	1 30	0° Est.

Les puits au camp des *Hunies* ont une eau passable et en

abondance. De *Meliek* jusqu'à *Gekdud* court une chaîne des montagnes porphyrites parallèle au chemin. Près *Abu-'lee*, les Arabes *Oadie* qui y sont domiciliés cultivent beaucoup le *durra*.

Route de Dabbe *à* Ambukol *le long du Nil.*

Distances.		Directions.	
1h	15'	65°	Sud-est.
2	0	75°	———
1	0	45°	———
1	0	70°	———
2	0	0°	Est.
1	0	55°	Nord-est.
0	30	70°	Sud-est.
2	0	0°	Est.
1	45	75°	Nord-est.

Source de la Tamise.

La Tamise, en anglois Thames, sort d'une petite source à peu près à deux lieues de Cirencesten, dans le comté de Gloucester : cette source porte le nom de *Thames Head.* (Voyez la gravure ci-jointe.) Cette rivière passe ensuite près de Thames, d'où, selon l'opinion commune, elle prend sa dénomination de Thames ; selon d'autres, ce nom vient du mot saxon *Temese*, ou du breton *tamys*, qui signifie une rivière tranquille.

La Tamise est d'abord grossie par plusieurs ruisseaux qui descendent des collines du Gloucestershire. A peu près à un mille de sa source, elle s'accroît considérablement par la jonction de différentes sources qui viennent du flanc oriental de ces coteaux. Elle se dirige à l'est, devient navigable à Lechlade, puis coule au nord-est vers Oxford, où le Cherwell lui apporte le tribut de ses eaux ; elle entre

au milieu d'un grand pays, qui est, pour ainsi dire, enclavé par les rivières *Atbera*, *Rahad*, *Bahher Asrak* et le *Nil*, qui forment une île, que *Bruce* avoit déjà soupçonné être la fameuse île *Méroë* tant vantée par les anciens.

Cette grande plaine est régulièrement arrosée par des pluies d'été très-abondantes, qui humectent et fertilisent ces terres, et les rendent propres à la culture du *durra* et autres espèces de grains, même plus que les terres entre *Gekdad* et *Gurkab*, où j'ai vu moi-même des beaux champs de *durra* de la plus grande étendue, qui doivent toute leur fécondité à ces pluies naturelles et réglées pendant l'été.

L'immense plaine de *Mandera* pouvoit donc nourrir une population très-considéable ; l'état florissant de ces anciens peuples, que les restes de leurs édifices somptueux attestent, doit avoir pris sa source dans un commerce très-actif et très-étendu qui partoit de ce point central, et se répandoit dans toutes les directions à l'entour.

Les ruines au sud-est de *Sofie* étoient sur la route de communication d'*Axum* et d'*Adulis*; il existe même encore dans ce moment une route régulière pour les caravanes qui se rendent de *Suakin* par *Gos Regiab* directement à *Abuharaze*, et qui passent fort près des ruines de *Mandera*. *Gurkab* étoit sur la ligne de communication avec la moderne *Méroé* qni est la même dont parle *Hérodote*, et de laquelle je vous ai envoyé une petite description dans le temps (1).

Je suis bien surpris qu'il y ait si peu de personnes qui soient venues parcourir cette partie de l'Afrique si peu connue et si intéressante, dans laquelle il y auroit cepen-

(1) Volume IX, page 370 de la Correspondance.

ensuite dans le Berkshire, où elle passe à Reading, à Windsor et à Eton, comté de Kent, arrive à la Medway par sa rive droite, et bientôt leurs eaux réunies vont dans la rade du Nore se confondre avec celles de l'Océan.

Les Anglois appellent la Tamise le roi des fleuves, et trouvent l'expression très-juste ; elle l'est effectivement sous le rapport de l'importance commerciale, car aucune autre rivière ne voit autant de navires, richement chargés, remonter ses ondes ; mais considérée simplement sous le rapport physique, la Tamise n'est qu'un fleuve de quatrième grandeur ; son cours n'est pas d'une longueur très-remarquable, et ce n'est qu'à Londres qu'elle acquiert une grande largeur.

Cascade de Wilberforce.

Cette cascade offre une des scènes les plus romantiques des régions polaires. Elle a été découverte par le capitaine Franklin, à son retour de son expédition, dans le golfe du Couronnement, lorsque, forcé, par la perte de ses guides, par le manque de provisions, et par la rigueur du froid, à renoncer à son entreprise, il remonta le fleuve auquel il donna le nom de Hood.

La largeur de ce fleuve, depuis son embouchure jusqu'à la première cataracte, varie de 50 à 100 toises. Il est rempli de bas-fonds et de bancs de sable qui en rendent la navigation difficile, même pour les canots. A un mille plus loin, on arrive au confluent d'une rivière : plus on remonte, plus les cataractes deviennent nombreuses ; enfin l'on entre dans une vallée formée par des rochers à pic de plus de 200 pieds d'élévation, qui finissent par se rapprocher tellement que le fleuve n'a plus que quelques toises de largeur. Là, ses eaux se précipitant du haut d'un rocher, forment deux cascades magnifiques (Voyez la planche jointe à ce cahier), l'une d'environ 60 pieds, et l'autre de plus de 100, autant qu'on en peut juger, car cette dernière tombe dans un abîme si étroit qu'on n'aperçoit que l'écume qui en jaillit. Cette seconde cascade est divisée en deux par un rocher isolé et perpendiculaire qui s'élève au milieu du fleuve en forme de colonne.

Lettre de M. Taylor à M. Charles Nodier sur les villes de Pompeï et d'Herculanum.

« Herculanum et Pompeï sont des objets si importans pour l'histoire de l'antiquité, que pour bien les étudier, il faut y vivre, y demeurer.

« Pour suivre une fouille très-curieuse, je me suis établi dans la maison de Diomède: elle est à la porte de la ville, près de la voie des Tombeaux, et si commode que je l'ai préférée aux palais qui sont près du Forum. Je demeure à côté de la maison de Salluste.

« On a beaucoup écrit sur Pompeï, et l'on s'est souvent égaré. Par exemple, un savant nommé Martorelli fut employé pendant deux années à faire un mémoire énorme pour prouver que les anciens n'avoient pas connu le verre de vitre, et quinze jours après la publication de son in-folio on découvrit une maison où il y avoit des vitres à toutes les fenêtres. Il est cependant juste de dire que les anciens n'aimoient pas beaucoup les croisées : le plus communément le jour venoit par la porte; mais enfin, chez les patriciens, il y avoit de très-belles glaces aux fenêtres, aussi transparentes que notre verre de Bohême, et les carreaux étoient joints avec des listels de bronze de bien meilleur goût que nos traverses en bois.

« Un voyageur de beaucoup d'esprit et de talent qui a publié des lettres sur la Morée, et un grand nombre d'autres voyageurs, trouvent extraordinaire que les constructions modernes de l'Orient soient absolument semblables à celles de Pompeï. Avec un peu de réflexion, cette ressemblance paroîtroit toute naturelle. Tous les arts nous viennent de l'Orient, c'est ce qu'on ne sauroit trop répéter aux hommes qui ont le désir d'étudier et de s'éclairer.

« Les fouilles se continuent avec persévérance et avec beaucoup d'ordre et de soin : on vient de découvrir un nouveau quartier et des thermes superbes. Dans une des salles, j'ai particulièrement remarqué trois siéges en bronze d'une forme tout-à-fait inconnue et de la plus belle conservation. Sur l'un des deux étoit placé le squelette d'une femme dont les bras et le cou étoient couverts de bijoux, en outre des bracelets d'or, dont la forme étoit déjà

connue ; j'ai détaché un collier qui est vraiment d'un travail miraculeux. Je vous assure que nos bijoutiers les plus experts ne pourroient rien faire de plus précieux ni d'un meilleur goût.

« Il est difficile de peindre le charme que l'on éprouve à toucher ces objets sur les lieux mêmes où ils ont reposé tant de siècles, et avant que le prestige ne soit tout-à-fait détruit. Une des croisées étoit couverte de très-belles vitres que l'on vient de faire remettre au musée de Naples. Tous les bijoux ont été portés chez le roi. Sous peu de jours ils seront l'objet d'une exposition publique.

» Pompeï a passé vingt siècles dans les entrailles de la terre ; les nations ont passé sur son sol ; ses monumens sont restés debout, et tous ses ornemens intacts. Un contemporain d'Auguste, s'il revenoit, pourroit dire : « Salut, « ô ma patrie ! ma demeure est la seule sur la terre qui ait « conservé sa forme et jusqu'aux moindres objets de mes « affections. Voici ma couche, voici mes auteurs favoris. « Mes peintures sont encore aussi fraîches qu'au jour où « un artiste ingénieux en orna ma demeure. Parcourons la « ville, allons au théâtre ; je reconnois la place où, pour « la première fois, j'applaudis aux belles scènes de *Térence* « et d'*Euripide*. »

« Rome n'est qu'un vaste musée ; *Pompeï est une anti-« quité vivante.* »

Observations sur le désastre de Pétersbourg.

La situation de Pétersbourg, dans un terrain bas, coupé par les bras de la Neva, l'expose naturellement à ces inondations qui proviennent de la crue ordinaire des fleuves. Mais une autre cause l'assujettit à des désastres extraordinaires, tels que celui dont nous venons d'être les témoins, c'est sa position au fond d'un golfe long et étroit, qui, par un vent impétueux d'ouest-sud-ouest, doit recevoir un immense surcroît d'eau, venant de la Baltique, et, par conséquent, s'élever vers sa pointe orientale à un niveau excessif, en même temps que la masse de ses eaux,

poussée dans la Neva, empêche l'écoulement de ce puissant fleuve, aussi large, aussi rapide que le Rhin, et qui n'est au fond que le débouché du grand lac Ladoga. Dans ces circonstances, l'embouchure de la Neva n'est plus qu'un *détroit* où deux masses d'eau se heurtent et s'obstruent. Aucune digue, aucun canal d'écoulement ne pourra mettre la nouvelle capitale de la Russie à l'abri de ce fléau, qui tôt ou tard pourra amener sa destruction. Il aurait fallu créer un terrain élevé de 10 à 12 pieds au-dessus du niveau actuel des rues et des quais.

Voici la liste des inondations les plus remarquables que Pétersbourg a éprouvées depuis sa fondation :

En l'an 1721.—1726.—1736.—1752.—1777.—1824.

Les trois dernières ont été les plus désastreuses, mais toutes elles se ressemblent dans leurs détails et dans leurs causes. Nous allons citer, d'après l'*Annual Register* de 1777, la description de l'inondation de cette année; on verra jusqu'à quel point elle ressemble à celle de 1824.

«Il y a eu, le 14 septembre, à Pétersbourg, une inondation » dont la violence et les ravages surpassent tout ce dont on » se souvienne dans ce pays. En quatre heures de temps un » violent ouragan de l'ouest-sud-ouest, qui avait commencé » à deux heures du matin, fit monter les eaux à quatorze » pieds au-dessus du niveau ordinaire de la Neva; en peu » d'instans, la ville entière et tout le plat pays aux environs » furent inondés. L'eau resta environ une demi-heure à sa » plus grande élévation; mais *le vent ayant tourné un peu » vers le nord*, elle rentra promptement dans son lit ordi- » naire. Il est impossible d'estimer la perte que l'état et » les particuliers ont soufferts. Le nombre des noyés doit » avoir été considérable. Dans les principaux quartiers de » la ville, les toits de beaucoup de maisons ont été emportés; » dans les jardins du palais d'été, un grand nombre des » plus beaux arbres ont été brisés ou déracinés. Les parties » basses de la ville, qui sont habitées par les plus pauvres » gens, offroient une scène de désolation qu'il est plus fa- » cile de se figurer que de décrire. Beaucoup de personnes » avoient été noyées dans leurs lits; d'autres qui avoient » cherché à se sauver en montant sur les toits de leurs » maisons, en avoient été précipitées par le vent, et les » malheureux qui avoient échappé la vie sauve, étoient ré-

» duits à la misère par la perte de leurs habitations et de » toutes leurs propriétés. Le quai de la bourse a beaucoup » souffert, ainsi que les magasins et boutiques des étages » inférieurs; la quantité des marchandises qui ont été dé» truites est incalculable. Nombre de barques, chargées de » fer, de chanvre, de blé et de bois, ont été brisées, cou» lées à fond ou entraînées dans les rues et dans les champs. » Plusieurs gros bâtimens qui étoient à l'ancre entre cette » ville et Cronstadt, ont été jetés à la côte, dans des jar» dins et des bois; la plupart des maisons de campagne des » environs sont détruites. Le village de Catherinehoff et plu» sieurs autres sur le même rivage ont été emportés avec » tout le bétail, et nombre de personnes y ont perdu la vie, » ainsi que du côté du port des galères, où le terrain est » fort bas. Le grand pont de bateaux sur la Newa a été en» traîné, et presque tous les autres ponts, à l'exception de » ceux qui se trouvent sur le nouveau quai de pierre, » (qui d'ailleurs n'a été gravement endommagé dans aucune » de ses parties), ont été renversés. Il paroît, d'après des » observations exactes, que la hauteur des eaux a dépassé » d'un pied et demi celle de la grande inondation de 1752. »

On doit observer que l'inondation de 1777 diminua aussitôt que le vent changea de l'ouest au nord; il est donc bien démontré que les mouvemens de l'eau et de l'air sont les seules causes de ces inondations à période irrégulière qui ravagent Pétersbourg.

Les tremblemens de terre *sous-marins* que l'on a voulu y faire intervenir ne sont pas connus, du moins jusqu'ici, et n'auroient pas eu les mêmes effets de probabilité.

Vitesse de l'ouragan des 18 *et* 19 *novembre.*

L'ouragan, ou plutôt le vent tempêteux qui a poussé les eaux du golfe de Finlande sur Pétersbourg, s'est d'abord fait sentir, le 18, au midi sur les côtes du Jutland et de la Norvège; il a jeté un grand nombre de navires sur la côte jutlandoise; il a fait monter les eaux du golfe de Christiania à un niveau extraordinaire, il a poussé des vagues énormes dans la baie d'Uddewalla qui s'ouvre directement

au sud-ouest; les débris de bateaux ont été poussés jusqu'à 4,000 pieds en dedans les terres, et la partie basse de la ville a été ravagée. Pendant la soirée du 18 au 19, l'ouragan a passé à travers le milieu de la Suède, par dessus le lac Wener, et a causé des dégâts à Stockholm. Enfin, au matin du 19, il étoit arrivé devant Cronstadt et accumuloit les eaux du golfe de Finlande. Sa fureur paroît avoir cessé vers 2 ou 3 heures d'après midi. Il a donc parcouru, dans 24 heures (dans une révolution diurne du globe), une ligne de 400 lieues.

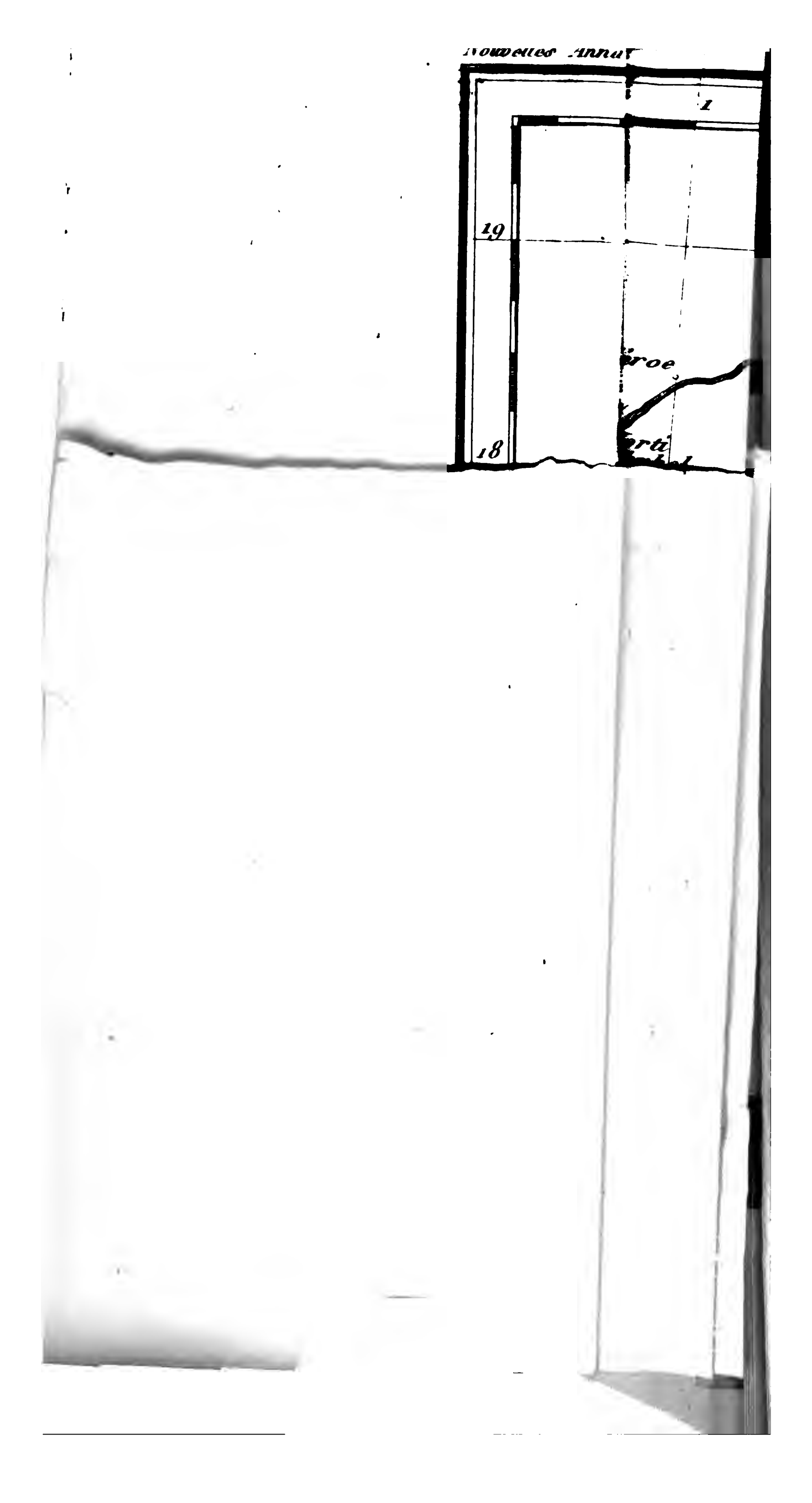
Le Polonois sur les bords du Missouri.

Un journal américain contient le trait suivant que nous désirerions voir mieux constaté et mieux éclairci :

Un Polonois, nommé Iwanowski, s'est mis à la tête d'une peuplade de sauvages dans l'Amérique du nord, et il fait tous ses efforts pour la civiliser. Il est natif de Lithuanie, il a été lieutenant-colonel du 4e régiment polonois, qui a fait la guerre en Espagne sous les ordres de Napoléon. On fait les plus grands éloges de sa bravoure et de ses connoissances militaires; mais il mène un singulier genre de vie : il se prive de toute espèce de plaisirs, et mange ses alimens crus, même la viande et le poisson.

Il se rendit dans l'Amérique septentrionale aussitôt après l'abdication de Napoléon. S'étant écarté de ses compagnons un jour qu'il étoit à la chasse, il fut fait prisonnier par les sauvages; et ils alloient le manger, lorsqu'une jeune sauvage, à qui sa vue avoit inspiré de l'amour, le délivra du danger imminent où il étoit. Reconnoissant de cette action généreuse, il se maria avec sa bienfaitrice, qui étoit fille du chef de la horde qui l'avoit pris. Ce chef étant mort, il lui succéda, et l'on assure qu'il est parvenu à inspirer aux sauvages, à la tête desquels il se trouve, des sentimens vertueux et le goût de la civilisation.

Il résulte d'un autre article de journal que le colonel Iwansowski seroit parti du Texas pour aller s'établir sur le Missouri ou sur l'Arkanzas.


Nouvelles Annal
1
19
18
iroe
rti

III.

NOUVELLES.

Lettre de M. Edouard Rüppell à M. le baron de Zach.

Au Caire, le 27 juillet 1824.

Depuis ma dernière lettre d'*Ambukol* du 3 mai (1) de grands événemens ont eu lieu dans l'Afrique occidentale, qui ont de nouveau dérangé tous mes projets et tous mes plans de voyage. Je vous les raconterai en peu de mots.

Vous aurez apparemment appris par les gazettes (2) que les paysans de la Haute-Égypte, poussés au désespoir par la tyrannie, la barbarie, les vexations et les concussions interminables des Turcs, ont enfin fait un effort pour secouer le joug de leurs impitoyables oppresseurs. Depuis *Girgé* jusqu'à *Ibrim*, le pays étoit en insurrection générale, laquelle menaçoit de devenir d'autant plus dangereuse pour *Mehemet Ali Pacha*, qu'une partie de ses troupes, composées de paysans d'Égypte, avoit fait cause commune avec les insurgés, et s'étoit réunie avec eux.

La haine et la vengeance étoient principalement dirigées contre les scribes francs, turcs et coptes; ils n'avoient rien moins en vue que de les exterminer tous indistinctement. Cet affreux plan a échoué, et la tranquillité dans la Haute-Égypte et dans la Nubie a été rétablie non sans un horrible massacre de plusieurs milliers d'hommes. J'ai perdu à cette occasion tous les effets que j'avois laissés dans un magasin à *Esne*, entre autres, mon

(1) Volume XI, page 269 de la *Correspondance de M. de Zach.* (Voy. ci-dessus, p. 282.)

(2) Les feuilles publiques n'ont fait qu'une mention très-succincte de ces événemens.

baromètre, mon compas azimutal, un horizon artificiel de *Frauenhofer*, et plusieurs livres.

La nouvelle de cette terrible catastrophe m'a fait suspendre mon voyage dans le *Kordoufan*, et j'ai profité de ce moment pour transporter moi-même au Caire une collection très-considérable de divers objets d'histoire naturelle, et les expédier en Europe; voilà ce qui proprement m'a reconduit ici. Une autre circonstance encore m'en a donné l'occasion, ou, pour mieux dire, m'en a fait une nécessité. Avant de quitter *Ambukol* dans le mois de mai, j'appris que les troupes du sultan de *Darfour*, sous le commandement d'un certain *Seid Bernu*, avoient à la fin fait une irruption dans le *Kordoufan*, à laquelle on s'attendoit depuis long-temps. Avec une célérité incroyable il envahit tout à coup cette province, et le peu de troupes turques qui y étoient restées, environ 1000 hommes, se trouvent à présent bloquées dans le camp d'*Ubeit*. On ne peut leur envoyer du secours avant le mois de septembre, car les Turcs sont stationnés dans ce moment à *Assuan*. J'avois par conséquent tout le temps d'aller au Caire, d'y terminer mes affaires et de revenir à *Dongola* avec les troupes qui vont au secours de leurs frères d'armes bloqués à *Ubeit*; j'espère même parcourir enfin le *Kordoufan* à la suite de l'armée turque. M. *Hey*, avec mes chameaux et les autres effets, est, en attendant, resté à *Dongola*, où il m'attend.

J'avois depuis long-temps l'intention de faire un petit séjour près des ruines de *Solib* pour en déterminer la position géographique. Lors de mon dernier passage par ce lieu, la phase de la lune m'a paru très-propre pour remplir cet objet; je m'y suis par conséquent arrêté, et effectivement je fus assez heureux pour y avoir pu observer deux éclipses d'étoiles par la lune, dont vous trouverez les détails, ainsi que les hauteurs pour le temps et la latitude, dans la feuille ci-jointe (1).........................

(Ici se trouvent des détails astronomiques.)

Induit en erreur par la traduction allemande des Voyages de *Burckhardt*, je croyois voir dans les ruines de *Solib*

(1) M. de Zach donnera les observations dans son cahier prochain.

celles de l'ancienne *Napata* ; cette opinion est cependant fausse, car à *Solib* on ne trouve aucune trace d'un établissement étendu et jadis florissant, comme l'avoit été celui de *Napata ;* on n'y voit que les restes d'un magnifique palais, dont je vais vous faire une description.

La ville de *Napata* (1) étoit probablement à trois lieues et demie au nord de *Solib*, où l'on voit à présent les ruines de *Scheik Selim*, appelées par les *Barabra Sedegne;* ce qui, dans leur langue, signifie *ruines*. C'est là que l'on trouve, outre les ruines de deux temples, une quantité de débris de maisons particulières que l'on ne trouve pas aux environs du palais de *Solib*.

Le palais de *Solib* étoit un édifice colossal. L'entrée étoit à l'est vers le Nil, qui passe à une distance de 220 pas. Tous les compartimens sont symétriquement arrangés sur son axe principal. L'enceinte est d'une maçonnerie massive qui renferme plusieurs cours; la première a 192 pieds de long sur 107 pieds de large ; non loin de l'entrée, on voit deux lions couchés de granit. Cette première cour est fermée à l'ouest par deux tours prismatiques, par lesquelles on passe dans une seconde cour qui a 76 pieds de long sur 92 pieds de large, garnie tout à l'entour d'une galerie ouverte et d'une colonnade colossale; à l'ouest, une double rangée de colonnes forme une espèce de péristyle. Une troisième cour, de la même largeur que la précédente et de 86 pieds de long, est également ornée d'une colonnade à l'entrée.

Au fond du palais on voit une salle de 40 pieds de longueur sur 54 de largeur. Le plafond, qui est tout plat, est soutenu par douze colonnes colossales. Leurs chapiteaux sont en branches de palmiers. Les colonnes dans les cours sont en faisceaux de troncs de palmiers, comme dans le grand temple de *Luxor*. On ne voit que sur les colonnes et sur les archives des hiéroglyphes très-bien exécutés, mais en petit nombre. Tout cet édifice a beaucoup souffert par la rouille des siècles; de soixante et dix colonnes qui l'avoient décoré autrefois, il nen est resté sur pied que neuf. Tous les matériaux sont de grès.

(1) *Napata*, selon *Ptolémée*, étoit sous le vingtième degré de latitude boréale ; c'étoit une ville de l'Ethiopie sur le Nil, à l'endroit où ce fleuve, dans ses replis, se rapproche le plus de la mer Rouge.

Dans le cours de ce voyage, j'ai profité des relâches de la nuit, et j'ai observé des hauteurs méridiennes d'*Antares* près du magnifique temple de *Kalabschi*. A *Assuan*, où je ne me suis arrêté que deux jours, j'ai encore fait quelques observations sur le même point où j'avois établi mon observatoire en septembre 1823 (1). J'observe la latitude d'*Assuan* autant que je peux; et je le ferai encore autant que je le pourrai lorsque l'occasion s'en présentera, car je ne peux me persuader que ma latitude puisse différer de plusieurs minutes de celle qu'avoient déterminée les astronomes françois de l'institut du Caire.

D'*Assuan* au Caire j'ai fait mon voyage en compagnie de cinq barques, qui conduisoient des recrues nègres pour l'armée d'Egypte, qui par conséquent étoient escortées et bien gardées par des soldats. J'eus occasion de faire connoissance avec plusieurs de ces nègres, dont quelques-uns venoient de la contrée de *Fertit*. J'ai composé un petit vocabulaire de leurs langues, et j'ai recueilli plusieurs notices très-intéressantes sur ces peuplades.

Je pars dans quatre jours pour *Dongola*, etc.....

Ouvrages publiés en Suisse.

Le célèbre M. de Bonstetten vient de publier un ouvrage du plus vif intérêt, sous le titre de : *L'homme du midi et l'homme du nord*, ou *l'influence du climat*. « Ayant vécu, dit cet auteur octogénaire, dans le midi et dans le nord de l'Europe, et habité dans la Suisse même des climats très-différens, j'ai esquissé quelques idées sur l'influence des climats. Ces idées se sont peu à peu étendues; et comme elles sont nées dans des temps éminemment historiques, et, pour ainsi dire, à une époque de transition d'un état moral du globe à un autre, j'ai cru qu'elles ne seroient pas sans intérêt pour le public. » C'est dans vingt-quatre chapitres que l'auteur a distribué les résultats des observations d'une longue vie, et les fruits d'une rare

(1) Volume X, page 362 de la Correspondance.

sagacité. Il y est question de religion et de politique, d'opinions et d'habitudes, de littérature et de poésie, d'enseignement et d'agriculture, et d'un grand nombre d'autres objets tout aussi importans. Un dernier chapitre offre une sorte de résumé des autres, sous le titre : *Ce que nous avons été en 1789, et ce que nous sommes en 1824.* Il seroit inutile de remarquer que l'amour de la patrie et les intérêts de la Suisse ont dirigé la plume éloquente de l'élève de Bonnet et de l'ami intime de Jean de Muller.

Il a paru à Zurich le premier volume, impatiemment attendu, de la suite de l'Histoire suisse de Jean de Muller, par M. le professeur Hottinguer. Il comprend la période de 1519 à 1523, et l'histoire de ces années qui, comme celle de nos jours, sont des siècles, comprend les événemens qui ont précédé la réforme de l'église et une partie de la marche même de cette révolution morale.

Nouveaux déplacemens dans la géographie de l'Afrique.

On croyoit la position de Tombouctou fixée par les savantes recherches de M. Walckenaer; mais ce résultat de tant de combinaisons d'itinéraires est menacé d'être renversé. Feu M. Bowdich, à la suite de son *Mémoire sur les découvertes des Portugais dans l'intérieur de l'Afrique australe*, a publié une observation sur le journal de Mungo-Park, tendante à prouver que, par suite d'une grave erreur astronomique, ayant compté dans ses calculs 31 jours pour le mois d'avril, ce voyageur a porté ses latitudes observées sur le Niger, jusqu'à 22 et même 55 minutes trop *au nord*. Nous ferons de cette note l'objet de quelques remarques.

D'un autre côté, les observations astronomiques de M. Beaufort font non seulement tout le cours du Sénégal et de ses affluens, plus méridional, mais elles en changent *la longitude* et portent plusieurs points à 2 degrès plus à *l'ouest*.

Ces corrections influent nécessairement sur la position de tout le cours du Niger ou Joliba en longitude.

Ce cours, commençant 2 degrés plus à l'ouest, acquiert par-là un développement assez grand pour placer entre Tombouctou et Yaouri les lieux indiqués par Léon et par les itinéraires modernes. A Yaouri et à Boussa, le fleuve paroît être arrêté par le haut plateau de Zegzeg et se précipiter par une suite de cataractes dans le pays-bas et uni du royaume de Benin.

J'appelle encore ici le Joliba, le *Niger*, pour ne pas choquer l'usage; mais je suis persuadé que le vrai *Nighir* des anciens est, de même que leur *Ghir*, un fleuve du Bournou, entièrement distinct du système hydrographique du Joliba, que les anciens n'ont pas connu. *M. B.*

Voyage à la Chine, par M. Timkowski.

Le deuxième volume de ce voyage vient de paroître à Pétersbourg; nous en donnerons des extraits.

M. Timkowski a, entre autres, recueilli des données curieuses sur l'état actuel des forces militaires de la Chine, forces aussi imposantes, lorsqu'elles sont exprimées par des chiffres, que peu formidables en réalité. Il pense néanmoins que certaines évaluations, qui portent le total de l'armée chinoise à un million de fantassins et à 800,000 hommes de cavalerie, sont fort exagérées. Les troupes régulières se divisent en quatre grands corps, selon la différence des nations. Le premier, de 67,800 hommes, est composé de Mandjours; c'est l'élite de l'armée, et ceux qui y servent jouissent de grandes prérogatives. Le second, de 21,000 hommes, est composé de Mongols. Le troisième, de 27,000 hommes, est formé des Chinois dont les aïeux, ayant passé chez les Mandjours, avoient coopéré avec eux à la conquête de la monarchie. Enfin le quatrième et le moins considéré, quoique le plus nombreux, se compose de Chinois aborigènes. On y compte jusqu'à 500,000 soldats répartis en garnison dans l'intérieur de l'empire. En ajoutant à cette armée régulière 125,000 hommes de milices chinoises, le total des troupes s'éleveroit à 740,000 hommes, dont 175,000 de cavalerie. Il y a en outre une cavalerie mongole

qui, par son organisation et la nature de son service, pourroit être assimilée aux troupes russes irrégulières du Don et de l'Oural. On ne sauroit en déterminer le nombre exactement ; quelques-uns le portent à 500,000 hommes. Tous les soldats chinois sont mariés ; et leurs enfans, inscrits dès leur naissance sur les rôles de l'armée, servent à recruter les corps auxquels ils appartiennent. Indépendamment des armes, d'un cheval, d'une maison et d'une provision de riz, chaque soldat de la première, de la deuxième et de la troisième division, reçoit une paie mensuelle de 3 à 4 lanes (24 à 32 francs), mais il est obligé de se vêtir à ses propres frais, ce qui produit une bigarrure et une confusion étonnantes. Quant aux soldats de la quatrième division, le gouvernement leur donne des terres qu'ils sont obligés de faire-valoir pour subsister. Il n'est pas d'armée qui se recrute aussi facilement que la chinoise ; on accourt en foule sous les drapeaux pour y trouver un refuge contre la misère et la faim. Malgré les sommes énormes que coûte l'entretien de ces troupes, et qui s'élèvent, dit-on, à 87,400,000 de lanes argent blanc (690 millions de francs au moins), il seroit difficile de concevoir le degré de décadence où l'esprit et la discipline militaires sont tombés parmi les Chinois. Cette décadence est telle, que le défunt empereur *Dziazzin* (1) fit paroître, en 1800, une proclamation dans laquelle, rappelant aux Mandjours leurs anciens exploits, il leur reproche d'être devenus plus foibles et plus inhabiles au métier des armes que les Chinois mêmes, dont une poignée de leurs ancêtres avoit vaincu tant de milliers.

Description de l'île Java.

On publie à Bruxelles un ouvrage important intitulé : *Description de Java et des autres îles de l'Archipel indien.* Nous en rendrons compte ; et, en attendant, nous

(1) C'est ainsi que, dans la capitale de la Chine, on prononce le nom de *Kia-King*. Le nom de *Péking* se prononce *Bé-dzyn*.

empruntons à un journal des Pays-Bas l'annonce suivante :

La cinquième livraison de cet ouvrage vient de paroître ; elle renferme les chapitres 20 à 26 et quatre planches.

Le chapitre 21 donne des détails intéressans sur la manière dont est perçu l'impôt foncier de nos colonies et sur les professions mécaniques.

Le chapitre 22 fait connoître les divers genres de fabrication de l'île de Java. Nos manufactures d'indiennes y pourroient trouver des renseignemens intéressans.

Les chapitres 24, 25 et 26 sont consacrés à l'explication des relations commerciales de l'Archipel indien avec la Chine, l'Indoustan et l'Arabie. Le traducteur parle d'un peuple inconnu jusqu'à présent, quoique habitant le milieu de l'île de Célèbes, qui fait des expéditions considérables à la côte de la Nouvelle-Hollande : nous pensons rendre un service à nos compatriotes en transcrivant le passage de l'ouvrage tel qu'il a été rédigé :

« L'opération la plus étonnante de ce peuple est la pêcherie du tripang à la côte australe de la Nouvelle-Hollande; plus de 40 navires de 20 à 50 tonneaux partent annuellement de Macassar pour les côtes de cette cinquième partie du monde. Un navire monté par vingt-cinq personnes a fait un voyage heureux s'il rapporte 7,000 livres de tripang (holothurium). Un capital de 200 à 400 piastres, dont les armateurs chinois font presque toujours les avances, suffit pour couvrir les frais. »

FIN DU TOME XXIV.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

III

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

FIN DE LA TABLE DU TOME XXIV.

Planches qui accompagnent ce volume.

Messieurs les Souscripteurs qui désireront recevoir la continuation des Annales, sont invités à renouveler leur abonnement, rue Saint-Marc, n° 20.

KS
HM

